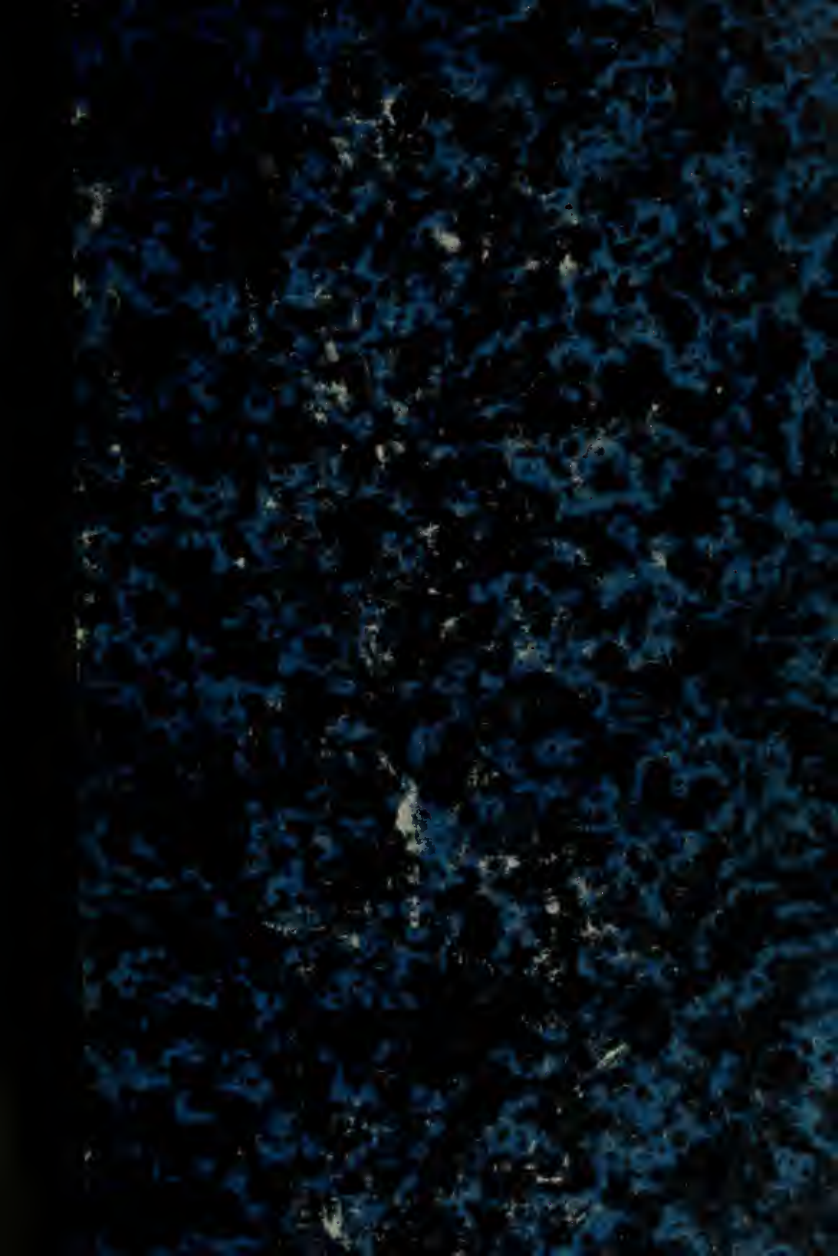
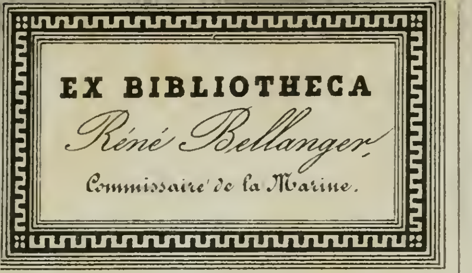



EX BIBLIOTHECA
Réné Bellanger,
Commissaire de la Marine.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XVII



Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

L'ENFANT

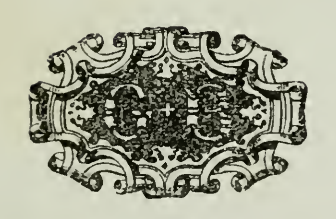
DE MA FEMME,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Casu magis et felicitate rem gerit, quam virtute et consilio.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

L'ENFANT

DE

MA FEMME.

CHAPITRE I.

VOYAGE. — ACCIDENT. — AVENTURES.

—

« Nous n'arriverons jamais ce soir à Stras-
» bourg, Mullern!... Dis donc au postillon de
» fouetter ces maudits chevaux. — Je le lui ai
» déjà dit plus de vingt fois depuis une heure,
» mon colonel; et il m'a répondu qu'à moins
» de nous casser le cou à tous les trois nous ne
» pouvions pas aller plus vite. — Henri ne sera

» plus à Strasbourg quand nous y arriverons.
» — Alors, mon colonel, nous continuerons de
» courir après lui. — Et peut-être ne l'attein-
» drons-nous pas assez à temps pour prévenir
» le malheur que je redoute!...—Si cela arrive,
» mon colonel, vous n'aurez rien à vous repro-
» cher; car, en vérité, depuis six semaines que
» nous ne faisons que courir, jour et nuit, de
» Framberg à Strasbourg, de Strasbourg à Paris,
» et de Paris à Framberg, ma culotte s'est telle-
» ment attachée à mes fesses, que je me verrai
» forcé, mon colonel, de montrer mon derrière
» à la première auberge où nous nous arrête-
» rons. — Si du moins le but de ce voyage
» était rempli ! — Ah! si quelque bonne bou-
» teille de vin pouvait dissiper l'engourdissement
» de mes membres!... Mais, rien!... Pas même
» un mauvais verre de piquette pour apaiser la
» soif qui me dévore! Ah! mon colonel, il faut
» que ce soit vous pour que j'endure aussi pa-
» tiemment un pareil supplice! — Es-tu fâché
» de m'avoir suivi, Mullern? — Moi, mon colo-
» nel, j'irais avec vous au bout du monde; mais
» je voudrais au moins que cela ne fût point
» sans boire ni manger. . » Ici la conversation

fut interrompue par un choc épouvantable qui brisa l'essieu de la chaise de poste; bientôt le colonel Framberg et son compagnon de voyage roulèrent tous deux dans un fossé qui bordait le chemin : tout cela fut la faute du postillon, qui n'avait pas aperçu, dans la rapidité de sa course, le fossé où tombèrent nos voyageurs.

Pendant que le postillon s'occupait des chevaux! Mullern courut relever son colonel. « Ah! » mille millions de cartouches! seriez-vous » blessé, mon colonel? — Ce n'est rien, Mul- » lern; il n'y a que la jambe gauche qui me » fait un peu souffrir. — Morbleu! vous avez » une forte contusion!... — Cela ne sera rien, » te dis-je; tâchons de découvrir un endroit où » nous puissions passer la nuit, car je vois bien » qu'il faut renoncer à l'espoir d'arriver aujour- » d'hui à Strasbourg... »

Le postillon accourut dire à ces messieurs qu'il y avait une auberge à cinquante pas de là. « Comment, maroufle! tu oses verser dans » un fossé le colonel Framberg! » dit Mullern au postillon. Celui-ci s'excusa comme il put, et l'on reprit le chemin de l'auberge, en soutenant le colonel sous les bras.

Nos voyageurs n'avaient pas marché un demi-quart d'heure, lorsqu'ils aperçurent une petite maison simple, mais de bon goût : un rez-de-chaussée, un premier étage et des greniers, composaient toute son étendue ; des volets verts garantissaient les habitants de l'ardeur du soleil, et plusieurs chênes touffus en ombrageaient l'entrée : tout enfin semblait annoncer que le maître de cette demeure, fatigué des plaisirs bruyants de la ville, s'était retiré dans cette solitude pour reposer ses sens dans le calme et la méditation.

« Tu appelles cela une auberge ! » dit Mullern au postillon ; « je crois, triple tonnerre, que » tu veux faire promener mon colonel !... — » Frappons toujours, » répondit le postillon ; « nous verrons bien mieux ce que c'est lorsque » nous serons dedans. »

Mullern frappe à coups redoublés à la porte: pas de réponse ; on refrappe encore, toujours inutilement. Pour comble de disgrâce, la nuit devenait noire, et la blessure du colonel Framberg, irritée par la fatigue, le faisait souffrir horriblement.

« Quand le diable s'en mêlerait, mon colo-

»nel, vous ne pouvez pas coucher à la belle »étoile, dans l'état où vous êtes; puisque les »habitants de cette maison sont sourds, il faut »tâcher de nous passer d'eux.» En disant cela, Mullern donne un violent coup de pied dans la croisée du rez-de-chaussée, qui se trouvait la plus proche de la porte; le volet, qui n'était pas en état de soutenir l'assaut, se brise et tombe à ses pieds: il casse avec son sabre deux carreaux, et entre dans la maison sans faire attention aux ordres de son colonel, qui lui représente qu'on ne doit pas ainsi violer le droit des gens et que si on l'apercevait, on le prendrait plutôt pour un voleur de grand chemin que pour un ancien maréchal-des-logis.

Sans s'arrêter dans son expédition, Mullern court à la porte d'entrée, trouve une grosse clé pendue au mur, la prend, ouvre sans difficulté, et introduit le colonel Framberg dans la maison abandonnée.

« Puisque nous sommes dedans, » dit le colonel, « tâchons au moins de nous conduire »avec circonspection. — C'est cela, mon colo- »nel, donnez le bras à ce maladroit postillon, »qui est cause de notre mésaventure, et je vais

» marcher devant vous, afin de vous prévenir en
» cas d'accident. »

Nos voyageurs se mirent en marche à tâtons, car l'obscurité était si grande qu'on ne pouvait pas distinguer à côté de soi. Déjà ils avaient parcouru plusieurs pièces sans rien découvrir, et Mullern, impatienté, commençait à jurer entre ses dents, lorsque quelque chose passa devant eux et s'enfuit légèrement à leur approche. Mullern, intrigué, court sans s'arrêter après ce qui fuit devant, mais ses pieds s'embarrassent en rencontrant un tabouret : il perd l'équilibre, et tombe la tête dans un baquet plein d'eau. Furieux, il se relève, ouvre une porte, croit marcher de plain-pied, et roule du haut en bas d'un escalier, en entraînant dans sa chute un malheureux chat, cause innocente de tout ce tapage.

Cependant, quoique très-étourdi par sa descente rapide, Mullern se relève et procède cette fois avec plus de prudence à l'examen du lieu où il est.

La fraîcheur de l'endroit, et diverses bouteilles qu'il rencontre sous sa main, ne tardent pas à le convaincre qu'il est tombé dans la cave.

Rassuré par cette découverte, il cherche l'escalier par où il est descendu si rapidement, et veut remonter, afin d'annoncer ces succès à son colonel; mais, pour la troisième fois, ses pieds s'embarrassent dans quelque chose, il tombe le visage sur le nez d'un individu qui dormait tranquillement, et qui pousse un cri terrible en se sentant réveillé si brusquement.

CHAPITRE II.

LES COMTES DE FRAMBERG.

—

Avant de tirer Mullern de la surprise que lui a causée sa nouvelle rencontre, il est nécessaire d'apprendre au lecteur quel était le colonel Framberg, et de lui faire connaître le motif de son voyage.

Le comte Hermann de Framberg, père du colonel, descendait d'une ancienne famille d'Allemagne; de père en fils les Framberg avaient passé leur jeunesse à servir leur patrie;

et le comte Hermann, après avoir recueilli au champ d'honneur les lauriers de la gloire, s'était retiré dans le domaine de ses aïeux; et là, auprès d'une épouse chérie, il attendait avec impatience que la naissance de l'enfant qu'elle portait dans son sein vînt mettre le comble à sa félicité.

Ce moment arriva ; mais, ce jour d'allégresse se changea en un jour de deuil et d'affliction : la comtesse perdit la vie en mettant au monde un fils.

Le comte ne se consola jamais entièrement de cette perte ; mais comme le temps adoucit les peines les plus cuisantes , il se rappela qu'il avait un fils, et se livra avec ardeur aux soins de son éducation.

Elle resembla à celle de ses aïeux. Le jeune Framberg apprit de bonne heure les exercices militaires, son père vit avec joie ses heureuses dispositions, et à l'âge de quinze ans le jeune homme lui demanda la permission de partir pour l'armée.

Le comte, quoique regrettant de se séparer de son fils, consentit à sa demande; le jeune Framberg quitta le château de ses pères pour

se rendre au champ d'honneur, où, en très-peu de temps ses belles actions lui valurent le grade de colonel.

Le comte Hermann était fier d'un tel fils ; et lorsque le colonel Framberg venait passer ses quartiers d'hiver au château de son père, il y était reçu avec tous les honneurs militaires, embellis encore par la tendresse paternelle.

Ce fut sur le champ de bataille que le colonel fit connaissance avec Mullern. Ce brave hussard se faisait remarquer par son courage, et de plus par la singularité de son humeur. Il avait toute la franchise et la rudesse d'un bon soldat. Toujours prêt à exposer sa vie pour la personne qu'il aimait , il aurait aussi fait le tour du monde pour punir celui dont il aurait reçu un affront. Il révérait son colonel comme son supérieur, et l'aimait comme le plus brave de l'armée. A chaque bataille Mullern se trouvait à côté du colonel, combattait devant lui, lui faisait souvent un rempart de son corps, et jamais il n'aurait pardonné à celui qui lui aurait enlevé le plaisir de mourir pour le sauver.

Le colonel, de son côté, s'attachait de plus en plus à Mullern ; bientôt ils devinrent insé-

parables, car le colonel, élevé au milieu des camps, ne connaissait nullement les distances que le rang et la fortune établissent dans le monde. Celui qu'il aimait, fût-il sans titre, sans richesse, n'en était pas moins estimable à ses yeux, s'il possédait les qualités qui lui faisait rechercher son amitié; en un mot, le colonel était au-dessus de tous les préjugés, et même par sa conduite il blessait souvent les convenances sociales. La suite de cette histoire en donnera des exemples fréquents.

Le comte Hermann, devenant vieux, désirait ardemment voir son fils lui donner un héritier de son nom; et à chaque visite qu'il faisait au château (où depuis longtemps Mullern l'accompagnait), le vieux comte lui renouvelait ses instances pour se marier. Pendant longtemps, le feu de la gloire occupant seul l'esprit du colonel, il refusa à son père cette satisfaction; mais lorsqu'il eut atteint sa trentième année, cette humeur guerrière s'étant un peu refroidie, il consentit à se rendre à ses désirs.

A une demi-lieue du château du comte Hermann se trouvaient les domaines du baron de Frobourg. Le baron étant veuf, vivait retiré

dans son château, occupé de l'éducation de sa fille unique ; la petite Clémentine était l'idole de son père et l'objet de ses plus chères espérances.

Le comte et le baron se trouvant voisins ne tardèrent pas à se lier intimement ; ils étaient alternativement l'un chez l'autre une partie du temps ; passant les soirées d'hiver, l'un à s'entretenir des hauts faits et de la gloire dont son fils embellissait ses vieux jours, l'autre à détailler les grâces enfantines de sa fille, son amour filial, sa sensibilité pour les malheureux, et l'espoir qu'il avait qu'en ayant un jour la beauté de sa mère, elle en aurait aussi les vertus.

Cependant le temps s'écoulait ; le comte faisait part au baron du désir qu'il avait de voir son fils marié ; le baron lui confiait les craintes qui l'agitaient lorsqu'il songeait que, s'il venait à mourir, il laisserait sa fille seule au monde, sans un ami pour la protéger, sans un époux pour la chérir.

Il s'ensuivit de ces confidences ce qui devait nécessairement arriver ; le comte et le baron formèrent le projet d'unir leurs enfants ; par ce

moyen, ils resserraient l'amitié qui les unissait et metttaient fin aux inquiètudes qui troublaient sans cesse leur vieillesse.

Ce fut à cet époque que le colonel se rendit aux désirs de son père : alors celui-ci le conduisit au château du baron, afin de lui faire voir la femme qu'il lui destinait.

Le colonel, dans ses fréquents voyages au château, y avait déjà vu Clémentine; mais quelle différence! elle était enfant alors, et le temps n'avait pas encore développé toutes ses grâces.

Lorsque le comte la présenta à son fils comme sa future épouse, Clémentine venait d'avoir dix-huit ans; elle était jolie sans être belle, mais chacun de ses mouvements respirait la volupté; ses grands yeux noirs exprimaient la plus tendre langueur, et sa bouche ne s'ouvrait que pour laisser entendre des accents enchanteurs qui portaient le trouble et l'émotion dans le cœur de ceux qui l'écoutaient.

Le caractère de Clémentine ne démentait pas la douceur de ses regards : elle était douée de toutes les qualités; mais elle portait la sensibilité jusqu'à l'excès. Cette passion, quand elle

est outrée chez les femmes, est souvent la cause de leur malheur et les entraîne quelquefois plus loin qu'elles ne voudraient.

Le colonel éprouva, à la vue de Clémentine, ce charme secret que fait naître la présence d'une femme charmante, et il souhaita ardemment de la nommer bientôt son épouse, non qu'il éprouvât pour elle cette passion violente, capable de tout sacrifier pour la possession de l'objet aimé; le colonel Frambreg, élevé dans les camps, ne connaissait nullement l'amour, et sa brusque franchise était plus prepre à faire de lui un ami qu'un amant; mais il était fier du choix de son père, et satisfait de pouvoir concilier en même temps ses désirs et son devoir.

Quant à Clémentine, lorque le vieux baron lui apprit qu'elle devait considérer le colonel Framberg comme son futur époux, elle pâlit, se troubla, et se jeta aux genoux de son père, en le suppliant de ne point le forcer à le quitter. Le baron lui représenta qu'elle ne le quitterait pas; qu'il habiterait toujours avec elle; que d'ailleurs il lui fallait un protecteur, un second père pour le remplacer lorsqu'il descendrait au tombeau, et qu'il ne pouvait trouver

un homme plus digne de remplir tous ces devoirs que le fils du comte Hermann; enfin le baron fit entendre à sa fille qu'il avait mis dans ce mariage sa plus chère espérance, et qu'elle attristerait ses vieux jours en refusant de lui obéir.

Clémentine se tut, essaya de cacher ses larmes, et promit à son père de se rendre à ses vœux.

Cependant elle obtint du baron un délai, afin, dit-elle, d'avoir le temps de connaître son futur époux, et il fut décidé qu'on les marierait u bout de trois mois.

D'où pouvait provenir la peine de Clémentine en apprenant son prochain mariage? Si le colonel n'avait pas le ton doux et tendre que l'on désire dans un amant, au moins possédait-il d'excellentes qualités; et d'ailleurs le plaisir d'obéir à son père aurait dû engager Clémentine à contracter sans chagrin l'hymen qu'il lui proposait. Il fallait donc que quelque motif secret troublât la tranquillité de son âme. C'est ce que nous allons apprendre sans doute dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

CLÉMENTINE.

—

Non loin du château du baron de Frobourg était une petite chaumière, entourée d'un joli jardin, et située sur une colline d'où l'on découvrait les riches domaines du père de Clémentine. C'est dans ce modeste asile que demeurait la nourrice de la fille du baron. Elle lui avait toujours témoigné la tendresse d'une mère, et lui en avait prodigué tous les soins. De son côté, Clémentine chérissait la bonne

Germaine, et ne passait pas un jour sans aller la visiter.

Dans une belle soirée du printemps, Clémentine se mit en route pour aller à la chaumière. Le temps n'avait jamais été si beau ; un air doux enivrait les sens, et le soleil à son déclin semblait ne terminer qu'à regret le jour qu'il avait fait éclore.

Clémentine, entraînée par un penchant irrésistible, s'enfonça dans le bois qu'il fallait traverser pour arriver à la chaumière de Germaine. Bientôt, se sentant fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre, et se laissa aller aux douces réflexions que lui inspirait le silence du lieu où elle se trouvait.

Elle était assise depuis quelque temps, lorsqu'un coup de fusil, tiré assez près d'elle, la fit sortir de sa rêverie : elle se retourne vivement et aperçoit un jeune chasseur. Le jeune homme, de son côté, reste interdit à la vue de Clémentine ; et au lieu d'aller s'excuser de la peur qu'il lui avait faite, ne s'occupe qu'à contempler l'objet charmant qu'il a devant les yeux.

Clémentine fut la première à s'apercevoir de la singularité de leur situation ; elle se leva et

et allait s'éloigner, lorsque le jeune homme, courant à elle, la retint doucement par le bras.

« Eh quoi! mademoiselle, vous aurais-je fait » peur ? — Ce n'est pas vous, monsieur, c'est » votre fusil... — Daignerez-vous recevoir mes » excuses? Je ne vous avais pas aperçue, et » certes, si je vous eusse vue plus tôt, il ne » m'aurait plus été possible de songer à la » chasse... — Je serais fâchée, monsieur, de » troubler vos plaisirs... — Ah! mademoiselle, » je donnerais volontiers tous les autres pour » celui que j'éprouve en ce moment!... »

Clémentine rougit; le jeune homme se tut, et ils recommencèrent à rester immobiles l'un devant l'autre.

Cependant la nuit approchait; Clémentine fit encore quelques pas. « Vous vous éloignez, » mademoiselle? — Oui, monsieur; la nuit » vient, et il est temps que je retourne au châ- » teau. — Mademoiselle habite le château de » Frobourg? — Oui, monsieur. — Si mademoi- » selle voulait me permettre de la reconduire? » — Cela est inutile, monsieur, je connais fort » bien les chemins. » en disant ces mots, Clé-

mentine s'échappa avec légèreté, laissant le jeune homme la suivre des yeux jusqu'à la lisière du bois.

Clémentine rentra tout essoufflée au château, c'était la première fois qu'elle passait une journée entière sans visiter sa bonne nourrice. Elle oublia toute autre chose pour ne penser qu'à la rencontre qu'elle venait de faire. En vain elle voulut chasser de son esprit l'idée qui l'occupait, l'image du jeune chasseur se représentait sans cesse à sa pensée et remplissait son âme d'un trouble inconnu.

Le lendemain, Clémentine se rendit à la même heure que la veille à la chaumière de Germaine. Cependant, malgré le secret désir qu'elle avait de rencontrer son inconnu, elle ne s'enfonça pas dans le bois, et alla droit chez sa nourrice. La bonne femme, après l'avoir grondée de n'être pas venue le jour précédent, la fit asseoir et l'engagea à goûter avec elle du lait et des fruits.

Cependant Clémentine n'était pas dans son état ordinaire; une secrète inquiétude, un sentiment nouveau, l'agitaient. Sa bonne nourrice, s'apercevant du changement de ses manières,

lui demanda quelle pouvait en être la cause ; et Clémentine, qui n'avait rien de caché pour elle, lui fit part de sa rencontre de la veille et du sujet qui l'occupait, chose qu'elle n'aurait jamais osé raconter à son père : tant il est vrai que la douceur et la familiarité entraînent à la confiance, tandis que le respect que l'on porte à ses parents est souvent la cause de la réserve que l'on garde avec eux.

Germaine, qui ne vit dans cette rencontre qu'une chose toute naturelle, sans en prévoir les conséquences, s'étonna de ce que cela pouvait tant agiter Clémentine ; elles étaient occupées à parler de ce sujet lorsqu'on frappa à la porte. Un battement de cœur avertit Clémentine que c'était pour elle : effectivement, Germaine ouvrit, et le jeune homme du bois entra dans la chaumière.

Il sourit en voyant Clémentine, qui devint rouge et tremblante. La bonne Germaine, étonnée, restait la bouche béante à les regarder tous deux, tenant encore la porte entr'ouverte, ne sachant si elle devait se taire ou parler.

Un léger prétexte fut le sujet de la visite du jeune homme ; il dit à Germaine que, la chasse

l'ayant égaré sur la fin de la journée, il se trouvait dans un grand embarras, lorsqu'il avait aperçu la chaumière. Il la pria de vouloir bien lui procurer un peu de lait et des fruits, n'ayant, disait-il, rien pris depuis le matin. Ensuite, se tournant vers Clémentine, il la salua timidement, et lui dit qu'il s'estimait heureux de ce que le hasard lui procurait le plaisir de la rencontrer une seconde fois.

Clémentine sourit à son tour, car un secret pressentiment semblait lui faire deviner que ce n'était pas le hasard qui avait conduit là le jeune chasseur. Quant à Germaine, elle comprit que c'était celui que sa demoiselle (c'est ainsi qu'elle appelait Clémentine) avait rencontré la veille, et elle dit au jeune homme qu'il ne pouvait arriver plus à propos, et que Clémentine parlait de lui au moment où il avait frappé. Le jeune homme regarda tendrement la jeune personne; Clémentine rougit, et Germaine resta encore tout étonnée à les considérer.

Cependant, peu à peu la contrainte se dissipa, la confiance s'établit, et le jeune homme, qui était bien aise de n'être plus inconnu à

Clémentine, apprit à ces dames qu'il était Français, qu'il se nommait d'Ormeville, qu'il avait perdu de bonne heure ses parents, et que, n'ayant que peu de fortune, il était entré au service ; qu'après avoir combattu quelque temps dans les troupes françaises, il avait eu une affaire d'honneur avec un de ses camarades ; il s'était battu et avait tué son adversaire. La famille de celui-ci était riche, puissante ; d'Ormeville était sans fortune et sans protection ; il s'était vu forcé de fuir pour éviter la mort, et avait passé en Allemagne dans le dessein d'entrer au service de l'empereur. C'est dans ce voyage qu'il s'était arrêté quelque temps dans un village situé près du château du baron ; et c'était en prenant le plaisir de la chasse qu'il avait rencontré la charmante Clémentine.

La fille du baron lui demanda avec intérêt s'il était maintenant en sûreté. D'Ormeville lui répondit que depuis qu'il était en Allemagne il ne craignait plus rien ; et il ajouta que son plus grand désir était maintenant de séjourner longtemps dans les lieux qu'elle habitait.

C'est ainsi que cette rencontre inattendue devint pour Clémentine la source de tant de

maux. D'Ormeville obtint d'abord avec difficulté la permission de reconduire Clémentine une partie du chemin : à la vérité Germaine était toujours avec eux; mais la présence d'un tiers suffit-elle pour empêcher l'amour de naître?

Clémentine ne manquait pas de se rendre tous les soirs à la chaumière; et, de son côté, d'Ormeville était aussi exact. Il trouvait toujours quelque prétexte pour y être admis. La bonne Germaine ne voyait aucun mal à ce que deux jeunes gens si aimables fussent souvent ensemble; d'ailleurs, la douceur et les manières prévenantes de d'Ormeville lui avaient gagné son amitié, et personne, à ce qu'elle disait, n'était mieux assorti avec sa demoiselle.

Nos jeunes gens furent bientôt d'intelligence. Le langage des yeux n'était plus suffisant pour eux, et un jour, pendant que Germaine était au jardin, d'Ormeville se jeta aux pieds de Clémentine, en lui faisant l'aveu de son amour.

Qu'aurait-elle pu répondre qu'il n'eût déjà deviné? Ils se jurèrent mutuellement d'être l'un à l'autre, et de ne jamais cesser de s'adorer. Cependant le destin, qui n'est pas toujours

d'accord avec nos desirs, semblait vouloir traverser ceux des deux amants. Clémentine avoua à d'Ormeville que son père n'aimait pas les Français, et qu'il consentirait difficilement à leur union. D'Ormeville lui fit entendre qu'il allait entrer au service d'Allemagne, et que cette circonstance pourrait peut-être engager son père à lui être plus favorable. Clémentine le crut : on croit si facilement ce qu'on désire!...

Cependant le temps s'écoulait, et d'Ormeville qui aurait déjà dû être à l'armée, ne pouvait se résoudre à se séparer de Clémentine. Tous les soirs, assis autour d'une table, ayant près d'eux la bonne Germaine, qui écutait avec joie leurs discours, nos deux amants jouissaient du plaisir si doux que l'on goûte auprès de l'objet aimé, et ils revenaient ordinairement tous les trois jusqu'à la porte du parc du château, où Clémentine rentrait, en promettant de revenir le lendemain.

Un jour pourtant, Germaine, se sentant malade, ne put accompagner Clémentine à son retour. Il était tard; on avait oublié, en parlant d'amour, que le temps s'écoulait, et Clé-

mentine ne pouvait s'en aller seule ; il fallut bien qu'elle acceptât le bras de d'Ormeville. La soirée était superbe, et rappelait à nos jeunes amants le premier jour de leur rencontre. En passant près du bois, ils s'arrêtèrent : mille sensations délicieuses s'emparèrent de leur cœur. D'Ormeville pressa son amante dans ses bras ; Clémentine s'abandonna à ses caresses, et ils oublièrent tous deux le monde et ses convenances pour ne plus songer qu'à l'amour.

Comme malheureusement le plaisir le plus grand est celui qui dure le moins, l'illusion se dissipa, les sens se calmèrent, et Clémentine vit avec effroi l'abîme dans lequel elle était tombée. Cependant d'Ormeville était près d'elle, il calma sa douleur, sécha ses larmes : cela est facile à un amant. Clémentine sourit... Quand l'amour nous reste après la jouissance, on est encore heureux.

Il fallut pourtant se séparer ; c'était le plus cruel !... Enfin Clémentine rentra par la petite porte du parc ; mais comme elle tremblait en parcourant les appartements du château ! Avec quel embarras elle aborda l'auteur de ses

jours! Ah! si le baron n'eût eu que vingt ans!... Mais nos parents ne sont plus, comme nous, dans l'âge des passions : voilà pourquoi il est facile de leur cacher celles qui nous agitent.

Cependant plus nos amants faisaient l'amour, moins d'Ormeville songeait à s'éloigner, lorsqu'un événement inattendu, mais fort naturel, vint le rappeler à son devoir : Clémentine s'aperçut qu'elle était enceinte. Cette nouvelle, qui comblait d'Ormeville de joie, lui fit pourtant sentir qu'il était temps de prendre un parti.

On convint que d'Ormeville partirait sur-le-champ pour l'armée : la guerre venait de se déclarer entre la Russie et l'Autriche; c'était le moment de se distinguer. Clémentine devait écrire à d'Ormeville tout ce qui se passerait au château. On espérait qu'il reviendrait avant la naissance de l'enfant que Clémentine portait dans son sein; et à son retour les deux amants devaient aller se jeter aux pieds du baron, lui avouer leur faute, et en obtenir leur pardon.

Ce plan une fois arrêté, on ne songea plus qu'à l'exécution : d'Ormeville s'éloigna de son

amante non sans répandre bien des larmes; et Clémentine sentit ses forces l'abandonner, en voyant partir celui qu'elle regardait comme son époux.

CHAPITRE IV.

L'HOMME COMME IL Y EN A PEU.

—

Ce fut deux mois après le départ de d'Ormeville que le baron de Frobourg annonça à sa fille qu'elle devait regarder le colonel Framberg comme son futur époux.

Que pouvait dire Clémentine? Elle craignait trop son père pour oser lui avouer sa faute. Nous avons vu que tout ce qu'elle put obtenir fut un délai de trois mois. Elle alla pleurer

dans le sein de sa bonne nourrice, à laquelle elle avait depuis longtemps confié tous ses chagrins. La vieille Germaine ne put que l'engager à prendre du courage ; mais, pour comble de maux, depuis près d'un mois Clémentine ne recevait plus de nouvelles de d'Ormeville. Que pouvait-il lui être arrivé?.. Était-il prisonnier? Avait-il été tué sur le champ de bataille? Toutes ces idées étaient affreuses, et ne faisaient que rendre plus terrible sa situation.

Un soir, que le comte Hermann et son fils étaient chez le baron, Mullern entra pour donner à son colonel des nouvelles de la dernière affaire.

« — Eh bien! Mullern, » dit le colonel, « qu'y » a-t-il de nouveau? — Ah! mon colonel, les » ennemis ont joliment été frottés!.. — En es- » tu certain? — Oui, mon colonel, car c'est le » vieux Franck, qui arrive de l'armée, qui me » l'a raconté. Triple cartouche!.. Il dit que l'af- » faire a été chaude!.. L'ennemi s'est vaillam- » ment défendu ; il nous a d'abord fait du ra- » vage : de toute notre première compagnie du » 36e de hussards, pas un n'est échappé... — Que » dites-vous? » s'écria Clémentine. « Quoi! pas

» même les officiers?.. — Ah! mon Dieu, pas » un!.. Tout est resté sur la place!.. »

Clémentine n'en entendit pas davantage, elle s'évanouit : on courut la secourir, tandis que Mullern, enflammé par le récit de la bataille, ne s'apercevait pas de l'événement auquel il avait donné lieu.

On emporta Clémentine dans sa chambre, où elle ne reprit ses sens que pour se livrer à la plus vive douleur. C'était dans la première compagnie du 36[e] de hussards que servait d'Ormeville; et la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, jointe au silence qu'il gardait depuis longtemps, lui persuada aisément qu'il avait cessé de vivre.

Effectivement, depuis ce temps, aucune nouvelle de d'Ormeville ne parvint plus à Clémentine, qui passait ses journées dans les larmes, en songeant à celui qu'elle avait perdu. Cependant le temps s'écoulait ; les trois mois accordés pour délai à Clémentine étaient sur le point d'expirer; elle sentait aussi qu'elle serait bientôt mère, et chaque instant ajoutait à l'embarras de sa position.

Il fallait prendre un parti : Clémentine se

détermina à tenter le seul moyen qui lui restait pour goûter, non le bonheur, elle y avait renoncé depuis la mort de celui qu'elle adorait, mais au moins la tranquillité et le repos dont elle était privée depuis longtemps.

Le caractère du colonel Framberg, que Clémentine avait su apprécier, lui avait inspiré l'idée de lui avouer sa faute et de se confier à sa générosité. Un jour, peu de temps avant le terme fixé pour leur mariage, Clémentine pria le colonel Framberg de lui accorder un moment d'entretien ; le colonel y consentit volontiers. Ils se rendirent dans un endroit écarté du parc, et là, Clémentine lui confia son amour et ses malheurs.

Le colonel demeura frappé d'étonnement lorsque Clémentine lui apprit qu'elle serait bientôt mère.

« Et quoi ! madame, » lui dit-il, « vous que » j'aurais cru la plus innocente des femmes !.. » Il s'arrêta : Clémentine devint rouge de honte. « Ah ! pardon, madame, » ajouta-t-il, « je ne » connais pas l'amour, et j'ignore les fautes » qu'il fait faire. Mais parlez, ordonnez : qu'exi» gez-vous de moi ? Votre confiance mérite tout

» mon attachement et mon respect; elle est une
» preuve de votre estime pour moi; et je vous
» prouverai que si le colonel Framberg ne peut
» être votre amant, il mérite au moins votre
» amitié. »

Clémentine, enhardie par ce discours, lui dit qu'elle se confiait à sa générosité, et que c'était à lui d'ordonner de son sort.

« — Eh bien! madame, puisqu'il en est
» ainsi, si vous y consentez, nous ne change-
» rons rien à nos projets. Si celui qui possédait
» votre amour existait encore, je me garderais
» bien de me proposer pour votre époux, cela
» serait vouloir vous condamner à des regrets
» éternels; mais il n'est plus, et vous êtes mère:
» votre enfant aura besoin d'un père; je lui en
» tiendrai lieu, et j'aurai toujours pour lui la
» même tendresse que s'il était mon véritable
» fils. — Quoi! colonel, vous consentiriez à m'é-
» pouser! Oubliez-vous que les préjugés, l'hon-
» neur même, vous défendent ce mariage!.. —
» Les préjugés, je ne les connais pas; et mon
» honneur à moi, madame, est de secourir l'in-
» fortune et de servir de père à l'orphelin. C'est
» à ce titre que je veux être votre époux; et si

» par la suite on blâme ma conduite, on ne
» pourra pas au moins m'ôter la satisfaction
» d'avoir agi en galant homme. — Ah! colonel,
» quel serait l'être assez hardi pour censurer la
» conduite d'un homme qui ne se plaît qu'à
» faire le bien? — D'ailleurs, madame, puisque
» les convenances l'exigent, je vous réponds que
» le plus profond secret enveloppera cette aven-
» ture. »

C'est ainsi que se termina cet entretien, et, huit jours après, Clémentine devint l'épouse du colonel. Si elle n'avait pas connu d'Ormeville, elle aurait trouvé le bonheur dans cet hymen; mais le souvenir de celui qu'elle adorait venait sans cesse troubler son repos, et elle retombait dans une triste mélancolie qu'elle cherchait en vain à cacher à son époux.

Un mois après ce mariage, le comte Hermann mourut; le colonel Framberg donna les larmes d'un tendre fils à la mémoire de son père, et passa son temps renfermé avec sa femme et ne voyant que Mullern. C'est à cette époque que la comtesse mit au monde un enfant, qui fut baptisé secrètement sous le nom

de Henri d'Ormeville, mais que le colonel éleva et fit passer pour son fils.

Le vieux baron de Frobourg, qui était alors dans son château, n'eut pas connaissance de cet événement, et il mourut peu de temps après le mariage de sa fille, sans avoir deviné ce mystère.

Mullern fut le seul qui pénétra la vérité; mais il garda pour lui ses réflexions, sans dire à son colonel ce qu'il pensait.

Le jeune Henri devint l'idole de sa mère ; ses traits lui retraçaient ceux de l'homme qu'elle avait tant aimé. Si Clémentine avait eu le bonheur d'élever son fils, il est probable que notre jeune héros aurait hérité de ses qualités douces et tendres, mais elle mourut lorsqu'il n'avait encore que quatre ans, emportant avec elle les regrets et les larmes de tous ceux qui l'avaient connue.

Le colonel Framberg, au désespoir de la mort de sa femme, fut obligé, pour se distraire de son chagrin, de s'absenter pour quelque temps du château. Il résolut de retourner à l'armée ; mais comme le petit Henri lui était bien cher, il voulut laisser auprès de lui quel-

qu'un qui pût veiller assidûment sur sa jeunesse et lui inculquer de bonne heure les principes de la vertu ; ce fut Mullern que le colonel choisit pour remplir cet emploi. Il connaissait sa loyauté. sa franchise ; et, certain qu'il ne quitterait pas un instant son fils (c'est ainsi qu'il nommait Henri), il ne balança pas à en faire son précepteur.

Mullern aurait bien autant aimé suivre son colonel à l'armée que de rester tranquillement au château de Framberg ; mais comme les désirs de son supérieur étaient des ordres pour lui, il jura de remplir fidèlement ses intentions. Le colonel partit donc du château, y laissant commander Mullern en son absence, et lui recommandant de faire de Henri un homme brave et vertueux.

CHAPITRE V.

ÉDUCATION DE HENRI.

—

Voyons comment Mullern se tira de l'emploi qui lui était confié, et quelle fut l'éducation du fils de Clémentine.

Mullern commença par établir son logement à côté de celui de son élève ; et, dès que le jour se levait, Mullern entrait dans la chambre de Henri, le tirait brusquement de son lit, l'habillait et l'emmenait avec lui faire un tour de promenade dans la campagne, présumant bien

que cet exercice rendrait son élève plus fort et plus robuste.

Ensuite ils rentraient; on déjeunait toujours avec quelques viandes froides et du vin; Mullern pensait que cela valait mieux pour le corps que tous les thés et les cafés possibles: peut-être n'avait-il pas tort; mais je crois qu'au fond il n'était pas fâché de profiter lui-même de ce déjeuner-là. Après le déjeuner, Mullern confiait, pour deux heures seulement, son élève à un ancien précepteur qui habitait le château, et qui était chargé de lui enseigner l'écriture et les langues. Mullern recommandait toujours à Henri de ne pas trop se casser la tête aux études des sciences, parce qu'il pensait qu'il était plus nécessaire de savoir bien tirer l'épée que de parler latin, et le jeune homme, fort de l'approbation de Mullern, jetait quelquefois les livres au nez de M. Bettemann (c'était le nom du maître), disant que cela l'ennuyait, et qu'il aimait mieux apprendre à se battre. M. Bettemann criait, mais Mullern était enchanté; et M. Bettemann avait toujours tort.

Lorsque cette leçon était finie, Mullern s'em-

parait de Henri, l'emmenait dans la cour, le plaçait sur un cheval, et faisait galoper l'animal pendant près d'une heure autour de l'entrée du château : aussi, à l'âge de dix ans, le petit Henri connaissait mieux les chevaux que son rudiment.

Après ce petit délassement, on passait à un autre plus important ; il fallait faire l'exercice et apprendre à manier le sabre avec honneur. C'est dans cet emploi que Mullern se distinguait ; et lorsqu'il était satisfait de son élève, il le récompensait en le dispensant, pour le lendemain, de toute leçon avec M. Bettemann.

Après l'escrime, ces messieurs se mettaient à table. Mullern avait pour principe d'y rester aussi longtemps que possible ; et c'était la seule chose dans laquelle il s'accordait avec M. Bettemann, qui partageait l'honneur de dîner avec ces messieurs, parce que Mullern était bien aise de trouver quelqu'un qui pût lui tenir tête à table, en attendant que son élève fût assez grand pour se griser avec lui.

Ordinairement, après le dîner, ces messieurs n'étaient plus en état de rien faire. M. Bette-

mann, en voulant rivaliser avec Mullern, finissait toujours par se laisser aller sous la table; et Mullern, ne trouvant plus personne à qui parler, s'endormait alors au coin de la cheminée, en fumant sa pipe et en chantonnant un petit refrain militaire.

C'était pendant le sommeil de ses précepteurs que Henri faisait des siennes. N'ayant plus personne pour le surveiller, il allait courir dans le château, dans les jardins, s'arrêtait à l'écurie, détachait les chevaux, montait dessus sans selle, et ravageait le jardin en galopant à tort et à travers dans les allées de gazon et dans les planches d'épinards, malgré les cris du jardinier, qui se désespérait de voir que ses légumes ne viendraient jamais à maturité.

Un jour cependant, ennuyé de voir que M. Henri détruisait tous les soirs son travail du matin, le jardinier résolut de se venger. Après avoir bien mûri son plan, il acheta quelques pétards; qu'il plaça au pied d'un arbre dans la belle allée que M. Henri se plaisait à dévaster le plus souvent, et faisant une traînée de poudre jusqu'à un buisson où il se cacha, il attendit tranquillement l'ennemi, prêt à mettre le

le feu au moment où il passerait, bien certain qu'au bruit de l'explosion le cheval jouerait quelque tour à son cavalier.

L'événement justifia toutes les espérances du jardinier : dès que Henri vit M. Bettemann sous la table et Mullern endormi, il descendit lestement dans la cour, courut à l'écurie, en détacha le meilleur cheval et monta dessus, se promettant bien ce jour-là de ravager les plates-bandes du jardin tout autant que les jours précédents.

Il galope donc vers la fatale allée : mais ô malheur inattendu!... l'explosion a lieu, le cheval se cabre et jette son cavalier qui était lui-même trop effrayé de ce bruit soudain pour pouvoir se tenir ferme sur sa monture, et qui va tomber à dix pas de là. Tous les gens du château accourent aux cris de leur jeune maître ; le jardinier est un des premiers à se présenter : on court réveiller Mullern ; celui-ci effrayé des cris qui frappent ses oreilles, renverse brusquement la table sur M. Bettemann, en voulant descendre plus vite au secours de Henri.

Notre jeune homme avait eu plus de peur

que de mal ; à quelques contusions près, il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Cependant, interrogé sur la cause de sa chute, il apprend à Mullern, ce qui lui est arrivé ; Mullern furieux de ce qu'on ait osé tendre un piége à son élève, jure que, s'il vient à découvrir le drôle qui a fait ce coup-là, il lui ôtera l'envie de recommencer. Tous les domestiques protestent de leur innocence, et l'on rentre au château, en s'entretenant de cet événement.

Mais une autre surprise y était préparée : du bas de l'escalier, Mullern entend des cris confus partir de la pièce où ils ont dîné ; il monte quatre à quatre et trouve M. Bettemann se débattant sous la table entre les bouteilles et les plats et faisant tous ses efforts pour retirer sa tête d'un vase à punch. Il en vint enfin à bout, avec le secours de Mullern, en consentant toutefois à laisser sa perruque dans l'eau-de-vie brûlée. Enfin, le calme étant un peu rétabli au château, chacun se sépara pour aller se coucher.

Henri, corrigé par sa chute de cheval, fut quelque temps un peu plus paisible, et se contentait de galoper dans la cour. Le jardinier

se félicitait du succès de son stratagème, et voyait avec ravissement ses légumes croître en liberté.

Cependant l'effet de la chute se dissipa peu à peu, et Henri commença à s'ennuyer du cercle étroit de son manége. Enfin, ses contusions étant guéries, il reprit le chemin du jardin, et recommença à faire donner au diable ce pauvre jardinier. Mullern, qui n'avait pas oublié le tour des pétards, et brûlait du désir d'en connaître l'auteur, ne tarda pas à concevoir de violents soupçons sur le jardinier, dont les plaintes réitérées faisaient assez voir le dépit. Il résolut donc d'épier notre homme et de tâcher d'acquérir la certitude de ce qu'il soupçonnait; l'occasion ne tarda pas à se présenter.

Le jardinier, impatienté de voir que ses remontrances étaient sans effet, résolut de renouveler son expérience, pour dégoûter tout-à-fait le jeune Henri de ses courses à cheval; et, pour que cette fois l'envie ne lui prît pas de recommencer, il pensa qu'il ne ferait pas mal de tripler la dose, afin que la détonation fût plus efficace.

Mais comment faire? Le peu de poudre qu'il avait pu se procurer dans le château avait été

brûlé à la première explosion. Après y avoir bien réfléchi, il pensa que Mullern devait en avoir chez lui une quantité plus que suffisante pour mettre son projet à exécution, et résolut de profiter d'un moment où il s'absenterait pour prendre ce qu'il lui en fallait.

Effectivement, Mullern ne tarda pas à descendre; il aperçut notre homme rôdant autour du château. Il feignit de s'éloigner sans se douter de rien; mais après avoir fait quelques pas, il revint doucement derrière le jardinier. Ce dernier entra dans la chambre, ne soupçonnant pas qu'il était suivi; il prit la quantité de poudre qu'il crut nécessaire, et regagna bien vite le jardin, en riant dans sa barbe du nouveau tour qu'il allait jouer à l'élève de notre hussard.

Mais Mullern avait tout vu!... et ayant acquis la preuve convaincante du complot du jardinier, se promit d'en tirer une vengeance éclatante. Après avoir bien médité son plan, il laissa le jardinier préparer tout pour rendre son explosion plus bruyante, et attendit avec impatience l'instant fixé pour l'exécution de son projet.

Il arriva enfin ce moment si désiré par Mullern et par le jardinier. Ce dernier, après avoir bien préparé son artifice, va se tapir dans le buisson d'où il doit mettre le feu à la mèche. Il n'attend pas longtemps : le galop d'un cheval se fait entendre... il approche... Aussitôt il met le feu à la trainée de poudre. Mais, ô surprise!... ô désespoir!... il saute lui-même loin de son buisson, enlevé par la force de la poudre, et retombe sur le gazon en poussant des cris aigus.

On se doute bien que c'était Mullern qui avait coupé la traînée de poudre par une autre traînée qui aboutissait au buisson où le jardinier était caché, et qu'il avait garni de poudre de manière à lui ôter l'envie de faire sauter les autres.

Quant au cheval qui avait galopé, il n'était pas monté : Mullern avait eu soin de retenir son élève, en l'avertissant du piége qu'on lui tendait.

« Ah! ah!... coquin, c'est donc toi qui veux » faire sauter ton jeune maître, parce qu'il lui » plaît de labourer tes épinards avec les pieds » de son cheval!... Triple cannonade! je ne sais

» à quoi il a tenu que je ne t'aie fait sauter aussi
» haut que le clocher du village!... — Mais,
» monsieur Mullern!... c'était pour le bien de
» M. Framberg ce que j'en faisions!... Que dira
» not' maître quand il trouvera son jardin dans
» l'état ousqu'il est!... — Apprends, maroufle,
» que mon colonel aime mieux son fils que ses
» légumes, et que tant qu'il plaira à mon élève
» de mettre le château sens dessus desssous, ce
» n'est pas à toi qu'il appartient d'y trouver à
» redire. »

Le jardinier se tut, et regagna clopin clopant sa maisonnette, en envoyant au diable les jeunes gens, les chevaux et les hussards. Quant à Mullern, fier de la réussite de son projet, il alla célébrer sa victoire le verre à la main; et, cette fois, M. Bettemann passa la nuit sous la table.

CHAPITRE VI.

LA FERME ET LE GRENIER A FOIN.

—

C'est ainsi que se passait la jeunesse de notre héros, et il atteignit l'âge de quinze ans en continuant de faire enrager tous les habitants du château. Mais il montait parfaitement à cheval, il se battait presque aussi bien que son maître, et Mullern jurait par ses moustaches que son élève lui ferait honneur.

A quinze ans, Henri avait l'air d'un homme, et les passions devaient être aussi précoces chez lui que le physique; il était grand, bien fait, d'une figure noble et agréable, aussi prompt à s'excuser d'une faute que léger à la commettre; il était brave, humain, sensible, mais emporté,

violent impétueux dans ses désirs, brusque dans ses actions, et ne connaissant aucun frein, aucune modération. Avec un pareil caractère, et gouverné par Mullern, il ne pouvait manquer de faire parler de lui en bien et en mal.

Le séjour du château de Framberg commençait à ennuyer beauçoup notre jeune homme, qui brûlait du désir de voyager et de connaître le monde. Tous les jours Mullern lui faisait espérer que le colonel allait arriver, et qu'alors il changerait de manière de vivre; mais le temps s'écoulait et le colonel n'arrivait pas.

Henri, las de se promener à cheval dans le château, étendait depuis quelque temps, ses courses dans la campagne, et ne revenait que lorsque la fatigue ou le besoin le forçait à prendre du repos. Mullern, qui n'était plus dans l'age où l'on se fait un plaisir de s'éreinter, laissait quelquefois son élève faire seul ses promenades lointaines, à condition cependant qu'il reviendrait toujours avant la nuit.

Un jour il partit comme à son ordinaire, mais l'heure habituelle de son retour se passa sans qu'il reparût au chateau. Mullern, occupé à vider une bouteille de rhum avec M. Bette-

mann, ne s'aperçut pas d'abord de l'absence de Henri; cependant, la nuit étant avancée, il demanda si M. le comte était de retour, et on lui répondit que non Alors il commença à éprouver quelques inquiétudes ; mais il présuma que Henri, s'étant éloigné plus que de coutume, n'avait pas prévu que la nuit le surprendrait avant d'arriver au château.

Cependant le temps se passait : minuit sonna, et Henri ne revenait pas. Mullern, ne pouvant plus résister à son impatience et à la crainte qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son cher élève, fit seller un cheval, le monta, et ordonna aux autres domestiques de partir tous par différents chemins pour aller à la recherche de leur jeune maître.

Le temps était sombre ; Mullern laissa prendre à son cheval la première route venue, en ayant soin de lui presser les flancs de manière à ce qu'il ne s'endormît pas. Après avoir galopé assez longtemps sans découvrir âme qui vive, Mullern aperçoit enfin une petite lumière dans l'éloignement ; aussitôt il dirige sa course de ce côté, espérant apprendre enfin quelque chose touchant l'objet de ses recherches.

La lumière que Mullern avait aperçue venait de la croisée d'une ferme située au milieu des champs. Mullern frappe rudement à la porte : un gros dogue se fait entendre et répand l'alarme dans toute la maison. « Qui frappe ainsi ! » demande une grosse voix partie du rez-de-chaussée. — « Allons, ouvre, butor, on te l'ap» prendra. — Ouvrir à c't'heure-ci, oui-dà ! Voyez» vous c'malin qui croit qu'on laisse entrer comme » çà les voleux !... — Qu'appelles-tu voleur ! » apprends, manant, que c'est un ancien maré» chal-des-logis, le précepteur du fils du colonel » Framberg, qui te fais l'honneur de venir chez » toi. — Oui !... va ! j'donnons dans ces gausses» là... — Allons, ouvriras-tu ? ou avec mon sa» bre je fais sauter la serrure. — Ah ! il est ar» mé !.. Holà, à moi César ! Castor ! tombez-moi » sur ce coquin-là !... » En disant ces mots, le fermier ouvre la porte de la cour et lâche les deux dogues, qui se jettent sur Mullern : celui-ci, furieux de voir que le paysan n'a pas eu plus de respect en entendant prononcer ses titres et qualités, entre à cheval dans la cour, coupe la tête avec son sabre au premier dogue qui se présente à lui, saute à bas de son cheval,

se précipite dans la pièce où était le fermier, et cherche celui sur lequel il veut exercer sa vengence. Mais ce dernier, saisi de crainte en voyant à quel démon il a affaire, prend la fuite pour aller réveiller les garçons de ferme et toute la maison. Mullern, que rien n'arrête, monte un escalier, puis un autre, et arrive au grenier à foin. La porte était fermée. Présumant que son homme s'y est réfugié, il la force, entre, la referme solidement, et s'occupe à faire à tàtons l'examen de l'endroit où il est.

Le plus profond silence régnait en ces lieux : cependant, en retournant les bottes de foin, Mullern croit entendre le bruit d'une respiration entrecoupée, il s'avance, tâte doucement autour de lui, et reste fort étonné de sentir sous sa main des appas tout-à-fait féminins. Il continue à tàter; on ne bouge point, ce qu'il touche lui fait bien augurer de ce qu'il ne voit pas ; et, animé par la chaleur de son opération, Mullern commence par se venger sur la femme du fermier de l'affront que celui-ci lui a fait.

Mais comment la fermière se trouvait-elle là, au lieu d'être tranquillement à dormir dans son lit ? C'est ce qu'il est bon d'apprendre au lecteur.

Le fermier était un gros homme tout rond, qui avait dû valoir son prix dans son temps; mais il commençait à n'être plus de la première jeunesse, et la fermière, qui était une commère d'une humeur gaie et d'un tempérament robuste, trouvait, depuis quelque temps, que son époux n'était plus bon qu'à faire aller la ferme; c'est pourquoi elle avait jugé à propos de lui adjoindre son premier garçon, jeune homme qui promettait beaucoup, et qui soulageait le fermier dans ses fonctions conjugales.

A cet effet, elle se rendait tous les soirs dans le grenier à foin, pendant que son mari s'occupait en bas à faire ses comptes de la journée, et le garçon de ferme, de son côté, était exact au rendez-vous. Ils y étaient donc tous deux; et, dans le feu de leur conversation, ils n'avaient pas entendu celle qui avait lieu entre Mullern et le fermier. Ce n'est qu'au moment où celui-ci lâcha ses chiens que le garçon de ferme avertit sa compagne qu'il se passait quelque chose en bas. La fermière était d'avis de ne point se déranger pour si peu; mais le jeune homme, qui ne se souciait pas d'être surpris par son adjoint supérieur, laissa sa belle pour

aller voir ce qui se passait. Il paraît que Mullern se vengeait vigoureusement, et que la fermière prenait plaisir à souffrir pour son mari, car notre hussard était encore en train d'exhaler sa colère, lorsque le bruit que faisaient plusieurs hommes en montant l'escalier, attira l'attention de la fermière qui devait être assez contente de sa nuit. « Il est là, » disait le fermier à ses garçons, « j'en sommes sûr!... Gros-» Jean, prépare ta fourche; et toi, Pierre, tu le » prendras par le milieu du corps. »

Mais Pierre, qui était le garçon en question, et qui craignait qu'on ne trouvât la fermière dans le grenier, assurait à son maître que le voleur n'était pas là, et qu'il l'avait vu se sauver dans la cave. « C'est égal, » dit le fermier qui avait à cœur la mort de son chien, « entrons toujours là et s'il n'y est pas j'varrons » toujours ben ailleurs après. » En disant ces mots, il se mit à taper sur la porte à coup de fourche et de balai. La fermière, qui reconnut la voix de son époux, engagea Mullern, auquel elle portait le plus tendre intérêt, à se sauver sans délai s'il ne voulait pas être étranglé par son mari. Mullern, dont les

sens étaient rafraîchis par la vengeance qu'il avait prise, ne demandait pas mieux que de s'échapper, pensant avec raison que toute sa valeur ne pourrait rien contre le nombre qu'il aurait à combattre; mais par où fuir?... il n'y avait pour toute sortie au grenier que la porte qui était déjà gardée et une fenêtre donnant sur la cour : la sauter, c'était éviter un péril pour tomber dans un autre ; se cacher sous les bottes de foin, on ne manquerait pas de les visiter : que faire?.. Il fallait la présence d'esprit pour se tirer de là ; ce fut la fermière qui en trouva le moyen.

» Eh quoi!.. s'écria-t-elle, « not'homme, c'est » toi qui es là!... — Tiens, jarni! c'est Catherine! Quoi que tu fais donc là? Pardine, c'est » tout simple, quand j'ai entendu le tintamarre » qui se faisait en bas, je me suis sauvée dans » l'grenier, d'peur des voleux ..—Il n'y est donc » pas l'coquin que j'cherchons? — Tiens, s'il y » était, est-ce que j'serions si tranquille, ouidà!... Mais attends, j'vas t'ouvrir, tu verras » toi-même... »

En disant cela, la fermière fit cacher Mullern, et ouvrit la porte. « Pardine, c'est ben inutile

» que j'y regardions, » dit le fermier, « puisque » tu y étais!...—Quand j'vous dis, not' maître, » que j'l'ons vu se sauver à la cave, » reprit Pierre. « — Eh bien! descendons-y tous, mes » enfants, j'ons pris ma carabine, et, mor- » guenne, il passera un vilain quart d'heure. » En disant ces mots, toute la troupe descendit l'escalier pour aller visiter la cave, et Mullern, qui les suivait par derrière, arriva dans la cour, y trouva son cheval, sauta dessus, et sortit de la ferme au grand galop.

Comme le jour commençait à poindre, Mullern pensa qu'il ferait bien de regagner le château, afin de voir si pendant son absence Henri ne serait pas revenu. Il commençait à distinguer dans le lointain les tours du château de Framberg, lorsque le bruit d'un cheval lui fait tourner la tête; il s'arrête, regarde, et aperçoit Henri qui revenait tranquillement rejoindre son précepteur.

« Ah! vous voilà donc, monsieur?.. je vous » retrouve enfin!... N'est-ce pas une belle heure » pour rentrer se coucher! — Eh! toi-même, » mon cher Mullern, d'où viens tu?... Ah! ah! » ah!... comme tu es fait! Où t'es-tu donc

» fourré, mon ami, pour qu'on t'ait mis dans » un pareil état?...» En effet, Mullern, qui n'avait pas eu le temps de se rajuster, était couvert de foin depuis les pieds jusqu'à-la tête.

« — D'où je viens, monsieur! morbleu! vous » êtes cause que, pour courir après vous, je me » suis fait de belles affaires ; j'ai forcé une mai» son, tué les chiens, rossé le fermier, et... un » moment plus tard enfin, j'allais être étranglé, » sans la pitié d'une femme qui a trouvé appa» remment que j'étais encore trop jeune pour » mourir, et qui m'a procuré les moyens de m'é» chapper. — Ah! mon bon Mullern, que je » suis fâché d'être la cause!... Mais aussi, pour» quoi vas-tu te mettre dans la tête de courir après » moi! Je ne suis plus un enfant, et je suis assez » grand pour aller tout seul. — Oh! oui, voilà » un fier homme!... je voudrais bien savoir » comment, à ma place, vous vous en seriez » tiré cette nuit!... Mais il ne s'agit pas de cela. » J'espère, monsieur, que vous allez me dire ce » que vous avez fait depuis hier. — Oui, mon » ami, tu vas tout savoir, et tu verras toi-même » que je n'ai pas tort. — J'en doute beaucoup, » mais c'est égal, parlez. — Tu sauras donc

» qu'après avoir parcouru la campagne, je me
» trouvai surpris par la nuit et fort loin du châ-
» teau ; comme j'étais incertain de la route qu'il
» fallait prendre pour y revenir, je m'adressai à
» un paysan, qui m'apprit que je n'étais qu'à
» deux lieues d'Offembourg. j'avais donc fait près
» de six lieues en m'éloignant du château. Je pou-
» vais m'égarer en y retournant ; je pensai qu'il
» était plus sage d'aller passer la nuit à la ville.
» J'en demandai le chemin au paysan qui me
» l'indiqua, et je partis. Mais je n'avais pas fait
» un quart de lieue, lorsque j'aperçus une petite
» maison simple, mais de bonne apparence ; je
» m'approche. O surprise!... des sons mélodieux
» parviennent jusqu'à moi ; une musique divine
» se fait entendre, et je reste près d'une heure
» immobile devant cette habitation, écoutant
» une voix qui va jusqu'à mon cœur! — Ah!
» diable! — Poussé enfin par la curiosité, ou
» plutôt par le sentiment secret qui me maîtri-
» sait, je résolus de connaître la personne qui
» faisait naître en mon âme de si douces sensa-
» tions!... Je frappe, une bonne vieille m'ouvre
» la porte ; je demande à parler à la maîtresse
» de la maison. Elle m'introduit dans un petit

» salon; une dame d'un âge mûr était occupée
» à lire, et auprès d'elle... Ah! mon ami!...
» comment pourrai-je te peindre ce que l'uni-
» vers a de plus parfait!... ce que la nature a
» formé de plus beau, un ange enfin!... — Et
» cet ange faisait de la musique! — Oui, mon
» ami; c'était la personne que j'avais entendue.
» A mon approche, elle se tut; la vieille dame
» se leva et me demanda ce qui lui procurait
» l'honneur de me voir. Je me nommai, et je
» lui racontai comment je m'étais égaré de ma
» route sans m'en apercevoir. Au nom du comte
» de Framberg, je vis un sourire de bienveillance
» animer sa physionomie.—Parbleu ! je le crois
» bien! — Elle m'offrit d'attendre le jour dans
» sa maison. Je lui exprimai mes craintes de la
» déranger. — Et cependant vous restâtes? —
» Sans doute!... Je me plaçai à côté de ces da-
» mes; la conversation s'engagea : la jeune per-
» sonne paraissait timide et réservée; mais la
» vieille dame, qui était un peu bavarde; m'ap-
» prit que depuis douze ans environ elles habi-
» taient la maison où je les avais trouvées;
» qu'elles ne voyaient personne parce que le père
» de Pauline (c'est le nom de la jeune demoi-

» selle) n'aimait pas la société ; qu'il était absent
» depuis quelque temps pour des affaires d'im-
» portance, et qu'elles attendaient avec impa-
» tience son retour, qui devait leur apprendre
» si le but de son voyage était rempli. — Oh!
» oh! voilà bien du mystère!... Enfin?—Enfin,
» mon ami, tout en parlant ainsi, la nuit s'é-
» coula. Dès que j'aperçus le point du jour, je
» me levai, en faisant mes excuses à ces dames
» de les avoir fait veiller si tard... — Après? —
» Je leur demandai la permission de venir quel-
» quefois troubler leur solitude ; la bonne dame
» fit d'abord quelques difficultés... Il fallait lui
» dire que vous étiez mon élève. — Mais enfin
» elle consentit à me recevoir quelquefois afin
» d'égayer un peu la solitude de sa chère Pau-
» line, et parce qu'elle pensait que le fils du co-
» lonel Framberg était digne de cette préférence.
» J'étais au comble de la joie! La jeune per-
» sonne ne me parut pas fâchée de la détermi-
» nation de sa tutrice, et je m'éloignai, empor-
» tant avec moi l'espoir de revoir bientôt celle
» qui occupera désormais toutes mes pensées!
» — C'est très bien, monsieur ; ainsi, à seize
» ans vous voilà déjà amoureux!... — Oh! pour

» la vie, Mullern!... — Vous avez joliment pro-
» fité des leçons de sagesse que je vous ai don-
» nées! allons, croyez-moi, laissez-là votre nou-
» velle passion qui ne vous conduira à rien de
» bon!... et qui vous fera faire plutot quelques
» sottises, si je n'y prends garde... — Tu n'y
» penses pas, Mullern; que j'oublie cette femme
» adorable!... cette femme pour qui je donne-
» rais déjà ma vie!... Mais tu n'as donc jamais
» aimé!... — Pardonnez-moi, monsieur, j'ai
» aimé la gloire, le vin et les femmes; mais
» quant à ces dernières cependant, je ne m'y
» suis jamais livré que modérément, et j'ai tou-
» jours eu soin d'éviter ces grandes passions qui
» vous écartent de vos devoirs, vons font vivre
» en don Quichotte, et vous donnent l'air d'un
» imbécile!... Croyez-moi, c'est ainsi que l'on
» est heureux, et non pas en se remplissant la
» tête de chimères qui ne deviennent jamais des
» réalités!... — Malgré tous tes beaux discours
» et ta morale, dont je fais beaucoup de cas, tu
» ne m'empêcheras pas, mon cher Mullern, de
» croire que l'amour véritable est le seul bon-
» heur sur la terre; eh! qu'importe que ce soit
» une chimère, si elle nous rend heureux? —

» Allons, je vois bien que je perdrais mon temps
» à vous moraliser, et j'y renonce; mais au
» moins je voudrais que l'objet de votre trans-
» port en fût digne, et non pas que vous vous
» livrassiez à une aventurière, comme un ap-
» prenti en amour!... — Ah! garde-toi, Mul-
» lern, d'outrager celle que j'aime!...... —
» Mais savez-vous seulement le nom de son
» père? — Certainement; il se nomme Chris-
» tiern. — Christiern!... je n'ai jamais entendu
» ce nom-là sur le champ de bataille!.... — Et
» pourtant il est militaire. — Militaire! c'est
» bien heureux. — Ainsi tu vois que ce sont des
» femmes... — Je vois... je vois que nous voici
» au château, et qu'il est temps d'aller se cou-
» cher; en vérité, monsieur, vous me faites me-
» ner une jolie vie!... Un maréchal-des-logis se
» mettre au lit quand tout le monde se lève! —
» Mais qui t'empêche de rester debout? — C'est
» que je suis éreinté d'avoir galopé toute la
» nuit!... — Et peut-être aussi de t'être tant
» roulé sur le foin, » ajouta Henri en riant.

Ici Mullern se mordit les lèvres et rentra dans sa chambre, de peur que ce ne fût au tour de son élève à lui donner des leçons.

CHAPITRE VII.

RÉCEPTION DU COLONEL.

—

Pendant près de six mois qui s'écoulèrent après l'aventure de Henri, il se rendit tous les jours à la maison de sa belle, malgré les représentations de Mullern et la fatigue que lui occasionnaient ces courses réitérées.

Un jour, pourtant, Mullern fut très-étonné, en se levant, de trouver encore Henri au château. « Eh quoi! vous n'êtes pas parti? — Non, » Mullern, et je reste. — Bah! votre dulcinée

» vous aurait-elle déjà joué quelques tours de
» sa façon ? — Ma Pauline est incapable de changer !... — Elle vous a donc dit qu'elle vous
» aime ? — Penses-tu que, depuis près de six
» mois que je la vois, nos cœurs ne se soient
» pas entendus, et que nos yeux n'aient pas
» exprimé notre amour ?... — Oh ! je vois bien
» que c'est une demoiselle qui connaît le service ! — Si je n'y suis pas allé ce matin, c'est
» que la bonne dame Reinstard (c'est le nom
» de celle qui lui sert de mère) m'a averti que
» le père de ma Pauline devait arriver d'un moment à l'autre, et qu'il pourrait se formaliser
» de mes visites avant d'être instruit du commencement de notre connaissance. — Ainsi
» vous voilà séparé de votre belle pour longtemps ? — Pour longtemps !.... oh ! j'espère
» bien d'ici à quelques jours me présenter à son
» père ; il me verra, il m'aimera, et... — Et si
» c'est un homme raisonnable, il vous mettra à
» la porte de chez lui. — En vérité, Mullern, tu
» me désespères avec tes réflexions. — Ah ! c'est
» que moi je ne suis pas amoureux, je dis ce
» que je pense. »

Au bout de quinze jours, Henri, ne pouvant

plus tenir à son impatience, résolut d'aller à la demeure de son amante ; mais cette fois Mullern voulut accompagner son élève, car il était bien aise de voir le père de la demoiselle, et de connaître aussi l'objet de ses affections. Henri aurait préféré aller seul ; mais Mullern lui objecta qu'il était plus convenable qu'il l'accompagnât, et que si le père de Pauline était un brave militaire, la vue d'un ancien maréchal-des-logis lui inspirerait plus de confiance que celle d'un jeune étourdi. Ils partirent donc tous deux. Henri, pressé par le désir de voir sa belle, faisait aller son cheval ventre à terre ; Mullern avait beau lui crier qu'il ne pouvait pas le suivre, c'était une raison de plus pour que notre jeune homme ne s'arrêtât pas.

Enfin, ils aperçoivent cette maison tant désirée. Henri est bientôt en bas de son cheval ; Mullern examine l'habitation, qui a peu d'apparence, et branle la tête d'un air mécontent. Henri frappe. Au bout de quelques minutes, une vieille femme vient ouvrir la porte ; mais Henri ne reconnaît plus la domestique qu'il a coutume de voir, il demande en tremblant : « M. Christiern? — Il n'habite plus ici depuis

» huit jours, monsieur. — Grand Dieu! et sa » fille? et madame Reinstard? — Sa fille a suivi » son père, et madame Reinstard les a accom- » pagnés. » Henri reste comme frappé par la foudre ; Mullern rit aux éclats.

« Ah! ah! ah! milles bombes! je suis bien » aise que vous soyez débarrassé de votre belle » inconnue... — Non, fût-elle au bout de l'uni- » vers, je l'y découvrirais! » s'écrie Henri; et il commence par interroger la bonne femme sur le départ de M. Christiern ; mais il ne peut rien apprendre, sinon que les trois personnes qui habitaient la maison sont parties sans faire connaître le motif ni le but de leur voyage, et que la personne qui y demeure maintenant ne connaît nullement ses prédécesseurs. En disant ces mots, la vieille ferme la porte et laisse nos voyageurs sur le grand chemin.

Henri, désespéré, veut aller à Offembourg, parcourir les environs, se mettre en quatre pour retrouver sa belle ; mais Mullern n'entend pas raison, et il le force à reprendre avec lui le chemin du château.

Ils y étaient depuis quelques jours, Henri ne rêvant que voyages et enlèvements, et Mullern

se félicitant du dénoûment de cette intrigue, lorsqu'ils apprirent que le colonel Framberg serait sous peu de retour au château.

Mullern ne se sent pas de joie. Il va revoir son colonel, son bienfaiteur! Il met tout sens dessus dessous pour que le comte soit reçu dans ses domaines avec les honneurs qui lui sont dus.

Tous ses vassaux prennent les armes; Mullern les exerce depuis le matin jusqu'au soir, ordonne des combats, des évolutions. M. Bettemann lui-même, qui depuis quelque temps n'était plus propre qu'à s'enivrer, M. Bettemann est forcé de porter le mousquet, de prendre part aux exercices et de monter deux fois par jour la garde sur les remparts du château, ce qui ne laisse pas de lui déplaire fort; mais Mullern pense que c'est le meilleur moyen de le former.

Henri oublie un moment celle qui lui fait tourner la tête, et l'arrivée de son père, qu'il n'a pas vu depuis longtemps, occupe tout-à-fait ses esprits; il partage l'activité de Mullern, et attend avec impatience le moment de presser son père dans ses bras. Il arrive enfin ce

moment si désiré. M. Bettemann, qui était en sentinelle ce jour-là, aperçoit de loin la voiture du colonel. Suivant les ordres de Mullern, il tire son coup de fusil pour annoncer son arrivée, et tombe par terre à la détente de l'arme à feu.

Tout est bientôt en mouvement dans le château ; Mullern court relever la sentinelle ; il fait baisser le pont-levis, tous les paysans se rangent sur deux lignes. Mullern leur recommande de tirer tous ensemble dès que la voiture entrera dans le château, et M. Bettemann se sauve à la cave pour ne pas entendre ce bruit épouvantable ; mais Mullern, qui ne le perd pas de vue, court après lui et le force à rentrer dans les rangs, en lui donnant un vieux fusil qui, lui assure-t-il, fera bien moins d'effet que l'autre.

Enfin le bruit des chevaux se fait entendre, la voiture passe le pont-levis, Mullern donne le signal : tous les paysans tirent à la fois. M. Bettemann, effrayé ou électrisé par cette décharge soudaine, essaie de faire comme les autres ; mais le fusil, qui n'avait pas servi depuis longtemps, se crève et éclate dans le nez

de M. Bettemann, qui se roule en hurlant sous les pieds des chevaux. Ceux-ci, que les cris du précepteur effarouchent, se mettent à galoper dans la cour à tort et à travers, faisant fuir devant eux les vassaux du colonel; Mullern crie à tue-tête pour rallier sa troupe; Henri court après les chevaux, qui, stimulés par le vacarme, galopent de plus belle, et ne s'arrêtent que devant une mare, dans laquelle ils font rouler la voiture, qui écrase, en tombant, une demi-douzaine de canards.

Enfin les chevaux sont arrêtés, et Henri court relever son père qui a roulé dans la mare, mais qui, heureusement, en est quitte pour son grand uniforme couvert de fange, et pour avoir au derrière une oie qui avait cherché son refuge près de lui et qui s'était attachée à sa culotte.

Pendant que l'on s'occupait à ôter l'animal qui ne voulait pas lâcher prise, Mullern s'avance d'un air consterné. « Ah! mon colonel, » daignerez-vous excuser... si la réception que » je vous avais préparée a manqué son effet!... » — Ce n'est rien, mon cher Mullern, ton in» tention était bonne, et cela me suffit. — C'est

» la faute de ce b... de Bettemann, mon colo-
» nel. — J'en serai quitte pour changer d'habit.
» — Et lui pour un œil, mon colonel. — Mais
» où est mon fils?... Mon Henri, viens donc
» dans mes bras!... » Le jeune homme se précipite dans les bras du colonel, qui le regarde avec attendrissement, en s'écriant : « C'est
» elle!... c'est ma Clémentine!... » Et il le serre tendrement contre son cœur. Henri, de son côté, sentit naître dans son âme le sentiment profond de respect et de reconnaissance qu'il devait à celui qu'il regardait comme son père.

Après quelques instants donnés à la sensibilité, le colonel pensait qu'il ne ferait pas mal d'aller se déshabiller ; il engagea Henri à aller voir si tout était rentré dans l'ordre au château, et il fit signe à Mullern de le suivre dans son appartement.

« Eh bien! mon cher Mullern, » dit le colonel lorsqu'ils furent seuls! « c'est à toi que j'ai
» confié mon cher Henri, il y a près de douze
» ans. Pendant que j'ai employé ce temps à
» parcourir le monde, à battre les ennemis, à
» me distraire enfin du souvenir déchirant de

» la perte d'une femme qui méritait si bien mes
» larmes et mes regrets, comment l'as-tu
» passé, toi que j'ai chargé spécialement de
» former le cœur de mon fils? Tu n'as pu en-
» core me rendre compte de tes peines, de tes
» soins et de la manière dont tu t'y es pris pour
» faire de Henri un homme dont je n'aie jamais
» à rougir; dis-moi, y as-tu réussi? — Oui,
» mon colonel, et fièrement réussi, je m'en
» vante. Allez, le jeune homme est un gaillard
» qui fera des siennes!... — Comment?... —
» C'est-à-dire, mon colonel, qu'il fera parler
» de lui: d'abord, il est brave, j'en réponds!...
» et il se bat! ah! j'espère que vous le verrez
» vous-même, et que vous m'en ferez compli-
» ment!... — Ensuite?... — Ensuite, il est
» humain, généreux, sensible! Oh ça, pour
» sensible!... — Je vois qu'il aura toutes les
» vertus de sa mère. — Oh! oui, mon colonel,
» je crains seulement que cette sensibilité-là ne
» le mène trop loin!... — Que veux-tu dire? —
» Oh! c'est que le jeune homme aura diable-
» ment du goût pour le sexe!... — Tu crois? —
» Parbleu, si je le crois... » Ici, Mullern s'ar-
rêta, se rappelant qu'il avait promis à Henri

de cacher au colonel son aventure avec sa belle.

« Ainsi, Mullern, tu es donc entièrement sa-
» tisfait de mon fils? — Oui, mon colonel,
» très-satisfait; c'est un élève qui me fera hon-
» neur un jour, j'en suis certain. Ce n'est pas
» qu'il n'ait bien aussi quelques petits défauts...
» D'abord, il est violent, impatient, emporté!..
» — Oh! oh! tu ne m'avais pas dit cela! —
» Mais, soyez tranquille, mon colonel, ces dé-
» fauts se corrigent avec l'âge, et, lorsque le
» cœur est bon, il y a toujours du remède; et le
» sien l'est! oh! j'en réponds, autant que le
» vôtre, mon colonel!... il est digne d'être vo-
» tre fils... — Que dis-tu, Mullern? » s'écria vivement le colonel. Mullern se troubla, se gratta l'oreille, et s'aperçut qu'il avait dit une bêtise: cependant il prit son parti et répondit: « Ma
» foi, mon colonel, puisque le mot est lâché, je
» ne chercherai pas à me rétracter; d'ailleurs,
» tenez, je ne sais pas dissimuler, et j'avoue
» que cela me coûtait d'avoir quelque chose à
» vous cacher, mon colonel. — Eh bien! Mul-
» lern, puisque tu sais le secret de la naissance
» de Henri, je ne veux plus feindre avec toi;

» d'ailleurs, le hasard!... les événements me » forceront peut-être un jour à tout lui dire; et » si je venais à perdre la vie avant de lui avoir » révélé ce secret, je ne serais pas fâché qu'un » autre que moi en fût dépositaire. Mais songe » bien, Mullern, à ne jamais divulguer à per- » sonne ce que je vais t'apprendre, sans y être » forcé par les circonstances les plus impérieu- » ses, ou sans un ordre de ma part!... — Soyez » sans inquiétude, mon colonel, je vous en » donne ma parole; vous me connaissez, et » vous savez que Mullern est incapable de violer » son serment. » Le colonel Framberg apprit alors à Mullern tout ce qui concernait la naissance de Henri, ainsi que le véritable nom de son père que Clémentine lui avait dit.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Le colonel Framberg aimait Henri comme son fils; mais il s'aperçut cependant que l'élève de Mullern n'était pas tout-à-fait aussi parfait que ce dernier lui avait dit; Henri était, malgré cela, beaucoup plus sage dans le château depuis que le colonel y était de retour.

Un jour, le comte de Framberg fit venir Henri dans son appartement et lui parla en ces

termes : « Mon cher fils, tu commences à être
» d'un âge où le séjour d'un vieux château, ha-
» bité seulement par ton père, n'est plus suffi-
» sant pour toi. Tu n'as cependant que dix-sept
» ans, mais tu as l'air d'un homme, et je crois
» que je puis, sans danger, te livrer pour quel-
» que temps à toi-même. — Comment ! mon
» père ? » s'écria Henri. — Oui, mon ami, je
» veux dire que tu vas voyager, tu vas appren-
» dre à connaître le monde. Je suis parti pour
» l'armée à quinze ans !... Ainsi tu vois que
» j'étais plus jeune que toi. — C'est donc à l'ar-
» mée que vous m'envoyez, mon père ? — Non,
» mon cher Henri ; comme tu ne parais pas avoir
» un goût bien décidé pour le métier des armes,
» malgré l'éducation que Mullern t'a donnée,
» nous attendrons que le désir t'en vienne.
» Mais je ne veux pas que tu passes ta jeunesse
» dans ce château ; tu vas voyager, parcourir
» le monde ; cela te formera tout-à-fait. — Et
» vous, mon père ? — Moi, mon ami, je com-
» mence à être d'un âge où l'on préfère le repos
» à tous les plaisirs ; je reste donc dans ce châ-
» teau, et j'y attendrai tranquillement ton re-
» tour, bien persuadé que la conduite que tu

» tiendras loin de moi ne me forcera pas d'aller
» te chercher. — Ah! mon père! .. soyez sûr
» que je n'oublierai jamais vos leçons. — En ce
» cas, c'est donc une chose arrangée : tu parti-
» ras dans huit jours. J'aurais bien voulu que
» Mullern t'accompagnât dans tes voyages,
» mais ce bon hussard, dont je suis séparé de-
» puis longtemps, sera la seule personne qui
» partagera ma solitude pendant ton absence;
» d'ailleurs, le repos lui devient nécessaire
» aussi, et il restera auprès de moi. Tu pren-
» dras Franck, le fils du jardinier, pour te ser-
» vir de domestique; il m'a paru intelligent : je
» crois que tu en seras content. »

Henri, enchanté de la détermination de son père, prépara tout pour son voyage. Le souvenir de sa chère Pauline ne s'était jamais effacé de sa mémoire, et il espérait, dans le cours de ses voyages, parvenir à savoir ce qu'elle était devenue.

Le jour du départ arriva, Henri s'éloigna du château de Framberg, accompagné de Franck, et bien pourvu de tout l'argent qui lui était nécessaire. Le colonel pleura en voyant son

Henri se séparer de lui, et Mullern lui-même sentit quelques larmes couler sur ses joues, en quittant celui dont il avait formé la jeunesse et pour lequel il aurait donné sa vie.

Dix-huit mois s'écoulèrent pendant lesquels Henri donna assez régulièrement de ses nouvelles; mais, au bout de ce temps, les lettres cessèrent. Le colonel et Mullern, alarmés tous deux de ce silence, ne savaient qu'en conclure. Enfin le colonel se décida à faire prendre des informations sur la conduite de son fils, et il apprit qu'elle n'était pas aussi exemplaire qu'il s'était plu à le croire, et que le jeune homme se livrait à toutes ses passions. D'abord Mullern prit le parti de son élève, et chercha à l'excuser auprès de son colonel, en lui répétant qu'il fallait que jeunesse se passât, et que lui, étant jeune, en avait fait bien d'autres. Le colonel finissait toujours par s'apaiser, mais bientôt une nouvelle plus importante vint mettre fin aux discours de Mullern ; on apprit au colonel que son fils était à Strasbourg avec une jeune personne inconnue qu'il était sur le point d'épouser. Le colonel pensa qu'il était de son

devoir de prévenir la sottise que Henri était prêt à faire, et se décida à partir pour Strasbourg avec Mullern.

« Ah! il a le diable au corps avec les fem-
» mes, ce jeune homme-là !... » s'écriait Mullern en voyageant avec son colonel. « Je lui avais bien
» dit que cela lui jouerait de mauvais tours !...
» Mais, ventrebleu! j'aurais plutôt attendri un
» boulet que de lui faire entendre raison !.... »

» Le colonel ne répondait rien, mais il commençait à croire que Mullern était meilleur pour se mesurer avec l'ennemi que pour faire une éducation.

Enfin, ils arrivèrent à Strasbourg, où ils apprirent que Henri était parti depuis peu pour Paris. Le colonel, sans s'arrêter, prend la route de la capitale avec Mullern, et, arrivés à Paris, ils sont informés que Henri en est reparti la veille pour retourner à Strasbourg.

« Retournons aussi à Strasbourg, » dit le colonel à Mullern. « — Ah! mille citadelles,
» mon colonel, » répond Mullern, « je crois
» que le jeune homme se moque de nous. »

Nous avons vu comment, dans un chemin de traverse que le postillon avait pris pour arriver plus vite, celui-ci versa dans un fossé Mullern et son colonel, mais nous ne savons pas comment Mullern se tira de la cave où nous l'avons laissé; il est temps d'aller à son secours.

CHAPITRE VIII.

L'HOMME MYSTÉRIEUX.

—

« Miséricorde!... au secours!.... » s'écrie la personne sur le nez de laquelle Mullern était tombé. « — Qui es-tu! parle! » dit ce dernier en lui mettant son sabre sur la poitrine. « — Ah! » grand Dieu! c'est un chef de voleurs!..... — » Répondras-tu, Jeanfesse..... au lieu de te la- » menter? Dis, qui es-tu? que fais-tu là? — Je » suis le concierge de cette maison, et, en l'ab- » sence de mon maître, j'étais descendu à la

» cave, où je me suis endormi en... — En bu-
» vant le vin qu'elle renferme. Ah! je com-
» mence à comprendre !.. . Je te tiendrais bien
» volontiers compagnie, mon ami; mais mon co-
» lonel est là-haut qui attend le résultat de mes
» recherches, et je ne veux pas le laisser languir
» plus longtemps; allons donc lui donner de la
» lumière; après cela, si tu veux, nous redes-
» cendrons ici, où je t'aiderai avec plaisir à
» vider quelques flacons. »

En disant ces mots, Mullern pousse son hôte vers l'escalier. Celui-ci, après avoir ramassé sa chandelle, monte en tremblant devant Mullern, ne sachant encore que penser de cette aventure.

Arrivé dans une pièce du haut, Carll (c'est le nom du concierge) allume sa chandelle sans oser lever les yeux sur la personne qui est avec lui. « Allons, marche devant moi, » lui dit Mullern, « que nous retrouvions mon colonel. »

Après avoir parcouru plusieurs chambres, ils rencontrent enfin le colonel et le postillon qui étaient très-inquiets de l'absence de Mullern. « Tenez, mon colonel, » dit ce dernier, « voici le seul être vivant de cette maison,

» je l'ai découvert à la cave ! — Ah ! brave » homme, » dit le colonel à Carll, « daignerez-» vous excuser la manière dont nous nous som-» mes introduits dans cette maison ? » Carll, que la peur avait dégrisé, écoutait avec attention le colonel. « Vous n'êtes donc pas des vo-» leurs ?... s'écria-t-il quand ce dernier eut fini de parler. « — Qu'appelles-tu des voleurs ? » dit Mullern. « — Non, mon ami, » reprit le colonel, « nous sommes des voyageurs. Je me ren-» dais à Strasbourg avec ce brave militaire, lors-» que notre chaise a versé dans un fossé ; je me » suis blessé à la jambe, et, n'apercevant nul abri » pour passer la nuit, nous avons cherché à en-» trer dans cette maison, dans l'espérance que » nous y trouverions quelques secours. — Oh ! » dès que vous êtes des voyageurs, je suis tout à » vot' service, monsieur. Mon maître est absent » depuis quelques jours ; en attendant qu'il re-vienne, je vais vous conduire dans une chambre » où vous trouverez un bon lit. — A la bonne » heure, mon vieux, » dit Mullern en frappant sur l'épaule de Carll, « voilà qui me réconcilie » avec toi ; je vois que tu es un bon enfant et » que nous nous arrangerons ensemble, — Mais. »

dit le colonel à Carll, « vous m'avez dit que » votre maître était absent ; s'il revenait, ne » craignez-vous pas qu'il vous gronde de votre » généreuse hospitalité ? — Non, monsieur, » répond Carll ; « mon maître est un homme » singulier, quelquefois sombre et silencieux, ou » bien gai et causeur ; mais, du reste, je l'ai » toujours vu assez humain envers tout le » monde, et je ne doute pas qu'il n'approuve ma » conduite à votre égard. — Eh ! morbleu ! à » moins que ce ne soit un ours, nous l'apprivoi- » serons, » dit Mullern.

Le colonel, qui avait grand besoin de repos, pria le concierge de vouloir bien le conduire dans l'endroit qu'il lui destinait, Carll s'empressa de lui obéir ; Mullern et le postillon portèrent le colonel sur leurs bras, car sa blessure était empirée au point qu'il ne pouvait plus se soutenir. Ils arrivèrent dans une chambre agréablement située, ayant vue sur le jardin qui était derrière la maison. Le colonel se fit mettre au lit, et engagea Mullern à aller aussi se reposer, l'assurant qu'il l'appellerait dès qu'il aurait besoin de lui.

« Ah ça ! mon brave, » dit Mullern à Carll

en descendant la chambre du colonel, « quoi-
» que nous soyons diablement fatigués, moi et
» ce grand nigaut-là (en montrant le postillon)
» qui ne dit rien, mais qui n'en pense pas plus,
» je crois qu'avant de nous coucher nous ne fe-
» rions pas mal de nous restaurer un peu, car
» depuis près de douze heures nous n'avons
» rien pris ; et moi je ne puis m'endormir quand
» j'ai le ventre creux. — Voilà qui est bien
» parlé, monsieur Mullern, » dit le postillon, « et
» je suis tout-à-fait de votre avis. — En ce
» cas, messieurs, je vais tâcher de vous donner
» à souper, mais vous mangerez ce qu'il y
» aura !..... — Oh ! nous ne sommes pas diffi-
» ciles ; à la guerre comme ailleurs, je mange
» ce qu'on me donne ; mais j'ai cru m'aper-
» cevoir que la cave était bien garnie... » Carll
se mit à rire, et ces messieurs s'occupèrent aus-
sitôt des préparatifs de leur souper.

Tout fut bientôt prêt et ils se mirent à table. Mullern complimenta Carll sur son vin ; le postillon ne disait pas une parole, de peur de perdre un coup de dent ; et le concierge, qui avait un grand faible pour le vin et était enchanté de trouver des gens capables de lui tenir tête, fut

bientôt de très-belle humeur et fort en train de causer. Il se mit à raconter à ses hôtes la manière de vivre de son maître. « C'est un drôle » d'homme, » leur dit-il, « que M. de Monterran» ville, il passe sa vie à courir les champs, à » voyager je ne sais où, ou à s'enfermer dans » cette maison, où il ne voit personne que moi » un grand diable que je ne connais pas. Il est » tantôt triste, tantôt gai ; enfin, depuis près de » dix ans que j'habite avec lui cette demeure, je » n'ai pas encore pu définir son caractère, ni » comprendre le motif de ses fréquentes absen» ces!... — C'est que tu n'es pas un malin, » toi, triple cartouche! On ne m'en a jamais » fait accroire, à moi; et, en voyant un homme, » j'ai toujours deviné dans ses yeux ce qu'il » était!... — Bah! » dit le postillon, « il y a » des figures où l'on ne comprend rien du » tout!... — Il y en a aussi de bien trom» peuses!..... » reprit Carll. « — Tout cela ne » fait rien, mes amis, » continue Mullern ; « un » homme a beau vouloir cacher ce qui se passe » dans son âme, un coup-d'œil pénétrant par» viendra toujours à découvrir la vérité; et je » crois que, malgré toute l'astuce dont certaines

» gens sont capables, la nature n'a pas donné le
» même regard au scélérat et à l'homme ver-
» tueux : aussi, que je voie seulement une fois
» ton M. de Monterranville, et je t'aurai bientôt
» dit ce qu'il est. »

Après avoir encore longtemps vanté sa péné-
tration en physionomie, Mullern s'aperçut enfin
que ses deux convives ne l'écoutaient plus et
qu'ils dormaient profondément. S'étendant
alors tout de son long dans un fauteuil, il ne
tarda pas à les imiter, et ils ronflèrent bientôt
à l'unisson.

Le lendemain, le colonel n'était pas en état
de se lever; il avait mal passé la nuit; et sa
blessure, irritée par la fatigue qu'il avait éprou-
vée depuis plusieurs jours et par l'impatience
qui échauffait son sang, prenait un caractère
fort alarmant. Le bon Caïll, qui était un peu
médecin, lui mit un appareil sur la jambe, et
lui ordonna la plus grande tranquillité; c'était
bien ce qui faisait le plus damner le colonel,
mais il fallut se soumettre à la nécessité.

Le postillon partit pour Strasbourg, avec
ordre de ramener sous peu des chevaux. Le co-
lonel et Mullern étaient depuis huit jours dans

la maison isolée, lorsque le propriétaire revint de son voyage. Le colonel était au désespoir d'être ainsi à la charge d'une personne qu'il ne connaissait pas; mais M. de Monterranville, en apprenant ce qui s'était passé dans sa maison, loua beaucoup la conduite de Carll, et monta dans la chambre du colonel, afin de l'assurer du plaisir qu'il éprouvait d'avoir pu lui être utile dans cette fâcheuse circonstance.

Le colonel était dans son lit et s'entretenait avec Mullern de la conduite de Henri, lorsque son hôte entra dans sa chambre : il s'approcha du lit du colonel, en lui disant que, quoiqu'il fût désespéré de l'accident qui lui était arrivé, il se félicitait de ce que c'était dans sa maison qu'il avait trouvé des secours. Pendant que le colonel répondait à ces discours obligeants. Mullern s'était retiré de côté et s'amusait à considérer les traits de ce nouveau personnage.

M. de Monterranville était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, d'un teint olivâtre, les yeux vifs et perçants lorsqu'il regardait quelqu'un en face, mais il les tenait ordinairement baissés : du reste d'une figure assez belle et d'une tournure distinguée.

« Je n'aime pas cet homme-là, » se dit en lui-même Mullern après avoir considéré M. de Monterranville ; « ou je me trompe fort, ou il » n'est pas franc dans ses discours. »

Quant au colonel, il remercia beaucoup le propriétaire de la maison, et se félicita d'être si bien tombé. Ce dernier le quitta en le priant de faire comme chez lui.

Lorsqu'il fut parti, Mullern fit part à son colonel de ses pensées relativement à leur hôte ; mais le colonel le traita de visionnaire et ne partagea pas son opinion.

La chambre où couchait Mullern se trouvait positivement en face de celle du maître de la maison ; seulement, comme elle était un étage plus haut, il pouvait distinguer, par-dessus les demi-rideaux qui étaient aux fenêtres, ce qui se passait dans l'appartement de ce dernier.

En rentrant se coucher, Mullern faisait ses conjectures sur la personne chez laquelle ils étaient : tout en réfléchissant, l'heure s'écoula, et il vit à sa montre qu'il était près de minuit. Il se leva pour éteindre sa chandelle ; et, en passant près de la fenêtre, aperçut de la lumière dans la chambre de M. de Monterranville ; la

curiosité et le désir de voir s'il ne découvrirait pas quelque chose qui pût justifier ses idées, l'engagèrent à regarder un moment chez son voisin. Il éteignit sa chandelle pour qu'on le crût couché, et se posta doucement dans une encoignure de sa croisée.

Il resta assez longtemps dans cette position sans rien voir ; ennuyé d'attendre inutilement, il allait se coucher, lorsqu'il aperçut M. de Monterranville se promenant à grands pas dans sa chambre, comme un homme absorbé dans ses réflexions ; il le vit ensuite ouvrir son secrétaire, en tirer plusieurs sacs d'argent, les examiner, en compter quelques-uns, puis laisser tout cela pour retomber dans ses rêveries Ennuyé de ne pas en voir davantage, Mullern prit le parti de se coucher, fort mécontent de ne pouvoir deviner ce que tout cela voulait dire.

Le lendemain, même manége de la part de Mullern, même conduite de M. de Monterranville, si ce n'est qu'il ne toucha pas à son secrétaire ; mais il continua de se promener lentement, s'arrêtant quelquefois pour se frapper

le front, ou bien se jetant sur une chaise dans l'attitude du plus violent désespoir.

Mullern finit par envoyer au diable son hôte et ses promenades mystérieuses, et se coucha en pensant que M. de Monterranville était somnambule, ou qu'il avait des accès de folie.

Cependant le temps s'écoulait, la blessure du colonel se guérissait, mais lentement. Ennuyé de ne point avoir de nouvelles de Henri, et voyant bien qu'il ne pourrait courir de longtemps sur ses traces, il résolut d'envoyer Mullern en avant, pour apprendre enfin où les choses en étaient, et il le fit venir dans sa chambre pour lui faire part de son projet.

« Mullern, lui dit-il quand ils furent seuls, « je ne puis résister à mon impatience, il faut » absolument que je sache ce que fait maintenant Henri. — Mille bombes! mon colonel, » croyez-vous que je ne le désire pas autant que » vous, et que je ne fume pas aussi de vous » voir encloué dans votre lit comme une vieille » pièce de quarante-huit?... Mais que voulez-» vous, mon colonel? il faut prendre courage... » — Ecoute, Mullern, si tu le veux, j'attendrai » plus patiemment ma guérison. — Si cela dé-

» pend de moi, mon colonel, vous savez que
» vous n'avez qu'à parler. — Eh bien! en ce
» cas, mon cher Mullern, tu vas partir pour
» Strasbourg et courir sur les traces de Henri.
» — Quoi! mon colonel, vous voulez que je
» vous laisse seul dans cette vieille citadelle dé-
» molie?... — Pourquoi pas? — Ayant pour toute
» compagnie un homme qui ressemble assez à
» un orang-outang? — Songe donc que bientôt
» je serai guéri, et qu'alors j'irai te rejoindre. —
» Ce sera à regret que je vous quitterai, mon
» colonel; mais cependant, puisque vous le
» voulez, je dois obéir. — N'oublie pas, Mul-
» lern, que les moments sont précieux! Tu sais
» ce qu'on nous a dit de Henri!... Je tremble
» qu'il ne soit déjà marié!... Ah! laissez donc,
» mon colonel, il n'osera jamais faire une telle
» sottise sans votre consentement.. D'ailleurs,
» si cela est... — Si cela est... — Oui, mon co-
» lonel, qu'est-ce que je ferai si cela est? — Ma
» foi!... tu feras... ce que tu jugeras convena-
» ble; mais si, comme je l'espère, cela n'est
» pas, alors fais en sorte de voir l'objet qui cap-
» tive le cœur de notre jeune homme, et sur-
» tout ne te laisse pas tromper par les apparen-

» ces!.. — Soyez tranquille, mon colonel, ce » n'est pas à moi qu'on en revend, surtout en » fait de femmes, et la prude la plus pincée ne » me prendrait pas dans ses filets. »

La chose une fois arrangée, Mullern s'occupa de son départ : le postillon avait depuis longtemps ramené les chevaux qu'on lui avait demandés ; Mullern en monta un ; et après avoir bien recommandé son maître au vieux Carll, qu'il aimait beaucoup mieux que le maître de la maison, et fait ses adieux à son colonel, il prit au grand galop la route qui devait le conduire près de son élève.

Nous allons laisser le colonel chez M. de Monterranville, et voir un peu ce que fit Mullern à Strasbourg.

CHAPITRE IX.

ENCORE UN GRENIER.

—

Mullern arriva à Strasbourg sur les neuf heures du soir, et entra au *Cheval blanc*, première auberge qui se trouva sur son passage. « Allons » vite, à souper pour moi et pour mon cheval, » dit Mullern en entrant dans une salle de l'auberge, où plusieurs voyageurs étaient rassemblés autour d'une table. « Monsieur va être ser» vi, » dit d'une petite voix flûtée une grosse

dondon qui paraissait supporter à elle seule toutes les fonctions de la maison.

Mullern s'approche de la cheminée en attendant qu'on le serve; mais tout d'un coup les voyageurs et les gens de l'auberge partent d'un éclat de rire en regardant le nouvel arrivé. Celui-ci, qui n'était pas endurant et n'aimait pas qu'on lui rit au nez sans qu'il sût pourquoi, commença par relever ses moustaches, et, prenant un air rébarbatif : « Me direz-vous, mes- » sieurs, quelle est la cause de vos ricanements? » — Eh! parbleu! vous devez bien voir que » c'est vous, » répondit un homme à moustaches, ayant une grande rouillarde à son côté, et offrant assez la mine d'un recruteur, ou de ces gens qui cherchent à dîner *gratis*, en payant à coups de poing. « Ah! c'est moi, » dit Mullern en le toisant de la tête aux pieds. « Et » que trouves-tu donc de risible dans ma phy- » sionomie? — Regarde ta culotte par derrière, » et tu verras que ce n'est pas ta physionomie » qui nous fait rire. »

Mullern regarda aussitôt, et vit que le mouvement du cheval et le galop qu'il avait couru l'avaient tellement déchirée, qu'il montrait son

postérieur à tous les regards, ce qu'il aurait dû sentir; mais la chaleur de sa course l'avait empêché de s'en apercevoir. « Comment! c'est » cela qui te fait rire? » dit Mullern au recruteur. « Parbleu ! il faut que tu n'aies jamais vu » de derrière de ta vie pour rire ainsi en regar- » dant le mien! — Il est vrai qu'il n'en vaut » pas la peine, » répondit celui-ci. — « Pas la » peine! » reprit Mullern en le regardant de travers; « je crois que tu te trouverais bien » content d'en avoir un pareil, et je ne te con- » seille pas de t'en moquer. »

Mademoiselle Jeanneton, qui probablement se connaissait en postérieurs et trouvait celui de Mullern de son goût, s'empressa de venir mettre le holà entre ces deux messieurs, qui commençaient à s'échauffer, et entraîna Mullern devant une table sur laquelle était servi son souper, en lui disant tout bas à l'oreille qu'elle se chargeait du soin de raccommoder sa culotte. Mullern, qui comprit ce que cela voulait dire, lui pinça agréablement la fesse, la regarda en dessous, et se jeta avec avidité sur un morceau d'aloyau, afin de répondre à l'idée que mademoiselle Jeanneton avait conçue de lui.

Je ne sais si le recruteur avait aussi ses vues sur la fille d'auberge ; mais, tout en fumant sa pipe et en mangeant sa côtelette, il regardait avec beaucoup d'humeur les attentions que la demoiselle paraissait avoir pour notre hussard; et celui-ci, fier de sa conquête, se retournait quelquefois d'un air qui voulait dire : Tu vois que mon derrière fait plus d'impression que tes yeux doux.

Lorsque l'heure d'aller se coucher fut arrivée, Jeanneton s'approcha de Mullern, et après lui avoir indiqué la chambre qu'il devait occuper, lui dit à l'oreille : « Laissez la clé à votre » porte, j'irai bientôt vous rejoindre. — N'y man- » que pas, » lui répondit Mullern, « ou je mets » la maison sens dessus dessous. » Alors il prit une chandelle; et, laissant le recruteur qui paraissait s'endormir à côté de sa bouteille, il monta à la chambre qui lui était destinée.

Il y était depuis plus d'une heure, attendant avec impatience que Jeanneton accomplît sa promesse; cependant le temps s'écoulait; tout le monde devait être couché depuis longtemps dans l'auberge. Il avait suivi de point en point le conseil de Jeanneton, et elle n'arrivait pas.

Qui pouvait donc la retenir?... Ne pouvant plus résister à ses désirs et à son impatience, Mullern se lève, passe simplement sa culotte, et se décide à aller chercher mademoiselle Jeanneton dans toutes les parties de la maison.

Après avoir parcouru, sa chandelle à la main, de grands corridors et plusieurs chambres vides, Mullern monte un étage plus haut et continue ses recherches. Déjà il commençait à perdre l'espérance, lorsqu'en passant près de la porte du grenier, il croit entendre quelque bruit ; il s'arrête, écoute : des soupirs étouffés, des sons mal articulés frappent son oreille ; bientôt il ne doute plus que Jeanneton ne soit occupée à lui faire une infidélité. Ne pouvant contenir sa fureur, il pousse rudement la porte, elle s'ouvre, et, pour la seconde fois de sa vie, il se trouve dans un grenier.

Mais quel objet frappe ses regards! En approchant des personnes sur lesquelles il veut exercer sa colère, il reconnaît le recruteur se démenant comme un enragé sur une vieille servante de soixante ans, qui depuis longtemps ne s'était pas trouvée à pareille fête.

Comment le recruteur se trouvait-il là? c'est ce qu'il est bon d'apprendre au lecteur. Ce drôle qui lorgnait beaucoup les appas de mademoiselle Jeanneton avait résolu de souffler cette conquête à notre hussard. A cet effet, il avait feint de s'endormir en buvant sa bouteille; et lorsque Mullern et les autres voyageurs furent éloignés, il s'empara de mademoiselle Jeanneton, qui eut toutes les peines du monde à se débarrasser de lui.

Mais Jeanneton ne voulait pas du recruteur et brûlait du désir d'aller rejoindre le hussard; elle parvint donc à s'échapper, son brutal amoureux la suit à tâtons; elle monte divers escaliers pour le dérouter; mais il est toujours sur ses traces, lorsqu'au détour d'un corridor il rencontre une vieille servante de la maison qui allait se coucher; Jeanneton la pousse au-devant du recruteur, et se sauve. Celui-ci saisit la servante par ses jupons, croyant tenir l'objet de ses vœux; la vieille veut crier, il ne lui en donne pas le temps; une porte ouverte est à côté d'eux; c'est celle du grenier. Le recruteur entraîne sa belle, la jette sur la paille, et...

« Mille tonnerres! » s'écrie Mullern en con-

templant la donzelle du recruteur, « je ne te » croyais pas des goûts si baroques... Ne te dé» ranges pas l'ami! Oh! je ne veux pas t'enle» ver une si bonne aubaine! »

Le recruteur est furieux en voyant les traits et les appas de celle qu'il a prise pour Jeanneton; Mullern rit aux éclats, ce qui augmente encore son dépit. « Sac... mille morts! » s'écriet-il, « il faudra donc que ce Jeanfesse...... là » vienne toujours fourrer son nez dans mes affaires? »

Mullern, qui lui en voulait beaucoup depuis l'aventure de sa culotte, lui allonge, au nom de Jeanfesse, un coup de pied qui le fait retomber sur le malheureux objet de sa méprise. Le recruteur se lève, et saute sur Mullern, en saisissant une fourche qui se trouve près de lui; Mullern lâche sa chandelle pour attendre de pied ferme son adversaire, et ces messieurs se tapent à qui mieux mieux. Mais ô malheur imprévu! pendant qu'ils s'exercent à se donner des coups de poing, ils ne s'aperçoivent pas que la chandelle, en tombant, a mis le feu à une botte de paille; cette botte communique à d'autres, et en un instant le grenier est embrasé.

La vieille, que les combattants avaient laissée étendue sur la paille, est suffoquée par la fumée et fait retentir l'auberge de ses cris. Tout le monde se lève; on va, on vient, on court sans savoir pourquoi; mais bientôt les flammes qui sortent en tourbillons du haut de la maison avertissent les spectateurs du danger qui les menace. En vain l'aubergiste cherche à faire donner du secours, le feu a déjà fait de tels progrès qu'il est impossible de l'éteindre. Dans ce tumulte, Mullern abandonne son adversaire pour songer à la fuite, il descend, court à sa chambre, mais le feu y est déjà : il va s'en éloigner lorsqu'il entend des cris partir de ce côté-là ; il rentre et aperçoit cette pauvre Jeanneton qui était venue le trouver, et qui, en l'attendant, s'était mise dans son lit.

Notre hussard, qui voit Jeanneton près de périr pour lui, s'avance au milieu des flammes, la pren den chemise, à demi-morte, dans ses bras, et sort de l'auberge en courant avec son précieux fardeau.

CHAPITRE X.

LA TANTE DE JEANNETON.

—

« — Où sommes-nous, mon ami ! » dit Jeanneton à son libérateur en revenant à elle. « —Ma foi, je n'en sais rien, » lui répondit Mullern en la posant sur un banc de pierre. « Tout » ce que je sais, c'est que je n'ai qu'une culotte » pércée, que tu es en chemise, et que, s'il faisait » jour, nous verrions une partie des habitants de » Strasbourg en contemplation devant nous. — » Je n'ai pas envie de les attendre, » dit Jeanne-

ton. « Mais quoi! le feu aurait-il brûlé toute
» l'auberge? — Je le crois bien... Du train dont
» il y allait, il brûlera toute la ville, si on n'y
» prend garde. — Comment faire? Nous ne pou-
» vons pas rester tout nus sur cette place. —
» Non, ça serait trop hasarder. — Ah! il me
» vient une idée; j'ai une tante blanchisseuse en
» fin, dans ce quartier-ci; il faut l'aller trouver;
» c'est une bonne femme, et elle nous recevra
» bien. — Soit, allons chez ta tante. » Et voilà
Mullern et Jeanneton, bras dessus bras dessous,
en chemise, qui vont chez la blanchisseuse
de fin.

Après avoir marché assez longtemps, ils arrivent dans une petite rue étroite et sale, et s'arrêtent devant une allée : c'était là que demeurait la tante de Jeanneton. Mullern frappe quatre coups, que la bonne femme, qui demeurait au quatrième étage, n'entend pas. « C'est qu'elle
» a l'oreille un peu dure et qu'elle dort toujours
» comme un sabot, » dit Jeanneton. « En ce cas, »
répond Mullern, « nous ne risquons rien que
» d'entrer par la fenêtre. » Il frappe une seconde fois, puis une troisième; pas plus de réponse. Mullern, impatient, était d'avis de jeter des

pierres dans les carreaux, lorsqu'un voisin du premier, réveillé par le bruit, entr'ouvre sa fenêtre, et demande qui frappe de la sorte au milieu de la nuit. « C'est moi, monsieur Grattelard, » répond Jeanneton; « je viens coucher » chez ma tante. Voudriez-vous m'ouvrir, s'il » vous plaît? — Ah! c'est vous, mademoiselle » Jeanneton; comment, à cette heure-ci? — » Oui, monsieur Grattelard; c'est que le feu a » pris chez M. Boutmann, l'aubergiste où j'é» tais, et j'ai été obligée de me sauver. — Ah! » mon Dieu! est-il possible? Que m'apprenez» vous là? — Mais que fais-tu donc à la fenêtre, » Bibi? » dit une petite voix grêle, qui sortait du fond de l'alcôve du voisin. (C'était madame Grattelard, qui ne sentant plus son époux auprès d'elle, se levait fort inquiète de savoir ce qui l'occupait.) « — Ce n'est rien, ma petite » chatte; c'est mademoiselle Jeanneton qui » vient coucher chez sa tante, et je vais lui ou» vrir la porte. Mais remets-toi au lit, mon ra» ton; tu pourrais t'enrhumer. »

En disant ces mots, M. Grattelard ferme sa fenêtre, et descend pour ouvrir à Jeanneton. « Quel est cet original? » demande Mullern à

cette dernière. — C'est un ancien charcutier
» retiré, qui vit de ses rentes avec sa chaste moi-
» tié. — Mille bombes! il paraît qu'il a peur
» de se casser le cou, car il ne se dépêche pas
» trop de descendre. »

Enfin M. Grattelard paraît, en pet-en-l'air et en bonnet de nuit, sa chandelle à la main. En voyant Jenneton en chemise, il redresse son bonnet et retrousse sa robe de chambre; mais lorsqu'il aperçoit Mullern, il reste immobile devant eux, ne comprenant pas ce que cela veut dire. En deux mots, Jeanneton le mit au fait de toute l'histoire, et quand il eut appris que Mullern était son libérateur, il ne s'étonna plus de ce qu'elle lui offrait un asile.

Ils montent tous les trois l'escalier, et rencontrent sur le carré du premier étage madame Grattelard, qui était bien aise de s'assurer par elle-même quelle était la personne à laquelle son mari ouvrait la porte. « Ah! ciel!... un » homme nu! » dit-elle en apercevant Mullern. Et au lieu de s'enfuir, elle s'avance pour le voir de plus près. « Va donc te coucher, jojote, » dit M. Grattelard; « je te raconterai tout ce qui » s'est passé. » Mais madame Grattelard, qui

avait aussi aperçu Jeanneton en chemise, et qui craignait que ses appas, plus frais que les siens, ne fissent faire des comparaisons à son mari, entraîna celui-ci chez lui, en lui disant que, puisqu'il avait ouvert la porte, on n'avait plus besoin de ses services. Jenneton remercia M. Grattelard, et les deux époux rentrèrent chez eux.

Voilà donc Mullern et Jeanneton devant la porte de la blanchisseuse. Ils frappent tous deux de manière à l'enfoncer ; mais la bonne femme s'éveille, et vient en tremblant demander qui est-ce qui est là? «C'est moi, ma tante,» lui répond Jeanneton, « ouvrez vite. » La vieille ouvre : nouvelle surprise de sa part, en voyant Jeanneton en chemise et un homme avec elle dans le même état.

Mais Jeanneton l'a bientôt mise au fait de ce qui lui est arrivé et madame Tapin (c'était le nom de la tante) saute au cou de Mullern, et l'embrasse à trois reprises pour avoir sauvé sa nièce. Mullern se serait bien passé de l'accolade, mais il fallut en passer par là.

Jeanneton et Mullern avaient besoin de repos; on avisa bien vite au moyen de se faire

des lits. Madame Tapin n'avait pour tout logement qu'une grande chambre où elle couchait, et un petit cabinet à côté; on fit un lit pour Jeanneton dans le cabinet, et Mullern dit qu'il s'accommoderait d'une chaise pour passer la nuit. En disant cela, il regardait Jeanneton, qui le comprenait très-bien, et madame Tapin consentit à tout ce qu'on voulut.

Le lit fut bientôt prêt. Jeanneton se coucha, madame Tapin en fit autant, et dès qu'elle fut endormie, Mullern alla partager le lit de celle pour laquelle il avait fait violer une vieille femme, mis le feu à une maison, battu un homme, réveillé les voisins, et... En vérité il l'avait bien gagné.

Le lendemain, lorsque chacun fut levé, Mullern pensa qu'un bon déjeuner serait très-nécessaire pour réparer les fatigues de la veille : mais Jeanneton n'avait pas le sou ; madame Tapin n'était pas riche et ne pouvait guère leur offrir que du pain et du lait. Mullern se ressouvint qu'il devait avoir dans sa culotte une bourse assez joliment garnie, car le colonel Framberg voulait qu'il n'épargnât ni soins ni dépenses pour retrouver son Henri. Alors la

joie renaît dans tous les cœurs ; Jeanneton court chercher ce qu'il faut pour le déjeuner, ainsi qu'un tailleur pour faire bien vite des habits à Mullern ; et madame Tapin met tout en l'air chez elle pour préparer le repas. Pendant ce temps, Mullern réfléchit sur ce qu'il avait à faire : il pensa qu'il était aussi bien chez madame Tapin qu'à l'auberge, qu'il pourrait de même faire ses recherches en y logeant, et le résultat de ses réflexions fut qu'il demeurerait avec Jeanneton tout le temps qu'il passerait à Strasbourg.

On déjeuna gaîment ! Jeanneton ne se sentait pas de joie d'avoir trouvé dans Mullern un homme tout à la fois riche et amoureux. Au demeurant, c'était une bonne fille que Jeanneton, et qui n'avait d'autre défaut que d'aimer un peu trop le sexe masculin.

Mullern leur raconta en deux mots ce qui l'amenait à Strasbourg, et promit de rester chez ces dames tout le temps qu'il y séjournerait. Madame Tapin en fut enchantée ; elle voyait que Mullern aimait le bon vin et la bonne chère, et pensa que, tant qu'il serait dans la maison, elle ferait ce qu'elle appelait des repas de noces.

Après le déjeuner, Mullern partit pour commencer ses recherches. Il parcourut presque toute la ville sans obtenir aucun renseignement sur Henri, et revint le soir auprès de Jeanneton, oublier les fatigues de la journée. C'est ainsi que les tous jours s'écoulaient, et chacun était satisfait ; seulement madame Tapin ne comprenait pas comment un homme comme Mullern, qui aimait tant à bien dîner, pouvait se contenter de coucher toutes les nuits sur une chaise.

Au bout d'une dizaine de jours, Mullern commença à croire que l'objet de ses recherches n'était plus à Strasbourg ; car, après avoir en vain parcouru toute la ville, visité tous les endroits publics, il n'avait pu rencontrer Henri. Il était même déjà décidé à écrire à son colonel le peu de succès de ses démarches et à lui demander ce qu'il devait faire, lorsqu'un soir, en entrant dans un café, Mullern reconnut Franck, le domestique de Henri, occupé à boire de la bière à une table. Mullern se garda bien de lui parler, se doutant que si Franck le voyait, il lui conterait quelque mensonge pour lui donner le change ; mais il sortit aussitôt du café,

et attendit patiemment à la porte que Franck s'en allât, afin de le suivre sans en être aperçu.

Il n'attendit pas longtemps; au bout de quelques minutes, Franck sortit du café; Mullern le suivit de manière à n'en pas être remarqué, sans pourtant le perdre de vue. Franck enfile plusieurs rues détournées, et Mullern voit avec étonnement qu'il sort de la ville. Il continue de le suivre. Mais à peu de distance de la ville, Franck s'arrête devant une jolie petite maison, éloignée des autres habitations. Il frappe à la porte; on lui ouvre, et il entre. Mullern s'avance, examine la maison, autant que la nuit peut le lui permettre, et, pensant qu'il est trop tard pour entrer en explication, se retire, bien décidé à revenir le lendemain matin.

Mais, avant de suivre Mullern, revenons un peu à notre héros que nous avons abandonné depuis si longtemps.

CHAPITRE XI.

FLORENCE.

—

En sortant du château de Framberg Henri et Franck prirent le chemin d'Offembourg. Henri ne pensait qu'à sa chère Pauline, et il espérait, comme c'était près d'Offembourg qu'il l'avait connue, qu'il apprendrait dans cette ville quelque chose sur son sort.

Comme Henri était assez confiant, et qu'il brûlait d'ailleurs de s'entretenir de sa belle, il eut bientôt mis Franck dans sa confidence ;

et puis il était nécessaire que Franck fût instruit, afin de mieux l'aider dans ses recherches.

Franck était un garçon intelligent, adroit, et plus propre enfin à conduire une intrigue qu'à sarcler les allées du parc de Framberg. Flatté de la confiance de son maître, il lui promit de s'en rendre digne et de tout faire pour l'aider à retrouver celle qu'il adorait.

Arrivés à Offembourg, Henri et Franck firent, sans aucun succès, toutes les recherches possibles sur le nommé Christiern et sa fille. Las enfin de ne rien découvrir, Henri résolut de voyager, pour se distraire, dans quelques climats éloignés, s'en remettant au hasard du soin de retrouver sa chère Pauline.

Henri pensa que l'Italie, dont il avait entendu vanter les beautés, pourrait lui offrir plutôt qu'ailleurs des sujets de distraction. Ils se mirent donc en route pour Naples, voyageant à cheval, et s'arrêtant dans tous les endroits qui méritaient de fixer leur attention. Il ne leur arriva rien d'extraordinaire jusqu'à Florence, où Henri désira passer quelque temps.

La position charmante de cette ville, située

sur les bords enchanteurs de l'Arno, la beauté des édifices, les chefs-d'œuvre en tous genres qu'elle renferme, tout enivra les sens de Henri, qui, n'étant jamais sorti du château de Framberg que pour en visiter les environs, ne se doutaît pas qu'il existât dans le monde un endroit aussi délicieux.

Un soir, en se promenant aux environs de la ville, Henri entend une musique mélodieuse partir d'une maison élégante, située sur les bords de l'eau.

« O mon ami!... c'est elle! elle est là!... » dit Henri à Franck, « c'est la même musique » que j'ai entendue près d'Offembourg!... — » Vous croyez, monsieur? — J'en suis sûr!..... » Eh! quelle autre que ma Pauline pourrait ti- » rer de son luth des sons aussi enchanteurs?... » — Ah! monsieur, il y a bien des femmes » qui pincent de cet instrument-là. — N'im- » porte, je veux absolument connaître la per- » sonne qui habite cette maison. »

Quand Henri avait formé quelque projet, il fallait qu'il l'exécutât; aussi commença-t-il par chanter sous les fenêtres de la maison, afin d'attirer l'attention. Notre héros n'était pas

musicien; mais il avait une jolie voix, et le désir de plaire suppléait en lui au défaut de savoir : aussi bientôt la musique cessa-t-elle, et on écouta le nouveau chanteur. « Tu vois bien » que c'est elle, » dit Henri, « elle a reconnu ma » voix, et elle s'est tue pour m'entendre..... — » Ça n'est pas encore certain, monsieur; vous » ne savez donc pas qu'en Italie on ne fait l'a- » mour que comme ça, et qu'il n'y a rien d'é- » tonnant à ce que l'on vous écoute? »

Malgré l'avis de Franck, Henri continua de chanter. Lorsqu'il eut fini, on entr'ouvrit la jalousie, et on jeta en bas un billet attaché à un caillou. « C'est une lettre! » s'écrie Henri en ramassant le papier; « quand je te disais que » c'était elle!... — Ce n'est pas encore sûr, » monsieur, » répond Eranck en secouant la tête. Henri s'approche de la fenêtre, et, à la faveur de quelques rayons de lumière, il lit ce qui suit :

« Aimable étranger, le son de ta voix douce » et tendre a pénétré jusqu'à mon âme; je ne » puis résister au désir de te connaître, et je » cède aux charmes de tes accents. Rends- » toi donc ce soir à minuit devant la petite porte

» du jardin qui est au bord de l'eau ; et l'on
» t'introduira près de moi. »

Henri ne sait que penser après la lecture de ce billet. « Quand je vous le disais, moi, mon-
» sieur, que c'était quelque aventure galante
» que vous vous prépariez. — Tu es fou, » répond Henri à Franck, « cette femme me connaît sans
» doute, et elle a quelque chose à me dire. —
» Ah! vous convenez donc à présent que ce
» n'est pas votre belle demoiselle? — Mais... il
» est vrai que... Au surplus, je verrai celle qui
» m'a écrit, et je saurai ce que tout cela veut
» dire. — Comment, monsieur, vous voulez aller à ce rendez-vous? — pourquoi pas? —
» Mais monsieur! c'est peut-être quelque piége
» que l'on veut vous tendre : tenez, croyez-
» moi, mon cher maître, n'y allez pas. — Al-
» lons, tais-toi!... » Franck se tut, voyant que ce serait en vain qu'il voudrait détourner Henri de son projet, et celui-ci alla se préparer à son rendez-vous nocturne.

A l'heure dite, il se rendit seul à la petite porte du jardin. Après avoir attendu quelques minutes, il la voit s'ouvrir; une femme paraît; elle prend Henri par la main, et lui dit de se

laisser conduire. Le cœur lui battait avec force en suivant sa conductrice : c'est ordinairement l'effet que produit une première aventure galante; mais ce sentiment nouveau, ce trouble inconnu sont de bien courte durée, et avec l'habitude du plaisir on en voit diminuer la jouissance.

La conductrice de Henri, après lui avoir fait parcourir plusieurs allées du jardin, l'introduit dans la maison; ils montent un petit escalier dérobé, elle ouvre une chambre, y fait entrer Henri, et se retire.

Notre héros reste quelques minutes immobile d'étonnement et d'admiration : ce qu'il voyait était bien fait pour le surprendre. Il était dans un boudoir charmant, décoré de tout ce que le luxe et le bon goût peuvent inventer de plus séduisant, et éclairé par un nombre infini de lustres dont la clarté éblouissante ajoutait à l'enchantement de cet endroit délicieux. Mais quel objet séduisant attire les regards de Henri? C'est une femme jeune et belle, parée des dons de la fortune et de la nature, qui, nonchalamment couchée sur une ottomane, accueille le jeune homme avec un sourire charmant.

« Eh bien! monsieur, vous ne me dites
» rien? — En vérité... madame .. j'avoue que
» je n'ose... — Allons, je vois bien que vous
» êtes un enfant, et qu'il faut vous encourager.
» — Madame, il est vrai que la surprise... l'ad-
» miration... — L'admiration!... Vous êtes ga-
» lant, monsieur. Mais venez donc vous asseoir
» auprès de moi, au lieu de rester immobile à
» me regarder. » Henri ne se fit pas répéter deux
fois, et fut bientôt sur l'ottomane à côté de la
charmante Italienne.

« C'est donc vous qui avez chanté, monsieur?
» —Oui, madame; et c'est aussi vous sans doute
» que j'ai entendue? — Oui, et je suis flattée
» que mes accents vous aient fait désirer de me
» connaître. — Ah! madame, lorsqu'on vous
» voit, on sent encore redoubler le charme
» qu'ils inspirent!... — Vraiment, vous dites
» cela d'un air à me le faire croire. » Et la jolie
femme abandonne à Henri une main char-
mante qu'il baisait avec transport. Bientôt il
obtint d'autres faveurs que l'on n'avait ni la
force ni le dessein de lui refuser.

« Tu resteras ici, mon ami, » dit Félicia
(c'était le nom de la jolie femme) à Henri lors-

qu'ils reprirent leur conversation. « Mais, ma
» bonne amie, je n'ai pas prévenu mon domes-
» tique, et... — Eh bien! monsieur, faut-il,
» pour votre domestique, que nous nous sépa-
» rions si tôt et que je vous laisse retourner à
» Florence au milieu de la nuit?... Oh! non;
» tu resteras, n'est-ce pas, mon ami?... » En disant cela, Félicia entourait Henri de ses jolis bras, et celui-ci n'eut pas la force de lui résister.

Félicia tira une sonnette; la femme qui avait introduit Henri parut. « Lesbie, » lui dit Félicia, « tu vas nous apporter à souper. » Ensuite elle s'approcha de sa suivante et lui dit tout bas quelques mots que Henri ne put entendre. Mademoiselle Lesbie, qui paraissait être au fait de ces sortes d'aventures, fit lestement ce que sa maîtresse lui ordonna, et une collation recherchée fut bientôt servie à nos deux amants.

Le lecteur se doute bien que la conquête de Henri était une de ces femmes galantes dont l'Italie abonde. Félicia, après avoir été actrice pendant longtemps, s'était retirée dans la jolie maison qu'elle occupait près de Flo-

rence. Ses nombreuses conquêtes l'avaient comblée de présents; et Félicia, plus sage que beaucoup de ses compagnes, avait amassé une fortune brillante et vivait presque en femme honnête au moment où le hasard lui fit rencontrer Henri. Sa beauté, sa tournure peu commune, la séduisirent, et elle résolut d'attacher ce bel étranger à son char. Depuis longtemps elle suivait Henri partout; dans les bals, dans les promenades, elle était toujours derrière lui sans qu'il s'en doutât; et ce qui d'abord n'avait été qu'un simple goût devint bientôt une forte passion.

Mais Félicia vit bien que Henri, novice en amour et d'un caractère romanesque, ne pouvait être séduit par des moyens ordinaires; c'est pourquoi elle tâcha de fixer son attention avec son luth, dont elle jouait fort bien. Nous avons vu comment elle réussit à enflammer l'imagination de notre jeune voyageur; nous allons voir quelles furent les suites de cette aventure.

Après une nuit passée dans les bras de sa tendre amie, Henri réfléchit à sa situation; il aurait voulu connaître davantage cette Félicia

qui avait captivé ses sens. Il se reprochait même de s'être laissé entraîner trop facilement. Mais quel autre à sa place, à moins d'être un Caton, aurait été plus sage que lui? Ces réflexions raisonnables firent bientôt place aux douces impressions du plaisir. Henri n'était d'ailleurs ni d'un âge à être sage, ni d'un caractère à le vouloir.

Après avoir déjeuné près de sa belle, elle lui permit enfin de retourner pour un moment à son auberge, afin de calmer les inquiétudes de son valet.

Henri revint à Florence; mais, chemin faisant, il n'était plus le même : ce qui la veille avait à peine attiré ses regards fixait son attention, lui paraissait charmant; il ne pensait et ne respirait que plaisir. Il trouva Franck fort peu inquiet de lui; car ayant à peu près deviné l'aventure de son maître, il ne s'était pas mis en peine de son absence.

Henri ne tarda pas à retourner près de Félicia; il la trouva achevant sa toilette. « Où » allons-nous donc, ma bonne amie? — Mon » ami, le temps est superbe; nous allons dîner » à la campagne, et ce soir nous reviendrons

» à Florence : on donne au spectacle une pièce » charmante, et nous irons la voir. »

Félicia fut bientôt prête, et voilà nos jeunes gens qui s'en vont en courant et faisant mille folies. Félicia n'avait pas voulu que Lesbie l'accompagnât, et Henri avait ordonné à Franck de rester à Florence, parce qu'on n'a pas besoin de domestique pour aller se promener avec ce qu'on aime.

La campagne est charmante lorsqu'on est heureux; chaque bosquet, chaque site agréable semble inviter au plaisir; le silence des bois, la majesté des forêts, répandent dans tout notre être une émotion qui élève notre âme et fait doucement battre notre cœur. Si, au contraire, quelque chagrin profond nous tourmente, la campagne ne calme pas notre douleur; le silence de la nature ne fait qu'ajouter à notre mélancolie; l'œil ne voit plus qu'avec indifférence toutes ces beautés qui s'offrent à nos regards, et l'obscurité des forêts enfante dans notre tête mille pensées sinistres, mille projets de destruction.

Henri et Félicia s'arrêtaient à tous les endroits qui leur plaisaient. Félicia avait toujours

envie de se reposer lorsqu'ils passaient sous quelques bosquets bien sombres et bien touffus; Henri n'avait garde de lui refuser; mais, à force de s'asseoir et de se reever, ils finirent enfin par avoir réellement besoin de repos. « En vé-
» rité, monsieur, je puis à peine marcher!.....
» Je ne pourrai jamais aller jusqu'à l'endroit où
» nous devons dîner. — Mais, madame, est-ce
» ma faute? Vous ai-je refusé de vous asseoir
» toutes les fois que cela vous a fait plaisir? —
» Oh! non, mon ami.... Mais, tiens, nous ne
» nous reposerons plus, parce que.... — Parce
» que? — Parce que tu..... Mais finis donc!.....
» Tu vois bien... Oh! cette fois-ci ce ne sera pas
» ma faute... Allons, monsieur, il faut nous
» lever. — Oui, ma bonne amie. — Ah! Dieu!
» que les reins me font mal!... — Et moi, les
» genoux! — Je ne pourrai sortir de huit jours.
» Mon ami, une autre fois j'emmènerai Lesbie.
» — Et moi Franck. — C'est cela : mais, en at-
» tendant, allons dîner. — Oh! volontiers, car
» j'ai une faim!... — Et moi, donc? »

Nos jeunes gens se mirent à courir les champs pour chercher une maisonnette où ils pussent trouver à dîner.

« Mais, mon ami, il faut que nous nous
» soyons égarés, car je ne vois pas de maison.
» — Je le crains aussi, ma bonne amie. — Ah!
» mon Dieu ! si la nuit allait nous surprendre
» dans ces lieux !... — Que veux-tu ? ce serait
» un malheur. — Mais mon cher, c'est que je
» suis très-peureuse. — Eh bien, ma bonne
» amie, je te défendrai si l'on nous attaque. —
» Voilà de belles consolations !... »

Enfin, après avoir longtemps marché, ils se trouvèrent sur une route et aperçurent une maison isolée. Il était temps, car la nuit commençait à tomber. Ils coururent du côté de l'habitation, et virent avec joie que c'était justement une auberge, d'assez mince apparence à la vérité, mais qui était pour eux la manne envoyée au peuple d'Israël.

L'aubergiste, qui ne paraissait pas habitué à voir du monde, les reçut avec la plus grande politesse, leur offrant d'avance tout ce qu'ils pourraient désirer, et leur assurant qu'ils seraient contents du souper.

« Mais que nous donnerez-vous? » dit Henri à l'aubergiste. « — Monsieur, vous aurez du
» macaroni. — Je n'en veux pas, » dit Félicia ;

« on ne mange que de cela dans ce vilain » pays... — Eh bien! madame, je vous donne» rai du fromage et des galettes dont vous me » direz des nouvelles. — Comment! » s'écrie Henri, « du fromage et des galettes pour se » refaire l'estomac, quand on n'a pas mangé » depuis le matin! — Et qu'on a bien gagné de » l'appétit! » dit Félicia. » — Que voulez-vous, » monsieur? je vous offre ce que j'ai de meil» leur... — Quoi! vous n'avez pas autre chose » dans toute votre maison?... Pardonnez-moi, » monsieur, j'ai bien une petite volaille que je » conservais depuis quinze jours pour quelque » occasion...— Diable! elle doit être tendre!... » — Délicieuse, monsieur! délicieuse!..... — » En ce cas faites-nous-la servir bien vite. — » Ah! monsieur, c'est qu'il y a une petite diffi» culté... — Laquelle? — C'est qu'elle est déjà » retenue par deux officiers qui sont arrivés ici » avant vous et qui sont là-haut à jouer aux » cartes en attendant leur souper. — Ah! » diable..... c'est désagréable, » dit Henri. «— Mais, mon ami,» dit Félicia, «ces messieurs » seront sans doute assez galants pour ne point » refuser de céder leur souper à une dame;

» car, certainement, il est impossible qu'ils aient » aussi faim que nous... — Ah! madame, » répond l'aubergiste, « vous savez que les jeunes » gens ne se piquent plus de galanterie... — » N'importe, monsieur l'aubergiste, » reprend Henri, « faites-nous le plaisir d'aller à ces mes- » sieurs, et tâchez de les faire consentir à notre » demande. — J'y vais, monsieur, et je ferai » mon possible pour cela. »

L'aubergiste monta ; pendant ce temps, Henri fit dresser une table pour leur souper, il n'était pas moins impatient que Félicia de savoir le résultat de la mission de leur hôte.

Ils commençaient à douter de son succès, lorsque le bruit que firent plusieurs personnes en descendant l'escalier les avertit que ces messieurs venaient répondre eux-mêmes à leur demande. « Voyons donc cette dame, » disait l'un d'eux. — « Est-elle jolie? » disait l'autre. Henri regarda en souriant Félicia, et il s'aperçut avec étonnement qu'elle changeait de couleur.

Les deux militaires entrèrent en riant dans la salle : c'étaient deux jeunes gens assez bien faits, mais ayant l'air fort mauvais sujets. «Par-

» don, madame, » dit l'un d'eux en s'approchant de Félicia, « si nous prenions la liberté de vous » offrir nous-mêmes... Mais que vois-je! je ne » me trompe pas... c'est Félicia! » s'écrie-t-il, en s'adressant à son camarade. « — Eh! oui, » ma foi! c'est elle, » répond l'autre.

Henri devint rouge de colère ; Félicia cherchait en vain à dérober ses traits à ces messieurs, et ne savait plus quelle contenance tenir. L'un des militaires s'avance, et, entourant cavalièrement Félicia de ses bras : « Comment, » ma belle!... c'est toi que je revois! » lui dit-il. et il veut prendre un baiser; mais Félicia le repousse avec force. « Eh quoi! » s'écrie-t-il, « tu fais la cruelle!... Mais quand tu jouais les » reines au grand théâtre de Naples, tu n'étais » pas si méchante que cela. — Que veut dire » ceci, monsieur? » dit Henri, en s'approchant » avec fureur du militaire. « — Parbleu! mon- » sieur, vous le voyez bien, ce que cela veut » dire. — C'est donc là ton nouvel amant, Fé- » licia, » reprend l'autre militaire en ricannant; « je t'en fais mon compliment; il est jeune en- » core, tu le formeras. — Insolent! » répond Henri en regardant le jeune homme avec des

yeux étincelants de colère ; « je t'apprendrai
» que je n'ai pas besoin de leçons pour châtier
» les gens de ton espèce. » En disant ces mots,
Henri donne un soufflet au militaire qui était
le plus près de lui. Celui-ci, furieux, tire son
sabre et va fondre sur Henri ; mais il pare le
coup avec une table dont il se sert comme d'un
bouclier. L'autre officier lâche bien vite Félicia
pour venir se joindre à son camarade. Pendant
ce temps, la jeune femme s'échappe de la
chambre. Les deux militaires sont comme
deux lions autour de Henri ; mais celui-ci fait
des merveilles, et, tout en parant avec sa table
les coups qu'ils lui portent, il leur envoie en-
core tout ce qu'il trouve sous sa main ; les pots,
les bouteilles, les chaises, les cruches, tout
vole de part et d'autre dans l'auberge. L'auber-
giste cherche à mettre la paix et à séparer les
combattants ; mais, en se mêlant parmi eux,
il reçoit un coup de sabre destiné à Henri, et
roule sous les bancs et les tables en criant qu'il
est mort. Notre héros a le bonheur d'atteindre
à la tête un des officiers en lui jetant une bou-
teille, le coup l'étourdit si bien qu'il tombe
sans connaissance à côté de l'aubergiste. Son

camarade n'en est que plus acharné contre Henri, qui, commençant à perdre ses forces, allait peut-être succomber, si une foule de paysans, que la femme de l'aubergiste était allée chercher, ne fût entrée fort à propos pour mettre fin à ce combat. Henri profite du tumulte pour gagner la porte : deux chevaux sont attachés dans la cour; il en prend un, monte dessus, et arrive à Florence au grand galop.

« Comment, monsieur, c'est vous! je croyais » que vous ne coucheriez pas ce soir ici. — Non, » Franck, nous n'y coucherons pas non plus. » — Que voulez-vous dire, monsieur? — Va tout » de suite payer notre hôte, selle nos chevaux, » et partons sur-le-champ. — Quoi! monsieur, » au milieu de la nuit?... — Allons, pas de ré» flexions, fais ce que je te dis. »

Franck se hâte d'obéir, car il voit que son maître n'est pas d'humeur à écouter ses représentations Les chevaux prêts, Henri et Franck montent dessus, et sortent de Florence au milieu de la nuit.

CHAPITRE XII.

ROME.

—

« Il faut avouer, monsieur, que c'est une
» drôle de chose que la destinée!... Souvent
» vous échouez dans vos projets au moment
» même de les voir réussir... Une chance heu-
» reuse vous arrive quand vous avez perdu tout
» espoir; et lorsque vous pensez aller au bal,
» crac! vous vous cassez un bras ou une jambe,
» et vous voilà dans votre lit pour six mois!...
» En vérité, monsieur, si l'on était raisonnable

» on ne formerait jamais de projets pour l'ave-
» nir, et l'on attendrait tranquillement que le
» livre des destins se débrouillât devant soi. »

C'était M. Franck qui, tout en trottant à côté de son maître, s'amusait à lui faire part de ses réflexions. Quoique simple valet, Franck avait observé, réfléchi, et c'était d'après ce qu'il avait vu qu'il parlait à Henri. Les raisonnements de bien des philosophes se réduisent souvent à la destinée.

« A propos de quoi tout ce galimatias ? » dit Henri à Franck en sortant de ses réflexions. « — A propos, monsieur, que nous voici sur la
» route de Rome au moment où j'y pensais le
» moins... et vous aussi, peût-être?... — Il a
» raison, » dit Henri en lui-même ; mais il ne voulut pas raconter à Franck une aventure qui blessait son amour-propre et qu'il voulait oublier tout-à-fait. — Ne sentez-vous pas qu'il
» pleut, monsieur ? » dit Franck à Henri après une heure de silence. « — C'est vrai ; mais que
» veux-tu y faire ? — Ma foi, monsieur, je ne
» vois pas ce qui nous empêcherait de nous
» mettre à l'abri, plutôt que de nous faire mouil-
» ler jusqu'aux os, car je crois que c'est un

» orage qui se prépare. « — Tu as raison : eh » bien! cherchons un endroit jusqu'à ce que » l'orage soit passé. — C'est bien dit, monsieur, » mais c'est que je n'en vois pas. — Avançons » encore. »

Après avoir longtemps cherché, Henri aperçut un vieux bâtiment tombant en ruines, et qui paraissait totalement abandonné. « Tiens, » Franck, vois-tu ces vieux murs? c'est là où » nous trouverons un abri. — J'en doute, mon» sieur, car ce bâtiment m'a l'air en bien mau» vais état et ne sert peut-être depuis longtemps » que de retraite à des voleurs. — Aurais-tu peur » d'y entrer? — Ah! mon Dieu! non, monsieur; » car, si c'est ma destinée d'y être assassiné, » j'aurai beau faire, je ne pourrai l'éviter. — Al» lons, je vois que ta philosophie est bonne à » quelque chose, mais pressons nos chevaux et » hâtons-nous d'arriver, car l'orage augmente. »

Henri et Franck arrivèrent enfin devant le vieux bâtiment, qui paraissait être un ancien couvent; il traversèrent une cour remplie de décombres, et entrèrent sous une vaste galerie que le temps avait un peu plus ménagée. « Sais» tu bien, Franck, que cet endroit a quelque

» chose de romantique, et que je ne serais pas
» surpris qu'il nous y arrivât quelque aventure
» extraordinaire?—Ni moi non plus, monsieur,
» on dit d'ailleurs qu'elles sont très communes
» en ce pays. »

Ils avaient à peine fini de parler, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre au fond de la galerie. « As-tu entendu, Franck!—Oui, monsieur, » c'est quelqu'un qui nous écoutait. — Avan» çons, » dit Henri; « je suis curieux de savoir » ce que c'est. » Franck et son maître se mirent aussitôt en marche; mais à mesure qu'ils avançaient, il leur semblait que quelqu'un s'éloignait devant eux. Au bout de la galerie, ils trouvèrent un escalier et le montèrent en tâtonnant; la personne qui fuyait ayant fait un faux pas en voulant se hâter, se laissa rouler le long des marches; Henri la retint et la saisit au collet. « Ah! par grâce, ne me tuez pas, mon» sieur le voleur! » dit en se jetant aux pieds de Henri la personne qu'il avait arrêtée. « — Qui » es-tu? » lui demanda celui-ci. « — Un pau» vre domestique qui n'a pas le sou. — Es-tu » seul ici? — Non, monsieur le voleur, je suis » avec mes maîtres qui m'ont envoyé à la dé-

» couverte. — Conduis-moi auprès d'eux. — Oui,
» monsieur le voleur, volontiers. »

Henri tenait toujours l'inconnu, dont il soupçonnait la véracité ; celui-ci, les conduisant dans une pièce au-dessus de la galerie, ouvrit une porte et s'écria : « V'là le chef de la
» bande ! »

Henri fut très-étonné de se trouver dans une pièce où l'on avait fait un bon feu et allumé plusieurs torches, et dans laquelle était une dame d'une trentaine d'années, avec une autre femme beaucoup plus jeune, et quatre hommes en livrée, debout derrière elles. Au cri que jeta en entrant le conducteur de Henri, la dame fit un mouvement d'effroi, et les quatre hommes sautèrent sur leurs carabines.

« Pas tant de frayeur, messieurs, » dit Henri en riant ; « je ne suis pas un voleur, mais un
» voyageur, et voilà mon domestique. J'ai été
» bien aise de voir où cet homme me mènerait,
» et de savoir enfin à qui j'avais affaire. »

Henri s'approcha ensuite de la dame en lui faisant ses excuses pour la frayeur qu'il lui avait causée, et lui avoua qu'il ne croyait pas

trouver si grande société dans un endroit qui paraissait abandonné.

La dame lui apprit qu'elle se nommait la marquise de Belloni, qu'elle venait de faire un voyage dans une de ses terres près de Florence et retournait à Rome, lorsque l'orage les avait surpris devant le vieux bâtiment, et qu'elle avait préféré y entrer plutôt que d'exposer les jours de ses domestiques. « Je venais d'envoyer » cet homme à la découverte, » ajouta-t-elle en montrant à Henri celui qui lui avait servi de guide ; « et comme je connais sa poltronnerie, » je m'attendais bien à quelques bévues de sa » part; mais je suis charmée, monsieur, qu'il » soit cause de notre rencontre. »

Henri répondit à ce compliment de la manière la plus galante, et informa aussi la marquise de son nom et du but de son voyage. Lorsque la marquise apprit le nom et le titre de Henri, elle parut encore plus flattée de cette aventure, et il s'établit entre eux une conversation fort animée. Franck, de son côté, chercha à lier connaissance avec la jeune personne qui paraissait être la femme de chambre de la mar quise ; mais mademoiselle Julia (c'était son

nom) n'écoutait guère Franck et lorgnait beaucoup Henri.

La marquise et Henri oubliaient, en causant, que la nuit se passait; mais les domestiques, qui probablement ne s'amusaient pas autant que leur maîtresse, lui firent remarquer que le jour commençait à poindre. La marquise s'informa du temps; on lui dit que l'orage était apaisé, mais que la pluie tombait toujours avec violence : alors elle pria Henri d'accepter une place dans sa voiture, puisqu'il se rendait à Rome ainsi qu'elle. Henri, qui avait remarqué les œillades de Julia, et qui trouvait la marquise fort belle femme, n'eut garde de refuser, et l'on descendit dans la cour pour se remettre en voyage.

« Ah! » disait Franck en lui-même en suivant son maître, « je vois bien que cette aventure » qui avait un air romanesque, finira aussi sim- » plement qu'une autre. »

Henri était dans la voiture avec les deux dames. La marquise voulut qu'il occupât le fond avec elle; mademoiselle Julia se mit devant Henri, en faisant une petite moue qui lui allait à ravir. C'était une jolie petite femme que cette

Julia : elle avait des yeux d'une expression admirable, et elle les portait assez habituellement sur Henri lorsqu'elle voyait que sa maîtresse ne la regardait pas. Quant à la marquise, c'était une femme parfaitement belle : sa taille noble et élégante était encore relevée par une figure d'une beauté singulière; ses cheveux étaient d'un noir éblouissant, et ses yeux, pleins de feu et de vivacité, annonçaient une âme brûlante et un caractère impétueux.

Les voyageurs arrivèrent à Rome sans autre accident; et la marquise, en quittant Henri, l'invita à venir souvent partager sa société. Henri le promit en regardant Julia, qui ne paraissait pas désirer moins que sa maîtresse qu'il se rendît à son invitation.

« Au moins, » disait en lui-même Henri en parcourant les rues de Rome pour chercher à se loger, « cette femme-là est bien une mar-
» quise et n'a fait les princesses sur aucun
» théâtre. »

Après avoir choisi l'auberge la plus élégante de la ville, Henri fit venir divers marchands, afin de s'habiller dans le dernier goût et fort richement. « Monsieur, » dit Franck à son maî-

tre, « savez-vous que cette marquise-là vous » ruinera, si cela continue? — Imbécile! crois- » tu que mon père refusera de m'envoyer tout » l'argent dont j'aurai besoin? — Dame! mon- » sieur, il n'aurait qu'à se lasser de vos voyages, » et vous ordonner de retourner près de lui! » — Eh bien! alors il sera temps de nous ran- » ger. »

Le soir même de son arrivée, Henri se rendit chez la marquise de Belloni. Elle demeurait dans le plus beau quartier de la ville; son hôtel était de la dernière magnificence, et tout chez elle respirait le luxe et la splendeur.

Une société brillante et nombreuse était réunie chez la marquise. Cette dernière reçut Henri de la manière la plus gracieuse, et le présenta aux personnes les plus distinguées, qui, sur la recommandation de la marquise, comblèrent Henri de politesses et eurent pour lui tous les égards.

Notre héros ne s'était pas encore trouvé dans un cercle aussi brillant. Entouré de femmes charmantes qui semblaient se disputer sa conquête, et flatté des attentions de la mar-

quise, il se crut au plus haut degré des honneurs.

Cependant, comme au milieu de tant de monde, il ne pouvait pas souvent entretenir la marquise, il se mit, pour passer le temps, à une table de jeu. Bientôt la vue de l'or qui brillait devant lui échauffa son imagination; voulant d'ailleurs imiter les personnes avec lesquelles il jouait, il perdit en un moment tout ce qu'il avait sur lui.

Après s'être levé de table, il se promenait tranquillement dans le salon, examinant les divers personnages qui le remplissaient, lorsqu'il crut entrevoir à la porte d'entrée quelqu'un qui lui faisait signe de venir à lui. L'idée de Julia qu'il n'avait pas encore vue se présenta sur-le-champ à sa pensée; et, voulant s'assurer de la vérité, il s'approcha de la marquise pour lui faire ses adieux La marquise lui dit qu'elle l'attendait le lendemain matin pour déjeuner: Henri promit, et s'éloigna lentement du salon.

A peine avait-il franchi le seuil de la porte, qu'une femme le prit par la main en lui disant de le suivre. Henri ne reconnut pas Julia, mais cependant il se laissa conduire. La personne

lui fit traverser une longue enfilade de pièces qui n'étaient pas éclairées; ensuite, s'arrêtant dans une plus petite que les autres, elle lui dit d'attendre un moment, et le laissa seul dans l'obscurité.

« Que veut dire ceci? » pensa Henri quand il fut livré à lui-même. « Cette aventure prend » une tournure tout-à-fait piquante. Mais n'ou- » blions pas que je suis en Italie, et que c'est » le pays des prodiges. » Après s'être préparé à tout événement, il s'assit sur un sofa, et s'endormit en attendant la suite de son aventure.

« Comment! vous dormez! » dit à Henri une petite voix douce en le poussant légèrement. — « C'est vous charmante Julia! » répondit Henri en s'éveillant. Il me semble que vous m'avez laissé dormir bien longtemps. » Julia (car c'était elle) lui avoua qu'il y avait plus d'une heure qu'il était là, et qu'elle avait même craint qu'il ne se fût éloigné. « Eh! où » serais-je allé, puisque je ne connais pas les dé- » tours de cet hôtel? Mais pourquoi m'avez- » vous laissé seul si longtemps? — Parce que » madame la marquise m'a fait appeler et que je

» n'ai pu la quitter plus tôt... Mais, laissez-moi » donc, monsieur... je vous en prie ; j'ai quel- » que chose de très-important à vous dire. — Tu » me le diras une autre fois. — Non, monsieur... » Mais finissez donc... Si madame la marquise » venait... »

Malgré les grands efforts de Julia, Henri profita de l'obscurité pour redoubler d'audace ; et on lui céda une victoire qu'on n'avait jamais eu l'intention de lui refuser.

« A présent vous m'écouterez, j'espère, mon- » sieur. — Oh! oui, ma chère Julia, je suis » tout oreille. — vous saurez donc, monsieur, » que... Ah ! grand Dieu ! je crois que voilà ma- » dame la marquise... — Effectivement, j'en- » tends du bruit. — O ciel ! il faut justement » qu'elle passe par ici pour entrer dans sa cham- » bre à coucher. — Eh bien! quand elle me » verrait quel mal y aurait-il ? Ah! monsieur, je » serais perdue sans retour. — Je dirais que je » me suis égaré dans son hôtel en voulant m'en » aller. — Oh! vous ne connaissez pas le carac- » tère soupçonneux de madame la marquise ; » elle se douterait de quelque chose : elle vous » aime, j'en suis certaine, et nous serions per-

» dus tous deux. — Que faire alors ? — Elle ap-
» proche..... J'entends sa voix, il faut vous ca-
» cher. — Mais où? — Tenez! dans cette
» armoire, il y aura assez de place pour vous.
» — Mais j'étoufferai là-dedans. — Eh non !
» non... Ne bougez pas, et je viendrai vous dé-
» livrer sitôt que madame sera couchée. »

Il était temps que Henri se cachât, car la marquise entra bientôt dans le cabinet, tenant une bougie à la main. « Ah! vous voilà, Julia, Où
» étiez-vous donc allée? depuis deux heures je
» vous cherche partout. — Mais, madame.....
» j'étais venue dans votre appartement voir si
» rien ne vous manquait. — Comment donc
» étiez-vous sans lumière? — Madame, c'est
» que... la mienne s'est éteinte... — Allons, il
» suffit; venez me déshabiller. — Madame se
» couche déjà! — Comment! déjà! mais il est
» près de trois heures du matin. — Ah! vous
» avez raison, madame. »

Julia suivit la marquise en maudissant le sort qui la séparait de celui qu'elle aimait, et dans un moment où il avait tant besoin d'elle. Effectivement, Henri n'était pas du tout à son aise dans une armoire faite, à la vérité, pour pendre

les robes de madame, mais où il ne pouvait changer de position, et où le défaut d'air augmentait son martyre. En vain il voulut essayer d'entr'ouvrir la porte de sa cage, Julia, pour plus de sûreté, en avait emporté la clé, et elle ne s'ouvrait pas en dedans. Ah! » disait en lui-même Henri, « mon précepteur Mullern » m'avait bien dit que les femmes me feraient » faire des sottises!... » Enfin, après une demi-heure d'anxiété, Henri résolut de sortir d'une position qui devenait insupportable. D'ailleurs, il aurait attendu en vain que Julia vînt à son secours; la marquise, qui paraissait soupçonner quelque chose, conduisit Julia hors du cabinet qui donnait dans sa chambre à coucher, et en referma la porte sur elle; de sorte que la pauvre enfant fut obligée d'abandonner son amant à la merci d'une autre femme, mais elle espéra que Henri, fatigué de sa soirée, s'endormirait tranquillement où elle l'avait laissé.

« Ma foi, il en arrivera ce qu'il plaira au » ciel, » dit Henri, « mais il faut absolument que je sorte d'ici. » Il commença par ébranler la porte de l'armoire, il s'aperçut avec joie qu'en la soulevant un peu elle sortait de ses

gonds : il profita de sa découverte, et fut bientôt dehors ; mais ce n'était pas tout ; il fallait sortir de l'hôtel, et c'était le plus difficile.

Henri se trouva, en quittant sa cachette, dans la même obscurité où il était auparavant. Comment retrouver son chemin?... comment ne pas commettre quelque méprise?... « Allons tout » droit devant nous » dit Henri, « cela me conduira » toujours quelque part. » Après avoir marché à tâtons, il trouva une porte ouverte, et entra dans une autre chambre. « Cherchons un peu » s'il n'y a pas ici quelque escalier, » disait en lui-même Henri. Et tout en marchand le long du mur, au lieu de trouver un escalier, il sentit un lit devant lui. « Diable ! » dit-il, c'est peut-être le lit de la marquise!... » Un léger soupir qui se fit entendre l'avertit qu'il était occupé ; ne se souciant pas de la déranger, il s'éloignait précipitament, lorsqu'en passant près d'un guéridon, son habit accrocha un cabaret de porcelaine qui se brisa en tombant sur le parquet.

« Qui est là? » dit une voix altérée que Henri reconnut pour celle de la marquise. « Que » faire?..... Ma foi, » pensa Henri, » il vaut » mieux passer pour amant que pour un voleur;

» d'ailleurs c'est le seul moyen qui me reste, et
» je m'en tirai comme je pourrai. » Ce parti pris, Henri s'approcha du lit de la marquise et lui dit : « Excusez-vous ma témérité, madame?
» Il n'y a qu'un amour tel que le mien qui
» puisse vous faire pardonner ma démarche.

» — Quoi! monsieur de Framberg; c'est
» vous!... à cette heure!... dans ma chambre!
» — Oui, madame, je suis parvenu à gagner
» votre servante Julia; touchée de ma flamme
» pour sa maîtresse, c'est elle qui m'a caché dans
» votre appartement... — Se pourrait-il? ah! je
» ne m'étonne plus maintenant de son embar-
» ras!.... Mais c'est une horreur!... une chose
» abominable!.... Avoir eu l'audace de... —
» Quoi! vous êtes insensible à l'amour le plus
» tendre!...—Arrêtez!... Et où allez-vous main-
» tenant? Si l'on vous voit sortir de chez moi,
» je suis perdue!...—Et bien! madame, qu'or-
» donnez-vous? — Restez donc! il le faut bien,
» puisque c'est le seul moyen de sauver ma ré-
» putation! » Henri resta, et fit si bien que le lendemain matin la marquise l'engageait encore à ne pas la quitter.

CHAPITRE XIII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

—

Le lendemain matin, au petit jour, Henri parvint à faire consentir la marquise à le laisser partir. Après lui avoir fait les plus tendres adieux, il ouvrit doucement la porte du cabinet, et descendit l'escalier; mais à peine avait-il fait quelques, qu'il se trouva nez à nez avec Julia. « Comment! c'est vous, monsieur? —
» Oui, Julia, c'est moi-même. — Et comment
» avez-vous fait pour sortir de l'armoire où vous

» étiez? — J'ai fait comme j'ai pu ; mais, en » vérité, ma chère Julia, je suis trop fatigué » maintenant pour pouvoir te le raconter... — » Si vous vouliez monter à ma chambre, main- » tenant que madame la marquise dort... — » Non, ma bonne amie, il est temps que je re- » tourne à mon auberge ; ce soir je te dirai tout » ce que tu veux savoir. » En disant ces mots, Henri descendit l'escalier et sortit précipitamment de l'hôtel de la marquise.

« En vérité, je n'y conçois rien, » disait en elle-même Julia ; et elle attendit avec impatience le moment de se rendre près de sa maîtresse. Vers midi, la marquise la sonna. Julia descendit en toute hâte, ne sachant si elle devait craindre ou espérer ; mais elle fut agréablement surprise de voir la marquise d'une humeur charmante, et ne l'appelant que sa chère, sa bonne Julia. Ne sachant qu'augurer d'un accueil si flatteur, Julia finit pas croire que sa maîtresse ne savait rien, et la marquise s'en tint avec elle aux caresses et aux amitiés, sans vouloir lui en dire davantage sur ce qu'elle pensait bien qu'elle devinait.

En rentrant chez lui, Henri écrivit au colo-

nel pour lui demander de l'argent, et il envoya Franck porter la lettre. Franck, qui vit sur l'adresse pour qui elle était, regarda son maître en souriant d'un air qui voulait dire : « Voilà » mes prédictions accomplies. » Mais Henri alla se jeter sur son lit, sans s'amuser à lui répondre, et Franck dit en lui-même : « Si c'est sa » destinée de perdre son argent, il n'y a pas » moyen de l'en empêcher »

Plusieurs mois s'écoulèrent de la même manière. Henri partageait son temps entre la marquise, Julia et le jeu. Le colonel lui avait envoyé l'argent qu'il avait demandé, et Henri se trouvait à même de continuer le même train de vie ; d'ailleurs la chance, qui d'abord lui avait été contraire, lui était devenue plus favorable, et il se livrait avec ardeur à une passion qui lui faisait parfois négliger la marquise et Julia.

Les choses en étaient là, lorsqu'une jeune comtesse napolitaine parut dans la société de la marquise. Henri ne put la voir sans ressentir pour elle cet amour qu'il avait déjà éprouvé pour cette dernière. De son côté, la jeune comtesse ne vit pas Henri avec indifférence ; mais

la marquise, qui était jalouse à l'excès, lut dans les yeux de Henri sa nouvelle passion, et résolut de se venger de l'infidèle.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Henri reçut un billet dans lequel on l'engageait à se rendre devant la maison de la comtesse, et qu'il serait introduit près de celle qu'il aimait. Ne doutant pas que ce billet ne fût de la comtesse elle-même, Henri, au comble de ses vœux, se prépara pour son rendez-vous, et envoya dire à la marquise, qui l'attendait ce soir-là, qu'il était indisposé et ne pourrait se rendre auprès d'elle.

L'heure du rendez-vous approchant, Henri se disposait à partir, lorsqu'on frappa plusieurs coups à sa porte. « C'est peut-être la marquise, » dit Henri à Franck, « il ne faut pas ouvrir. » Mais ces mots : « Ouvrez, ouvrez sans crainte, » prononcés d'une voix altérée, engagèrent Henri à voir qui ce pouvait être ; il ouvrit et vit Julia entrer dans son appartement.

« Vous êtes étonné de ma visite, monsieur, » dit J. lia à Henri, « mais lorsque vous en con-
» naîtrez le motif, j'espère que vous me saurez
» gré de vous l'avoir faite. — Que voulez-vous

» dire, Julia? — Je veux dire, monsieur, que
» madame la marquise connaît votre nouvelle
» passion pour cette jeune comtesse napolitaine
» qui vient depuis peu chez elle... — Comment!
» Julia .. tu peux penser?... — Ah!... mon-
» sieur, ce n'est pas moi que vous pourriez
» abuser, je sais lire dans votre cœur; mais je
» vous aime trop pour vouloir me venger lors
» même que je pourrais!... Au contraire c'est
» moi qui veux vous sauver du piége où vous
» alliez tomber. — Que veux-tu dire, Julia? —
» Vous avez reçu un billet ce matin. — Il est
» vrai. — On vous donne rendez-vous pour ce
» soir à minuit devant la maison où demeure la
» comtesse. — Mais qui donc t'a appris tout
» cela? — Eh! comment ne le saurais-je pas,
» puisque c'est madame la marquise qui vous a
» fait écrire ce billet? — La marquise! — Elle-
» même. — Et quel est son dessein? — De voir
» si vous la trahirez en allant au rendez-vous.
» — Et si j'y vais? — Elle est Italienne, c'est
» vous en dire assez. — Quoi! tu penses qu'elle
» serait capable de...? — La jalousie la rend
» furieuse contre vous, et, si vous m'en croyez,
» vous n'irez pas à ce rendez-vous. — Sois tran-

» quille, ma chère Julia, si j'y vais, je prendrai
» mes précautions. — Au surplus, je vous ai
» prévenu ; maintenant je vous laisse : votre sort
» est entre vos mains. — Adieu, ma chère Ju-
» lia, crois bien que de ma vie je n'oublierai ce
» que tu as fait pour moi. »

En disant ces mots, Henri pressa tendrement Julia contre son cœur, et elle s'éloigna précipitamment.

« C'est une bonne fille que cette Julia, » dit Franck à son maître lorsqu'elle fut partie ; « je
» n'ai pas entendu ce qu'elle vous a dit, et ce-
» pendant je suis sûr que c'est pour votre bien.
» — Franck ! — Monsieur ? — Tu vas préparer
» deux chevaux et faire nos valises... — Quoi !
» monsieur... est-ce que nous partons ?... —
» Fais ce que je te dis, et attends-moi ici ; dans
» un instant je serai de retour. — Cela suffit,
» monsieur. »

En disant ces mots Henri s'enveloppa dans son manteau et courut au rendez-vous indiqué. Il était bien aise de s'assurer par lui-même jusqu'où la marquise pousserait sa vengeance ; mais il avait eu soin de prendre sous son manteau une épée et une paire de pistolets.

Minuit venait de sonner quand Henri arriva devant la maison de la comtesse. « Je suis » peut-être venu trop tard, » dit-il en lui-même, « et le coup prémédité n'aura pas lieu. » En attendant il se promena devant la maison qui faisait le coin d'une petite rue sombre, et qui, par sa situation isolée, était bien propre à servir les desseins de la marquise.

Il attendait depuis quelques minutes, lorsqu'un homme, enveloppé dans un manteau et tenant une lanterne sourde, sortit de la petite rue et vint droit à Henri. « Vous êtes exact, » lui dit-il, « c'est bien : suivez-moi, je vais vous » conduire chez la comtesse. — Et pourquoi » n'entrons-nous pas par cette porte? » demande Henri à l'inconnu. « — C'est parce que vous » seriez vu de tout le monde; et comme il y a » une autre entrée secrète qui donne dans la » rue que vous voyez, madame la comtesse m'a » dit de vous introduire par-là. — En ce cas, » marchons, je vous suis. »

Henri eut l'air de suivre son guide sans défiance; mais il tira doucement ses pistolets de dessous son manteau, et se tint prêt à tout événement. A peine eurent-ils détourné le coin

de la rue, que deux autres hommes, sortant d'une embuscade où ils étaient cachés, fondirent à l'improviste sur Henri ; mais notre héros les reçut le pistolet au poing, et, tirant sur eux à bout portant, les étendit tous deux sans vie à ses pieds.

L'homme à la lanterne ne songea qu'à prendre la fuite en voyant tomber ses camarades. Henri courut après lui, mais son assassin connaissait mieux que lui les détours de la ville, et il échappa bientôt à ses regards. Réfléchissant qu'en voulant poursuivre celui-là il pourrait en rencontrer un plus grand nombre, Henri pensa qu'il était plus prudent de regagner son auberge, et, après bien des détours, il parvint à la retrouver.

Oh! oh! il paraît que la soirée a été chaude,» dit Franck en voyant Henri poser ses pistolets déchargés sur une table. — « Oui, mon cher » Franck : tiens, recharge mes armes. — Est-ce » que vous allez recommencer, monsieur? — » Non, mais nous allons partir. — Ah! il me » paraît que vous en avez assez... Et où allons- » nous, monsieur? à Naples? — Non, j'ai assez » de l'Italie. — Tant mieux, ma foi ; car ce pays

» m'ennuyait aussi, moi... — Nous allons en » France, à Paris, peut-être y serais-je plus heu- » reux que je ne l'ai été jusqu'à présent... et y » trouverai-je celle pour laquelle je donnerais » ma vie! — Comment! monsieur, est-ce que » vous y pensez encore? — Si j'y pense!.. ah!.. » Franck, crois-tu que ces plaisirs bruyants, que » ces passions d'un moment, qui depuis mon » départ ont occupé mon esprit, aient pu effa- » cer de mon âme le souvenir de ma chère Pau- » line?... Non ; ces femmes si séduisantes ont » rempli ma tête, troublé mes sens, mais au- » cune n'est parvenue jusqu'à mon cœur. — En » ce cas, monsieur, je vois que c'est bien de » l'amour que vous ressentez pour cette incon- » nue... — Oh!... oui!... l'amour le plus ten- » dre!... le plus sincère!... — Mais les chevaux » sont prêts, monsieur. — Que ne le disais-tu » donc!...

» Il est singulier, » disait Franck en sortant de Rome avec son maître, « que ce soit toujours » au milieu de la nuit que nous nous mettions » en voyage : ce que c'est que la destinée!...

CHAPITRE XIV.

PARIS.

Henri et Franck arrivèrent à Paris, après s'être arrêtés quelque temps à Turin et à Lyon, sans qu'il leur fût arrivé rien de remarquable.

« Ma foi, monsieur, » dit Franck à son maître en entrant dans la capitale des plaisirs et de la gaîté, « au premier abord, cette ville me » plaît beaucoup plus que toutes celles que

» nous avons parcourues. Tenez, voyez donc
» tout ce monde qui vient; c'est un mouvement
» perpétuel!... A chaque pas, je trouve des su-
» jets de curiosité ; on voudrait être triste ici
» qu'on ne le pourrait pas. Et les femmes, mon-
» sieur!.... elles sont charmantes.... Franche-
» ment, dites-moi, en avez-vous vu ailleurs qui
» aient cette tournure, cette grâce, cette élé-
» gance.... qui regardent les hommes avec un
» sourire flateur, si expressif?... Ah! monsieur,
» je suis dans l'enchantement!... — Diable!...
» Franck, tu deviens éloquent! — C'est le site
» qui m'inspire, monsieur...— Laisse-là ton site,
» et occupons-nous de trouver un hôtel où je
» puisse demeurer convenablement. »

Henri se logea dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, et le soir même de son arrivée il alla courir les spectacles et les cafés les plus fréquentés de la ville. Harassé de fatigue, il rentra à son hôtel sur les deux heures du matin. « Qu'as-tu donc, Franck? » lui demanda Henri. « T'ennuierais-tu déjà à Paris? — Oh!
» non, monsieur, ce n'est pas cela... — Eh
» bien! pourquoi donc as-tu ce soir un air si
» différent de ce matin! — Ah! monsieur, c'est

» qu'il m'est arrivé une petite aventure... —
» Une aventure!... voyons ce que c'est ; ra-
» conte-moi cela. — Je le veux bien, monsieur,
» si cela peut vous faire plaisir. Vous saurez
» donc qu'après que vous fûtes parti je me ren-
» dis au Palais-Royal, parce que l'on me dit que
» c'était l'endroit le plus curieux de la ville. J'y
» étais depuis plus d'une heure, occupé à admi-
» rer tout ce qu'il renferme, et m'extasiant de-
» vant chaque objet nouveau que je voyais, lors-
» qu'un homme très-bien mis et d'un extérieur
» fort honnête s'approcha de moi pour me de-
» mander le chemin de la rue de... d'une rue
» enfin. Ma foi, monsieur, lui répondis-je, je ne
» le connais pas plus que vous, car j'arrive dans
» cette ville, où je suis tout-à-fait étranger, »
» Vous êtes étranger, » me dit-il, « eh bien ! moi
» aussi ; et tenez, puisque le hasard me fait vous
» rencontrer, si vous le voulez, nous passerons
» la soirée ensemble. J'acceptai, n'étant pas
» fâché de trouver quelqu'un avec qui causer,
» dans une ville où je ne connaissais personne.
» Nous continuâmes donc de nous promener en
» causant, lorsque le diable, ou plutôt le sort,
» voulut qu'il vînt à parler du jeu de billard....

» Vous savez, monsieur, que c'est mon jeu favori et que j'y suis même d'une certaine force!...
» — Oh! tu me l'as déjà dit..... Eh bien! sans
» doute tu auras voulu y jouer? — Justement,
» monsieur, c'est-à-dire, c'est mon homme qui
» m'en proposa une partie, et je ne manquai
» pas d'accepter. Nous entrâmes donc dans un
» café, et nous allâmes au billard : il était occupé ; mais comme la partie était sur le
» point de finir, nous restâmes à regarder. Un
» des deux joueurs étaient beaucoup plus faible
» que l'autre, et mon étranger le plaisantait sur
» son jeu. Je parie deux louis, lui dit-il, à un
» coup, que vous ne faites pas cette bille-là
» (et la bille était assez belle); la personne paria
» et gagna. Mon homme parut piqué d'avoir
» perdu et dit qu'il prendrait sa revanche ; l'occasion se présenta bientôt, c'était à la personne qui avait gagné les deux louis à jouer.
» Elle n'avait absolument qu'à pousser un peu
» pour mettre dans la blouse une bille qui y était
» déjà à moitié : eh bien! mon homme eut l'effronterie de dire que l'autre ne le ferait pas!... Moi, je
» lui répondis qu'il la ferait. Croiriez-vous, monsieur, qu'il osa me parier vingt louis que

» non ?.... J'acceptai sur-le-champ.... J'avais
» malheureusement tout mon argent sur moi!...
» — Et tu as gagné ? — Au contraire, mon-
» sieur!.... le maladroit, qui avait déjà gagné
» un coup cent fois plus difficile, prit si bien la
» bille en sens contraire, qu'au lieu de la faire,
» il se mit lui-même dedans!... Alors, le déses-
» poir dans l'âme, je donnai tout ce que je pos-
» sédais (j'avais les vingt louis moins six francs).
» Mon gageur voulut bien me faire grâce du
» reste, et je sortis du café en maudissant le
» destin qui m'avait fait rencontrer cet étran-
» ger.

Henri ne put s'empêcher de rire de l'aventure qui était arrivé à ce pauvre Franck ; cependant il le dédommagea de sa perte; et l'engagea a être plus prudent une autre fois, et surtout à se méfier de ces prétendus étrangers, qui ne se font passer pour tels qu'afin de mieux duper les véritables.

Henri était depuis quelques jours à Paris, lorsqu'un soir, au spectacle, il se trouva placé derrière une dame qui lui parut mériter son attention; effectivement, elle était grande, bien faite, d'une tournure agréable, d'une figure

expressive, et paraissant ne pas voir avec indifférence les œillades que son voisin lui lançait. Henri, enchanté de sa nouvelle conquête, aurait bien voulu lui parler; mais elle avait avec elle un gros homme couvert de bijoux et de diamants, ayant assez l'air d'un marchand de bœufs retiré, qui paraissait aussi embarrassé de ses deux montres que de son gros ventre, et occupait à lui seul les trois quarts de la loge où était Henri. Voyant bien qu'il ne pourrait lui déclarer ses sentiments tant qu'elle aurait cet homme auprès d'elle, Henri se contenta, au sortir du spectacle, d'ordonner à Franck de suivre la voiture où elle montait, et de tâcher d'obtenir quelque renseignement sur cette dame.

Henri attendait avec impatience le retour de son valet; lorsque celui-ci arriva : « Eh bien ! » mon cher Franck, » lui dit Henri en l'apercevant, « as-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre? — Oui, monsieur, d'excellentes. — Tu » sais où demeure le dame en question? — Oui, » monsieur, dans une superbe maison sur le » boulevard des Italiens. — Bon! et as-tu ap» pris quelque autre chose? — Oui, monsieur;

» le portier de la maison est justement fort ba-
» vard, et il n'a pas fait difficulté de causer avec
» moi... — Bravo, Franck! Eh bien! cette
» dame? — C'est une danseuse de l'Opéra, mon-
» sieur. — Une danseuse de l'Opéra!... » dit en
lui-même Henri, « diable!... il y a beaucoup
» à gagner et à perdre avec ces femmes-là!.....
» — Je sais de plus, » continua Franck, « que
» le gros homme qui était avec elle est un ancien
» fourniseur qui l'entretient comme une prin-
» cesse.... parce que vous saurez, monsieur,
» que c'est le bon ton, d'entretenir une dan-
» seuse de l'Opéra... — Ah! c'est le bon ton,
» Franck? — Oui, monsieur, aussi la vôtre
» a-telle déjà eu pour amants deux princes
» russes, quatre financiers, six Anglais, dix fer-
» miers généraux, trois banquiers, et elle en est
» à son neuvième fournisseur. — Tu plaisantes,
» Franck. — Non, monsieur; je vous dis la vérité:
» c'est parce qu'elle est en vogue; c'est la
» femme à la mode, la beauté du jour; ce sont
» les propres paroles du portier. — Ah! c'est la
» femme à la mode! en ce cas, comme je veux
» suivre les modes, je tâterai de la danseuse. —
» Vous avez raison, monsieur; c'est le meilleur

» moyen de faire parler de vous. Je vous engage » cependant à ne pas la garder longtemps, car, du » train dont elle va, nous nous trouverions bien- » tôt sur la liste des réformés. Sois tranquille, » Franck; si cette femme-là m'aime, elle ne » me ruinera pas. — Ah! monsieur... chercher » de l'amour chez une danseuse, c'est trop » exiger. » Le lendemain matin, Henri écrivit un billet doux à sa belle, et le fit porter par Franck. Celui-ci revint bientôt avec une réponse de la dame, qui engageait Henri à venir prendre le café avec elle le lendemain.

« Eh bien! Franck, » dit Henri, « tu vois » que j'ai touché son cœur. — C'est possible, » monsieur. — Mais, dis-moi, t'a-t-elle fait » quelques questions? — Certainement, mon- » sieur... elle m'a demandé votre nom, vos » titres. Le comte de Framberg! a-t-elle dit » quand je vous eus nommé; et sur-le-champ » elle vous a répondu le billet que je viens de » vous remettre. — C'est une femme qui ne re- » çoit pas le premier venu!... — C'est une » femme dans le dernier genre!... »

Henri, pour passer le temps jusqu'au lendemain, recommença ses courses de la veille, et

se mit à visiter tous les endroits publics. En passant près d'une maison de jeu, le désir d'augmenter son argent, afin de faire à Paris une brillante figure, le pousse à y monter. Il pose, en tremblant, sur la rouge quelques louis qu'il s'attend bien à perdre : mais il gagne; il continue de jouer, la fortune continue de lui sourire; il voit qu'il a la veine, il joue gros jeu et enfin au bout d'une heure il sort de là avec trente mille francs de plus qu'il n'avait en entrant.

C'est pour le coup qu'il veut être à la mode et éclipser tous les élégants du jour. Il rentre à son hôtel en courant comme un fou. Franck reçoit l'ordre de louer le plus joli cabriolet, de lui envoyer tout de suite un bijoutier, un marchand de chevaux, un maître de danse: Franck, étonné, court de côté et d'autre sans savoir ce que cela veut dire, mais en rendant grâce à la destinée qui vient de faire de son maître un millionnaire.

Cependant avec trente mille francs on ne va pas loin à Paris ; le bijoutier et le marchand de chevaux lui avaient déjà vendu pour plus du double ; Henri vit bien qu'il n'était pas si riche qu'il le croyait ; mais il pensa qu'en retournant

à la roulette il pourrait gagner davantage. En attendant, il se contenta d'acheter un cheval pour son cabriolet, et une épingle en brillants pour lui; puis il renvoya ses marchands en leur promettant de les revoir bientôt.

Enfin, le lendemain arriva; Henri l'attendait avec impatience; car, quoique l'on soit riche, cela n'empêche pas de s'ennuyer. Après avoir fait une toilette recherchée, Henri monta dans son cabriolet et prit le chemin du boulevard des Italiens.

Il est près de midi; à cette heure-là, les rues de Paris sont remplies de monde, surtout dans un quartier aussi fréquenté que celui où allait Henri. Notre jeune homme, brûlant du désir d'arriver chez sa belle, faisait aller son cheval comme un fou; déjà plusieurs fois il avait manqué d'écraser quelqu'un, et il ne devait qu'à son adresse d'avoir éviter des malheurs; mais en détournant une rue, il n'aperçut pas la voiture d'un charretier, qui venait de ce côté; le charretier, suivant l'usage de ces messieurs, ne se dérange pas pour un cabriolet; Henri va choquer avec violence contre les roues de la charette; son léger équipage n'était pas de force à lutter con-

tre une pareille voiture; il tombe sur le côté, et dans sa chute renverse une vieille femme qui sortait d'une boutique où elle était allée chercher du mou pour son chat.

Les cris : au secours!... je suis morte!... et le cabriolet dans le ruisseau, attirèrent bientôt une foule immense de ces flâneurs dont Paris fourmille. « C'est une femme écrasée par un » cabriolet que conduisait un jeune homme, » dit l'un. « Ces freluquets-là n'en font pas d'au» tres... Le cabriolet est brisé pourtant. — C'est » étonnant, » dit un autre, « que cette petite » femme ait eu la force de jeter une voiture par » terre... » Et pendant que l'on discourait ainsi, le charretier avait jugé à propos de s'en aller avec sa charette, de peur qu'on ne lui fît payer les pots cassés.

Henri sortit du cabriolet, en envoyant au diable les rouliers et les badauds. Franck, qui était derrière le cabriolet, avait manqué de perdre la vie; mais il en fut quitte pour un œil poché et quelques bosses à la tête. La vieille femme, qui avait eu plus de peur que de mal, mais qui cependant voulait tirer parti de l'a-

venture, remplissait l'air de ses cris et de ses gémissements.

Henri croyait s'en retourner tranquillement chez lui, et il avait chargé Franck de relever son cabriolet, lorsque la foule qui l'entourait conseilla à la vieille de le faire aller chez le commissaire! « Chez le commissaire! » s'écria Henri; « et que voulez-vous que j'y fasse?—Ah! » ah! mon beau monsieur; vous croyez que » l'on écrase ainsi le pauvre monde, et puis » qu'il n'est plus question de rien? — Mais, im- » bécile! c'est moi qui suis la victime de tout » cela, puisque c'est mon cabriolet qui a été » brisé. — Oui dà! et cette pauvre femme que » vous avez écrasée, croyez-vous qu'il ne fau- » dra pas lui donner de quoi se faire panser?— » Si elle est tuée, que diable voulez-vous que » j'y fasse? — C'est égal, il lui faut une conso- » lation. »

Henri vit bien que pour sortir de là il fallait de l'argent. Il s'approcha de la vieille, lui mit une quinzaine de louis dans la main, et de cette manière parvint à esquiver le commissaire. « Tiens!... que c'te vieille braillarde est heu- » reuse! » dit une commère à sa voisine. « J'

» voudrions ben que pour la moitié d' la som-
» me il m'en arrivât tous les jours autant. — Il
» y a des gens qui ont du bonheur, » répondit l'autre. « C'est pourtant à son chat qu'elle doit
» cela. — Elle n'en sera pas plus riche, » dit une troisième ; « c'est une vieille joueuse, elle va
» mettre tout cet argent à la loterie. »

Henri revint chez lui crotté, fatigué, et surtout désespéré d'avoir manqué son rendez-vous. Cependant il se rhabilla, fit venir une voiture, et se hasarda à se présenter chez sa belle. Il fut agréablement surpris en apprenant qu'elle y était encore ; il ne savait pas qu'il est du bon genre de se faire attendre deux heures partout où l'on va. Henri fut reçu comme quelqu'un que l'on connaîtrait depuis longtemps. Il vit que Franck ne l'avait pas trompé, en remarquant l'élégance et la somptuosité de la demeure de la belle danseuse. Il n'avait jamais rien vu en Italie de comparable au boudoir d'une femme de l'Opéra.

L'aventure arrivée à Henri fit le sujet de l'entretien du déjeuner ; la dame en rit beaucoup, et lui promit que ce serait la nouvelle du jour. Henri était étonné de trouver autant d'usage et

d'esprit dans une femme de théâtre; mais ce qui le surprenait le plus, c'était la réserve de ses manières et les obstacles que l'on opposait à ses transports amoureux. Henri ignorait qu'une femme qui se vend est plus difficile à vaincre qu'une femme qui se donne : l'une cède au penchant de son cœur, tandis que l'autre diffère ses faveurs afin de les faire payer davantage.

Henri et sa belle étaient à converser ensemble, lorsqu'on vint avertir la dame que quelqu'un désirait lui parler. « J'avais déjà dit que » je n'y étais pour personne, » s'écria-t-elle avec impatience. On lui répond que c'est quelqu'un qui veut absolument entrer. Alors elle prie Henri de passer dans son salon pour un moment, en lui disant que c'est sa marchande de modes, et qu'elle va la renvoyer.

Henri parut consentir à s'éloigner ; mais comme, pour aller au salon, il fallait traverser un cabinet vitré qui donnait dans le boudoir de la dame, il revint sur ses pas dès qu'il fut seul, afin de s'assurer par ses yeux de ce qui se passait dans le boudoir.

Au lieu de la marchande de modes, Henri

vit entrer un jeune officier qui se jeta dans un fauteuil sans regarder la maîtresse de la maison. « Comment! c'est vous, Floricourt? » lui dit celle-ci d'un air moitié riant, moitié embarrassé. « — Oui, c'est moi; et je trouve bien étonnant que tu me fasses ainsi attendre dans ton » antichambre. — Pouvais-je soupçonner que ce » fût vous, depuis huit jours que je ne vous ai » vu? — Tu croyais, sans doute, que c'était ton » gros Mondor, et qu'il s'en irait tranquillement » dès qu'on lui aurait dit que tu n'y étais pas?.. » Mais je ne suis pas de cette pâte-là, moi; et » je me moque de tes consignes et de tes entre» teneurs! — Mais, monsieur, qu'est-ce que » c'est que ce ton-là?... Il vous appartient bien, » à vous, que j'ai comblé de bienfaits, que j'ai » rhabillé des pieds à la tête, de me dire » de pareilles sottises! Vous ne vous moquiez » pas alors de mes conquêtes..... Pourquoi » ai-je été assez bonne pour me priver de » tout pour monsieur? En vérité, les femmes » sont bien bêtes d'avoir quelquefois des fai» blesses! on n'oblige jamais que des ingrats! » — Il s'agit bien de vos dons, madame! vous » m'en avez fait un qui ne me plaît pas du tout.

» — Monsieur, quand on reçoit quelque chose » d'une femme, il faut prendre le bon comme » le mauvais. — En vérité!... eh bien! moi, je » t'apprendrai à ne plus me jouer de ces tours-» là, et je veux faire payer le médecin à celui » qui déjeunait avec toi. — Vous êtes fou, Flo-» ricourt, j'étais seule, je vous assure. — Je ne » donne pas dans ces contes-là... Puisqu'il s'est » caché, c'est que ce n'est pas un payant, et je » lui ôterai l'envie d'y revenir.

En disant cela, le jeune homme se met à regarder partout, à donner des coups de pied sous toutes les tables. Enfin il aperçoit Henri qui est resté immobile derrière la porte vitrée; il l'ouvre précipitamment, et lui donne un soufflet avant que notre héros ait eu le temps de l'éviter. Henri allait tomber sur son adversaire, lorsque la dame vint se mettre entre eux pour les séparer.

« Monsieur, » dit Henri à l'officier, « si vous » êtes homme de cœur, vous me rendrez raison » de l'insulte que vous m'avez faite. — Ah! mon-» sieur n'est pas content? » répond celui-ci en ricanant; « eh bien! je lui donnerai une leçon » plus forte. — Point de propos, monsieur, je

» ne les aime pas. Voilà mon adresse ; je vous
» attends demain chez moi, à quatre heures du
» matin. » En disant ces mots, Henri sortit sans
daigner jeter les yeux sur la femme qui était
auprès de lui.

« C'est ma faute aussi. » se dit-il à lui-même
en regagnant son hôtel, « je n'aurais pas dû al-
» ler chez cette femme-là... Mais, depuis que je
» voyage, je ne fais que des sottises!... Ah!
» mon père, si vous connaissiez la conduite de
» votre fils, combien je vous causerais de cha-
» grin! Et toi, bon Mullern, si j'avais mieux
» suivi tes conseils, je ne serais pas où j'en suis.
» Mais puisque le destin m'est toujours con-
» traire, puisque je ne retrouve pas celle qui
» aurait fait le bonheur de ma vie, je jure de
» retourner bientôt à Framberg. »

L'officier fut exact au rendez-vous, Henri prit ses armes, et, sans se dire un seul mot, ils se rendirent au bois de Boulogne. Là chacun d'eux ôta son habit; et ils s'attaquèrent avec impétuosité.

Henri était moins fort sur les armes que son adversaire ; mais il était de sang-froid. et savait parer adroitement tous ses coups. Bientôt l'offi-

cier, en voulant atteindre Henri, s'enferra dans son épée, et tomba sans vie à ses pieds. Henri retourna en courant à son hôtel; il lui semblait que l'ombre de sa malheureuse victime était attachée à ses pas. C'est une chose affreuse, en effet, de tuer un de ses semblables pour une femme que l'on méprise!... Henri faisait mille réflexions, et son âme était oppressée sous le poids du sang qu'il venait de répandre.

Franck fut effrayé en voyant son maître dans un état d'abattement qui ne lui était pas ordinaire. « Qu'avez-vous, monsieur? lui dit-il, « vous serait-il arrivé quelque malheur? — Oh! » oui, Franck!... un malheur que je ne me » pardonnerai jamais!... — Que voulez-vous, » monsieur, c'est au destin qu'il faut vous en » prendre! — Prépare tout pour notre départ, » nous quitterons Paris ce matin même. — » Puis-je savoir où nous allons, monsieur? — » Nous retournons à Framberg; il me tarde de » revoir mon père et ce bon Mullern qui m'ai- » mait tant. — Ma foi, monsieur, j'en suis en- » chanté aussi, car il n'y a rien au monde qui » vaille la maison paternelle. »

CHAPITRE XV.

UNE AVENTURE D'UN AUTRE GENRE.

—

Henri et Franck cheminaient doucement sur la route d'Allemagne ; le premier réfléchissant sur le triste fruit qu'il avait retiré de ses voyages. Que gagne-t-on en effet à parcourir le monde? la conviction du peu de ressemblance qui existe entre le bonheur réel et celui qu'enfante notre imagination. Quant à Franck, quoique moins sombre que son maître dans ses réflexions, il trouvait qu'une vie douce

et tranquille valait bien le plaisir de courir les champs, et il félicitait ceux dont la destinée est de vivre paisiblement dans les lieux qui les ont vus naître.

A quelques lieues de Strasbourg, Henri s'arrêta dans la même forêt où, quelques mois après, le colonel Framberg et Mullern trouvèrent un asile. Désirant se reposer moment sous son ombrage, il envoya Franck en avant, et lui ordonna de l'attendre à la première auberge de Strasbourg. La tranquillité du lieu semblait inviter les voyageurs au repos ; Henri, qui depuis plusieurs jours voyageait sans s'arrêter, sentit le besoin de céder un moment à la fatigue qui l'accablait. Il s'assit contre un épais buisson, ombragé d'un chêne majestueux, et le sommeil ne tarda pas à venir fermer ses paupières.

Lorsqu'il se réveilla le jour commençait à tomber; il allait se lever pour continuer sa route, quand il entendit une voix de l'autre côté du buisson où il était couché : il avança doucement la tête, et aperçut deux hommes à quelques pas de lui. Leurs figures sinistres engagèrent Henri à ne pas se montrer d'abord ;

et, comme ces deux hommes se croyaient parfaitement seuls, il entendit aisément la conversation suivante :

« Tu es donc bien sûr que c'est lui? — Oui, » monsieur, j'en suis certain; et, quoiqu'il y ait » diablement longtemps que je l'ai vu, sa figure » m'a trop frappé pour que je ne le reconnaisse » pas! D'ailleurs, j'ai pris dans l'auberge où il » était quelques renseignements sur son compte, » et je suis certain de ne pas m'être abusé. — » Et tu dis qu'il va passer par cette forêt?—Oui, » monsieur, il ne peut pas prendre d'autre che- » min, et je me suis hâté d'aller vous trouver, » afin que nous ne laissions pas échapper une » aussi belle occasion... — Que penses-tu donc, » Stoffar, que nous devons faire? — Parbleu! il » n'y a qu'un parti à prendre, c'est de s'en dé- » barrasser, afin qu'il ne nous inquiète plus. »

Ici, Henri sentit son sang bouillonner dans ses veines, et il fut prêt de se jeter sur les deux scélérats qui étaient devant lui; mais il son- » gea que ce ne serait peut-être pas le moyen de sauver leur victime, et il s'efforça de modérer son indignation. « Mais, » reprit celui qui paraissait le maître, « si nous nous contentions de

» nous saisir de sa personne et de le tenir renfermé, nous saurions par-là le forcer à nous » dire ce qu'il a fait de… — Non, monsieur, interrompit l'autre, cela ne vaudrait rien du » tout!… D'ailleurs, où l'enfermeriez-vous?… » dans votre maison?… D'un moment à l'autre » on pourrait l'y découvrir, ou bien il n'aurait » qu'à se sauver!…. Cela nous ferait de belles » affaires!… Croyez-moi, dans une circons» tance comme celle-ci, il ne faut pas employer » de demi-mesures. Une fois qu'il sera mort, » vous serez tranquille, car lui seul est à crain» dre… — Tu as raison, Stoffar, et je suis dé» cidé à… » Le bruit du pas d'un cheval interrompit la conversation. « C'est lui, monsieur, » dit un des hommes en se levant; il approche. » Préparons-nous à bien le recevoir!

Ils se placèrent tous deux derrière des arbres. Henri, de son côté, arma ses pistolets, et, rendant grâce au ciel de ce qu'il l'avait choisi pour être le défenseur d'un infortuné, se tint prêt à tout événement. Au bout de quelques minutes, il aperçut un homme à cheval s'avancer du côté où il était. Il ne faisait pas encore assez nuit pour qu'il ne pût distinguer

les traits du voyageur. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille avantageuse, et dont la figure douce, mais mélancolique, annonçait une âme oppressée sous le poids d'un profond chagrin.

Henri sentait son cœur battre avec violence à mesure que l'inconnu s'approchait de lui, et il oubliait, en contemplant ses traits, le danger qui menaçait ses jours ; mais il fut bientôt tiré de cet état par le bruit que firent les deux hommes en courant, le sabre à la main, sur le voyageur, qui, étourdi par cette brusque attaque, n'avait pas eu le temps de prendre ses armes, et allait infailliblement succomber, si Henri, aussi prompt que l'éclair, ne se fût élancé sur les assassins. Les deux hommes, effrayés par cette subite apparition, lâchent leur victime et ne songent plus qu'à la fuite. Henri tire sur eux ses deux pistolets ; l'un des deux scélérats tombe mort, l'autre n'est pas atteint et s'enfuit dans l'intérieur de la forêt.

Henri pensa qu'il serait imprudent de le poursuivre, et retourna vers celui qu'il avait sauvé. Le voyageur ne savait comment témoigner à son libérateur toute sa reconnaissance. « Vous

» ne me devez rien, monsieur, » lui répondit Henri ; « en venant à votre secours, je n'ai fait » que remplir le devoir d'un galant homme, et » je suis certain qu'à ma place vous en eussiez » fait autant. Mais, si vous m'en croyez, nous » nous hâterons de quitter cette forêt et de ga- » gner une route fréquentée, car la nuit devient » sombre, et peut-être ne serions-nous pas tou- » jours aussi heureux. — Je suis de votre avis, » monsieur, » répondit l'inconnu à Henri ; « mais, » vous êtes à pied, à ce qu'il me paraît? — Il est » vrai, j'ai envoyé mon domestique en avant » avec mon cheval, car je comptais arriver ce » soir à Strasbourg. — Eh bien! montez en » croupe derrière moi ; de cette manière, nous » serons plus tôt sortis de la forêt. » Henri accepta la proposition de l'inconnu, et ils s'éloignèrent au grand galop.

Chemin faisant, ils entrèrent dans des détails relatifs à l'événement qui venait d'avoir lieu. « Je ne croyais pas, » dit le voyageur à Henri, « que la forêt où je devais passer fût infestée » par des brigands. — Vous vous trompez, mon- » sieur, en prenant pour tels les gens qui vous » ont attaqué ; je suis certain, moi, que ce n'é-

» taient pas des voleurs. » Alors Henri raconta comment il avait tout entendu. Pendant son récit, il examina son compagnon, et s'aperçut qu'il y prêtait la plus grande attention. « Se » pourrait-il ? » s'écria le voyageur lorsque Henri eut fini de parler. « Mais, monsieur, n'avez-vous » entendu que cela ? — Pas davantage, mon- » sieur ; mais je présume que cela suffit pour » vous mettre sur la voie. — Eh bien ! monsieur, » vous vous trompez, car je vous assure que je » ne comprends rien à ce que vous venez de me » dire ; je ne me connais pas d'ennemis capa- » bles d'une pareille scélératesse. — Parbleu, » voilà qui est étonnant !... — Je n'ai jamais nui » à personne, et j'ai fait le plus de bien que j'ai » pu !... — C'est souvent en faisant le bien que » l'on s'attire la haine des méchants !... — Ah ! » vous avez raison, monsieur, et vous m'ouvrez » les yeux !... » Ici le compagnon de Henri tomba dans une profonde rêverie, et celui-ci n'osa pas se permettre de le questionner.

Nos deux voyageurs arrivèrent bientôt sur une route fréquentée, et, comme la nuit devenait noire, Henri pensa qu'il ferait bien d'attendre le lendemain pour se rendre à Stras-

bourg. Ils s'arrêtèrent devant la première auberge. « Vous allez à Strasbourg, et moi j'en » viens, » dit le voyageur à Henri ; « ainsi, puis- » que nous suivons une route opposée, je vais » vous faire mes adieux. — Quoi ! vous ne vous » arrêtez pas ici ? » lui répondit Henri. « — Non, » car il me tarde d'arriver à Paris, où j'ai une » affaire importante à terminer ; mais comme » je compte retourner bientôt à Strasbourg, j'es- » père que j'aurai le plaisir de vous y voir et de » faire une connaissance plus intime avec celui » qui m'a conservé l'existence. » Henri lui répondit qu'il ne comptait pas y faire un long séjour. « Mais, » ajouta-t-il, « comme je désire » autant que vous que nous nous retrouvions un » jour, je vous engage, si le hasard vous con- » duisait près des lieux que j'habite, à ne pas » oublier que vous avez dans Henri de Fram- » berg un ami qui s'estimerait heureux de pou- » voir encore vous être utile. — Henri de Fram- » berg ! » s'écria l'inconnu, « quoi ! vous seriez le » fils du colonel Framberg ! — Sans doute, » répondit Henri. « Pourquoi cet étonnement ? Con- » naîtriez-vous mon père ? — J'en ai beaucoup » entendu parler : le bruit de sa bravoure et de

» ses exploits est venu jusqu'à moi. — Eh bien !
» c'est une raison de plus pour venir au château,
» et je vous assure que vous y serez bien reçu. »

L'étranger remercia Henri ; le nom de Framberg l'avait jeté dans un tronble extraordinaire qui n'échappa pas aux regards de notre héros ; mais il n'osa lui demander la cause de son agitation, et ils se séparèrent en se réitérant les assurances de la plus sincère amitié.

Henri entra dans l'auberge, où il se fit donner une chambre à part; là, il réfléchit à l'aventure extraordinaire qui lui était arrivée, et à la nouvelle connaissance qu'il avait faite. Malgré la différence d'âge qui existait entre Henri et l'étranger, il se sentait porté à l'aimer comme un frère, et il regretta d'avoir oublié de lui demander son nom. Il s'endormit en faisant ces réflexions, et le lendemain de bonne heure il prit la poste et partit pour Strasbourg.

CHAPITRE XVI.

II. LA RETROUVE.

—

Henri trouva Franck qui l'attendait à l'auberge où il lui avait donné rendez-vous. Franck était inquiet de n'avoir pas vu arriver son maître la veille, et Henri lui raconta ce qui lui était arrivé.

« Vous conviendrez, monsieur, » dit Franck à Henri, « que vous ne vous attendiez guère à » une telle aventure!... Je suis sûr que celui

» que vous avez sauvé a pour vous bien de la » reconnaissance... Mais c'est égal, si sa desti- » née est d'être assassiné, il ne l'échappera pas » une autre fois. »

Henri laissa Franck et sa destinée pour aller se promener dans la ville. Depuis son aventure de la veille, ses sombres pensées s'étaient tout-à-fait dissipées, et il ne lui restait plus du souvenir de ses voyages et de ses folies que la ferme résolution de mieux se conduire à l'avenir.

Tout en faisant ses plans de sagesse, Henri s'aperçut qu'il était sorti de la ville; il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il crut entendre crier au secours derrière lui; il se retourne et aperçoit une jeune femme se débattant avec un soldat qui voulait l'entraîner malgré elle. Il court sur le militaire, qui, étant ivre, lâche sa proie en voyant venir quelqu'un, puis va offrir ses services à la jeune dame: mais comment peindre sa surprise, son ravissement, en reconnaissant sa chère Pauline dans celle qu'il vient de délivrer.

» — Quoi, c'est vous! mademoiselle!.... — » C'est vous, monsieur! » Voilà tout ce qu'ils purent se dire, tant ils étaient émus l'un et

l'autre. Henri contemplait les charmes de son amie, qui s'étaient encore développés depuis qu'il ne l'avait vue ; de son côté, Pauline ne pouvait s'empêcher de partager le trouble et le plaisir de Henri.

» — Ah! monsieur, » dit-elle enfin, « combien » je rends grâce au ciel de ce qu'il vous a en- » voyé si à propos pour me délivrer du péril que » je courais! « — Monsieur! » répondit Henri en soupirant; « monsieur!... je ne suis donc plus » Henri pour vous?... Vous m'appeliez ainsi » autrefois; le temps vous a fait oublier ces » jours heureux que je passais auprès de vous! » Ah! Pauline!... ah! mademoiselle! j'ai donc » gémi seul d'une si longue séparation!... Et, » en vous retrouvant, n'aurai-je donc pas re- » trouvé le bonheur? — Henri, que vous êtes » injuste!... mais l'on m'avait tant dit que vous » ne m'aimiez pas, que vous m'aviez oubliée!.. » Votre longue absence..... le peu d'empresse- » ment que vous avez mis à savoir où j'étais.... » — Que dites-vous, Pauline? Le ciel m'est » témoin que depuis notre séparation j'ai fait » tout ce qu'il m'était possible pour connaître » l'endroit que vous habitiez ! — Est-il bien

» vrai, Henri?... Ah!... j'ai besoin de vous
» croire! Ce que vous me dites me fait trop de
» plaisir pour que je veuille en douter. »

Nos deux amants oubliaent, en se revoyant, qu'il existât au monde autre chose que leur amour. Pauline fut la première à s'apercevoir qu'il fallait se séparer.

» — Il faut nous quitter, Henri, j'oublie au-
» près de vous que ma bonne madame Reins-
» tard m'attend, et qu'elle est peut-être inquiète
» de ma longue absence. —Où habitez-vous?
» —Dans cette maison que vous voyez là-bas à la
» porte de la ville. J'étais sortie seule pour faire
» quelques emplettes, car madame Reinstard
» est malade, et notre vieille domestique ne pou-
» vait pas la quitter. — Et votre père? — Mon
» père n'est pas à Strasbourg en ce moment;
» mais son absence ne doit pas être longue. —
» Et qu'est-ce qui m'empêche de me présenter
» chez vous? — Pas ce soir, mon ami; il est
» trop tard pour que ma bonne mère vous voie:
» demain vous viendrez, et nous aurons alors le
» temps de lui parler. »

Henri consentit avec peine à quitter sa chère

Pauline; mais l'espérance du lendemain lui fit reprendre courage. Il reconduisit celle qu'il adorait jusqu'à la porte de son habitation, et ne la quitta qu'avec la permission de la revoir bientôt.

Henri retourna à son auberge le cœur plein de son bonheur. Il ne fut plus question de retourner chez son père; sa Pauline occupait toutes ses pensées, toutes ses affections. Franck, en apprenant que son maître avait retrouvé sa maîtresse, s'écria : « Eh bien!... monsieur, c'est » bien la peine que nous courussions si loin » chercher une femme qui était si près de nous! » Mais ça était là-haut. »

Le lendemain, il faisait à peine jour, que Henri était déjà sous les fenêtres de son amante. On était au mois de novembre, il commençait à faire froid. Henri se promena sous la croisée de sa belle en attendant qu'elle fut éveillée; mais Pauline, qui probablement n'avait pas beaucoup dormi, entr'ouvrit bientôt sa jalousie. « Quoi! c'est vous, mon ami, de si bonne heure!... « — Ah! ma chère Pauline, pouvais- » je dormir loin de vous! — Je ne dormais pas » non plus; vous le voyez bien; mais c'est égal,

» il est de trop bonne heure, monsieur, il faut » vous en aller. — Ah! Pauline, vous ne m'ai- » mez donc pas? — Mais, mon ami, madame » Reinstad dort encore. — Et moi je meurs de » froid. — Vous ne pouvez cependant pas en- » trer. — Vous aimez mieux que je gèle sous » vos fenêtres!... — Méchant!... eh bien? at- » tendez, je vais descendre. »

Pauline ne tarda pas à venir lui ouvrir. Qu'elle parut jolie aux yeux de Henri! Un simple déshabillé du matin couvrait sa taille élégante; ses cheveux négligemment retroussés, venaient ombrager un front, siége de la pudeur; ses yeux, pleins d'une douce langueur, paraissaient craindre de se fixer sur ceux de son amant : tout en elle inspirait l'amour! Comment Henri aurait-il pu ne pas adorer tant de charmes? il resta immobile d'admiration devant celle qui en était l'objet; Pauline rougit de plaisir, devinant bien la cause du trouble de Henri. Quelle est la femme qui ne s'aperçoit pas du sentiment qu'elle inspire.

Pauline conduisit Henri dans un petit salon donnant sur le jardin de la maison; là ils attendirent le lever de madame Reinstard. Le

temps ne leur sembla pas long ; on a tant de choses à se dire quand on s'aime ! Henri raconta à Pauline ses voyages et toutes les aventures qui lui étaient arrivées, en glissant cependant sur celles qui n'étaient pas de nature à être entendues par son amante.

Henri aurait bien voulu savoir ce qui était arrivé à Pauline pendant son absence... où était son père... quel était le motif de son voyage, et mille autres choses qui l'aurait mis au fait de l'origine de celle qu'il aimait et de sa situation présente ; mais il n'osa pas la questionner, et il aima mieux attendre que le temps lui eût gagné sa confiance que de paraître à ses yeux curieux ou défiant.

Pauline s'aperçut enfin que l'heure était venue où celle qui lui tenait lieu de mère avait coutume de se lever pour déjeuner. Elle quitta Henri pour voler auprès de madame Reinstard, en lui promettant de revenir bientôt le chercher. Pendant son absence, celui-ci s'occupa à examiner la demeure de son amie ; tout y était de la plus grande simplicité et annonçait dans ceux qui l'habitaient plus de bon goût que de richesse. « Ah ! » dit Henri en lui-même,

« elle n'est pas heureuse, j'en suis certain, et » elle n'a pas assez de confiance en moi pour » me faire part de ses chagrins !... Mais je sau- » rai bien la forcer à m'en faire la confidence ; » j'adoucirai ses maux, et, sans blesser son or- » gueil, je trouverai le moyen de partager avec » elle des richesses qui n'ont quelque prix à mes » yeux que parce qu'elles pourront m'aider à la » rendre heureuse ! »

Ce que Henri appelait ses richesses, c'était l'argent qu'il avait gagné au jeu à Paris, et qu'on se rappelle qu'il n'avait pas eu le temps de dissiper, puisqu'il en était parti le surlendemain.

Pauline vint le tirer de ses réflexions en lui annonçant que madame Reinstard l'attendait pour déjeuner. Il suivit son amie, et trouva la bonne dame assise auprès de son feu. Henri fut vivement frappé du changement que la maladie avait opéré en elle ; la pâleur qui couvrait son visage, et sa voix presque éteinte, lui firent craindre qu'elle n'eût pas longtemps à vivre ; mais il se garda bien de communiquer à Pauline des idées qui n'auraient pu que redoubler son chagrin.

Madame Reinstard fit à Henri l'accueil le

plus flatteur, et parut charmée de le revoir. Le déjeuner se passa assez gaîment; Henri était auprès de sa Pauline; que lui fallait-il de plus pour être heureux? Quand par hasard son pied rencontrait celui de son amante, quand sa main venait à se poser sur la sienne, et qu'il pouvait lire dans les yeux de sa maîtresse le trouble qu'elle éprouvait, oh! alors, il n'aurait pas changé contre tous les biens du monde le bonheur d'être auprès de son amie! Henri obtint sans peine de madame Reinstard la permission de venir quelquefois partager sa solitude: quelquefois! cela voulait dire tous les jours; c'était bien ainsi que nos amants l'entendaient. Pauline dit à Henri que depuis son absence elle avait beaucoup négligé la musique; Henri lui proposa de lui apporter le soir même une collection des morceaux les plus nouveaux et les plus jolis; Pauline lui serra doucement la main; madame Reinstard le remercia d'avance du plaisir qu'il voulait procurer à sa chère fille, et Henri s'en alla en promettant de revenir le soir même apporter à Pauline ce qu'il lui avait promis.

Un mois s'écoula, pendant lequel Henri pas-

sait toutes ses matinées et ses soirées auprès de celle qu'il aimait. L'habitude en était si bien prise, que, lorsqu'à son heure ordinaire Henri n'était pas chez madame Reinstard, il trouvait sa Pauline dans l'inquiétude et regardant tristement à sa fenêtre si elle ne le verrait pas arriver. Henri était au comble de ses vœux; il était aimé de son amie; Pauline n'essayait plus de cacher à Henri tout l'amour qu'elle ressentait pour lui; et, quand elle l'aurait voulu, chaque mot, chaque geste ne décelait-il pas ce qui se passait dans son cœur? Madame Reinstard elle-même traitait Henri comme son fils, et ressentait pour lui la plus tendre amitié. Mais aussi Henri n'était plus ce jeune homme brusque, emporté, libertin, joueur, mavaise tête; l'amour qu'il éprouvait pour Pauline avait changé tous ses sentiments, car une passion vertueuse peut seule dompter nos autres passions.

Henri ne tarda pas cependant à s'apercevoir que sa Pauline était agitée par quelque peine secrète; madame Reinstard elle-même paraissait souvent triste et préoccupée. Henri voyait avec chagrin la santé de cette bonne dame dé-

cliner de jour en jour. Il entrevoyait pour sa Pauline mille dangers, mille embarras, si celle qui lui tenait lieu de mère venait à mourir. En vain il pressait son amante de lui avouer ses chagrins, de lui confier ses inquiétudes; Pauline évitait toujours d'aborder une question qui semblait augmenter sa doulenr.

Un jour que Henri se rendait, selon sa coutume, chez celle qu'il aimait, il fut effrayé de voir la vieille domestique lui ouvrir la porte en pleurant amèrement. « Qu'est-il donc arrivé? » s'écria-t-il aussitôt. « — Ah! monsieur, ma » bonne maîtresse est bien mal... et n'a plus, » je crois, que peu de moments à vivre. »

Henri vole aussitôt dans la chambre de la malade; il trouve sa chère Pauline noyée dans les larmes, auprès du lit de madame Reinstard. Cette dernière, quoique faible et chancelant sur le bord du tombeau, accueille Henri avec un doux sourire, et lui adresse ces paroles d'une voix presque éteinte :

« Je vous attendais avec impatience, mon » cher Henri; c'est à vous que je remets ma » fille chérie; c'est vous que je charge de la » consoler. J'ai lu dans votre âme, j'ai deviné le

» sentiment que vous éprouvez pour elle ; Pau-
» line vous paie de retour : soyez donc unis, et
» ne vous quittez jamais. »

Henri presse sa Pauline dans ses bras, en jurant de ne plus s'en séparer ; son amie n'avait pas la force de lui répondre, tant elle était accablée par la douleur. Madame Reinstard surmonta sa faiblesse, et continua en ces termes :
« Vous avez dû être étonné, mon cher Henri,
» du mystère qui semble envelopper toutes les
» actions du père de votre amie ; vous ne con-
» naissez pas cet homme vertueux !... Quand
» vous apprendrez ses malheurs, vous cesserez
» de condamner sa conduite. J'ai chargé ma
» Pauline de vous instruire de tout ; il n'est
» plus temps de vous rien cacher, et c'est en
» vous seul qu'elle doit mettre toute son espé-
» rance. »

Ici madame Reinstard, affaiblie par l'effort qu'elle venait de faire, éprouva une faiblesse qui indiquait qu'elle n'avait plus que quelques instants à vivre. Henri et Pauline l'entourèrent de leurs bras ; elle rouvrit les yeux, prit la main de sa pupille qu'elle plaça dans celle de Henri, et s'endormit du sommeil éternel.

Henri se hâta d'arracher son amie à cette scène de douleur; il la prit dans ses bras et la porta dans sa chambre. Là, il ne chercha pas à apaiser ses regrets ; mais il pleura avec elle la femme estimable qu'ils venaient de perdre : c'était la meilleure consolation qu'il pouvait lui offrir.

Lorsque quelques jours eurent un peu calmé la douleur de Pauline, Henri se hasarda à lui demander le récit qui lui était promis. Pauline consentit à ce qu'il désirait ; elle l'instruisit de la cause de l'absence de son père et des motifs qui le faisaient si souvent voyager.

D'après le récit que lui fit son amante, Henri, sachant que la longue absence de son père était la cause de son inquiétude, résolut de partir pour Paris, afin de tâcher d'y découvrir celui auquel il s'intéressait aussi vivement. Il partit donc, après avoir laissé Franck auprès de son amie pour veiller à sa sûreté, et emportant avec lui les vœux les plus ardents de Pauline pour le succès de son voyage.

Nous savons que c'est à cette époque que le colonel Framberg et Mullern arrivèrent à Stras-

bourg, espérant y découvrir Henri qui venait de partir pour Paris où ils le suivirent. Mais notre jeune homme ne fut pas heureux dans ses recherches ; il parcourut la capitale sans découvrir les traces de celui qu'il cherchait. Las enfin de tant de courses inutiles, et pressé par le désir de revoir sa Pauline, il repartit pour Strasbourg, toujours poursuivi par le colonel et Mullern, qui l'auraient infailliblement atteint sans l'accident qui leur arriva dans la forêt.

Henri trouva sa Pauline qui l'attendait avec la plus vive impatience. Elle courut au-devant de lui dès qu'elle l'aperçut. « Eh bien ! mon » ami, » lui dit-elle, « quelle nouvelle? — Au- » cune, ma bonne amie... — Quoi ! mon père... » — Je n'ai pu rien découvrir sur son sort. — » Que je suis malheureuse !... C'en est donc » fait, je ne le verrai plus !... Je n'ai plus per- » sonne sur la terre qui prenne pitié d'une mal- » heureuse orpheline !... — Que dis-tu ! » s'é- » cria Henri avec véhémence, « tu n'as plus » personne sur la terre ! Et ne suis-je pas ton » amant... ton époux ?... — Ah ! mon cher » Henri, j'ai réfléchi depuis ton absence, et j'ai

» pensé que je ne devais pas prétendre à ce
» bonheur!... Moi!... orpheline sans nom, sans
» fortune, devenir l'épouse du comte de Fram-
» berg!... Ah! je ne vois que trop la distance
» qui nous sépare!... — Est-ce bien toi que
» j'entends, Pauline?... Je puis d'un seul mot
» te prouver que tu t'abuses. Dis-moi; si le ha-
» sard t'avait fait plus riche que moi, m'aurais-
» tu pour cela abandonné?... — Mon ami, c'est
» bien différent!... — Non, Pauline, je ne serai
» pas assez orgueilleux pour préférer les riches-
» ses à la vertu et à la beauté. Tu seras mon
» épouse; la bonne madame Reinstard a béni
» nos serments, et tu n'as plus droit de t'oppo-
» ser à mon bonheur. »

Que pouvait répondre Pauline? Elle adorait Henri; elle cessa de résister à ses prières, et elle consentit enfin à devenir son épouse.

Dès que Henri eut obtenu ce consentement, il s'occupa de hâter le jour de son hymen. Il brûlait du désir de présenter sa Pauline au colonel « Dès que mon père te verra, » lui disait-il, « il ne pourra qu'approuver mon choix.
» — Mais s'il en était autrement, mon ami, s'il
» allait briser nos liens!... — Non, ma Pauline,

» tu ne connais pas mon père! il est brusque,
» mais bon, sensible. D'ailleurs il ne faut que
» te voir pour t'aimer... » Pauline souriait et
commençait à espérer.

Henri fit aussitôt les préparatifs de son mariage. Franck fut chargé de chercher un notaire et un chapelain ; et, en attendant, Henri obtint de Pauline la permission de ne plus la quitter. Il fit enlever ses effets de son hôtel, et occupa l'appartement de madame Reinstard.

Franck exécuta ponctuellement les ordres de son maître ; et, un soir que Henri était assis auprès de sa Pauline, il vint les avertir que le notaire viendrait le lendemain matin leur apporter leur contrat. Henri sauta de joie à cette nouvelle. Pauline partageait ses transports ; Franck jouissait du bonheur de son maître.

« Ma foi, monsieur, » lui dit-il. « j'étais si
» content d'avoir terminé ma commission, que
» je suis entré dans un café boire une bouteille
» de bière pour célébrer votre prochain mariage »

Henri embrassa Franck, embrassa la vieille domestique ; il aurait embrassé tout le monde

dans le délire qui le transportait. Pauline prenait part à son bonheur ; et ils se séparèrent en songeant déjà au lendemain.

Pauvres enfants!... vous allez vous livrer au sommeil, en vous forgeant mille chimères pour l'avenir! et vous ne songez pas, comme Franck, combien la destinée est bizarre, et que c'est au moment où nous y pensons le moins qu'elle nous frappe de ses plus rudes coups.

CHAPITRE VXII.

QUI S'EN SERAIT DOUTÉ?

—

Henri s'éveilla dès le point du jour : un grand plaisir rend matinal; cependant comme sa Pauline dormait encore il descendit au jardin, en attendant son réveil. Avec quelle impatience il comptait les quarts d'heure, les minutes!... Il lui semblait que le temps aurait dû doubler sa marche pour seconder ses désirs. Enfin Pauline, qui probablement n'avait pas beaucoup plus dormi que lui, vint l'engager à monter déjeuner en attendant que le notaire arrivât. Henrit la suit; il s'assied auprès d'elle; ils for-

ment ensemble leurs projets pour l'avenir; Henri lui donne déjà le nom de son épouse... on frappe fortement à la porte, c'est lui. « C'est le notaire, s'écria Henri, Franck, va lui ouvrir. » Franck court à la porte, Henri entend monter, le cœur lui bat de joie. La porte s'ouvre; il regarde... O surprise! au lieu du notaire, c'est Mullern qu'il voit entrer dans l'appartement. « Ah! ah! je » vous trouve enfin, monsieur, » dit Mullern sans faire attention à Pauline. « Sacré mille » bombes! vous faites diablement courir après » vous... — Comment! C'est toi, Mullern, » répond Henri en cherchant à se remettre. « — Oui, » monsieur, c'est moi. Oh! vous ne m'attendiez » pas, j'en suis sûr..

» — Quel est cet homme, mon ami? » dit Pauline à Henri en le prenant à part. « — C'est » un brave militaire qui m'aime beaucoup. — » Ah! ah! » dit Mullern, en se retournant et apercevant Pauline, « c'est donc là celle?... » Elle est ma foi jolie! j'en conviens!... »

Pauline devient rouge jusqu'au blanc des yeux, et Henri, qui désirait beaucoup terminer cette scène, la pria de passer un moment chez elle et de le laisser seul avec Mullern. Pauline y con-

sentit et s'éloigna, encore tout étonnée des manières de celui qu'elle voyait pour la première fois.

« Maintenant que nous sommes seuls, mon-
» sieur, » dit Mullern à Henri, « j'espère que vous
» allez m'expliquer un peu votre nouvelle con-
» duite. — Comment se porte mon père, avant
» tout? — Fort bien, fort bien, si ce n'est qu'il a
» manqué se tuer en courant après vous. — Com-
» ment donc? — Mais ce n'est pas de cela qu'il
» est question. Dites-moi, monsieur, que faites-
» vous dans cette maison ! Quelle est cette femme
» que je viens de voir tout-à-l'heure avec vous?
» — Cette femme ! c'est la mienne. — La vôtre...
» — Ou du moins à peu près, car elle le sera
» tout-à-l'heure. — Bon ! je vois qu'elle ne l'est
» pas encore ! — Prétendrais-tu y mettre obs-
» tacle, Mullern? — C'est possible, monsieur.
» — Je t'avertis alors que tu aurais fait une dé-
» marche inutile ; car rien au monde ne pourra
» m'en séparer. — Voilà une belle conduite,
» monsieur ; dites-moi, est-ce à votre âge que l'on
» doit se marier sans daigner consulter ses parents
— Mais, dis-moi, toi-même, ma Pauline n'est-
» elle pas charmante? — Ah ! pour jolie !... c'est
» vrai ! je conviens qu'elle est fort bien ; mais il

» y a de jolies femmes qui n'en sont pas meilleurs
» sujets pour ça — Garde-toi, Mullern, d'outra-
» ger celle que j'aime !... Elle est aussi vertueuse
» que belle ! — Eh bien ! quand elle serait ver-
» tueuse, ce qui est douteux, mais ce qui n'est
» pas impossible, est-ce une raison pour que
» vous épousiez la première venue !.. une femme
» dont vous ignorez la naissance ! — Tu te
» trompes, Mullern, je la connais, elle m'a tout
» appris. Je connais son père, ses malheurs !...
» — Ouais, bamboches que tout cela, monsieur.
» — Non, Mullern, ma Pauline ne connaît pas
» le mensonge ; elle m'a dit la vérité. — Eh bien !
» voyons donc ce récit merveilleux. — Je vais
» t'apprendre tout ce qu'elle m'a dit. Le père de
» ma Pauline est Français... — Français !... Le
» nom de Christiern n'est donc pas le sien ? —
» Non, mon ami, c'est un nom supposé que les
» circonstances l'avaient forcé de prendre. — Et,
» au fait, comment se nomme-t-il ? — D'Orme-
» ville. — D'Orméville ! » s'écrie Mullern, et il
reste frappé d'étonnement « — Qu'as-tu ? donc ! »
lui dit Henri. « — Ce n'est rien ; continuez, je
» vous écoute. «

Henri reprit son discours en ces termes :

« Tu sauras donc que le père de mon amie,
» étant entré au service, eut, à l'âge de vingt
» ans une querelle avec un autre officier de son
» régiment ; il se battit en duel et eût le mal-
» heur de tuer son adversaire : ce fut là la pre-
» mière cause de toutes ses infortunes. La fa-
» mille du jeune homme qu'il avait tué était ri-
» che et puissante ; d'Ormeville fut obligé de
» fuir sa patrie pour échapper à l'arrêt qui le
» condamnait à perdre la vie. Il passa en Alle-
» magne dans l'intention d'y prendre du service,
» après s'être arrêté quelque temps dans les do-
» maines du baron de Frobourg... — Du baron
» de Frobourg !... — Oui, mon ami ; il a, dit-on,
» vu ma mère... — Ah ! ah ! — Il se rendit à
» Vienne, et entra dans les troupes de l'empe-
» reur. L'armée était sur le point de se mettre
» en campagne ; d'Ormeville alla combattre les
» Russes, mais, à la première affaire, il reçut
» un coup de feu au travers du corps, et fut laissé
» pour mort sur le champ de bataille. Cepen-
» dant un homme, plus humain que les autres,
» s'aperçut qu'il respirait encore. Cet homme
» était un pauvre paysan, que le hasard avait
» conduit sur les lieux où l'on s'était battu. Il

»releva d'Ormeville et l'emporta dans sa chau-
»mière, où il parvint à le rappeler à la vie.
»D'Ormeville resta plus d'un an chez ce bon
»paysan ; ce ne fut qu'au bout de ce temps que
»ses blessures, parfaitement cicatrisées, lui per-
»mirent de chercher à regagner le corps dans
»lequel il servait ; mais, pendant sa longue ma-
»ladie, la victoire avait été peu favorable aux
»Autrichiens, et au moment où il voulut rejoin-
»dre l'armée, les Russes étaient les maîtres du
»petit village dans lequel il était caché ; en sorte
»qu'il ne pouvait essayer d'en sortir sans
»craindre d'être reconnu comme ennemi, et
»mis à mort par les Russes, qui ne faisaient
»pas de prisonniers. D'Ormeville se décida à
»attendre des circonstances plus favorables : il
»se déguisa en simple villageois, et fut obligé
»de travailler à la terre pour soutenir sa triste
»existence. C'est à cette époque qu'il fit con-
»naissance de la mère de ma chère Pauline.
»D'Ormeville n'a pas appris à sa fille ce qu'elle
»était ni comment il l'a connue ; tout ce qu'il
»lui a dit, c'est que son épouse mourut en lui
»donnant le jour. D'Ormeville éleva sa fille
»il comme put, en attendant avec impatience

» le moment de repasser en Autriche; enfin,
» le sort lui devint plus favorable les Russes furent battus. D'Ormeville rejoignit l'armée :
» sa fille cependant, était l'objet de toute sa
» sollicitude; il ne savait à qui confier ce précieux dépôt, lorsque le hasard lui fit connaître madame Reinstard. Cette bonne dame venait de perdre son fils à l'armée, et était accablée de douleur. D'Ormeville lui proposa de
» tenir lieu de mère à sa petite Pauline, qui
» avait alors quatre ans. Madame Reinstard y
» consentit avec joie; et, comme le théâtre de
» la guerre lui rappelait sans cesse la perte
» qu'elle venait de faire, elle partit avec l'enfant
» pour aller habiter une petite maison qu'elle
» avait auprès d'Offembourg, et d'Ormeville lui
» promit d'aller l'y rejoindre dès que son devoir
» le lui permettrait. Ce fut là, mon cher Mullern, dans cette jolie maison où je t'ai conduit
» une fois que ma Pauline passa sa jeunesse sous
» les yeux de madame Reinstard, qui l'aimait
» comme sa fille. D'Ormeville venait, de temps
» à autre, passer auprès d'elle le temps que lui
» laissait son état. Sa valeur lui avait fait obtenir le grade de capitaine; n'étant pas ambi-

» tieux, il ne désirait rien de plus. Tu sais, mon » cher Mullern, de quelle manière je fis la con» naisance de Pauline... — Oui, oui, je le sais, » et je voudrais que le diable m'eût étouffé le » jour où je fus assez bête pour vous laisser aller » seul!... Mais continuez. — Eh bien! mon ami, » à cette époque, d'Ormeville, tourmenté du » désir de revoir sa patrie, avait formé le projet » de rentrer en France; Pauline ne voulut pas » quitter son père, et madame Reinstard con» sentit à les accompagner. Ils partirent donc » tous trois pour Strasbourg, et vinrent se loger » dans la maison où nous sommes maintenant; » ils y vécurent assez tranquilles pendant dix» huit mois; mais, au bout de ce temps, d'Or» meville, voulant reprendre son véritable nom, » afin de pouvoir tirer sa Pauline de la solitude » dans laquelle ils vivaient, se décida à partir » pour Paris, espérant faire casser l'arrêt injuste » qui le condamnait à mort. C'est depuis son ab» sence que le hasard ou ma bonne étoile... — » Dites plutôt l'enfer!... — M'a fait découvrir » ma Pauline; notre séparation n'avait fait » qu'augmenter notre amour!... — Elle a fait là » une belle chose!... — La bonne dame Reins-

»tard a béni notre union!... — Les vieilles
» femmes font toujours des sottises! — Et nous
» nous sommes livrés, sans réserve, au penchant
» qui nous entraîne l'un vers l'autre!... Cepen-
» dant, le ciel enleva cette bonne dame qui te-
» nait lieu de mère à ma Pauline; depuis long-
» temps elle ne recevait pas de nouvelles de son
» père, et elle était dans la plus grande inquié-
» tude sur son sort. J'ai couru à Paris dans l'es-
» poir de le retrouver; mais j'ai inutilement fait
» toutes les recherches possibles! Et puisque le
» destin la prive de ce dernier appui, c'est à moi,
» mon cher Mullern, à lui en servir; je vais être
» son époux; ma Pauline m'a donné sa foi; elle
» a reçu mes serments, et je ne saurais croire
» que mon père, si bon, si sensible, puisse blâ-
» mer le choix que j'ai fait. »

Mullern resta quelque temps absorbé dans ses réflexions. Henri, étonné de ce long silence, allait lui en demander la cause, lorsque Mullern lui dit : « J'en suis fâché, mon cher Henri,
» je vais vous affliger! Mais il n'y a pas moyen
» de capituler, il faut renoncer à ce mariage! —
» Que dis-tu, Mullern?... renoncer à ce ma-
» riage!... — Oui, vous dis-je, et me suivre à

» l'instant loin de cette maison... — Et tu crois,
» Mullern, que je vais t'obéir!... — Mais je l'es-
» père — Eh bien! détrompe-toi; ce n'est pas
» un feu passager, c'est une passion véritable
» qui m'unit à ma Pauline, et aucune puissance
» sur la terre ne serait capable de m'en sépa-
» rer!... — Allons!... » dit Mullern, en lui-
même; « je vois qu'il faut lâcher le grand
» mot!... » Il s'approche de Henri en lui pre-
nant la main : « Mon cher Henri, armez-vous
» de courage, Je vois bien qu'il faut vous dévoi-
» ler un mystère que j'aurais voulu vous cacher
» à jamais!...—Que veux-tu dire?...—Pauline
» est votre sœur!... — Grand Dieu!... se pour-
» rait-il?... Mais non, tu t'abuses, Mullern, tu
» veux me tromper moi-même...— Non, mon
» cher Henri, Je vous ai dit la vérité celle que
» vous aimez est votre sœur; car le colonel
» Framberg n'est pas votre père, et c'est à d'Or-
» meville que vous devez le jour. »

Henri tombe anéanti sur une chaise, et Mullern lui raconte en détail tout ce qu'il sait sur sa naissance, et la conduite noble et généreuse du colonel Framberg. Henri écoute en silence le récit de Mullern; une douleur muette, un

abattement profond ont succédé à ses transports violents. Mullern souffre presque autant que lui de le voir dans cet état. « Allons, » lui dit-il, « soyez homme, mon cher Henri; ne » vous laissez pas abattre par les événements, » et montrez des sentiments plus dignes de celui » qui vous a élevé. Les larmes ne servent à rien » dans de telles circonstances : c'est du caractère qu'il faut. D'abord vous devez me suivre » et quitter ces lieux...—Je te suivrai, Mullern; » mais, dis-moi, que deviendra-t-elle? — Soyez » tranquille!.. je sais ce que j'ai à faire. Croyez-vous d'ailleurs que le colonel Framberg, après » vous avoir servi de père pendant dix-neuf ans, » laissera votre sœur seule dans le monde, exposée à la merci des événements!... Non, » monsieur, rendez-lui plus de justice; il vous » aime trop pour ne pas l'aimer aussi!...—Ah! » Mullern, tu ranimes mon courage!.. Mais » qui se chargera d'apprendre à ma chère Pauline... les liens qui nous unissaient!...—Qui? » eh parbleu! ce sera moi, et je vais le faire » tout de suite; car, dans ces sortes de crises, » plus on diffère, plus on envenime la blessure. » Mais, avant tout, monsieur, vous allez partir

» de la maison... — Sans la voir? — Oui, mon-
» sieur, sans la voir... Parbleu! à quoi cela vous
» avancerait-il? à augmenter votre désespoir, et
» ce n'est pas la peine... — Et où vais-je aller,
» Mullern? — N'importe où, vous y serez tou-
» jours mieux qu'ici. D'ailleurs je vais vous con-
» duire; je ne veux pas vous laisser seul dans
» cet état : ensuite je reviendrai moi-même ici,
» et, mille tonnerres! j'espère bien que dans
» deux heures tout sera arrangé. »

Mullern entraîne Henri plutôt qu'il ne le conduit hors de la maison. Henri lève les yeux sur cette demeure qui renferme ce qu'il a de plus cher au monde, et sent son cœur se briser à chaque pas qui l'éloigne de son amie. Le bon hussard le mène chez la tante de Jeanneton, et le recommande aux soins de la bonne femme; mais Henri n'était pas en état de s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui. Mullern reprend le chemin de la demeure de Pauline, en s'efforçant d'étouffer au fond de son cœur les sentiments qui l'agitaient.

Pauline attendait avec impatience le retour de Henri, qu'elle croyait toujours avec Mullern dans la maison. Un secret pressentiment sem-

blait l'avertir de ce qui se passait; et lorsqu'elle vit Mullern entrer seul dans sa chambre, elle sentit ses genoux fléchir et une pâleur mortelle couvrit son visage. Mullern s'avança lentement, ne sachant comment lui apprendre le départ de son amant. « Je viens, » lui dit-il, « vous faire » les adieux de Henri... — Que dites-vous... » monsieur? il est parti!... — Oui, mademoi- » selle.—Pour long-temps? —Je le crois. — Et » sans me voir?—Il le fallait.—Grand Dieu!... » Il ne m'aime donc plus!... » Et Pauline tombe sans connaissance dans les bras de Mullern. Le bon hussard la pose doucement sur une ottomane. Après qu'elle eut repris ses sens, ses larmes coulèrent en abondance, et elle s'écria avec le sentiment de la douleur la plus vive : « Il ne m'aime plus!..—Et si, morbleu! il vous » aime, mademoiselle!.. Et c'est justement pour » cela que je l'ai forcé à partir. — Quoi! mon- » sieur, c'est vous!... — Oui, mademoiselle : » vous me détestez, n'est-ce pas! Eh bien! vous » avez tort; je n'ai fait que mon devoir; il fal- » lait rompre votre mariage!..—Pourquoi cela, » monsieur?—Parce que, mademoiselle, il n'est » pas dans l'usage qu'un frère épouse sa sœur.

» —Que dites-vous ? Henri serait mon frère ! —
» Oui, mademoiselle ; Henri n'est pas le fils du
» colonel Framberg comme il le croyait jusqu'à
» ce moment, mais bien celui du capitaine
» d'Ormeville. »

Mullern répète à Pauline ce qu'il avait dit à Henri. Pauline l'écoute en silence, n'interrompant son récit que par ses sanglots. Quand Mullern eut achevé, il se promena à grand pas dans la chambre en jurant entre ses dents et en essuyant ses larmes. La vue de la douleur de Pauline lui fendait le cœur. « Ah ! mille
» bombes ! » disait-il par moments, « si j'étais
» pape ! comme je leur donnerais bien vite une
» dispense pour se marier !... Mais je ne le suis
» pas, ni mon colonel non plus : ainsi, morbleu !
» trève à nos pleurs, n'ayons pas le cœur comme
» une pomme cuite, et tâchons d'arranger les
» choses le mieux possible.

» Mademoiselle, » dit-il en s'approchant de Pauline, « il faut prendre votre parti ; je sais
» bien que cela n'est pas aisé, mais où serait le
» mérite de vaincre ses passions, s'il n'en coû-
» tait rien pour cela ?... — Mais, monsieur, est-
» ce que je ne le verrai plus ? — Si, mademoi-

» selle, vous le reverrez, mais lorsque le temps
» aura calmé dans vos cœurs une passion cri-
» minelle, et lorsque l'amitié aura remplacé un
» amour sans espoir. — Vous avez raison, mon-
» sieur ; il fallait nous séparer!... Mais hélas!...
» que vais-je devenir sans lui?... Je n'ai plus
» d'amis... de protecteur! — Vous vous trompez,
» mademoiselle, vous en aurez un qui vous
» tiendra lieu de tout. — Qui donc, monsieur? —
» Celui qui a élevé votre frère, qui l'aime comme
» son fils. Croyez-vous, mademoiselle, que le
» colonel Framberg vous abandonnera?... — Je
» n'irai jamais, monsieur, mendier les secours
» de personne... — Voilà un orgueil fort déplacé,
» mademoiselle, et vous allez partir tout-à-
» l'heure pour le château de Framberg. — Moi,
» monsieur? — Oui, vous, mademoiselle. — Et à
» quel titre, monsieur? — Vous l'avez donc déjà
» oublié? c'est comme sœur de Henri que vous
» irez. Croyez-vous, mademoiselle, que nous
» vous laisserons seule dans le monde, quand
» votre frère jouira de titres et de richesses qu'il
» doit partager avec vous?... Non ; c'est une
» chose décidée, vous allez partir pour le châ-
» teau ; d'ailleurs, cela rendra la tranquillité à

» votre frère. — Mais, monsieur... — Quoi, ma-
» demoiselle? — Si le colonel Framberg ne
» m'aime pas! — Oh! il vous aimera, mademoi-
» selle, j'en suis sûr. — Mais si... je ne... — Ah!
» j'entends; si vous ne l'aimez pas, vous?......
» Diable! vous seriez bien difficile!... Un hom-
» me qui a fait vingt campagnes avec honneur!
» un homme dont le nom seul faisait trembler
» les ennemis!.. Un homme, enfin, qui a élevé,
» adopté, chéri votre frère comme son enfant.
» — Ah! je l'aimerai, monsieur!... — Oui, ven-
» trebleu! vous l'aimerez, et tout ira bien, je
» vous en réponds! »

Lorsque Mullern avait pris une résolution, il fallait qu'il l'exécutât promptement; aussi engagea-t-il Pauline à faire sur-le-champ un paquet de ce qui lui était nécessaire et à se tenir prête à partir dans une heure. « Mais, mon-
» sieur, » lui dit Pauline, « et ma vieille domes-
» tique?... — Vous l'emmènerez avec vous, ma-
» demoiselle. — Mais, monsieur, je ne connais
» pas le chemin du château. — Eh! morbleu!
» mademoiselle, me prenez-vous pour un en-
» fant?... Croyez-vous que je vais vous y en-
» voyer seule?... Franck vous y conduira. —

» Franck! le domestique de... de mon frère?—
» Oui, le domestique de votre frère. Ainsi, voilà
» toutes les difficultés levées. Je vais m'occuper
» de la chaise de poste; et ce soir vous serez
» bien loin de Strasbourg. — Et bien loin de
» Henri... » pensait Pauline en regardant Mullern s'éloigner. Cependant elle trouvait un charme secret à aller habiter l'endroit où celui qu'elle aimait avait été élevé. Le château de Framberg lui aurait paru un séjour délicieux si elle y avait été avec lui.

Mullern, après avoir quitté Pauline, alla trouver Franck et lui apprit ce qu'il avait à faire. Franck, qui était devant Mullern comme un écolier devant son précepteur, lui promit de remplir fidèlement ses intentions. Mullern, après avoir retenu la chaise de poste, pensa qu'il était temps d'écrire à son colonel et de lui raconter tous les événements qui venaient de se passer. Jusqu'alors la rapidité du temps ne lui avait pas permis de le faire; il prit donc la plume et écrivit la lettre suivante :

« Mon colonel,

» J'ai enfin découvert notre jeune homme,

» et je me vante que ce n'est pas sans peine!...
» Mais il était urgent que j'arrivasse. Mille bom-
» bes! une heure plus tard, il n'était plus temps,
» et la petite était... Mais j'étais là, mon colo-
» nel, j'ai arrangé cela le mieux du monde.
» Henri sait tout, mon colonel... il sait tout ; il
» a bien fallu le lui apprendre, car la petite est
» sa sœur ; et si je ne lui avais pas tout dit, je
» vous assure, mon colonel, qu'un régiment de
» hussards ne serait pas venu à bout de les sé-
» parer. J'envoie la petite au château de Fram-
» berg, et je vais vous amener Henri ; ils sont
» tous les deux au désespoir, et pleurent de ma-
» nière à attendrir un boulet de quarante-
» huit!... Vous voyez, mon colonel, que tout
» va bien, et j'espère que vous approuverez la
» conduite que j'ai tenue. Je suis, mon colonel,
» votre fidèle soldat et serviteur,

» MULLERN. »

Mullern, après avoir cachetée cette épître courte et énergique, l'envoya au colonel Framberg, en recommandant à son messager de faire diligence et d'avertir le colonel de sa

prochaine arrivée. Cette affaire une fois terminée, il retourna vers Pauline, afin de hâter son départ.

Pauline, le cœur serré, attendait l'instant où Mullern devait l'éloigner de ce qu'elle avait de plus cher au monde ; mais notre hussard avait pris un tel ascendant sur elle, que, dès qu'elle le vit arriver, elle se leva en silence et se disposa à partir. Mullern la conduisit dans la chaise de poste avec sa vieille domestique, et lui serrant la main avec force : « Du courage ! » lui dit-il ; « quand on a autant de résignation « dans le malheur, on en reçoit tôt ou tard la » récompense. » Ensuite, se tournant vers Franck, il lui ordonna de fouetter les chevaux, et la chaise de poste s'éloigna avec rapidité.

CHAPITRE XVIII.

UN LISEUR DE ROMANS L'A DÉJA DEVINÉ.

—

« Ouf! » dit Mullern en voyant la chaise de poste emmener Pauline ; « s'il fallait souvent » conduire de pareilles intrigues, j'aimerais » mieux essuyer le feu de la mousqueterie de » mon régiment! J'espère cependant que je me » tirerai de cette affaire-ci avec honneur..... » Le plus fort est fait!... J'avais cru que le » chagrin de Henri était ce qui devait me faire » le plus de mal!...... Mais, morbleu! je vois

» bien maintenant que les larmes d'une femme
» connaissent mieux le chemin de notre cœur!
» je ne me croyais pas si sensible!... »

Tout en faisant ces réflexions, Mullern prit la route qui conduisait chez Jeanneton. Il la rencontra sur l'escalier et l'arrêta. « Eh bien!
» Jeanneton, comment va mon jeune homme?
» — Il est toujours dans le même état que
» quand tu l'as amené. — Oh!... coquin d'a-
» mour! — Dis-moi donc, Mullern, pourquoi il
» se désole ainsi? — Eh! pour une femme!....
» — Est-ce qu'elle ne l'aime pas? Elle serait
» bien difficile! — Si, parbleu! elle l'aime!...
» mais ils ne peuvent pas s'épouser. — J'en suis
» fâchée, car ce jeune homme m'intéresse... il
» paraît si sensible! — C'est moi qui l'ai formé,
» c'est mon élève. — Je t'en fais mon compli-
» ment. »

Mullern s'empressa d'aller trouver Henri. Le jeune homme paraissait absorbé dans sa douleur; mais, dès qu'il aperçut Mullern, il se leva avec vivacité et se jeta dans ses bras en versant un torrent de larmes. « Que vous êtes enfant! » lui dit ce dernier. « Allons, morbleu! tête à
» l'orage! — Où est-elle, Mullern? dis-moi, qu'en

» as-tu fait? — Elle est partie, monsieur, et elle » a montré dans cette occasion un courage au- » dessus de son sexe. Imitez-la, mon cher Hen- » ri; ne restez pas au-dessous d'un pareil mo- » dèle. Songez au chagrin que vous causeriez à » celui qui vous sert de père, en vous laissant » aller à une douleur inutile! Je ne vous parle » pas du vieux hussard qui a élevé votre en- » fance, qui vous aime comme son fils, et que » votre désespoir conduirait au tombeau. Hé- » las! votre malheureuse passion étouffe dans » votre âme tous les autres sentiments; car, » depuis que nous sommes réunis, après une » aussi longue séparation, vous ne m'avez pas » seulement serré la main! vous n'avez pas dai- » gné m'adresser le plus petit mot d'amitié!

Mullern ne put retenir les larmes qui s'échappaient de ses yeux en prononçant ces mots; Henri s'en aperçut; il se jeta à son cou; l'embrassa, le pria de lui pardonner, et lui promit d'être plus raisonnable. Mullern n'en demandait pas davantage, et la paix fut bientôt faite.

« Allons, mon cher Henri, nous allons re- » trouver mon colonel; je suis sûr qu'il nous at-

» tend avec impatience. — Mais pourquoi donc
» Mullern n'est-il pas venu à Strasbourg avec
» toi? — Parce qu'un maladroit postillon nous
» a versés dans la forêt à six lieues d'ici, et que
» mon colonel a eu le malheur de se blesser à
» une jambe. — Et où est-il maintenant?... —
» Dans une petite maison isolée au milieu de la
» forêt, chez un homme dont la figure ne me
» revient pas du tout, mais il fallait bien entrer
» quelque part!... »

Henri se rappela l'aventure qui lui était arrivée dans la même forêt, et la raconta à Mullern. « Oh! oh!... si j'avais été là, » dit ce dernier, « l'autre coquin ne se serait pas échappé! Mais » vous-vous êtes bravement conduit! et j'en suis » content! »

Mullern et Henri étant prêts à partir, quittèrent la maison de madame Tapin. Mullern eut aussi les larmes de Jeanneton à essuyer; mais il lui glissa un double louis dans la main, et lui promit de revenir la voir dès que ses affaires le lui permettraient.

Le colonel Framberg, que nous avons laissé depuis si longtemps dans la maison de M. de Monterranville, était presque guéri de sa bles-

sure, et se disposait à aller rejoindre Mullern à Strasbourg, lorsqu'il reçut de lui la lettre que le lecteur connaît déjà. On peut aisément se faire une idée de sa surprise et de son inquiétude, en apprenant des événements qui lui parurent inconcevables. Mais le style de Mullern était tellement embrouillé qu'il ne sut à quoi se fixer; et il attendit, dans la plus grande agitation, l'arrivée de ceux qui devaient mettre fin à son incertitude.

Mullern et Henri arrivèrent, le soir même, chez M. de Monterranville. Ce fut Carll qui leur ouvrit la porte. Mullern lui frappa amicalement sur l'épaule, et lui demanda si son maître, M. de Monterranville, était chez le colonel. « Pas en ce moment, répondit Carll, mon maî» tre est sorti. — Tant mieux, » dit Mullern à Henri; « profitons de la circonstance. » Ils montèrent rapidement l'escalier, et trouvèrent le colonel se promenant dans sa chambre avec agitation. Dès qu'il aperçut Henri, il lui ouvrit les bras, et Henri alla s'y précipiter.

« Je ne te ferai pas de reproches, mon cher » fils, » lui dit-il en l'embrassant, « quoique la » légèreté de ta conduite et ton peu de confiance

» en moi m'en donnent le droit; mais tu es
» malheureux, d'après ce que Mullern m'a dit,
» et je ne veux pas augmenter tes souffrances.
« — Et moi, mon colonel, » dit Mullern en s'avançant « blâmerez-vous la conduite que j'ai te-
» nue? — Non, mon ami, quoique la lettre que
» tu m'as écrite m'ait peu instruit de ce qui s'est
» passé ; mais j'espère que vous allez me don-
» ner de plus amples détails. »

Pour satisfaire à la curiosité du colonel, Henri lui raconta succinctement ce qui lui était arrivé depuis son départ du château, ainsi que l'histoire de sa chère Pauline ; et la manière dont il avait appris qu'il n'était pas son fils. « Le hasard t'a rendu maître d'un secret que je
» t'aurais caché toute ma vie, » dit le colonel ;
« tu dois donc être persuadé que jamais je ne
» cesserai de te tenir lieu de père. Quant à ta
» sœur, elle devient aussi ma fille : dès ce mo-
» ment je l'adopte, elle ne me quittera plus;
» lorsque le temps aura effacé de ton cœur et
» du sien une passion qui n'eût jamais existé si
» vous eussiez connu les liens qui vous unis-
» saient, tu viendras partager notre bonheur et
» l'augmenter encore par ta présence. Mais jus-

» que-là, il faut de nouveau que je me sépare » de toi, mon fils, pour ne pas te rapprocher » de celle que tu dois fuir!... Tu vas encore t'é- » loigner du château de Framberg pour quel- » que temps; mais cette fois Mullern t'accom- » pagnera; ce n'est qu'à lui seul que je veux » confier le soin d'un être qui m'est aussi cher! » Moi, pendant ton absence, j'essuierai les lar- » mes d'une fille que j'aime déjà et qui me con- » solera de cette nouvelle séparation. »

Henri embrassa mille fois le colonel, et lui exprima toute la reconnaissance que lui inspirait sa conduite noble et généreuse. Mullern approuva beaucoup les arrangements de son colonel, et le plan qu'il avait formé fut accueilli de chacun.

Comme la nuit s'avançait, et que le colonel, fatigué des diverses sensations qu'il avait éprouvées, avait besoin de repos, ils songèrent à se séparer, et il fut convenu que le lendemain matin ils quitteraient tous ensemble la maison des bois.

La chambre où couchait le colonel ne renfermant qu'un lit, Mullern engagea Henri à venir passer la nuit dans la sienne. Celui-ci y

consentit; et, après avoir embrassé le colonel, ils le laissèrent se livrer au repos.

En traversant un long corridor qui conduisait à l'escalier, ils aperçurent, dans le lointain un homme qui passait avec une lumière à la main. « C'est M. de Monterranville, » dit Mullern à Henri; « passons, passons, je n'aime point » cet homme-là. » Mais Henri pensa que la politesse ne lui permettait pas de passer la nuit dans sa maison sans l'avoir salué auparavant, et que d'ailleurs il lui devait des remercîments pour la généreuse hospitalité qu'il avait accordée au colonel. D'après cela, il s'avança vers lui, et Mullern le suivit en rechignant un peu et en enrageant contre les usages du monde.

M. de Monterranville s'arrêta en voyant Henri s'avancer; celui-ci l'aborda en le saluant, et allait lui adresser les remercîments qui lui étaient dus, lorsqu'en levant les yeux il reconnut dans M. de Monterranville un des deux assassins de la forêt.

La langue de Henri se glace, une pâleur subite couvre son visage; il peut à peine articuler quelques sons confus, et il entraîne Mullern, qui ne comprend pas la cause de ce trouble

violent. Quant à M. de Monterranville, il n'avait pu reconnaître Henri, puisqu'il s'était enfui au premier bruit des armes à feu; mais comme les scélérats craignent toujours de s'être trahis, M. de Monterranville, très-étonné du trouble que le jeune homme venait d'éprouver à son approche, résolut d'en connaître la cause, afin de se tenir en garde contre les événements.

Lorsque Henri fut arrivé dans la chambre de Mullern, il s'arrêta pour respirer plus librement; ensuite prenant la main de ce dernier : « Partons, mon ami, » lui dit-il d'une voix entrecoupée, « courons réveiller mon père, je ne » veux point passer la nuit dans cette maison.. » — Ah ça! morbleu! vous m'expliquerez ce » que tout cela veut dire. D'où vient ce trouble, » cette terreur? — Ah! Mullern, cette terreur » est bien naturelle... — Craindriez-vous quel» que chose? — Je ne crains rien pour moi; » mais je frémis d'horreur en pensant que je » suis chez un assassin!..... — Chez un assas» sin? — Oui, Mullern, j'ai reconnu dans ce » M. de Monterranville, un des deux hommes » de la forêt! — Se pourrait-il? mille bombes!

» Quoi ce coquin serait?... — Un de ceux qui
» voulaient faire périr l'étranger que j'ai sauvé
» de leurs mains! — Ah! triple canonnade! »
» s'écrie Mullern en mettant la main sur la poignée de son sabre, « tombons sur ce coquin-là,
» morbleu! et faisons justice de son forfait!.. »
En disant ces mots, Mullern se préparait à sortir pour exécuter son dessein; mais Henri le retint par le bras. « Arrête, Mullern, que vas-tu
» faire? — Eh! parbleu! délivrer la terre d'un
» scélérat, il en restera encore assez! — Pense
» donc que nous n'avons aucune preuve à four-
» nir de son crime!.. et que nous serions pu-
» nis nous-mêmes pour avoir voulu en faire
» justice!.... — Ah! morbleu! vous avez rai-
» son!.. ... mais comment donc faire?..... —
» Écoute, maintenant que j'ai réfléchi, je pense
» qu'il serait imprudent de faire un éclat qui ne
» nous conduirait à rien; attendons à demain,
» mon père règlera notre conduite: nous n'a-
» vons rien à craindre de cet homme; car il ne
» peut me reconnaître. et ce n'est pas à nous
» qu'il en veut. — Allons!... morbleu, puis-
» qu'il le faut, je cède à vos avis; mais j'avoue
» que ce n'est pas sans peine; car j'aurais eu

» bien du plaisir à dérouiller mon sabre sur le
» corps de ce brigand !. . »

Cette résolution prise, Mullern et Henri se jetèrent sur le lit tout habillés ; mais ils ne purent goûter un instant de sommeil, la pensée qu'ils étaient chez un meurtrier révoltaient leur âme franche et loyale.

Le lendemain, dès que le jour parut, ils pensèrent qu'ils pouvaient aller réveiller le colonel sans donner des soupçons ; mais ces précautions étaient inutiles, car Monterranville savait tout. On se rappelle que le trouble de Henri lui avait causé de l'effroi ; aussi, dès que Mullern et son compagnon furent enfermées dans leur chambre, il se rendit dans une pièce qui touchait à la leur, ouvrit une armoire, se plaça contre la cloison, et de là entendit parfaitement toute leur conversation.

On peut juger de sa terreur en sachant qu'il était reconnu ; mais la fin de leur discours le rassura un peu. Voyant qu'ils attendraient au lendemain matin pour décider ce qu'ils avaient à faire, il pensa qu'il serait prudent de ne pas attendre leur décision, et quitta promptement la maison au milieu de la nuit.

Le colonel Framberg ouvrit à ses compagnons, étonné d'être réveillé de si bon matin, mais encore plus en voyant avec quelles précautions Mullern refermait la porte de sa chambre, et l'air de mystère qui était répandu sur leurs physionomies. L'horreur et l'indignation succédèrent bientôt à la surprise, lorsqu'il sut chez qui il était depuis si longtemps. Cependant il ordonna à Mullern et à Henri de se contenir et de ne rien laisser paraître de leur agitation. « Quoi! » mon colonel, » dit Mullern, « est-ce que nous » n'assommerons pas ce coquin-là? — Non, » Mullern, notre devoir s'y oppose; songe bien » que, depuis près d'un mois, je reçois l'hospi- » talité dans cette maison; le maître est un » monstre, mais ce n'est pas à moi à armer con- » tre lui la justice; d'ailleurs, sois tranquille, » Mullern; et crois bien que s'il échappe pour » un instant à la peine qui lui est due, ce n'est que pour tomber plus tard sous le glaive des » lois. — Vous le voulez, mon colonel, j'obéis. » — Il le faut, car, dans toute autre circon- » stance, j'aurais été le premier, mes amis, à » vous engager à purger la terre de ce scélérat; » mais ne restons pas plus longtemps dans ce

» repaire du crime, il me tarde d'aller respirer » ailleurs un air qui ne soit pas souillé par le » souffle d'un brigand. »

En disant ces mots, le colonel Framberg sortit de sa chambre; Henri et Mullern le suivirent. Ils trouvèrent Carll dans la cour, et apprirent que son maître était sorti avant le jour. « Il a bien fait... » dit Mullern entre ses dents; « car, morbleu! si je l'avais vu, je n'aurais pas » été maître de mon indignation. »

Le colonel monta à cheval; Henri et Mullern en firent autant, et ils pressèrent leurs chevaux, afin de s'éloigner plus rapidement d'une maison qui leur faisait horreur.

CHAPITRE XIX.

ENCORE UN MOMENT DE GAITÉ

—

Nos trois voyageurs arrivèrent à Strasbourg et descendirent à la meilleure auberge, afin de se reposer un moment avant de se séparer encore une fois.

« Mon cher Henri, » dit le colonel Framberg à notre héros lorsqu'ils furent seuls, « je n'ai » aucun ordre à te donner pour ta conduite fu- » ture, et je me repose entièrement sur Mullern » du soin de ton bonheur. Si cependant tu te

» sens le désir d'entrer dans la carrière des ar-
» mes, dans l'espoir de trouver de plus promptes
» distractions, je ne contraindrai point ton pen-
» chant, au contraire, je te prie cependant
» lorsque tu formeras un projet quelconque, de
» m'en prévenir d'avance. »

Henri promit au colonel de ne rien faire sans l'avoir consulté. Le chagrin secret qu'il cachait au fond de son âme, et qu'il s'efforçait de dérober à ses amis, le rendait incapable de former aucun plan de conduite, ni aucun projet pour l'avenir... Un seul objet occupait sa pensée, malgré tous les efforts qu'il faisait pour l'en bannir.

Quant à Mullern, il désirait avec ardeur que son cher élève prît le parti des armes. « Ah! » disait il à Henri, « après vingt ans de repos, je re-
» verrais encore avec joie champ de bataille et les
» anciens compagnons de ma gloire. » Henri ne répondait pas, mais Mullern espérait que les fréquents tableaux militaires qu'il lui retracerait finiraient par émouvoir son âme et qu'il se rendrait à ses vœux. Dans cet espoir, il engagea Henri à prendre la route de Vienne, et celui-ci y consentit.

Le colonel Framberg fit ses adieux à Henri. Ce dernier lui demanda pourquoi il ne l'accompagnait pas à Offembourg ; mais le colonel s'en excusa sous prétexte de quelques affaires qui le retenaient encore en France.

Ce n'était pourtant pas là son motif ; mais il ne voulait pas faire part à Henri du projet qu'il avait conçu, dans la crainte que la réussite ne vînt pas couronner son entreprise. Cependant il confia son dessein à Mullern, en lui ordonnant le plus profond secret. Celui-ci le lui promit en admirant tout bas la conduite du colonel.

Henri, après avoir embrassé celui qui lui servait de père, partit, emportant le désir de le revoir bientôt, et, suivi de Mullern, prit de nouveau la route de l'Allemagne.

Nous allons laisser le colonel Framberg se disposant à se rendre à Paris pour accomplir son noble projet, et nous nous mettrons en route avec nos deux voyageurs, afin de voir de quelle manière Mullern s'y prit pour guérir Henri du chagrin qui le consumait.

Notre hussard et son élève voyageaient à cheval : « C'est la meilleure manière de trouver » des distractions, » disait Mullern à Henri ; « te-

» nez, monsieur, jetez un coup-d'œil sur ce site
» superbe qui se présente à nos regards!...
» voyez les vastes solitudes de la Forêt-Noire
» qui s'étend au loin du côté de Freudenstadt; de
» l'autre la jolie ville d'Offembourg que nous
» laissons derrière nous pour nous enfoncer dans
» cette prairie verdoyante! les oiseaux qui chan-
» tent le retour du printemps! les laboureurs
» qui reprennent lentement leurs travaux rusti-
» ques!... En vérité, monsieur, tout cela élève
» l'âme, et me donne à moi une éloquence dont
» je ne me serais jamais cru capable!... » Henri souriait en écoutant Mullern; et celui-ci, charmé de l'avoir tiré pour un instant de ses tristes réflexions, continuait son discours sur les beautés de la nature.

Tout en écoutant les descriptions de Mullern, Henri s'aperçut que, sans y faire attention, ils prenaient la route du château de Framberg. Il se garda bien de le faire remarquer à son compagnon; mais celui-ci ne tarda pas à s'en apercevoir. « Oh! oh! » dit-il en arrêtant tout-à-coup son cheval, « je vois qu'avec mes beaux discours
» je ne vous conduis pas du tout où il faut aller!
» Allons, morbleu! rebroussons chemin... —

» Pourquoi cela, mon cher Mullern? — Parce
» que, monsieur, mon intention n'est pas de
» vous conduire au château de mon colonel. —
» Ah! Mullern, j'aurais cependant bien du plai-
» sir à le revoir! — C'est possible, monsieur;
» vous le reverrez plus tard, mais maintenant ça
» ne se peut pas. — Et tu dis que tu veux me
» distraire de mon chagrin, Mullern! Crois-tu
» donc qu'il existe pour moi de plus agréables
» distractions que le plaisir que je goûterais à
» revoir ces lieux chéris où j'ai passé mon en-
» fance!... ces lieux où je recevais de toi les le-
» çons qui m'ont appris à devenir un homme!...
» ces lieux enfin que je n'ai pas vus depuis plus
» de deux ans?...

Mullern, attendri par les discours de son Henri, ne savait comment lui refuser ce qu'il lui demandait avec tant d'instance. « — Mais, » morbleu! monsieur, » dit-il enfin en prenant une voix sévère pour imposer à Henri, « ne sa-
» vez-vous pas que votre sœur est maintenant
» dans ce château, et que vous feriez une sot-
» tise en cherchant à la voir? — Eh! crois-tu
» donc, Mullern, que ce soit là mon dessein?. .
» Non; je veux seulement m'approcher du châ-

» teau, en parcourir les environs, revoir ce parc,
» ces jardins témoins de mes premiers plaisirs,
» et m'éloigner ensuite pour y revenir dans un
» temps plus heureux...

» —Mais vous pouvez rencontrer votre sœur...
» — Non, mon ami; il faudrait que le hasard
» la conduisît justement où je serai, et cela
» n'est pas à présumer... Je l'éviterai, te dis-je;
» d'ailleurs tu ne me quitteras pas. — Allons,
» vous le voulez... j'y consens... Mais mor-
» bleu à la première approche d'une femme
» songez que je vous fait partir ventre à
» terre. — Je ferai tout ce tu voudras. — Je suis
» en vérité trop complaisant. Mais la nuit
» s'avance déjà; vous conviendrez, monsieur,
» que ce n'est pas le moment de visiter le parc
» et les jardins, d'autant mieux que nous avons
» encore près de deux lieues à faire avant d'ar-
» river au château. —Eh bien! Mullern, passons
» la nuit aux environs... tiens, dans cette ferme
» que tu vois là-bas; certainement on ne nous
» refusera pas à coucher pour cette nuit, et de-
» main matin, dès que le jour paraîtra, nous
» prendrons le chemin du château... — Allons,
» soit» dit Mullern; « allons coucher à la ferme.»

Nos voyageurs approchaient de la ferme, et Mullern crut reconnaître la maison où, en cherchant une nuit son élève, il lui était arrivé une si plaisante aventure; il résolut de s'assurer si ses conjectures étaient fondées.

La nuit ne faisait que de tomber; la porte de la cour était encore ouverte; Mullern entra le premier. Chaque objet qui frappait ses regards confirmait ses soupçons; bientôt ils rencontrent le fermier occupé dans l'étable; mais il quitta sa besogne dès qu'il les aperçut, et vint au-devant d'eux en leur faisant de profondes révérences.

« — Quoi qu'désirent ces messieurs? — A » coucher, mon ami, si cela est possible, » dit Henri au fermier. « Tu vois devant toi, » dit Mullern en s'avançant, « le fils du comte de » Framberg, seigneur du château qui est à deux » lieues d'ici, et le maréchal-des-logis Mullern, » servant anciennement dans les hussards de » l'empereur, et maintenant gouverneur de » M. le comte... » Le fermier ouvrit de grands yeux en entendant tous ces titres, quoiqu'il n'y comprit pas grand'chose, et fit un tapage du diable pour appeler ses valets, afin qu'on préparât tout pour ces messieurs.

» — Holà! hé! Gros-Jean!... Pierre!... ar» rivez donc, vous autres. » Gros-Jean descendit aussitôt. « Où est donc Pierre? » dit le fermier à celui-ci. « — Dame! not' maître, je n'savons » pas! Peut-être ben qu'il aide la bourgeoise! » Mullern se rappela en effet que Pierre était le garçon chargé des travaux extraordinaires, et présuma, d'après le discours de Gros-Jean, que la bourgeoise tenait à ses anciennes habitudes.

Cependant, aux cris du fermier, dame Catherine et Pierre arrivèrent tous deux par des chemins différents, et rouges comme des écrevisses. « — Allons, not' femme, remue-toi, » dit le fermier, « et tâche de bien faire souper ces » messieurs, tandis que Pierre préparera leurs » lits. » La fermière, qui était alerte, eut bientôt servi à souper. Mullern examinait avec curiosité les appas de celle qu'il n'avait connue que dans les ténèbres; il voyait avec plaisir que la dame avait bien son mérite, et que, quoiqu'elle ne fût plus aussi jeune que Jeanneton, elle valait encore la peine qu'on montât au grenier pour elle.

Catherine conduisit les voyageurs dans une salle basse, et, tout en apprêtant leur souper, elle remarqua les œillades que Mullern lui lan-

çait en dessous. Un hussard de cinquante ans ne vaut pas un garçon de ferme de vingt ; mais quand on a le garçon de ferme sous la main tous les jours, on est bien aise de tâter en passant d'un hussard, sans préjudice du courant.

Henri, qui n'existait plus que dans l'espérance du lendemain, mangea peu et se retira dans sa chambre, afin de se livrer plus vite au sommeil ; mais Mullern, qui était bien aise de voir ce que cela deviendrait, resta à table et invita le fermier à venir boire un coup avec lui, afin de causer un moment.

Mullern, comme on sait, buvait sec. Le fermier, voulut lui tenir tête, et la conversation ne tarda pas à s'échauffer. « Savez-vous ben. » monsieur le housard, que le titre qu'vous vous » ètes donné de maréchaux-des-logis du comte » de Framberg me rappelle l'aventure qui m'est » arrivée il y a près de trois ans... Dis-donc, te » souviens-tu, not' femme, de c'coquin qui vou» lait s'faire passer aussi pour un housard?.... » — Ah! oui! oui! j'm'en souviens, » répond la » femme en souriant... « — Qu'est-ce que cette aventure-là? » demande Mullern au fermier. « Ah! pardine, j'vas vous conter ça... Figurez-

» vous qu'c'est un voleux qu'est venu frapper à
» not' porte au beau milieu d'la nuit. Ma femme
» était couchée; mes garçons dormaient; il n'y
» avait que moi qu'étions dans c'te salle, occupé
» à faire mes comptes. J'vas demander qu'est-
» ce qui frappe? Eh ben! n'a-t-il pas eu l'effron-
» terie de me répondre qu'il était maréchaux-
» d'logis, élève du comte de Framberg, enfin de
» se donner pour c'que vous êtes, quoi! — Com-
» ment! » dit la fermière à son mari, « monsieur
» porte les mêmes noms que le voleux? — Oui
» Catherine; ainsi vois comme il mentait, l'gre-
» din. »

La fermière se douta de ce qu'il en était, et un coup de genou de Mullern l'avertit qu'elle avait deviné. Le fermier, voyant combien son histoire amusait son hôte, se plaisait à l'assaisonner de tous les détails possibles. Mullern n'avait garde de l'interrompre, et se contentait de lui verser à boire à chaque minute; et la fermière, qui prévoyait où cela aboutirait, reprochait à son mari d'être plus sobre qu'à son ordinaire et de ne pas faire honneur à leur hôte en se tenant sur la réserve.

En voulant tenir tête au hussard, le fermier

ne fut bientôt plus en état de voir ce qui se passait autour de lui ; il ronfla de manière à faire croire qu'il n'était pas près de se réveiller. Mullern saisit l'instant favorable pour donner un baiser militaire à dame Catherine, et je ne sais pas si la présence du mari l'eût arrêté dans ses entreprises. Mais la fermière, en ayant l'air de se défendre, se sauva dans sa chambre, sans lumière, de peur d'être rencontrée par Pierre, et le hussard l'y suivit sans qu'elle appelât du secours.

Au point du jour, Mullern sortit de chez sa belle, et vint s'asseoir auprès du fermier, qui ronflait encore. La fatigue ne tarda pas à lui fermer les yeux et à lui faire tenir compagnie à son hôte.

Henri, qui attendait avec impatience le moment où il reverrait le château de Framberg, se leva dès qu'il aperçut le soleil éclairer l'horizon. « Où est Mullern? » demanda-t-il à un garçon de ferme qu'il trouva dans la cour. « — Oh! monsieur... il ronfle d'une bonne » manière!... à côté de not' bourgeois. — Quoi! » il dort encore? — Oui, monsieur.... Dame! » c'est qu'il paraît qu'ils ont bien soupé hier. —

» Je ne veux pas le réveiller. Vous lui direz,
» mon ami, qu'il vienne me rejoindre au châ-
» teau. — Cela suffit, monsieur. »

Henri, qui était bien aise que le hasard lui permît de courir au gré de ses desirs, monta à cheval aussitôt, et s'empressa de faire route pour le château. A mesure qu'il approchait de ces lieux où il avait passé les plus heureux instants de sa vie, il sentait son cœur battre délicieusement; un sentiment nouveau agitait son âme; et son coursier, semblant deviner les sentiments de son maître, ralentissait son pas, afin de le faire jouir plus longtemps de ce moment de bonheur.

Arrivé à la grille du parc, Henri attache son cheval à un arbre, et entre doucement dans l'enceinte de ses premiers plaisirs. Avec quelle joie il revoit chaque bosquet, chaque allée, qui lui rappelle un temps où il faisait consister son bonheur à bouleverser les couches et à arracher les jeunes plants du jardinier!... Qu'ils sont doux les souvenirs de notre enfance!.... Mais pourquoi portent-ils avec eux une secrète mélancolie?... C'est parce que l'on sait que le temps que l'on regrette ne renaîtra jamais.

Au détour d'une allée, Henri se trouva nez à nez avec le jardinier. Le bon homme reconnut son jeune maître, et se mit à pousser des cris de joie. « Silence! » lui dit Henri, « je ne veux pas » que les habitants du château soient instruits » de mon arrivée. — Ah! c'est différent, mon- » sieur ; alors je m' taisons. — Où est ton fils? » — Franck, monsieur! il est dans le château, » à c' que j' présume. — Eh bien! va le cher- » cher, et dis-lui que je l'attends ici. — Oui, » monsieur, j'y vas. — Mais songe à être dis- » cret avec tous les autres domestiques!.... — » Soyez tranquille, monsieur, j' vous répondons » d' moi. »

Le jardinier court exécuter sa commission, et Henri attend avec impatience l'arrivée de Franck. Il a tant de choses à lui demander! tant de questions à lui faire! sa seule crainte est que Mullern ne vienne, par sa présence, déranger tous ses projets; mais il voit enfin accourir Franck, et vole au-devant de lui.

« Ah! te voilà, mon pauvre Franck!.... Que » j'éprouve de plaisir à te revoir!—Et moi aussi, » monsieur! j'avoue que je ne m'y attendais » pas ; mais la destinée est si bizarre! .. Il s'est

» passé tant de choses depuis que nous ne nous » sommes vus !... — Tu as raison, Franck, et » j'attends de toi le récit de tout ce qui vous est » arrivé. — Volontiers, monsieur, » dit Franck en soupirant. Henri remarque ce soupir ; il s'aperçoit que Franck a l'air triste, contraint. « Grand » Dieu ! » s'écrie-t-il, « qu'as-tu donc à m'an- » noncer, Franck ? Serait-il arrivé quelque chose » à ma Pauline... à ma sœur?... — Il ne lui est » rien arrivé positivement, monsieur, et cepen- » dant... — Eh bien ! cependant... — Dans ce » moment... — Dans ce moment... — C'est... » que... elle... — Elle... Mais parle donc, bour- » reau : tu me fais mourir d'impatience. — » Dame, monsieur, c'est que je n'ose pas vous » dire... — Parle, ne me cache rien ; je te l'or- » donne. — Eh bien ! monsieur, mam'selle Pau- » line est très-malade, et dans ce moment même » on craint pour ses jours. — Grand Dieu ! » s'écrie Henri avec l'accent du désespoir ; « ah ! je » cours .. je vole... — Arrêtez, monsieur, » dit Franck en le retenant par son habit, « à moins » que vous ne vouliez la tuer tout de suite ; car » dans l'état où elle est l'émotion que lui cau- » serait votre présence inattendue ne manque-

» rait pas de la conduire au tombeau. — Ah!
» Franck, je ne pourrai donc pas la voir? — Si
» fait, monsieur, vous la verrez; mais lorsqu'elle
» pourra supporter votre visite, et que je l'aurai
» prévenue de votre retour. — Mais apprends-
» moi donc pourquoi je la retrouve en cet état?
» — Volontiers, monsieur, ça ne sera pas long.
» Quand nous quittâmes Strasbourg, mam'selle
» Pauline montrait une fermeté, une résigna-
» tion qui m'étonnaient moi-même; car je me
» doutais de ce qu'elle souffrait au fond de son
» cœur; mais la présence et les discours de Mul-
» lern lui avaient donné alors un courage qui
» ne pouvait toujours durer; notre voyage fut
» bien triste, comme vous pouvez le croire. En
» vain, je cherchai à la distraire en lui adressant
» la parole, elle gardait le plus profond silence.
» Cependant, quand nous approchâmes du châ-
» teau de Framberg, elle parut agitée d'un sen-
» timent nouveau; elle me demanda si c'était
» là que vous étiez né, s'il y avait beaucoup
» d'habitants au château, si monsieur le colo-
» nel y était. Quand elle sut qu'il n'y était pas,
» elle parut plus rassurée et entra dans le châ-
» teau d'un air assez tranquille. Je lui fis don-

» ner, suivant les ordres de Mullern, un des ap-
» partements les plus agréables ; je la conduisis
» dans le parc, dans les jardins ; enfin je lui fis
» voir tout ce qu'il y avait de beau dans le châ-
» teau. Elle me remerciait de ce qu'elle appelait
» ma complaisance, avec ce sourire si doux que
» vous lui connaissez ; mais tous ces soins n'ont
» pu empêcher que, le lendemain de son arri-
» vée, elle ne tombât malade. Depuis ce jour,
» cela va de pire en pire, et, depuis hier sur-
» tout, elle est dans un délire effrayant... —
» Dans le délire!.... Grand Dieu!... » s'écrie
Henri, « donne-moi la force de supporter tant
» de maux... Mais, dis-moi, Franck, prononce-
» t-elle alors quelques mots? — Parbleu, je le
» crois bien !... Tantôt c'est vous qu'elle ap-
» pelle à grands cris, en vous nommant son
» époux ou bien son frère ; tantôt c'est son père
» qui est l'objet de ses craintes et de ses vœux ;
» mais le plus souvent c'est vous, monsieur,
» qu'elle demande avec instance, et d'une ma-
» nière si triste, que ça fait mal à voir... »

Henri, accablé par le récit de Franck, reste un instant sans pouvoir proférer une seule parole ; mais, au bout de quelques minutes, il se

lève avec précipitation de dessus le banc de gazon où il était assis, et court de toutes ses forces vers le château. « Au nom du ciel! arrê- » tez, » lui dit Franck en courant après lui et le retenant par son habit. « Laisse-moi, Franck, » laisse-moi, te dis-je, il faut que je la voie, je » le veux. — Eh! mille tonnerres! vous ne la » verrez pas, » dit une voix rude qui fit tourner la tête à Henri, et il aperçut Mullern qui lui barrait le passage et ne paraissait pas d'humeur à lui céder.

CHAPITRE XX.

L'AMOUR NE CONDUIT PAS TOUJOURS AU BIEN.

—

En se réveillant, le fermier ne fut pas étonné de voir Mullern endormi à côté de lui ; mais quand celui-ci ouvrit les yeux, et qu'il apprit que Henri était parti, il jura entre ses dents de ce qu'à son âge les femmes lui faisaient encore faire des sottises et oublier son devoir, puis se prépara à courir sur les traces de son élève.

« Dame !... » disait le fermier, « c'n'est pas

» étonnant que vous ayez dormi si longtemps ;
» j'avions bu sec hier soir. — C'est vrai, » répondit Mullern ; « mais aussi vous avez du vin
» qui porte diablement à la tête. » La fermière descendit, et Mullern, craignant que sa vue ne vînt encore lui mettre le diable au corps, s'empressa de monter à cheval. Le fermier l'engagea à venir souvent trinquer avec lui, et la fermière joignit ses instances à celles de son mari.

Mullern arriva au château peu de temps après Henri, et il se disposait déjà à aller le chercher dans les environs, lorsqu'il l'aperçut venir de son côté. En entendant les dernières paroles de Henri, il se douta de ce dont il s'agissait, sans pourtant connaître la cause de son désespoir.

« Où allez-vous, monsieur? » dit-il à Henri en l'arrêtant. « — Au château, Mullern — Pour-
» quoi faire? — Pour la voir. — Vous n'irez pas,
» vous dis-je. — Ah! mon ami, elle est mou-
» rante!... — Mourante!... c'est un peu fort.
» Est-ce vrai, Franck? — Oui, monsieur Mullern,
» c'est la vérité. — Je vais m'en assurer par
» moi-même ; mais il est inutile que vous me
» suiviez. Si elle est telle que vous me le dites,

» vous ne pourrez la reppeler à la vie ; si elle » est moins mal, au contraire, votre vue renou- » vellera son chagrin, sans y apporter de soula- » gement. — Ah ! Mullern, laisse-moi te suivre ! » — Monsieur, vous oubliez que c'est de votre » sœur qu'il s'agit, et que votre conduite n'est » pas telle qu'elle devrait être !... — Malgré tou- » tes les remontrances, je ne m'éloignerai de ce » château que lorsque je serai certain de son » sort. — Hum ! » dit Mullern en lui-même, « il » faut rompre cet amour-là à quelque prix que » ce soit. Allez m'attendre chez le jardinier au » bout du parc, » dit-il à Henri ; « j'irai vous y » retrouver et vous apprendre ce que vous vou- » lez savoir à toute force. »

Henri n'osa résister, et suivit Franck, qui le conduisit à la maisonnette de son père, située à l'autre extrémité des jardins et assez éloignée du château. Quant à Mullern, il regarda aller Henri, se repentant de la faiblesse qu'il avait eue de le laisser venir au château de Framberg, et cherchant dans sa tête par quel moyen il pourrait l'en arracher.

Henri attendait le retour de Mullern dans une anxiété difficile à décrire ; cependant les

heures s'écoulaient, et le hussard ne revenait pas!... Henri, voyant la nuit s'approcher, ne put résister à son inquiétude ; il envoya Franck au château afin de savoir la cause de ce retard.

Franck venait de partir, lorsque Henri vit quelqu'un s'approcher de l'endroit où il était. Malgré l'obscurité, il crut reconnaître Mullern et vola à sa rencontre. Il ne se trompait pas, c'était notre hussard. « Eh bien! Mullern, » lui dit Henri en le reconnaissant, « qu'as-tu » donc fait si longtemps au château ?—Rien! » répondit Mullern d'une voix sombre, en continuant à marcher vers la maison du jardinier. « — Au nom du ciel, instruis-moi de ce qui » s'est passé! Dans quel état as-tu laissé Pau- » line?...—Elle n'a plus rien à craindre... — » Que veux-tu dire ? Parle, ton silence me glace » d'effroi! — Vous le voulez... Eh bien! armez- » vous de courage, votre sœur... votre sœur... » n'est plus... »

Henri n'en entendit pas davantage : il tomba privé de sentiment. « Allons, la crise est forte, » dit Mullern, « mais elle en durera moins!... » et il s'occupa du soin de rappeler Henri à la

vie. Aidé du jardinier, qui accourut à ses cris, il le trasnporta dans la maisonnette et le mit au lit. Le jeune homme ne rouvrit les yeux que pour retomber dans un état plus alarmant que celui d'où il sortait; une fièvre ardente s'était emparé de ses sens; un délire effrayant avait remplacé sa raison; il ne voyait, ne reconnaissait plus personne. Mullern, effrayé de l'état de Henri, se cognait la tête, s'arrachait les cheveux, et paraissait s'attribuer à lui seul la cause du mal qui accablait son cher élève.

Notre héros resta cinq jours dans cet état, et Mullern passa tout ce temps près de son lit. Enfin la nature, plus forte que le mal, rappela Henri à l'existence; et le sixième jour il recouvra sa raison, et avec elle un peu plus de tranquillité.

« Ouf!... voilà la crise passée!... » dit Mullern en voyant Henri plus calme. « Ma foi! » elle a été rude; et si vous aviez succombé, je » n'avais d'autre parti à prendre que d'aller tenir compagnie aux grenouilles qui sont dans » les fossés du château! Mais vous revenez à la » vie, et je me sens soulagé d'un boulet de » trente-six que j'avais là sur la poitrine. — Mon

» pauvre Mullern, » dit Henri en souriant, « com-
» bien je te cause de chagrin !... — Recouvrez
» la santé, le courage surtout, et je serai payé
» de mes peines » Henri promit tout, et Mul-
» lern l'embrassa en pleurant de joie.

Henri fut encore quinze jours sans pouvoir quitter le lit. Mullern ne perdait pas de vue son élève ; mais Henri demandait quelquefois où était Franck, et pourquoi il ne le voyait jamais auprès de lui. « J'ai dit à Franck d'aller
» nous chercher une bonne voiture pour nous
» emmener quand vous serez en état de partir ;
» voilà pourquoi vous ne le voyez pas ici. D'ail-
» leurs, est-ce que vous n'êtes pas satisfait de
» mes soins, que vous demandez votre domes-
» tique ? — Que tu es injuste, mon cher Mul-
» lern ! Si je demande Franck, c'est afin que tu
» puisses à ton tour prendre le repos dont tu as
» besoin. — Soyez tranquille ; mon repos, à
» moi, c'est votre santé ; et je ne serai plus ma-
» lade quand vous vous porterez bien. — Bon
» Mullern !... »

Lorsque Henri fut en état de sortir un peu, Mullern le conduisit dans la campagne, par une petite porte qui était à deux pas de la mai-

son du jardinier. « Pourquoi sortons-nous du » château ? » disait Henri à Mullern. « — Parce » que la vue de la campagne vous distraira plus » que celle d'un parc que vous avez parcouru » cent fois. — Mais, Mullern, je l'aurais revu » avec tant de plaisir !... — Non, monsieur, ce- » la vous aurait affecté, et vous n'irez pas. » Henri n'osait résister ; mais cependant il sentait au fond de son cœur le plus vif désir de revoir les lieux qu'il allait quitter de nouveau, et peut-être pour bien longtemps.

Lorsque Mullern crut voir que Henri était assez fort pour se remettre en voyage, il lui annonça que dans deux jours ils quitteraient le château. « Franck est donc de retour ? » dit Henri « — Oui, et la chaise de poste nous at- » tendra devant la petite porte qui est ici près » et qui donne sur la grande route. — Quoi ! » nous ne sortirons pas par le château ? — Vous » voyez bien que cela est inutile. » Henri n'osa répliquer ; mais il se promit bien de ne pas partir sans avoir visité pour la dernière fois l'asile de son enfance.

La veille du jour fixé pour leur départ, Mullern, qui était accablé par la fatigue, engagea

Henri à se coucher de bonne heure, afin d'être plus tôt éveillé le lendemain matin. Henri, qui avait déjà son projet en tête, feignit de consentir au désir de Mullern. Notre hussard se coucha et ne tarda pas à s'endormir profondément. Lorsque Henri fut certain qu'il ne songeait plus à lui, il se leva avec précaution, sortit doucement de la chaumière et prit le chemin du château.

La soirée était superbe ; un clair de lune magnifique répandait sur toute la nature une teinte bleuâtre, et l'œil, en se fixant sur un bosquet, sur un arbrisseau, croyait distinguer une ombre immobile, une figure bizarre. C'est alors que mille objets frappent notre vue, troublent notre imagination, et ne sont pourtant produits que par le reflet de l'astre de la nuit. Henri marchait d'un pas tremblant ; son esprit, affaibli par la maladie, enfantait mille visions ; à chaque objet qu'il rencontrait, son cœur battait avec force ; un secret pressentiment semblait l'avertir que quelque chose d'extraordinaire allait s'offrir à sa vue

Il parvint enfin dans la partie des jardins qui était tout près du château. Ne pouvant plus

maîtriser son agitation, il entre dans un bosquet pour s'asseoir un moment et reprendre un peu de calme... Mais quelque chose frappe ses regards : sur le banc où il veut se reposer, il distingue une ombre blanche qui paraît immobile et ne s'aperçoit pas de sa présence. Henri ne peut commander à son émotion, il est forcé de s'appuyer contre un arbre ; il cherche à surmonter sa faiblesse... Mais l'ombre se lève, s'avance lentement vers lui ; un rayon de la lune donne sur sa figure ; il la reconnaît. « Ombre de ma Pauline !... » s'écrie-t-il en tombant à genoux devant elle, « aurais-tu quitté » le séjour céleste pour venir visiter celui qui ne » peut désormais être heureux sur une terre que » tu n'habites plus avec lui !...

« Henri !... » dit une voix faible, et Pauline (car c'était elle) tombe sans connaissance devant son amant. « Grand Dieu ! » s'écrie Henri, « est-ce une illusion?... Mais non, c'est bien » elle ! c'est ma Pauline ! Le ciel, touché de » mon désespoir, me l'a rendue pour ne plus » m'en séparer. »

Henri s'empresse de secourir son amante ; Pauline rouvre les yeux, elle reconnaît Henri,

elle lui sourit tendrement, elle est dans les bras de celui dont elle s'est crue séparée pour toujours : Henri, au comble de la joie, la presse contre son cœur, la couvre de baisers ; Pauline, loin de repousser ses transports, se livre à toute sa tendresse, et ils oublient tous deux les liens qui les unissent pour ne plus songer qu'à l'amour qui les égare et les entraîne dans l'abîme qu'ils n'ont pas eu la force d'éviter.

Le repentir suivit de près la faute ; mais cette faute-là n'était pas de celles qu'un amant fait oublier par de nouvelles caresses !... Henri, effrayé de l'énormité de son crime, n'ose plus lever les yeux sur celle dont il a causé la perte. Pauline pleure, gémit, et reste privée de sentiment sur le gazon témoin de sa défaite. Henri ne songe pas à secourir celle qu'il a mise dans cet état ; il fuit avec rapidité le fatal bosquet, s'enfonce dans le parc, gagne la campagne, et disparaît du château avant que le soleil vienne éclairer son forfait.

Pauvre Pauline ! qui donc viendra sécher tes larmes... calmer ton désespoir ?... Il te quitte, celui qui seul pourrait alléger tes souffrances ! il te quitte en jurant de ne te revoir jamais !...

Mais le ciel prendra pitié de tes maux... il t'enverra un ami, un consolateur, dans le moment où tu murmures contre la Providence et contre la rigueur de ta destinée.

Avant tout, il est bon d'expliquer au lecteur comment Pauline, qui passait pour morte, s'était trouvée avec Henri dans le bosquet.

Nous avons vu combien Mullern fut contrarié de ce que Henri ne voulait pas s'éloigner du château pendant la maladie de sa sœur. Le bon hussard vit bien que le jeune homme conservait toujours dans le fond de son cœur une passion qui devait faire le malheur du reste de sa vie, et il résolut de l'éteindre par quelque moyen violent. En apprenant la maladie de Pauline, il lui vint aussitôt dans l'idée de la faire passer pour morte. Il se rendit donc auprès de la jeune malade pour s'assurer d'abord de sa situation ; il trouva Pauline fort mal, et pensa que ce qu'il avait imaginé comme un mensonge pourrait bien devenir la vérité. Néanmoins, il ne voulut pas attendre l'événement, et le soir même il se rendit auprès de Henri. Nous savons comment il mit son projet à exécution. Cependant, malgré la douleur qu'il

s'attendait à voir éclater, il ne croyait pas que sa ruse produirait un effet si violent; et lorsqu'il vit son cher Henri aux portes du tombeau, il se repentit du moyen qu'il avait employé pour le guérir de son amour. Enfin Henri recouvra la santé, et Mullern commença à respirer. Pendant la maladie de Henri, Mullern avait appris par Franck que Pauline était presque entièrement rétablie; mais comme la crise était passée, il ne voulut pas instruire Henri de cette nouvelle, et résolut de l'entretenir dans une erreur qui devait lui rendre le repos. Voilà pourquoi il eut soin d'éloigner Franck de son maître et d'empêcher Henri de se promener dans le château.

Le projet de Mullern était bien conçu, mais le destin ne permit pas qu'il reçut son exécution. Pauline, qui depuis quelques jours allait prendre l'air dans les jardins du château, attirée par la beauté de la soirée, était allée s'asseoir sous un bosquet touffu, et avait oublié, dans ses réflexions, que l'heure de se retirer était passée depuis longtemps. Nous avons vu comment le diable s'y prit pour réunir les deux

amants et pour renverser en une minute tous les plans de notre hussard.

Mais Mullern ne pouvait pas toujours dormir; le souvenir du voyage qu'ils vont entreprendre l'éveille à la pointe du jour; il se lève, il s'habille, et court au lit de Henri pour savoir s'il a bien passé la nuit. Quel est son étonnement... son inquiétude... en ne voyant plus Henri dans la chaumière!... « Allons, » dit-il, « mon jeune » homme a encore fait des siennes! Ne perdons » pas de temps et mettons-nous vite sur ses tra- » ces!... » Et déjà Mullern est dans le parc, qu'il parcourt dans tous les sens; enfin le hasard le conduit dans le bosquet fatal; il croit de loin distinguer quelque chose; il approche, et voit Pauline étendue sur la terre et privée de sentiment.

Notre hussard ne s'amuse pas à faire des conjectures. « Le diable s'en mêle, » dit-il; « ils » se sont vus, parlés, et l'action a été chaude, à » ce qu'il me paraît. Mais où est donc mon » élève?... » En attendant, Mullern charge Pauline sur ses épaules, et prend le chemin du château. Tout le monde dormait encore; mais au tapage qu'il fait, on est bientôt sur pied;

les domestiques viennent en chemise savoir ce qu'il y a de nouveau. « Allons, mille bombes! » mes amis, il faut vous mettre tous en campa- » gne, et sur-le-champ. Votre jeune maître a le » diable au corps; je vois bien qu'il est inutile » de vous le cacher plus longtemps; courez sur » ses traces; que chacun se mette en route, et » qu'on le ramène, fût-il au bout du monde. » J'irai bientôt moi-même me joindre à vous. » En finissant ces paroles, Mullern les pousse les uns sur les autres dans la campagne; quelques-uns veulent faire les mutins, et observent qu'ils ne peuvent s'éloigner en chemise; mais Mullern les met à la porte à coup de pied dans le derrière, et personne ne résiste à ce dernier argument.

Après avoir mis ses ambassadeurs en campagne, Mullern s'empressa de retourner auprès de Pauline et de lui prodiguer tous les secours que réclamait sa situation. Après bien des peines, il parvint à lui faire ouvrir les yeux. Henri fut le premier mot qu'elle prononça; ensuite elle aperçut avec étonnement Mullern à ses côtés. « Oui, je vois bien que vous êtes surprise de » me voir, » lui dit notre hussard, « et je vous

» assure que, de mon côté, j'aimerais autant » être à cent lieues de vous!... Mais enfin!... » Franck avait bien raison de dire qu'il y a une » destinée!... »

Pauline ne comprit pas grand'chose à ce discours; mais Mullern lui expliqua ce qu'il voulait dire, et la manière dont il l'avait trouvée dans le bosquet. « Et Henri, qu'est-il devenu? » demanda Pauline. « — Il aura craint mes re» montrances, et il a pris la fuite!... Il doit pour» tant savoir que, malgré mon air sévère, je » n'ai pas un cœur de rocher!... Mais Mullern » ne se doutait pas encore de l'énormité de la » faute de Henri.

Après avoir essayé de consoler Pauline, il la laissa dans son appartement pour aller à la recherche du fugitif. Pauline, lorsqu'elle fut seule, donna un libre cours à ses larmes; elle craignait et désirait en même temps que Mullern parvînt à ramener Henri. Quelquefois la raison et le devoir lui faisaient appréhender son retour; mais l'amour, plus fort que tous les aisonnements reprenait toujours le dessus et finissait par l'emporter.

Cependant Mullern et tous les domestiques

revinrent au château sans apporter aucune nouvelle de Henri. Le lendemain, mêmes perquisitions, sans avoir plus de succès. Les jours, les semaines s'écoulèrent, et Henri ne revint pas!... Mullern ne perdit pas courage, et faisait quelquefois des absences de huit jours, dans l'espérance d'être plus heureux; mais lorsque deux mois furent écoulés, il commença à perdre patience et envoya au diable celui qu'au fond du cœur il désirait tant retrouver.

« Mais enfin, pourquoi cette fuite? » disait Mullern à Pauline lorsqu'ils étaient seuls ensemble; je lui avais défendu de vous voir, c'est » vrai; mais je ne lui ai pas conseillé de devenir » fou. »

Pauline baissait les yeux et ne répondait rien. Mullern, voyant que ses questions ne faisaient que redoubler son chagrin, changeait de conversation et s'efforçait de la distraire. La pauvre enfant paraissait effectivement avoir grand besoin de distraction. Ce n'était plus Pauline telle qu'elle était un an auparavant, si fraîche, si jolie, et dont les yeux brillants annonçaient le plaisir et la santé!... Ses larmes en avaient terni l'éclat, son teint pâle et flétri

trahissait les souffrances de son âme, et tout en elle annonçait une victime de l'amour!

Plus le temps s'écoulait, plus le chagrin de Pauline semblait augmenter. Elle passait les journées entières enfermées dans son appartement, ou à pleurer dans un bosquet solitaire. Mullern présumait que c'était la peine qu'elle éprouvait de la fuite de Henri. Notre bon hussard n'était guère plus gai qu'elle et fort peu en état de la consoler.

Un soir que Mullern était sorti du château pour respirer l'air frais de la campagne, il aperçut de loin une femme dont la démarche précipitée annonçait quelque dessein extraordinaire : « Oh! oh! » dit Mullern, « quelle est » cette femme?..... » L'obscurité de la nuit l'empêchait de la reconnaître; mais il résolut de la suivre afin de satisfaire sa curiosité. L'inconnue traversa rapidement un petit bouquet de bois qui conduisait au bord d'un étang situé à peu de distance du village; elle prenait les sentiers les plus détournés, paraissait craindre d'être aperçue, et s'arrêtait de temps à autre, comme pour écouter si elle n'était pas suivie. Mullern alors se tenait caché derrière

un arbre, retenait son haleine, et ne faisait pas le moindre mouvement. C'est de cette manière qu'ils arrivèrent tous deux au bord de l'eau. Alors l'inconnue s'arrête sur une espèce de monticule qui dominait l'étang et se met à genoux. Mullern s'arrête aussi de son côté : une secrète terreur s'était emparée de ses sens. Bientôt une voix plaintive fait entendre les paroles suivantes : « O mon Dieu ! pardonnez-moi » l'action que je vais commettre ! Prenez pitié » de mon désespoir, n'accablez pas pas de toute » votre colère celui qui a partagé mon crime, et » pour lequel je sacrifie une existence que je » n'ai plus la force de supporter !... »

Mullern n'en entendit pas davantage. Ayant reconnu la voix, il courut vers celle qu'il voulait sauver, mais il n'était plus temps. Pauline, car c'était elle, s'était déjà précipitée au milieu des eaux.

Notre hussard, sans perdre un seul instant, jette de côté son bonnet, sa veste, et tout ce qui aurait pu l'embarrasser ; ensuite, se jetant à la nage, il parvient à atteindre l'infortunée qui allait périr, la saisit avec force, la ramène

vers le rivage, et remercie le ciel d'avoir secondé són entreprise.

Mullern avait étendu Pauline sur la terre, mais elle était inanimée, et son état demandait de prompts secours. Comment faire cependant? Il était tard, tous les villageois etaient livrés au repos. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de retourner au château; ils en étaient fort éloignés, et le bon hussard se sentait harassé par toutes les secousses qu'il avait éprouvées; mais le désir de faire une bonne action lui rendit ses forces; il mit Pauline sur ses épaules; et, chargé de ce précieux fardeau, prit avec courage le chemin du château.

Après une heure de marche fatigante, Mullern vit enfin le terme de son voyage. Tout le monde était déjà couché; mais il avait toujours sur lui une clé de la petite porte du parc: il posa Pauline à terre et ouvrit cette porte. En reprenant Pauline dans ses bras, il sentit que son cœur battait et qu'elle avait une légère respiration. « Allons, » dit-il, « elle n'est pas morte, » et je suis payé de ma peine. » Le mouvement de la marche avait effectivement ranimé les

sens de Pauline ; et, lorsque Mullern la déposa sur son lit, elle rouvrit les yeux, sans qu'il eût besoin de chercher des secours étrangers.

« Où suis-je? » dit-elle en portant autour d'elle des regards où se peignaient l'étonnement et la douleur. « — Dans un lieu que vous » ne quitterez plus désormais sans ma permis- » sion, » lui répondit Mullern d'un ton sévère. « — Quoi ! c'est vous Mullern !... Comment se » fait-il?.... — Comment il se fait?... c'est que » je vous ai suivie, mademoiselle, et le ciel a » permis que j'arrivasse assez à temps pour pré- » venir votre forfait !... Mais, me direz-vous à » votre tour comment il se fait que vous ayez » pu vous porter à un tel excès de démence? » Quel désespoir agitait donc votre esprit? Quel » égarement troublait votre raison?.. Vous vous » taisez. Parlez, mademoiselle, ce n'est pas par » le silence que l'on s'excuse d'un pareil crime ; » oui, d'un crime, je le répète, et, quel qu'en » soit le motif, c'en est toujours un de se défaire » de la vie ; j'estime les malheureux qui sup- » portent leurs maux avec courage, mais je » méprise ceux qui s'en délivrent par une lâ- » cheté. »

Pauline écoutait Mullern attentivement; son discours énergique fit sur elle l'effet qu'il en attendait; il attendrit son âme, et elle versa un torrent de larmes. Dès que Mullern la vit pleurer, il sentit sa sévérité l'abandonner, et s'approcha d'elle pour la consoler.

« Allons, je vous pardonne, » dit-il en lui prenant la main; « mais c'est à une condition... » — Quelle est-elle? — C'est que vous allez me » dire le motif de votre désespoir; car enfin il » faut bien qu'il y en ait un. — Ah! ne me for» cez pas à rougir devant vous par le récit de » ma honte... — Il le faut, vous dis-je; allons, » morbleu! du courage! — Vous l'ordonnez!... » O mon Dieu! qu'il m'en coûte... Eh bien!... » — Achevez. — Je suis... — Vous êtes?... — Je » suis enceinte! »

Mullern est anéanti; Pauline se cache le visage dans ses mains. « Vous êtes enceinte!... » dit enfin Mullern en sortant de sa stupéfaction, « et vous vouliez vous donner la mort! mal» heureuse!.. vous vouliez donc la donner aussi » à l'innocente victime que vous portez dans » votre sein? Ah! vous êtes bien plus coupable » que je ne le pensais! — Je ne sens que trop

» mon crime! Mais, hélas! cette malheureuse
» créature que j'aurais privée de la lumière
» n'est-elle pas elle-même, avant sa naissance,
» vouée à la honte et au mépris? Enfant du
» crime et du malheur, osera-t-elle jamais nom-
» mer les auteurs de ses jours?... — Que voulez-
» vous dire?... — Faut-il donc vous apprendre
» quel est son père!... — Quoi!... Henri!.. mon
» élève!... Ah! triple tonnerre! voilà qui me
» coule à fond! Je n'ai plus d'autre parti à pren-
» dre que d'aller me faire friser les épaules par
» un boulet de quarante-huit.

L'aveu que Pauline venait de faire avait épuisé le reste de ses forces, et elle retomba sans connaissance sur son lit. Quant à Mullern, ses esprits étaient trop frappés de ce qu'il venait d'apprendre pour qu'il fût en état de s'apercevoir de ce qui se passait autour du lui. Immobile devant la cheminée, il regardait sans voir, songeait sans penser, souffrait sans sentir, et la nuit s'écoula pour lui sans qu'il fût revenu de cette espèce d'anéantissement.

Des coups redoublés, qui se firent entendre à la porte du château, rappelèrent Mullern à lui-

même ; il se frotte les yeux comme quelqu'un qui sort d'un songe pénible, regarde autour de lui d'un air surpris, et aperçoit Pauline qui était encore dans le même état. Cette vue lui rappelle tout ce qui s'est passé ; deux grosses larmes s'échappent de ses yeux ; il les essuie en soupirant, secoue la tête, relève sa moustache, et descend l'escalier avec précipitation.

On continuait à frapper avec violence ; le concierge s'habillait lentement ; Mullern, impatienté, va lui-même ouvrir la porte. Un courrier lui remet une lettre, et s'éloigne rapidement, en disant qu'il n'y a pas de réponse. Mullern tenait la lettre dans sa main et pensait à autre chose qu'à la lire, lorsqu'en jetant les yeux sur l'adresse, il reconnut l'écriture de son colonel. « Oh ! oh ! .. » dit-il en se frottant les yeux pour s'assurer qu'il ne rêve pas, « c'est bien » de mon colonel, et la lettre m'est adressée !... » Par quel hasard sait-il que je suis dans le château ?... Et cet animal de courrier qui est reparti comme une bombe ! J'aurais dû l'interroger : allons, lisons... Je crois que je tremble

» pour la première fois de ma vie! Si mon co-
» lonel sait tout ce qui s'est passé, cette lettre
» est ma condamnation!... N'importe, j'ai mé-
» rité d'être puni, et j'aurai le courage de
» m'exécuter moi-même si mon colonel me l'or-
» donne. »

En finissant ces paroles, Mullern ouvre brusquement la lettre et en parcourt le contenu; bientôt un changement sensible s'opère sur son visage à mesure qu'il lit : des larmes s'échappent des yeux du bon hussard, mais ce sont des larmes de joie, de plaisir, d'attendrissement. A peine a-t-il achevé sa lecture, qu'il se précipite, comme un fou, vers l'escalier qui mène à l'appartement de Pauline. « *Vivat!*
» victoire... » crie Mullern en enjambant quatre à quatre les marches de l'escalier. Il arrive enfin dans la chambre de Pauline, que sa femme de chambre avait fait revenir à elle. Elle regarde Mullern avec étonnement; elle ne comprend rien à cette joie extraordinaire. « Tenez,
» lisez, lisez vous-même, » lui dit Mullern en lui donnant la lettre qu'il vient de recevoir, « et
» vous verrez si j'ai tort d'être au comble de la

» joie. » Mais avant d'expliquer au lecteur le motif de la joie subite de Mullern et le contenu de la lettre qui en est la cause, il faut rejoindre le colonel Framberg que nous avons laissé prêt à partir pour Paris.

CHAPITRE XXI.

BONHEUR.

Le colonel avait écouté attentivement le récit que Henri lui avait fait des aventures de d'Ormeville. Son âme noble et généreuse conçut aussitôt le projet de se rendre à Paris et d'y faire toutes les démarches nécessaires afin de savoir ce qu'était devenu le père de son cher Henri. A la vérité, ce dernier avait déjà fait inutilement cette recherche. Mais Henri ne connais-

sait personne à Paris ; sa jeunesse, d'ailleurs, devait inspirer peu de confiance : le colonel, au contraire, était d'un âge et d'un rang à commander le respect et l'estime. Il se fit donner des lettres pressantes pour les hommes en place, et espéra obtenir plus de succès dans son entreprise.

Le colonel Framberg fit diligence ; et, à son arrivée à Paris, il se mit sur-le-champ en mesure pour commencer les recherches nécessaires et tâcher de savoir ce qu'était devenu d'Ormeville. Ses démarches eurent le plus prompt succès ; le ministre apprit au colonel que celui qu'il cherchait était enfermé à la Force, une des principales prisons de la capitale. D'Ormeville avait été arrêté à son arrivée à Paris, et la peine de mort, à laquelle il avait été condamné, avait été commuée en dix années de prison, ce qui était déjà une grande faveur ; et comme les personnes qui en voulaient à d'Ormeville n'existaient plus, il espérait bientôt recouvrer sa liberté. Mais il aurait fallu que le prisonnier eût en France quelqu'un qui s'intéressât à lui et fît les démarches nécessaires pour son élargissement ; malheureusement il

n'y connaissait personne, et il aurait probablement passé en prison le temps qui lui était fixé, si le hasard ne lui eût envoyé un protecteur puissant dans la personne du colonel. Celui-ci s'occupa aussitôt de faire rendre la liberté à d'Ormeville, dont la faute n'avait pas été assez grave pour lui mériter tant de rigueur, et qui avait assez souffert par un exil de vingt ans.

Les démarches que le colonel fut obligé de faire traînèrent plus en longueur qu'il ne l'aurait cru. On lui avait déjà accordé la permision de voir d'Ormeville ; mais il ne voulait se présenter à lui qu'en lui apportant sa grâce. Quelle conduite généreuse envers un homme qui avait été son rival, qui l'avait privé de l'amour d'une femme qu'il adorait, et qui allait encore lui enlever celui qu'il regardait comme son fils!... Il existe peu d'hommes comme le colonel.

Enfin, après plus de trois mois passés en démarches et en sollicitations, le colonel Framberg obtint la liberté du père de Henri. Quel moment pour son âme généreuse! Avec quelle ivresse il se rendit à la prison? Le sentiment d'une bonne action le paya amplement de toutes les peines qu'il s'était données. D'Orme-

ville n'attendait plus sa grâce : le malheureux, assis dans un coin de sa prison, pensait à Pauline ; le chagrin qu'elle devait éprouver augmentait la tristesse de sa situation. Tout-à-coup les portes de sa prison s'ouvrent ; un homme qu'il ne connaît pas, mais dont la figure annonce la bonté, se présente devant lui (le lecteur se doute bien que c'est le colonel) ; il se jette en entrant dans les bras de d'Ormeville ; celui-ci, étonné, ne sait que penser de tout ce qu'il voit. « Embrassons-nous d'abord, » lui dit le colonel, « nous ferons connaissance après ; en attendant, voici votre liberté : je suis le colonel Framberg, et c'est moi qui l'ai obtenue. »

D'Ormeville ne sait s'il est bien éveillé ; le nom du colonel, le mot de liberté, le frappent au point de le rendre immobile ; mais le colonel, qui s'est attendu à sa surprise, l'entraîne hors de la prison, le fait monter avec lui dans sa voiture et se fait conduire à l'hôtel qu'il habite. Pendant le chemin, d'Ormeville revient à lui : « Ce n'est point un songe ! » dit-il « je » suis en liberté, et c'est à vous, monsieur le » colonel, à vous que je la dois !..... — Je con-

» çois votre étonnement, mon cher d'Ormeville,
» et je vais le faire cesser ; mais, comme le ré-
» cit que j'ai à vous faire est un peu long, atten-
» dons que nous soyons rendus à mon hôtel ;
» nous pourrons y causer sans être interrom-
» pus. » D'Ormeville y consent, ils arrivent enfin ; le colonel fait défendre qu'on les interrompe, et raconte à d'Ormeville tous les événements que nous avons déjà rapportés.

Qui pourrait peindre l'étonnement de d'Ormeville en apprenant que son fils existe et qu'il va bientôt l'embrasser ? Sa joie tient du délire : il se jette dans les bras du colonel en le nommant son dieu tutélaire. Tout d'un coup il s'arrête et réfléchit profondément. « Qu'avez-vous? » lui dit le colonel. « D'où naît votre étonne-
» ment ? — Auriez-vous un autre fils ? » lui dit d'Ormeville. « — Non, je n'ai jamais eu que
» Henri, qui m'en a tenu lieu. — Henri... Plus
» de doute ! c'est lui. — Que voulez-vous dire ?
» — Je connais ce fils adoré... et le ciel l'a
» choisi pour me sauver l'existence ! — Se
» pourrait-il ?... Henri vous a sauvé la vie ? —
» Dans une forêt à six lieues de Strasbourg, j'al-
» lais être la victime de deux assassins, lorsque

» la Providence m'a envoyé mon fils pour me
» sauver la vie. »

D'Ormeville était effectivement ce voyageur que Henri avait sauvé. Le colonel Framberg admira les décrets de la Providence qui avait envoyé le fils au secours du père ; ensuite il continua son récit, que d'Ormeville avait interrompu par ses exclamations. Lorsque ce dernier apprit les amours de Pauline et de Henri et le chagrin que le colonel éprouvait de cette fatale passion, il l'interrompit en lui disant : « Séchez vos pleurs, mon ami ; nos enfants
» seront rendus au bonheur et à l'amour : appre-
» nez enfin que Pauline n'est pas ma fille. —
» Elle n'est point votre fille!... » s'écrie le colonel ivre de joie « ; oh! pour le coup j'en perdrai
» la tête! ces chers enfants!. ... ils ont eu tant
» de chagrins! Je n'ose encore croire à ce bon-
» heur!.... — C'est la vérité, mais je conçois
» qu'elle a besoin d'explications. Écoutez-moi,
» et je vais, à mon tour, vous faire le récit de
» tous les événements qui me sont arrivés depuis
» le moment où je me séparai de celle que je
» comptais nommer mon épouse.

HISTOIRE DE D'ORMEVILLE.

« En quittant ma chère Clémentine, je me » rendis à Vienne pour y offrir mes services à » l'empereur. La guerre était déclarée entre la » Russie et l'Autriche, je n'eus pas de peine à » me faire agréer; et en considération de ma » bonne volonté et de ma naissance, je fus » bientôt lieutenant dans un régiment de hus- » sards qui allait se mettre en campagne. Je » partis avec ma compagnie. Nous rencontrâmes » l'ennemi près d'un village entre Novogorodeck » et Wilna. La bataille fut sanglante, et les » Russes furent défaits, comme je l'appris par » la suite; car, ayant reçu un coup de feu au » commencement de l'action, je tombai de che- » val et fut laissé pour mort sur le champ de » bataille.

» Un paysan, qui passa près de moi long- » temps après que les deux armées furent éloi- » gnées, il s'aperçut que je respirais encore; il » eut l'humanité de me charger sur son dos et » de me porter dans sa chaumière, afin de m'y » donner tous les secours que réclamait ma » situation.

» Je restai près d'un an chez ce bon villa-
» geois, car ce ne fut qu'au bout de ce temps
» que mes blessures, parfaitement guéries, me
» permirent de songer à regagner mes drapeaux.
» Mais pendant ma longue maladie, les hasards
» de la guerre avaient rendu les Russes maîtres
» du lieu où j'étais caché ; ils avaient établi des
» postes dans tous les endroits qu'il m'aurait
» fallu traverser pour retourner en Autriche, et
» je vis que je ne pouvais quitter le village où j'é-
» tais sans m'exposer à des danger presque iné-
» vitables.

» Que pouvais je faire ?..... Ma situation était
» affreuse ; je ne possédais pas la plus petite
» somme d'argent, et je ne voulais pas être
» plus longtemps à la charge du brave homme
» qui m'avait conservé la vie.

» Je n'avais qu'un parti à prendre, celui de
» travailler pour vivre, et je m'y décidai promp-
» tement. Le bon paysan qui m'avait secouru
» me trouva de l'ouvrage chez un fermier des
» environs. J'endossai l'habit qui convenait à
» mon nouvel état, et je me mis à travailler à
» cette terre qui n'est jamais ingrate envers ceux
» qui l'arrosent de leurs sueurs.

» Je vivais assez tranquillement ; depuis long-
» temps je m'étais accoutumé à ma nouvelle
» existence : d'ailleurs le souvenir de ma Clé-
» mentine et l'espoir de la revoir un jour me
» faisaient supporter avec courage la longueur
» de mon exil. Vous savez qu'en venant en Alle-
» magne je quittai le nom de d'Ormeville pour
» prendre celui de Christiern, et j'avais con-
» servé ce nom dans l'endroit où j'etais.

» A une demi-lieue de la ferme que j'habitais
» était un petit château appartenant à un nommé
» Droglouski. Ce Droglouski n'était pas aimé
» dans les environs, et il circulait même sur son
» compte différents bruits auxquels je faisais peu
» d'attention. Comme son château était sur une
» élévation d'où l'on découvrait tous les pays
» d'alentour, lorsque mes travaux me le per-
» mettaient, je dirigeais mes pas de ce côté, et,
» tournant mes regards vers les lieux qui étaient
» embellis par ma chère Clémentine, je deman-
» dais au ciel qu'il me permît bientôt de revoir
» celle que j'adorais.

» J'avais remarqué dans mes promenades so-
» litaires un homme que je rencontrais souvent
» sur mon passage et qui paraissait m'examiner

» attentivement. Je n'y fis pas d'abord grande » attention ; mais cependant, impatienté de voir » toujours cet homme sur mes pas, je demandai au fermier s'il le connaissait. Sur le portrait que je lui en fis, il me dit que ce ne pouvait être que le confident et le domestique de » M. Droglouski, et que même il se rappelait » que cet homme était venu à la ferme et lui » avait fait diverses questions à mon sujet. Curieux de savoir ce qu'il pouvait me vouloir, je » résolus de lui parler la première fois que je » le rencontrerais.

» L'occasion ne tarda pas à se présenter : quelques jours s'étaient à peine écoulés, que, me » trouvant un soir aux environs du château, je » vis mon homme à deux pas de moi. Je l'abordai et lui dis que j'étais très-étonné de le rencontrer sans cesse sur mes pas, et que je le » priais de m'en expliquer le motif. — Vous le » saurez, me répondit-il d'une voix sombre ; » mais comme ce que j'ai à vous dire est très-important, rendez-vous ce soir à minuit en » ces lieux, nous ne craindrons pas d'être surpris, et vous y apprendrez ce qui vous intéresse. — Pourquoi pas tout de suite? « lui

» dis-je, surpris du ton avec lequel il me parlait.
« — Non, répondit-il ; à minuit vous saurez » tout ; mais n'y manquez pas ! il y va de votre » vie !... Il s'éloigna en disant ces mots, et me » laissa dans un étonnement que je ne puis vous » dépeindre.

» Serais-je découvert ? me dis-je lorsque je » fus seul ; dois-je aller à ce rendez-vous ?... Je » balançai longtemps ; enfin, réfléchissant qu'il » m'avait dit que ma vie en dépendait, je pré- » sumai qu'il ne voulait me livrer que dans le » cas où je lui manquerais de parole, et je ré- » solus d'être exact à l'heure indiquée.

» A minuit j'étais au lieu dit, à cent pas du » château ; je ne tardai pas à voir mon homme » s'avancer vers moi. Il me mena sur un banc » au pied d'un arbre, et me tint ce discours : » Vous êtes Autrichien, et par conséquent en » guerre avec les Russes ; vous n'avez pas le sou. » et vous n'attendez qu'une occasion favorable » pour retourner dans votre patrie. Si vous étiez » reconnu, vous seriez sur-le-champ mis à mort ; » je puis, moi, vous livrer à vos ennemis et » vous faire conduire au trépas ; c'est ce que je

» ferai si vous ne consentez pas à ce que je vais
» vous proposer.

» Je vis que j'avais affaire à un scélérat; mais
» ma vie était entre ses mains, et il fallait dis-
» simuler! Qu'exigez-vous de moi?» lui dis-je,
» —Le voici, me répondit-il; il existe dans ce châ-
» teau que vous voyez devant vous un enfant
» de trois à quatre ans; son existence contrarie
» diverses personnes : nous aurions pu lui don-
» ner la mort nous-mêmes; mais j'ai jeté les
» yeux sur vous, parce que ce meurtre, commis
» dans le château, aurait peut-être donné des
» soupçons.

» Je frémis d'horreur à ce discours; mais je
» cachai mon indignation et le scélérat conti-
» nua : — Il est inutile que vous connaissiez
» les motifs de cette vengeance; je vous engage
» même à ne jamais vous en informer, car
» cette curiosité vous coûterait la vie; et, si
» dans quelques années vous étiez tenté de re-
» venir dans ce pays (car je présume que vous
» retournerez en Autriche dès que la paix sera
» faite), je vous préviens que vous feriez une
» démarche inutile, car ce château sera aban-
» donné, et vous n'y trouveriez plus personne.

» Ainsi, décidez-vous, et voyez si vous voulez
» faire ce que j'exige de vous, vous en serez ré-
» compensé largement : si vous refusez, au con-
» traire, je vais vous dénoncer aux Russes qui
» occupent ce pays, et vous ne pourrez échap-
» per à la mort. — Il n'y a pas à balancer, lui
» dis-je, j'accepte. — C'est fort bien ; en ce cas,
» suivez-moi, je vais vous livrer l'enfant. —
» Quoi! sur-le-champ?.. — Sans doute le plus
» tôt sera le mieux.

» Je suivis en frémissant le scélérat qui me
» jugeait capable de seconder son odieux projet.
» Il me conduisit dans l'intérieur du château :
» un silence profond y régnait. Arrivé dans une
» salle basse, il me laissa en me disant d'atten-
» dre son retour. Je restai seul quelques minu-
» tes, j'écoutais attentivement si je n'entendrais
» rien qui pût m'instruire ; mais un calme pro-
» fond et extraordinaire me fit juger que l'homme
» qui m'avait introduit l'habitait seul, et j'avoue
» qu'alors je formai le projet de délivrer la terre
» de ce monstre et de sauver son innocente vic-
» time ; mais je fus trompé dans mon espoir :
» mon homme revint tenant un enfant dans ses
» bras : il était suivi d'un autre personnage qui

» était masqué et qui me regardait sans parler.
» — Tiens, voilà l'enfant et une bourse pleine
» d'or, me dit mon premier introducteur. Tu
» sais ce que tu as à faire ; va, sors de ce châ-
» teau, et songe bien que, si tu n'exécutes pas
» nos ordres, ta mort suivra de près ta trahison.

» Je ne répondis rien ; je pris l'enfant et la
» bourse, et mon homme m'accompagna jus-
» qu'à la porte du château : là, après avoir re-
» nouvelé ses menaces, il me quitta, et je me
» vis seul avec l'enfant.

» Pauvre petite! dis-je en l'examinant, car je
» vis que c'était une petite fille qui pouvait avoir
» tout au plus quatre ans : dussé-je y perdre la
» vie, je te sauverai de la fureur de tes ennemis!
» Mon parti fut bientôt pris ; si je restais dans le
» village, je devais m'atendre à y être arrêté ; je
» résolus donc de chercher un autre asile ; à la vé-
» rité, je pouvais aussi être pris en fuyant ; mais je
» pensai que le ciel protégerait mon action, et
» cet espoir me donna du courage. Effective-
» ment, je fis plusieurs lieues sans aucun danger,
» et je parvins enfin à une immense forêt où je
» pensai que je ferais bien de rester caché quel-
» que temps.

» La pauvre enfant que le ciel m'avait confiée
» était l'objet de ma tendre sollicitude. Hélas!
» privé de tout, j'étais obligé de lui faire chaque
» soir un berceau avec des branches d'arbres ;
» et le matin, avant qu'elle fût réveillée, je me
» rendais en tremblant à la chaumière d'un
» paysan, et j'y achetais les provisions néces-
» saires à notre existence. La petite, par ses in-
» nocentes caresses, me faisait oublier mes
» maux ; elle m'appelait son père, et je résolus
» de lui en tenir lieu. Je la nommai Pauline, et
» je souhaitai qu'avec un nom français elle eût
» aussi la gaîté et la grâce des femmes de mon
» pays.

» Enfin je reçus la récompense qui suit tou-
» jours une bonne action : quinze jours s'étaient
» à peine écoulés depuis que nous habitions la
» forêt, lorsque j'appris que les Autrichiens s'a-
» vançaient à marches forcées vers l'endroit où
» j'étais réfugié ; les Russes fuyaient devant les
» vainqueurs, et je me vis bientôt au milieu de
» mes camarades.

» Je repris dans les rangs le grade que j'oc-
» cupais ; mais ma petite Pauline m'embarras-
» sait beaucoup, lorsque le hasard me fit con-

» naître la respectable madame Reinstard; elle
» avait suivi son fils à l'armée; il avait été tué
» et elle était livrée au plus profond désespoir.
» Je lui proposai de servir de mère à Pauline,
» que je lui dis être ma fille; elle y consentit avec
» joie et partit pour Offembourg, devant se lo-
» ger aux environs. Je comptais aller la rejoin-
» dre au bout de peu de temps, et j'espérais re-
» voir aussi ma Clémentine!... Mais, hélas!....
» un officier qui avait passé près du château de
» Framberg m'apprit que celle que j'adorais,
» m'ayant cru mort comme tout le monde, avait
» épousé le colonel Framberg; qu'elle en avait
» eu un fils, et qu'après quelques années de
» mariage elle venait de perdre la vie.

» Cette nouvelle anéantit tous mes projets de
» bonheur. Je ne songeai plus qu'à mourir pour
» rejoindre ma Clémentine. Plusieurs batailles
» se livrèrent, je cherchai la mort dans les rangs
» ennemis; mais elle fut sourde à mes vœux, et
» je n'y trouvai que la gloire. Je fus fait capi-
» taine, et le temps, ainsi que le souvenir de
» ma petite Pauline, parvinrent enfin à calmer
» mon désespoir. Je venais passer tous mes
» quatiers d'hiver auprès de celle qui me croyait

» son père, et je me gardai bien de lui appren-
» dre le contraire, afin de lui éviter des cha-
» grins qui n'auraient fait que répandre une
» teinte sombre sur les beaux jours de sa jeu-
» nesse.

» J'étais aussi heureux que je pouvais l'être;
» je regardais Pauline comme ma fille, et ja-
» mais il ne me vint à l'idée que le fruit de mes
» amours avec Clémentine pouvait être ce Henri
» de Framberg que chacun nommait votre fils.

» Le désir de revoir ma patrie vint enfin trou-
» bler ma tranquillité. Vous savez le reste, mon-
» sieur le colonel, et je ne puis assez vous ex-
» primer toute la reconnaissance que je vous
» dois. »

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE PEU INTÉRESSANT, MAIS NÉCESSAIRE.

—

Qui pourrait peindre la joie du colonel Framberg en apprenant que Pauline n'est pas la sœur de Henri? « Ils pourront donc se livrer » sans remords à leur tendresse!... » dit-il à d'Ormeville ; « car je ne doute pas que vous ap- » prouviez leur amour. — Ah! monsieur le co- » lonel, » répondit ce dernier, « croyez-vous que » je retrouverais mon fils pour faire son mal- » heur? Et d'ailleurs n'avez-vous pas toujours

» sur lui les droits d'un père, puisque vous lui
» en avez tenu lieu si longtemps ? Vous les con-
» serverez , ces droits respectables, et je regar-
» derais Henri comme indigne de ma tendresse
» s'il n'avait pas toujours pour vous la même
» affection. »

Les deux amis s'embrassèrent cordialement, en se jurant réciproquement d'avoir toujours pour Henri et Pauline la tendresse d'un père. « Mais à propos, » dit le colonel, « n'avez-vous
» jamais fait aucune démarche pour déccouvrir
» quels étaient les parents de cette pauvre pe-
» tite, et pour savoir d'où venait la haine des
» monstres qui voulaient sa mort ? — Jamais,
» je vous l'avoue, je n'ai cherché à les découvrir.
» D'abord, j'ai pensé que je prendrais une peine
» inutile ; il m'aurait fallu retourner dans un
» pays où je ne connais personne , pour y
» chercher des gens qui certainement n'auront
» pas attendu mon retour pour fuir des lieux
» qu'ils avaient tant d'intérêt d'abandonner ,
» ainsi qu'ils me l'avaient dit. Ensuite j'ai réflé-
» chi sur la situation de ma chère Pauline ; elle
» était heureuse , tranquille auprès de moi , et
» j'allais peut-être troubler son repos, réveiller

» contre elle la haine de ses ennemis, en cher-
» à lui faire connaître des parents qui sans
» doute s'intéressent peu à elle, puisqu'ils n'ont
» fait aucune démarche pour la retrouver. —
» Vous avez raison relativement au premier
» point, mon cher d'Ormeville ; mais, quant au
» second, je ne suis pas de votre avis ; car, main-
» tenant que Pauline a en nous des protecteurs,
» des amis qui sauront la garantir des piéges de
» ses vils ennemis, que voulez-vous qu'elle
» craigne, si nous cherchons à découvrir sa
» naissance pour lui faire rendre sa fortune ?
» car elle doit en avoir, n'en doutez pas, mon
» ami ; c'est toujours pour de l'or qu'il y a des
» gens capables de se porter aux plus grands
» forfaits. — Je le pense comme vous ; mais
» comment faire ? quels moyens employer ?
» — Nous y réfléchirons. Je me rappelle... oui,
» peut-être ceux que nous cherchons ne me
» sont-ils pas inconnus. — Que voulez-vous dire ?
» — Vous vous souvenez de l'aventure qui vous
» est arrivée dans la forêt auprès de Strasbourg,
» et où Henri vous sauva la vie ? — Ah ! je ne
» ne l'oublierai jamais ! — N'avez-vous pas réflé-
» chi que ces deux hommes ; qui n'étaient pas

» des asssassins ordinaires, pouvaient être des
» envoyés de ceux qui vous ont remis l'enfant,
» et qui veulent vous punir de ne pas avoir obéi
» à leurs ordres? — Je l'ai pensé dans le mo-
» ment; mais comment supposer que je retrouve
» en France, et auprès de moi, des gens qui ont
» tant d'intérêt à me fuir ? Certes ils ne vous y
» cherchaient pas; mais s'il vous y ont rencon-
» tré, ils auront cru nécessaire de vous sacrifier
» à leur sûreté. Rappelez vous qu'ils vous croient
» Autrichien d'origine, et que, ne pensant pas
» vous trouver en France, c'était une raison de
» plus pour les engager à venir y demeurer. —
» Vous m'ouvrez les yeux, mon cher colonel, et
» je ne doute plus maintenant que les scélérats
» qui en voulaient à ma vie ne soient les mêmes
» qui avaient juré la mort de ma chère Pauline.
» — Apprenez donc comment j'espère les dé-
» couvrir : Henri, en écoutant la conversation
» de ces deux misérables, avait eu tout le temps
» d'examiner leur visage; jugez de sa surprise,
» lorsqu'en se rendant à la petite maison où j'a-
» vais trouvé l'hospitalité, justement au milieu
» de la forêt, il reconnut dans le maître de
» cette habitation un de vos assassins, celui qui

» a échappé à la juste punition qui lui était due,
» en se sauvant à l'approche de Henri. — Se
» pourrait-il!... — Et cet homme...? — Cet
» homme n'a pu reconnaître Henri qu'il n'avait
» pas eu le temps d'examiner; mais, soit qu'il
» eût conçu des soupçons, le lendemain lorsque
» nous partîmes il avait déjà quitté sa maison.
» — Je ne doute pas qu'il ne puisse nous ins-
» truire de ce que nous avons tant d'intérêt à
» savoir ; mais où le trouver maintenant? —
» Nous y parviendrons, n'en doutez pas. Dans
» le premier moment où Henri me le fit connaî-
» tre, je refusai de punir un homme à qui je
» devais l'hospitalité, mais à présent que je suis
» instruit de tous ses crimes, je le découvrirai,
» dussé-je le chercher jusqu'au bout du monde.
» — Je vous seconderai colonel, et nous par-
» viendrons à démasquer les méchants. »

Les deux amis, d'accord sur ce point, songè-
rent que le plus pressé était de rejoindre leurs
enfants, et le colonel, qui avait appris que Mul-
lern et Henri étaient au château, écrivit au
premier une lettre dans laquelle il lui détaillait
tout ce qui lui était arrivé. Il le chargeait de
ménager à ses enfants le plaisir d'une nouvelle

aussi heureuse; et afin d'être plutôt réunis, il engageait Mullern à venir avec Henri et Pauline au-devant d'eux. Cette lettre une fois partie, le colonel et son ami firent tout préparer pour leur départ et se mirent bientôt en route pour le château de Framberg. Laissons-les voyager, et revenons au château.

Lorsque Pauline eut fini de lire la lettre du colonel, elle partagea les transports de joie de Mullern, et son émotion fut si forte, qu'elle pensa lui être fatale, et qu'elle perdit de nouveau l'usage de ses sens.

« Allons!... triple bourrade!... » dit Mullern en mettant tout sens dessus dessous, « voilà » qu'avec ma diable de tête j'ai encore fait des » bêtises, et que, pour avoir voulu lui causer » trop de plaisir, je vais l'envoyer dans l'autre » monde sans passe-port !... » Cependant, malgré les craintes de Mullern, Pauline revint à elle et se trouva mieux que jamais. « Ah! mille » bombes! » lui dit notre hussard, « ne recom» mencez plus vos évanouissements, car je fini» rais par en perdre la tête. »

Pauline voulait s'habiller tout de suite pour pour aller au-devant de ses bienfaiteurs. « Un

» instant, » dit Mullern ; « je n'ai pas envie que » vous vous trouviez encore mal en chemin, et » comme cela pourrait arriver, nous ne parti- » rons qu'après-demain, parce que vous êtes » trop faible pour vous mettre en route. »

Malgré tout ce que Pauline put dire sur sa santé, Mullern fut inexorable. « J'en suis aussi » fâché que vous, » lui dit-il, « car je brûle de » revoir mon colonel ; mais je suis devenu sage » par expérience, et il faut prendre patience. »

Après que le premier transport de joie fut passé, Pauline soupira et regarda tristement le ciel ; de son côté, Mullern devint rêveur, et se mit le poing sur l'oreille, comme c'était son habitude lorsque quelque chose l'affectait. Au bout d'une demi-heure de silence, ils se regardèrent tous deux.

« Je devine ce que vous allez me dire... » dit Mullern à Pauline, « nous l'avons oublié dans » le premier moment de notre joie ; mais cela » ne pouvait pas durer. — Hélas !... où est-il » maintenant ? .. — Il est à pleurer sa faute » dans quelque coin, comme un pénitent !... Oh! » s'il avait eu le courage d'attendre de pied » ferme les événements, il ne nous aurait pas

» mis dans l'embarras où nous sommes... car,
» qu'irons-nous faire sans lui devant ceux qui
» nous attendent?... Que dira mon colonel? —
» Que dira son père, qui croit le presser bien-
» tôt dans ses bras?... — Que dirons-nous, si
» l'on nous demande le sujet de sa fuite?... Ah!
» mille escadrons! je crois que je redoute au-
» tant de voir mon colonel que j'avais d'impa-
» tience, il n'y a qu'un instant d'aller me jeter
» à son cou. »

Enfin Mullern réfléchit que, aidé du colonel et de d'Ormeville, il découvrirait plus aisément Henri, et qu'une fois retrouvé, ils seraient tous parfaitement heureux. Tranquillisé par ces réflexions, il s'occupa de consoler Pauline et y parvint sans peine. Elle avait trop de plaisir à le croire pour essayer de combattre ses raisons.

Les deux jours s'écoulèrent, et Franck, que Mullern avait chargé des préparatifs du départ, vint lui dire que la chaise de poste les attendait.

« Allons, partons, » dit Mullern, et il envoya chercher Pauline. Pendant ce temps, notre hussard préparait un discours pour son colo-

nel, car il redoutait le premier moment de l'entrevue. Il se promenait dans la cour, allait sur la porte du château, regardait dans la campagne, et disait en lui-même : « Où est-il, ce démon-là!... que fait-il maintenant? Ah! s'il » connaissait son bonheur!... Mais non, il aime » mieux courir les champs et me faire damner » que de revenir vers moi... Cet élève-là m'a » donné bien du fil à retordre. »

Pauline ne tarda pas à descendre : elle jetait de tristes regards sur ce château où, en si peu de temps, il lui était arrivé tant d'événements. Mullern la fit monter dans la voiture en lui disant : « Tenez, j'ai un secret pressentiment que » nous reviendrons bientôt ici plus contents que » nous n'en partons. — Puisses-tu dire vrai!... » répondit Pauline en soupirant.

Mullern se plaça à côté d'elle, Franck monta en postillon, et ils s'éloignèrent du château.

La chaise de poste ne s'arrêta qu'une fois pour changer de chevaux jusqu'à Blamont, là, nos voyageurs descendirent à l'auberge de la Poste, dans le dessein d'y passer la nuit.

CHAPITRE XXIII.

ATTENTAT. — COUP DU SORT.

L'auberge était remplie de voyageurs, les gens couraient de côté et d'autre sans savoir à qui répondre. Mullern et ses compagnons eurent bien de la peine à parvenir jusqu'à l'aubergiste, enfin ils le rencontrèrent.

« Monsieur l'hôte, » dit Mullern, « donnez-» nous bien vite des chambres avec des lits, et à » souper. — Mon... monsieur l'hus... l'hus... » sard... ça serait... ça serait... avec beau beau...

» avec beaucoup de plaisir, mais c'est que.....
» c'est que... — Eh bien, c'est que? voyons,
» tâchez de parler plus clairement. — Je... je
» n'en ai plus qu'une fort... fort jolie, avec un
» lit. — Allons, voilà bien le diable!... » dit
Mullern; « comment allons-nous faire?... » Cependant Pauline était trop fatiguée pour aller plus loin; Mullern l'engagea à prendre la chambre qui restait, espérant que lui et Franck trouveraient bien à se coucher quelque part, fût-ce encore au grenier.

Il fit signe à l'aubergiste de les conduire dans la chambre en question, car il voulait éviter de lui parler, tant son bégaiement l'impatientait.

Pauline fut conduite à une jolie pièce donnant sur la rue; et comme elle ne voulait rien prendre, Mullern lui souhaita le bonsoir en l'avertissant qu'il viendrait la chercher le lendemain matin pour partir.

Mullern et Franck, qui n'avaient pas envie de se coucher sans souper, demandèrent à l'aubergiste où ils seraient servis le plus promptement. « Si... si. . ces messieurs veulent ve-

» nir à la, la... à la, la... — Allons, mille bom-
» bes! finirez-vous?... — A la ta, ta... — Au
» diable le maudit bègue, avec ses ta ta, ses si
» si et ses la la; je crois, morbleu! qu'il s'amuse
» à nous solfier les psaumes du roi David!... —
» Monsieur, plus vous vous impatienterez,
» moins il parlera bien, » dit Franck. « — C'est
» fort désagréable! en ce cas, charge-toi de le
» le faire expliquer, car il me prend envie de
» lui délier la langue à coups de plat de
» sabre. »

Franck fut plus adroit que Mullern, car l'aubergiste le conduisit à la table d'hôte, où on allait souper. « Allons, va pour la table d'hôte, » dit Mullern, « nous verrons après à penser à » nos lits. »

La chambre où l'on soupait était occupée par beaucoup de monde; cependant, en y entrant, Mullern distingua un homme qui se leva de table avec précipitation et sortit de la chambre en mettant son mouchoir sur sa figure; notre hussard n'y fit pas grande attention, et alla prendre à la table la place que le voyageur venait de quitter.

Mullern et Franck soupaient tranquillement

depuis quelques minutes, s'occupant peu des autres voyageurs qui causaient entre eux, lorsque deux hommes, vêtus comme des rouliers, entrèrent dans la chambre, et vinrent s'asseoir en face de Mullern et de son compagnon.

La conversation ne tarda pas à s'engager entre ceux-ci et les nouveaux-venus; ils paraissaient être de bons vivants, buvant sec et causant beaucoup. Ils mirent Mullern sur le chapitre de ses batailles; et quand une fois celui-ci était en train d'en parler, ce n'était pas pour peu de temps, sa tête s'échauffait et il se croyait encore au moment de l'action. Les deux voyageurs paraissaient prendre beaucoup de plaisir à l'entendre et l'excitaient à continuer; tout en parlant, on buvait, et la conversation se prolongea tellement, que peut-être Mullern aurait passé la nuit sous la table, s'il ne s'était aperçu que Franck ronflait déjà à côté de lui.

« Il faut se coucher, » dit Mullern en se levant de table. Il allait un peu de travers, mais cependant il pouvait encore se soutenir. Les deux voyageurs appelèrent l'aubergiste, et se donnèrent beaucoup de mal pour trouver une chambre à Mullern et à son compagnon. Notre

hussard les remerciait en leur frappant amicalement sur l'épaule et en jurant qu'ils étaient de bons enfants.

Grâce aux soins des deux voyageurs, Mullern et Franck eurent une petite chambre, à la vérité dans les mansardes; mais ils auraient dormi sur les toits. On les conduisit, et ils ronflèrent bientôt à l'unisson.

Dix heures venaient de sonner lorsque Mullern s'éveilla le lendemain. « Morbleu!... » dit-il, « voilà une belle conduite!... Mais aussi je » me rappelle qu'hier au soir il y a deux diables » d'hommes qui nous ont fait boire comme des » templiers. Allons! mille bombes! il faut répa- » rer le temps perdu! »

En disant cela, Mullern poussa Franck qui dormait encore, et ils s'habillèrent précipitamment. « Je suis certain, » disait Mullern, « que » mademoiselle Pauline nous attend depuis plus » de deux heures! Tâchons de ne pas la laisser » s'impatienter davantage. »

Il descend l'escalier quatre à quatre et se rend au corps-de-logis où avait couché Pauline. Il frappe plusieurs coups à la porte; point de réponse. « Elle s'est ennuyée d'attendre, et elle

» est sans doute allée se promener au jardin, » se dit Mullern ; et il redescend vite l'escalier et traverse la cour pour aller au jardin. Chemin faisant, il rencontre l'aubergiste qui l'arrête : « Où... où... va, va... monsieur? — Parbleu! » je vais chercher la jeune dame qui a couché » dans ce corps-de-logis, et qui n'est pas dans » sa chambre ; elle est probablement au jardin. » — Pas du... pas du... pas du tout... ; mon- » sieur sait bien qu'elle .. elle... est partie. — » Comment partie!... non, triple tonnerre! je » ne le sais pas ; mais cela ne se peut pas ; » voyons, quand? comment? avec qui? — Tou- » tou... toutou... tout-à-l'heure. — Se pourrait- » il? — Avec un homme qui qui.... qui qui... » — Allez au diable avec vos qui qui, » dit Mullern transporté de colère, et il repousse rudement l'hôte qui va tomber le derrière sur la niche d'un gros dogue de basse-cour, lequel, effrayé de cette attaque imprévue, mord la fesse à celui qui venait de troubler son repos.

Mullern, se doutant qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout cela, prend le parti de courir après Pauline. « Quelle route a-t-elle » prise? » demande-t-il à une jeune servante

qui était assise devant la porte? — « La route » de Lunéville, monsieur. » Et aussitôt notre hussard saute sur le premier cheval venu et prend la route Lunéville.

« Elle est partie tout-à-l'heure, m'a-t-on as» suré, » se disait Mullern en galopant; « ainsi » elle ne peut être encore bien loin; j'aurais dû » attendre Franck, le prévenir!... mais aussi ce » diable d'homme m'avait tant impatienté!... »

Comme Mullern achevait ses réflexions, il lui sembla entendre des cris à quelque distance; il court vers l'endroit d'où ils partaient, et aperçoit une chaise de poste arrêtée. « Voyons, » se dit Mullern : « serait-ce celle que je cherche?» Aussitôt il fait aller son cheval ventre à terre; il approche et distingue une femme qui veut s'élancer hors de la voiture, et qui en est empêchée par un homme qui s'oppose à sa fuite. Cette femme, c'est Pauline, et Mullern reconnaît dans cet homme un de ceux qui, la vieille ont pris tant de plaisir à l'écouter. « Ah! dou» ble traître! tu vas me le payer, » dit notre hussard en s'avançant vers lui. « Mais comment se » fait-il que cette voiture soit arrêtée? Il faut » qu'il y ait un motif. » Le bruit de deux épées

qui se croisent fait tourner la tête à Mullern, et il voit deux hommes se battant avec acharnement. « Bon, » dit-il, « un des deux est le défen-» seur de Pauline!... » Mais notre hussard, embarassé, ne sait de quel côté porter ses pas; enfin il pense qu'il faut d'abord sauver celui qui expose sa vie pour protéger Pauline. Il court donc du côté des combattants... Mais, ô nouvelle surprise! l'un est M. de Monterranville que Mullern avait tant envie d'assommer, et l'autre, bonheur inespéré! c'est son cher Henri après lequel il soupirait depuis si longtemps!

Par quel hasard se trouvait-il là, et si à propos, pour empêcher sa Pauline d'être enlevée par un scélérat qui voulait sa perte? C'est ce que nous allons apprendre au lecteur dans le chapitre suivant; mais pour cela, il faut remonter au moment où notre héros s'est éloigné si brusquement du château.

CHAPITRE XXVI.

COURT ET TRISTE.

—

On doit se rappeler que Henri s'éloigna du château au milieu de la nuit, et dans un état d'égarement qui ne lui permettait pas de réfléchir où il allait, ni de songer à ce qu'il pourrait devenir.

Le souvenir de son crime troublait sa raison et oppressait son âme. « O mon Dieu ! » disait-il, « vous qui m'avez donné un cœur pour aimer » avec passion, et une âme trop faible pour sur-

» monter une tendresse criminelle, arrachez-» moi la vie, où éloignez de ma pensée l'image » de celle qui fait mon supplice et mon bonheur, » et que ma faute conduira peut-être au tom-» beau! » Après avoir marché toute une journée à travers les champs, Henri, ne pouvant plus résister à la fatigue, s'arrêta dans une cabane de bûcheron. Il était alors au milieu de la Forêt-Noire, à peu de distance de Freudenstad. Le pauvre Henri, qui sortait d'une longue maladie, n'était pas en état de supporter un aussi grand chagrin, et à peine fut-il chez le bon paysan qu'il retomba malade une seconde fois. Cependant, en entrant chez son hôte, Henri lui avait défendu de dire qu'il logeait un voyageur chez lui, et celui-ci avait religieusement gardé son secret. Voilà pourquoi Mullern, dans ses fréquentes excursions, n'avait pas découvert Henri chez le bûcheron.

Ce bon hussard ne se doutait guère que son élève était aussi près de lui, qu'une fièvre brûlante le consumait, et qu'abattu par le chagrin et les souffrances il n'avait pour le soulager qu'un misérable bûcheron, manquant lui-même de tout. Mullern aurait volé auprès de lui afin

de veiller sur ses jours, mais le destin en ordonnait autrement.

Au bout de six semaines, Henri se trouva enfin en état de quitter la Forêt-Noire. Il dit adieu à son hôte et partit sans savoir où il irait. Voulant pourtant s'éloigner du château de Framberg, il prit la route de France et s'arrêta quelque temps à Strasbourg. Il alla loger dans la maison où il avait retrouvé sa chère Pauline, dans cette maison où il avait passé les plus heureux instants de sa vie auprès de celle qu'il nommait alors son épouse.

Après y être resté deux mois, notre jeune homme résolut, pour se distraire, de se rendre à Paris. Son dessein était aussi de recommencer dans cette ville ses recherches sur son père qu'il brûlait de connaître et d'embrasser. Il ignorait que son généreux bienfaiteur s'était chargé de ce soin, et qu'il venait de réussir dans son entreprise.

Le hasard voulut que Henri s'arrêtât à Blamont, dans la même auberge où vinrent loger Mullern et ses compagnons. C'est lui qui était assis à la table d'hôte lorsqu'ils entrèrent dans la salle. Henri les reconnut sur-le-champ, et,

ne voulant pas être vu de Mullern, se hâta de sortir en mettant son mouchoir devant sa figure.

Lorsqu'il fut dans sa chambre, il pensa que peut-être Pauline accompagnait Mullern. Ne pouvant résister à sa curiosité, il descendit interroger une servante de l'auberge, qui lui apprit qu'effectivement une jeune dame, telle qu'il la dépeignait, était arrivée avec le hussard, et qu'elle couchait dans un appartement au premier.

Lorsque Henri fut certain que Pauline, Mullern et Franck voyageaient ensemble, il chercha à deviner le motif de ce voyage, et ne put en trouver d'autre, sinon qu'ils étaient encore à sa poursuite. Bien résolu à ne pas se montrer, il monta dans sa chambre, en réfléchissant à cette rencontre; mais l'idée que sa Pauline, reposait sous le même toit que lui ne lui permit pas de prendre un instant de repos.

Le lendemain matin, Henri se leva dès le point du jour. Ne pouvant résister au désir de voir un instant sa Pauline, il alla se mettre en embuscade devant la porte de l'auberge. atten-

dant avec impatience le moment où elle en sortirait. Après avoir attendu fort longtemps, il commençait à perdre courage et allait quitter la place, lorsqu'il vit cette femme si désirée passer devant lui; mais Mullern et Franck n'étaient pas avec elle : un seul homme, un homme que Henri ne connaît pas, paraît la conduire. Étonné de ce qu'il voit, notre héros les suit à une assez grande distance. Arrivés sur la lisière d'un bois, deux hommes s'élancent sur Pauline et l'emportent dans une chaise de poste qui est à deux pas ; en vain Pauline se débat et appelle à son secours, elle est bientôt dans la voiture, et l'homme qui l'avait amenée au rendez-vous monte en postillon et fouette les chevaux, qui s'éloignent rapidement.

Henri avait couru au secours de Pauline; mais il était à une trop grande distance pour espérer pouvoir la soustraire à son ravisseur. Cependant l'amour et la fureur lui donnent des ailes ; il court de telle force, qu'il parvient à atteindre la voiture. Alors il crie au postillon d'arrêter : celui-ci ne l'écoutant pas et continuant d'aller son train, Henri emploie le seul moyen qui lui reste pour sauver son amie : il

tire un de ses pistolets sur le conducteur, qui tombe mort sur le grand chemin.

Aussitôt la voiture s'arrête ; un homme en descend comme un furieux et court sur Henri l'épée à la main : Henri le reconnaît, c'est M. de Monterranville, c'est l'assassin de la forêt. « Viens, misérable, » lui dit-il, « viens recevoir » la punition de tous tes crimes. »

Il attend de pied ferme son adversaire, et tous deux s'attaquent avec une égale fureur ; c'est alors que notre hussard se trouva sur le lieu du combat.

CHAPITRE XXV.

HEUREUSE RENCONTRE.

—

« Ah !.. ah !... gibier de potence, » dit Mullern en courant vers les combattants, « tu oses te » frotter à mon élève ! Attends, attends, nous » allons te faire voir si nos sabres ont le fil. »

Mais Mullern arriva trop tard pour avoir le plaisir de sabrer lui-même, car, au moment où il parlait, M. de Monterranville reçut de Henri un coup d'épée qui l'étendit aux pieds de notre hussard.

« Bravo ! bravo ! mon cher Henri, » dit Mullern en sautant au cou de son élève : « Voilà » qui vous rend tout-à-fait digne de moi, car le » coquin y allait comme un furibond. Mais j'en » vois encore un qui se sauve. Ah ! pour celui-» là, j'en fais mon affaire. »

En disant ces mots, Mullern galope vers l'homme qui avait gardé Pauline pendant le combat, et qui s'était sauvé dès qu'il avait vu son maître étendu par terre. Comme il avait beaucoup d'avance sur Mullern, il allait lui échapper, lorsque notre hussard aperçut dans le lointain une chaise de poste venant du côté par où son homme se sauvait. « Barrez le pas-» sage ! Arrêtez-moi ce coquin-là !... » se met aussitôt à crier Mullern. Soit qu'on l'entendît ou que l'on devinât ce qu'il voulait dire, la voiture s'arrête, deux hommes en descendent et barrent le chemin au fuyard. Bientôt on le saisit : Mullern s'avance pour remercier les voyageurs, et saute à leur cou en reconnaissant le colonel Framberg et son ami.

Le colonel et d'Orneville, surpris de cette rencontre, lui font mille questions. « Venez, » leur dit-il, « suivez-moi, vous allez les voir, vous

» allez en apprendre de belles sur ce coquin de
» Monterranville !... Mais ne laissons pas échap-
» per celui-ci !... Nous saurons de lui tous les
» détails de cet enlèvement. »

Les deux amis ne comprennent rien à tout cela, mais n'en suivent pas moins Mullern, qui les conduit sur le lieu du combat, où Henri était occupé à calmer l'effroi de sa chère Pauline. Ce pauvre Henri était au comble de la joie : un mot de Pauline avait suffi pour le rendre heureux : elle lui avait déjà dit en se jetant dans ses bras : « Tu n'es pas mon frère ! Tiens, » voilà ton père, » lui dit-elle en reconnaissant d'Ormeville. « — Se pourrait-il, grand Dieu !... » c'est vous !... » Et Henri est déjà dans les bras de l'auteur de ses jours.

La joie est portée jusqu'au délire : le colonel, d'Ormeville, Henri, Pauline, Mullern, se précipitent dans les bras l'un de l'autre : les voilà réunis ! Ils peuvent donc s'aimer sans crime après tant de chagrins, après tant de traverses ! Leur âme oppressée peut à peine supporter cet excès de bonheur, et des larmes d'attendrissement viennent baigner leurs paupières.

« Ah !... mille millions de cartouches ! nous

» sommes vainqueurs! » dit Mullern en faisant sauter son schako en l'air, « mais ce n'est pas » sans peine, car la place a été longue à em- » porter. »

Lorsque les premiers transports furent un peu calmés, les voyageurs songèrent à quitter l'endroit où ils étaient pour continuer leur route jusqu'au château de Framberg; mais un gémissement qu'ils entendirent leur fit tourner la tête; ils s'aperçurent que M. de Monterranville respirait encore et faisait signe que l'on vint à son secours.

« Il ne faut pas abandonner cet homme,» dit le colonel; « ses aveux pourront nous être d'une » grande utilité et nous apprendre enfin qu'elle » est l'origine de notre chère Pauline. »

Tout le monde approuva le colonel, et l'on se rendit auprès du blessé. « Je sens, » dit-il, « que je n'ai plus que quelques instants à vivre: » mais, comme mes déclarations rétabliront la » fortune de cette jeune femme, que j'ai tant » persécutée, conduisez-moi à l'endroit le plus » prochain, et là, devant un notaire, je vous fe- » rai, si j'en ai la force, le récit de ma malheu- » reuse existence. » On s'empressa de faire ce

que le mourant désirait ; Mullern et Franck formèrent un brancard sur lequel il fut placé. Le postillon, qui était mort, fut laissé sur la place jusqu'à ce que la justice se rendît sur les lieux ; on emmena l'autre complice du blessé, et on reprit le chemin de Blamont, dont les voyageurs n'étaient pas éloignés.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'auberge, le colonel fit chercher un médecin, un notaire et des témoins. Le médecin ayant visité la blessure de M. de Monterranville, annonça qu'il n'avait que peu d'instants à vivre, et qu'il fallait en profiter si l'on avait besoin de ses déclarations. Aussitôt tout le monde se réunit dans la chambre du malade, qui fit entendre, non sans peine, le récit suivant.

HISTOIRE DE M. DE MONTERRANVILLE.

« Maintenant que la mort plane sur ma tête,
» que mon être approche de sa dissolution, je
» frémis en me retraçant tous les forfaits que la
» jalousie et la cupidité m'ont fait commettre!..
» Le bandeau qui couvrait mes yeux est tombé!
» les remords viennent déchirer mon âme!....

» et je ne puis plus me faire illusion !... Ah !...
» qu'ils sont terribles les derniers moments du
» criminel !... il n'a plus aucune consolation !..
» le monde qu'il quitte ne le regarde qu'avec
» horreur !... et le souvenir d'une bonne action
» ne vient pas adoucir ses tourments !

» O vous que je persécute depuis l'enfance,
» femme intéressante !... combien vous allez
» rougir en reconnaissant votre oncle dans le
» misérable qui est devant vos yeux !

» — Mon oncle !... » s'écrie Pauline avec surprise. « — Son oncle ? » disent tous les assistants. Le blessé fit signe qu'on l'écoutât, et continua » en ces termes :

« Mon véritable nom est Droglouski ; je suis
» né à Smolensko : le palatin, mon père, était
» immensément riche, et n'avait d'enfants que
» moi et une fille plus jeune de deux ans.

» Dès ma plus tendre enfance, je portai la
» haine la plus violente à cette sœur, parce que
» je prévoyais qu'il faudrait partager avec elle le
» riche héritage de notre père, que la cupidité
» me faisait désirer de posséder entièrement.

» Le malheur voulut que je prisse à mon ser-
» vice un nommé Stoffar ; cet homme était le

» plus vil scélérat de la terre. S'apercevant de
» ma haine pour ma sœur, il flatta mes passions,
» sut capter ma confiance, et devint bientôt
» mon confident intime.

» Belliska, ma sœur, était chaque jour l'objet
» de ma jalousie et de ma méchanceté; elle
» souffrait sans se plaindre tous les maux que je
» lui faisais endurer. Mais, soit que mon père
» en fût instruit, soit qu'il devinât mon odieux
» caractère, il me légua seulement le tiers de
» ses biens, donna le reste à ma sœur, et m'or-
» donna de quitter le pays qu'il habitait.

» Je m'éloignai, la rage dans le cœur, en ju-
» rant de me venger, et je me rendis avec Stof-
» far dans un petit château isolé, que j'achetai
» près de Wilna, et où je me retirai afin de mé-
» diter en liberté sur les moyens de perdre celle
» que je détestais.

» J'étais depuis près d'un an dans ce château,
» lorsque j'y appris la mort de mon père. Cette
» nouvelle, loin de m'attrister, ne fit qu'aug-
» menter ma haine pour Belliska et m'affermir
» dans le dessein de la perdre. Elle se trouvait
» alors une des plus riches héritières de la Russie
» et sa fortune était l'objet de toutes mes espé-

» rances; car j'avais déjà presque entièrement
» dissipé le bien qui m'était revenu.

» Pendant que je délibérais avec Stoffar sur
» le parti qu'il fallait prendre, ma sœur se maria
» avec un jeune officier russe qu'elle aimait.
» Cette nouvelle redoubla mon désespoir. Nous
» avons trop tardé, monsieur, me dit Stoffar; il
» faut agir et suivre mes conseils. Rendez-vous
» d'abord auprès de votre sœur; feignez d'avoir
» oublié les différends qui ont eu lieu entre
» vous, et marquez-lui la plus tendre amitié.

» Je suivis ses conseils sans trop savoir quel
» était son projet. Ma sœur, toujours bonne, me
» reçut à bras ouverts, et me présenta à son
» époux qui me fit aussi un accueil très-flat-
» teur. Ils m'engagèrent à rester quelque temps
» auprès d'eux : j'y consentis.

» Bientôt cependant tous nos plans furent en-
» core traversés par la naissance d'une fille que
» ma sœur mit au monde, et que l'on nomma
» Eliska. C'était vous, malheureuse Pauline!...
» et, dès votre entrée dans le monde, je vous
» vouai la haine la plus implacable.

» Le hasard qui semblait favoriser mes pro-
» jets permit que le comte Beniouski, votre

» père, fut appelé à l'armée pour se mettre à la
» tête de son régiment qui allait combattre les
» Suédois. Ma sœur ne se sépara de son époux
» qu'en versant des larmes amères; celui-ci
» m'engagea à ne point la quitter pendant son
» absence et à être son protecteur. Je le lui pro-
» mis!... Hélas! il ne savait pas à quel monstre
» il se confiait!

» Le malheur qui poursuivait Belliska voulut
» que son époux fût tué à la première bataille.
» Cette nouvelle me combla de joie; je me
» voyais par-là débarrassé d'un obstacle à ma
» fortune; j'étais las de feindre pour ma sœur
» une amitié que mon cœur était si loin de res-
» sentir; je voulais d'ailleurs jouir de ses ri-
» chesses, et Stoffar me dit qu'il était temps
» d'agir.

» C'est maintenant que vous allez frémir
» d'horreur!... Mais je ne puis différer plus
» longtemps l'aveu d'un crime abominable. Sa-
» chez donc qu'un breuvage empoisonné me
» débarrassa pour jamais de celle que je détes-
» tais... Vous frémissez!.... Ecoutez-moi jus-
» qu'au bout.

» Afin d'éviter tout soupçon, j'avais eu soin

» de ne faire prendre qu'un poison lent à ma
» victime. Elle traîna donc près de six mois
» avant de mourir. Pendant ce temps, je re-
» doublai de soins auprès d'elle pour me gagner
» mieux sa confiance.

» Ma sœur, sentant sa fin s'approcher, était
» persuadée que c'était la douleur qu'elle res-
» sentait de la mort de son époux qui la con-
» duisait au tombeau. Elle me fit venir auprès
» d'elle, me recommanda sa fille, en me nom-
» mant son tuteur, et mourut sans avoir soup-
» çonné que son frère était son assassin.

» Il ne restait donc plus que la petite Eliska,
» dont l'existence m'empêchait d'hériter des
» richesses de ma sœur. Je l'emmenai dans
» mon château isolé, afin de décider de son
» sort. Stoffar me conseillait de la faire périr ;
» mais, par un excès de prudence qui me de-
» vint fatal, je voulus qu'on chargeât quelque
» étranger malheureux, dont nous n'aurions
» pas à redouter l'indiscrétion de ce nouveau
» forfait.

» Vous vous rappelez, monsieur, » dit Dro-
glouski! en s'adressant à d'Ormeville, « com-
» ment Stoffar vous découvrit, et comment il

»jugea que vous étiez celui qu'il nous fallait
»pour exécuter notre projet. Nous savions que
»vous étiez au service d'Autriche, nous vous
»crûmes Autrichien. Mon dessein étant de pas-
»ser en France, je n'appréhendais pas de ja-
»mais vous y rencontrer; d'ailleurs vous ne me
»vîtes que masqué lorsque l'on vous remit
»l'enfant;

»Une fois cette affaire terminée, je fis passer
»ma nièce pour morte, et j'héritais de tous les
»biens de ma sœur. Comme mon plus ardent
»désir était de quitter un pays qui me rappe-
»lait tous mes crimes, je vendis promptement
»mes propriétés, et je passai en France avec
»Stoffar.

»J'achetai, près de Strasbourg, la petite mai-
»son que vous connaissez; sa situation isolée
»me convenait, et je m'y retirais de temps en
»temps lorsque j'étais las des plaisirs et des
»débauches auxquels je me livrais sans cesse à
»Paris avec mon digne confident.

»Je n'ai plus maintenant à vous raconter que
»les événements auxquels vous avez pris part.
»Un jour, Stoffar reconnut à Strasbourg, dans
»M. d'Ormeville, celui auquel nous avions con-

» fié l'enfant de ma sœur. Il faut nous en dé-» faire, » me dit-il aussitôt ; « car je pourrais tôt » ou tard être rencontré et reconnu par cet » homme, et je serais perdu. Mon âme répu-» gnait à ce nouvel attentat, mais je craignais » trop Stoffar pour lui résister, et votre mort » fut résolue.

» Le ciel cependant ne permit pas que ce » crime s'accomplit ; vous fûtes sauvé par ce » jeune homme que vous nommez votre fils, et » Stoffar reçut la mort. Quant à moi, je me ré-» fugiai dans ma demeure, assez content, « je l'avoue, d'être débarrassé de mon com-» plice.

» Plusieurs mois après cet événement, vous » vîntes, monsieur, » dit-il à Henri, « dans ma » maison pour chercher M. le colonel. Votre » trouble, votre émotion à ma vue ne m'échap-» pèrent pas ; je me doutai que vous me con-» naissiez, et j'allai écouter votre conversation » avec ce brave hussard, afin d'éclaicir mes » soupçons. A peine vous eus-je entendus que » je perdis la tête et pris la fuite au milieu de la » nuit.

» Lorsque je fus un peu remis de ma frayeur,

» je résolus de savoir ce que vous feriez et si
» vous ne chercheriez pas à me nuire. En con-
» séquence, je me déguisai en paysan, et je
» vous suivis dans votre voyage avec votre ami
» Mullern.

» Vous vous rendîtes au château de Fram-
» berg, et moi je m'établis dans les environs;
» j'y appris bientôt vos amours avec celle que
» vous croyiez votre sœur; et lorsque je sus que
» le père de la jeune personne avait porté le
» nom de Christiern, qu'il était officier, et qu'il
» l'avait amenée de Russie, je ne doutai pas
» que ce ne fût ma nièce.

» Dès lors, madame, vous devîntes l'objet de
» toutes mes démarches, et je jurai de vous
» avoir en ma puissance, craignant trop, si
» vous retrouviez votre protecteur, qu'il ne par-
» vînt à me perdre.

» J'avais gagné à force d'or deux misérables
» qui devaient servir mes desseins; mais il n'é-
» tait pas facile de vous enlever du château;
» j'étais cependant sur le point d'y parvenir
» quand vous partîtes en chaise de poste avec
» Mullern et Franck.

» Je vous suivis de fort près; mais ce ne fut

» que dans cette auberge que je trouvai le » moyen d'effectuer mes plans. Mes deux affi- » dés se chargèrent de faire boire vos com- » pagnons qui auraient fait manquer notre en- » treprise...

» — Ah! les coquins! » interrompit Mullern, « qui s'en serait douté?...

» — Le lendemain matin, un d'eux alla frap- » per à votre porte; il était déjà tard, et vous » attendiez vos compagnons depuis longtemps: » il vous dit qu'ils avaient fait raccommoder la » chaise de poste qui était un peu endomma- » gée, et qu'ils vous attendaient à deux pas » d'ici. Vous le crûtes, et vous vous laissâtes » conduire dans le piége que je vous avais tendu, » et qui aurait réussi, si le ciel, lassé de mes » crimes, ne vous eût envoyé des libéra- » teurs! »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XVIII

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth. 1.

L'ENFANT

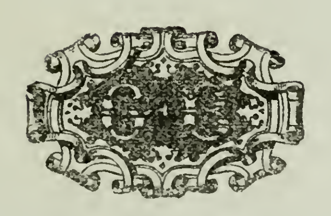
DE MA FEMME,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Casu magis et felicitate rem gerit, quam virtute et consilio.

TOME SECOND.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

L'ENFANT

DE

MA FEMME.

CHAPITRE XXV.

CONCLUSION.

—

Ici M. de Monterranville, ou plutôt Droglouski, termina son récit qui avait vivement affecté ses auditeurs. Le notaire l'avait transcrit mot à mot ; le blessé le signa, en y faisant ajouter que sa nièce était sa seule héritière, et

qu'elle trouverait dans sa petite maison de la forêt tout ce qui lui restait de son immense fortune, dont il n'avait encore dissipé que les trois quarts.

Cette affaire une fois terminée, nos amis quittèrent un homme dont la vue ne pouvait que leur être pénible, surtout à Pauline à laquelle il tenait de si près. Mais à peine s'en étaient-ils éloignés qu'ils apprirent qu'il venait de rendre le dernier soupir.

« Bien le bonsoir, » dit Mullern ; « j'espère » que nous ne nous rencontrerons plus. » Pauline donna quelques soupirs à sa mémoire, non qu'elle pût avoir pour lui la moindre affection, mais parce que c'était le seul parent qu'elle avait jamais connu.

N'ayant plus rien qui les retînt à Blamont, nos amis prirent la route du château de Framberg, où ils arrivèrent le lendemain.

Avec quelle ivresse ils revirent ces lieux où chacun d'eux trouvait des souvenirs! Le colonel et d'Ormeville unirent nos deux amants. L'hymen cacha les fautes de l'amour. Henri et Pauline, parvenus enfin au bonheur, ne quittèrent jamais leur père et leurs bienfaiteurs; le

bon Mullern passa sa vie auprès d'eux, s'enivrant quelquefois et jurant toujours : mais il faut bien pardonner quelques défauts à celui dont l'âme renferme de belles qualités.

FIN DE L'ENFANT DE MA FEMME.

PETITS

TABLEAUX DE MOEURS.

LES BOULEVARDS.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour,
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour.

Désaugiers.

Aucune ville n'offre, comme Paris, une promenade aussi belle, aussi étendue, aussi variée, que cette longue suite de boulevards qui se trouve dans son enceinte. C'est une foire perpétuelle, un panorama vivant, où l'observateur peut passser en revue les diverses classes de la société, apprendre les manières, les mo-

des, et presque les usages de chaque quartier; car il y a une différence bien grande entre les habitants du boulevard des Italiens et ceux du Pont-aux-Choux, entre les promeneurs de Coblentz et ceux du boulevard du Jardin-Turc.

A huit heures du matin, tout est déjà en mouvement sur le boulevard du Temple : les boutiques sont ouvertes; les marchands ont étalé; le rentier prend l'air; les cuisinières vont au marché; les ouvriers courent chercher ou reporter leur ouvrage. Je vais à la Porte-Saint-Denis; déjà le tableau change : là on ne pense encore qu'au déjeuner, qui est pris depuis longtemps au *Pas de la Mule*. J'arrive au boulevard de la Madeleine : quel calme!... Tout dort encore! .. Ici la vie n'est plus la même; la journée commence à la Chaussée-d'Antin trois heures plus tard qu'au Marais.

J'entre dans un café qui ne fait que d'ouvrir; les garçons me regardent avec étonnement; ce n'est que dans deux ou trois heures que l'on viendra déjeuner; mais, à midi, les jeunes élégants se montrent; les boutiques sont brillantes; les cabriolets se croisent; tout prend un air de vie, tout s'anime, et déjà la mode

vient visiter ce quartier où elle a établi son empire. À trois heures, la promenade est charmante; on vient faire voir sa toilette, sa parure nouvelle ; il règne sur ce boulevard un air d'opulence qui impose au petit bourgeois du faubourg Saint-Antoine. A la vérité, les hommes paraissent un peu ennuyés d'eux-mêmes; les dames ont moins de fraîcheur que de coquetterie, mais on se promène avec tant de grâce! les petits mots que j'entends sont dits d'une manière si piquante, que je ne puis m'éloigner. L'heure s'écoule ; j'entre dans un café où l'on dîne; quand on me présente la carte à payer, je m'aperçois que tout se traite grandement dans cette partie de la capitale; je sors un peu moins enchanté; la promenade est déserte.

Je redescends les boulevards : bientôt la différence que je remarque dans la tournure, les manières, la mise des personnes que je rencontre, m'avertit que suis de retour dans le quartier où la journée commence et finit plus tôt. L'ouvrier se promème en chantant, le soldat en sifflant, les grisettes en regardant de côté, comme si elles cherchaient quelque

chose. Les jeunes gens ont l'air affairé : c'est par ici l'heure des rendez-vous. Mais quel malheur! le temps devient noir; je sens sur ma main de grosses gouttes de pluie. Les promeneurs hâtent le pas; la nuée crève avant qu'ils aient eu le temps de se mettre à couvert. Le tableau devient piquant; le mari tire le bras de sa femme pour gagner un abri; la femme gronde son mari qui a voulu qu'elle mît son châle de bourre de soie. Cette grosse maman croit courir, et fait tout ce qu'elle peut pour conserver sa respiration; cette jeune dame tremble pour son joli chapeau et ses petits souliers. Elle double le pas, et ce monsieur, qui vient en face d'elle, sourit à des contours que le vent dessine sous une étoffe légère. Le jeune homme qui menait promener sa bien-aimée maudit l'orage et appelle tous les fiacres qui passent, et le rentier se hâte d'ouvrir un vieux parapluie qui ne mettra pas sa personne à couvert.

Ce n'était qu'une pluie d'orage; déjà les nuages se dissipent; le beau temps renaît : on se calme, on ferme son parapluie; on rajuste sa toilette que l'orage a pu gâter. Au bout d'un

quart-d'heure, les boulevards sont couverts de monde, comme s'il n'avait pas cessé de faire beau. Dans ce Paris, il y a tant de gens auxquels la promenade est nécessaire!... Le vieillard promène ses souvenirs; le jeune amant ses espérances; l'auteur ses plans; le richard son oisiveté; la vieille douairière promène son chien; la bonne promène ses enfants; le petit-maître sa suffisance; la courtisane son cachemire; le Savoyard son singe; la grisette ses œillades; la jeune fille ses rêveries.

Je suis sur le boulevard du Temple : quelle variété de spectacles, de curiosités! comme toutes ses figures semblent heureuses en écoutant les bons mots de ce paillasse, en regardant les tours de cet escamoteur! Cependant la nuit vient; les promeneurs se retirent; les curieux deviennent plus rares; les lanternes magiques les occupent un moment, mais bientôt chacun rentre chez soi; il n'est pourtant encore que dix heures.

Puisque je suis en train de me promener, je vais aller chez Tortoni. Je m'éloigne de ces bonnes gens qui finissent leur journée en chantant; je perds de vue ces grisettes qui fredon-

nent le refrain du vaudeville qu'elles viennent d'entendre à la Gaîté. Je regagne la Chaussée-d'Antin; j'y arrive à dix heures et demie; la soirée semble y commencer; les cafés sont resplendissants de lumière; la foule s'y porte; la promenade est très-fréquentée. J'entre prendre une glace; je vois jouer au billard. Le temps se passe; une heure du matin vient de sonner. Je sors; le bruit a cessé; les boulevards sont déserts; quelques jeunes gens qui viennent de s'arracher à une table d'écarté passent rapidement près de moi; d'autres quittent les cafés, harassés, fatigués de leur journée. On se retire enfin; mais je n'entends pas chanter.

LA ROTONDE

QUELQUES PORTRAITS.

> A-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers, et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris !
>
> PICARD, *Les Provinciaux.*

La Rotonde, où se donnent habituellement les rendez-vous de quatre à six heures, n'est pas le café de ce nom situé dans le jardin du Palais-Royal, mais bien la partie du jardin qui s'étend devant ce café, et qui n'a de rotonde que le nom.

C'est le rendez-vous des étrangers, qui, en général, affectionnent le Palais-Royal, où ils trouvent réuni tout ce qui peut flatter les yeux, le goût, l'odorat ; où tous les plaisirs leur sont offerts (souvent à un prix un peu cher à la vérité), où ils peuvent, sans quitter ce brillant bazar, déjeuner, dîner, souper, s'habiller, se chausser, se faire coiffer, jouer et se ruiner.

C'est pour se rendre chez Beauvilliers, chez Véfour ou chez les Frères provençaux, que l'on se donne ordinairement rendez-vous à la Rotonde : aussi, de quatre à six heures, on est sûr d'y voir un grand nombre de personnes qui se promènent de long en large, bâillent, tirent leur montre, ou regardent avec impatience à droite et à gauche.

Vous voyez les militaires s'aborder en se donnant la main ; les clercs de notaire rire du plus loin qu'ils s'aperçoivent ; les agents de change se saluer d'un air préoccupé. Examinez ce jeune homme qui paraît fort en colère d'attendre et frappe des pieds à toute minute : c'est un faiseur d'affaires, garçon assez obligeant, mais qui a le défaut de vouloir sans cesse fixer l'attention et attirer les regards. S'il se donne tant de mouvement maintenant, c'est qu'il est persuadé que tout le monde s'occupe de lui. A la promenade, il parle si haut, que les passants sont de moitié dans ses affaires ; au spectacle, il s'emporte après les ouvreuses, traverse les corridors en pestant contre l'administration ; il cherchera querelle aux contrôleurs et ne sera pas content s'il n'a vu plusieurs personnes se

demander le motif de la colère de ce monsieur. Dîne-t-il chez le traiteur, tout est mauvais. Il fait venir le chef de cuisine ; il gronde les garçons ; rien n'est digne de lui... Et cependant il fut un temps où il fallait qu'il se contentât de l'ordinaire le plus médiocre ; mais il a oublié ce temps-là, et il ne fait peut-être le grand seigneur que pour le faire oublier aux autres. En société, on le redoute ; il met tout sens dessus dessous, en croyant faire l'aimable et l'homme *à son aise*. L'arrêtez-vous dans la rue, il n'a jamais le temps de vous dire un mot. Il a vingt rendez-vous pour la journée, ne sait où donner de la tête et se sent très-malade. Mais, un moment après, vous le verrez jouer au billard, ou dînant de très-bon appétit. S'il allait en Angleterre, il ferait mettre son départ dans le journal. S'il tombait malade, il est persuadé que cela ferait baisser la rente.

Ce petit homme, d'une cinquantaine d'années, qui passe en ce moment, ne ressemble nullement à notre bruyant original. Voyez quelle physionomie douce et bénigne, quel regard niais et craintif. Cet homme-là n'a jamais eu de volonté. C'est un ancien mercier ;

il est poli avec tout le monde; il salue aussi humblement son portier que son propriétaire, n'a jamais grondé sa femme de ménage, et ne déjeune que quand elle le veut bien. Si dans la rue un passant le coudoie avec force, c'est lui qui demande excuse; si, dans un café, on jette son chapeau à terre, il le ramasse en souriant à la personne qui l'a fait tomber. S'il va au spectacle, il arrive toujours le premier à la queue, mais il y reste le dernier, parce qu'il laisse tout le monde passer devant lui. Il pleure quand deux hommes se disputent, et n'ose pas sortir quand il fait du vent. Voyez-le aborder celui auquel il a donné rendez-vous et qui le fait attendre depuis une heure... Il va lui demander pardon d'être venu trop tôt.

Mais quel est ce grand monsieur, déjà d'un âge avancé, à la figure longue, blême, au regard mélancolique, dont l'habit râpé et le chapeau recoquillé attestent plus que de l'économie! Depuis deux heures il se promène devant la Rotonde; il ne tire pas sa montre par une raison fort simple; mais il regarde tout le monde et personne ne prend garde à lui!.. Cet homme a été riche, heureux; et alors il venait tous les

jours dîner au Palais-Royal, et ses nombreuses connaissances ne manquaient pas de se trouver aux rendez-vous qu'il leur donnait à cette même place. Mais il n'a plus rien!... Il a mangé ses revenus avec des femmes qui ne l'aimaient pas et des amis qui ne le reconnaissent plus. Maintenant il va toujours par habitude à ce lieu qui l'a vu jadis si brillant; il n'y retrouve que son appétit. Ceux qui l'ont connu dans sa prospérité s'éloignent du plus loin qu'ils l'aperçoivent; et le pauvre homme, réduit à dîner avec une flûte, vient la manger à la Rotonde, afin de pouvoir dire encore : « J'ai dîné au Palais-Royal. »

JACQUES, JACQUOT

ET

ET DE LA JACQUINIÈRE.

> Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux... Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller.
>
> VOLTAIRE, *Jeannot et Pierrot.*

Jacquot est fils d'un sabotier; né dans un village, de parents pauvres mais laborieux, il les perdit de bonne heure; mais de bonne heure aussi il montra de l'intelligence. Jacquot faisait tout ce qui se présentait pour gagner quelques sous : il gardait les chèvres, conduisait les vaches, menait boire les chevaux. Couché sur de la paille, ne vivant que de pain bis et de fruits, il chantait cependant dès le point du jour; et quand il avait gagné de quoi jouer le dimanche à la fossette, Jacquot était heureux et ne s'inquiétait pas du lendemain.

Alors son hameau paraissait à Jacquot une belle ville; la maison du tabellion lui semblait

un palais, et les notables de l'endroit des seigneurs. Alors ils chérissait ses prés, ses bois, ses plaines, et puis encore certaine petite villageoise qu'on appelait Suzon, qui était bien gauche, bien niaise, bien bouffie, mais qui semblait charmante à Jacquot.

Mais, lorsqu'il avait seize ans, un beau monsieur, passant par le village, et trouvant une physionomie heureuse au petit paysan, lui proposa de venir avec lui à Paris pour y faire fortune. Jacquot ne savait pas alors quelle était cette déesse-là ; mais le désir de voir la grande ville, un mouvement de curiosité, peut-être un secret pressentiment, lui firent accepter l'offre du beau monsieur. Il pleura beaucoup en quittant ses prés, ses chèvres, ses champs et Suzon; mais il se dit : « Bientôt je serai de retour, et je » raconterai à Suzon et à mes bêtes tout ce que » j'aurai vu dans la grande ville. »

Jacquot arrive à Paris. D'abord jockey, puis valet, puis valet de chambre, il quitte le nom de Jacquot qui fait rire toutes les soubrettes, et prend celui de Jacques qui lui paraît plus ronflant. Au bout d'un an, M. Jacques avait entièrement oublié ses bêtes, ses bois, son hameau

et sa Suzon ; mais, en revanche, il tâchait de prendre les airs de Paris. Il apprit à lire, à écrire, à compter; il devint intendant. Il avait beaucoup de facilité; en peu de temps il sut la multiplication, et bientôt la soustraction, comme s'il avait été élevé à la ville. M. Jacques mettait de côté, recevait des cadeaux, prêtait son argent à intérêt et en retirait de gros bénéfices. Bref, après avoir été intendant d'une danseuse, régisseur d'un marquis, homme d'affaires d'un jeune étourdi, et secrétaire intime d'un prince étranger, il devint assez riche pour s'établir : il se fit courtier, fréquenta la Bourse, se lança dans de grandes opérations de finances, fut constamment heureux, si bien qu'à trente ans M. Jacques possédait trente mille livres de rente.

M. Jacques trouva alors qu'il avait assez travaillé, il ne songea plus qu'à jouir de sa fortune. Il acheta une terre, prit une voiture, eut des valets, une livrée, un grand train, et se fit appeler M. de la Jacquinière.

Un jour, en se rendant à sa terre, sa voiture versa à l'entrée d'un misérable hameau. Pendant qu'on cherche des ouvriers pour la raccom-

moder, M. de la Jacquinière descend et jette les yeux autour de lui. « Eh bon Dieu ! » dit-il, « quel trou !... Quel horrible séjour !... le vilain » pays !... Des chaumières délabrées, des pay- » sannes affreuses... Pas un endroit où un » homme comme moi puisse décemment se re- » poser quelque part, puisque ce maladroit pos- » tillon a fait verser ma voiture. »

Tout en disant cela, M. de la Jacquinière s'avance jusqu'au bord d'un étang ; il s'assied au pied d'un vieux saule. Des chèvres, des vaches viennent paître autour de lui. Une grosse paysanne les conduit, et son chien, quoique très-vieux, la devance pour aller lécher les mains de M. de la Jacquinière. « Ah ! mon » Dieu ! » dit la grosse fille, « il n'a jamais ca- » ressé comme ça que Jacquot !... » A ce nom, le beau monsieur rougit, mille souvenirs s'offrent à son esprit : il regarde autour de lui...Ce n'est point une erreur... Il est dans son village, Suzon est devant lui !...C'est sous ce même saule qu'il venait jadis se reposer et manger son pain bis. Ah ! monsieur de la Jacquinière, embrassez donc cette pauvre fille, versez des larmes sur le tombeau de votre père, et répandez vos

bienfaits sur le séjour qui vous a vu naître... Mais non ! bien loin de là... il repousse brusquement le chien, s'éloigne de Suzon, du hameau, court à sa voiture, et en arrivant à son château, fait étrangler un superbe perroquet qui a eu le malheur de lui dire : « As-tu dé-»jeuné, Jacquot ! »

On trouvera peut-être que l'histoire de M. de la Jacquinière ressemble beaucoup à celle de ce *Jeannot*, qui oublia à Paris son ami *Colin*; mais dans le monde nous voyons tant de Jeannots et tant de Jacquots, que nous avons pensé qu'on nous pardonnerait d'en donner une nouvelle copie.

HISTOIRE D'UNE BOUTEILLE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Seu rixam et insanos amores,
Seu facilem, pia testa, somnum,
Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro; tu sapientiam
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis lyœr.

HORACE.

J'ai près de cinquante ans, je suis bien petite pour mon âge, dirait Arlequin; mais j'ai vu bien des événements; j'ai passé par beaucoup de mains et appartenu à différents maîtres!... J'ai brillé au premier rang, je me suis vue confondue dans les derniers. Souvent fière de contenir un vin généreux, quelquefois humiliée de ne renfermer qu'un modeste surène; j'ai éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, et je ne puis résister au désir de raconter l'histoire de ma vie, dans l'espérance qu'elle servira de leçon à mes sœurs.

En sortant des mains de mon père, je fus vendue à un brocanteur qui me mit dans de la paille et me fit partir pour une grande ville où

j'entrai chez un marchand de vin qui faisait noces et festins ; il m'emplit avec une boisson qu'il fabriquait lui-même.

Nous étions en grand nombre, pourvues de la même liqueur, mais nous portions des cachets différents. Le mien était vert ; cela me valut la préférence à une noce donnée chez mon maître. Là je vis danser, j'entendis de gros rires, mais je fus bientôt vidée ; alors le luron qui me tenait me jeta dédaigneusement à ses pieds, et, pour mon entrée dans le monde, je reçus un coup bien rude. Remplie du même vin, mais couverte d'un autre cachet, je fus vendue à une jeune fille dont le père était malade.

C'était un pauvre journalier ; il ne se permettait que rarement de me visiter. Je languis longtemps dans le fond d'une vieille armoire, regrettant la cave de mon premier maître. Enfin je fus vidée, mais le pauvre malade n'avait point d'argent pour me remplir de nouveau, il mourut.

Je fus vendue avec les vieux meubles par un avide créancier. Achetée par un commissionnaire assez ivrogne, tous les jours mon maître me remplissait avec de la piquette, et tous les

soirs il me vidait en chantant. Cette vie joyeuse dura peu. Je passai entre les mains d'un homme riche et gourmet; je reçus dans mon sein un vin de Constance délicieux. J'étais fière de tant d'honneur!... Hélas! mes chères sœurs, *vanitas vanitatum et omnia vanitas!* Mon maître venait souvent me considérer... mais il ne pouvait se décider à me montrer sur sa table; le vin que je contenais était trop précieux pour être bu!... Je passai vingt années de ma vie dans cette triste cave, maudissant le vin de Constance, qui m'avait enorgueillie et me condamnait à ne plus voir le jour.

La mort enleva également mon nouveau maître. Le surlendemain son héritier s'empressa de me faire servir à sa table, et but, en déjeunant avec ses amis, ce que son oncle avait respecté pendant vingt ans. A la vérité, on me fit de superbes compliments, mais cela ne me flattait plus autant qu'autrefois, et je regrettai peu la noble poussière dont j'étais couverte Bientôt après, me trouvant chez un limonadier, il osa me remplir avec de la bière!... Je l'avoue, cet outrage me fut sensible; j'avais l'âme très fière, et pour me venger je fis sauter mon bouchon.

Qu'en arriva-t-il ! On me remplit avec du cidre!... Je me contins, craignant un nouvel affront.

Achetée un soir par une petite fleuriste qui donnait un goûter à son bon ami, je vis qu'il ne faut pas mépriser les boissons les plus simples. Je fus fêtée, choyée, caressée. On faisait des crêpes avec lesquelles on but mon contenu. La petite fleuriste était si gentille, si gaie, si tendre, son amant si vif, si amoureux, que mon cidre leur parut de l'ambroisie. Soirée charmante! où je vis le tableau du bonheur, combien de fois ne vous ai-je point regrettée!...

Passant ensuite chez un riche banquier, je contins d'excellent bourgogne. Souvent vidée, pour être emplie de nouveau, je figurais sur une table somptueusement servie. Tout, autour de moi, respirait l'élégance et la grandeur... mais je ne vis point la gaîté du petit souper.

Bientôt le sort me fit tomber dans la demeure d'un joueur : quelle triste situation!... Je contenais parfois du vin, mais bien plus souvent de l'eau, seule boisson des enfants de celui qui courait après la fortune. Enfin je

quittai cette maison pour entrer chez une vieille portière; celle-ci me remplit avec de l'eau-de-vie, et me visitait souvent avec ses voisines, les commères du quartier. La j'étais assez heureuse; les caquets que l'on racontait chaque jour devant moi me faisaient gaîment passer ma vie, lorsqu'un soir, que l'on avait jasé et bu plus qu'à l'ordinaire, ma maîtresse, en me reportant à l'ordinaire, me cogna fortement contre un meuble... Je fus étoilée!... C'est une blessure dont nous ne guérissons pas, vous le savez; cependant, comme on pensa que je pouvais encore servir, on me remplit d'huile à brûler.

C'est dans cet état que j'attendis la fin de ma carrière. Elle fut orageuse!... Qu'elle ne soit pas perdue pour vous, mes sœurs, que l'éclat des honneurs ne vous éblouisse pas. Quant à moi, je me souviendrai toujours que les plus heureux instants de ma vie furent ceux où je ne renfermais que du cidre et de la piquette.

LE MARI SENTIMENTAL.

Felix qui potuit præsenti flere puellæ !

PROPERCE.

Ainsi qu'un jeune troubadour,
Je souffre et chante mon amour.

DUVAL, *Opér. com.*

Florimond avait douze mille livres de rente et une âme excessivement sensible ; il ne cherchait qu'une occasion pour se fixer, et cependant, jusqu'à trente ans, il ne se fixa point, ne pouvant parvenir à faire naître cette douce sympathie et ces passions subites qu'il rêvait.

A la vérité, Florimond n'avait pas de ces tournures qui font sur-le-champ des conquêtes ; il était petit, trapu, assez mal bâti ; sa figure était rouge et carrée, son nez un peu gros, ses yeux un peu petits, ses cheveux un peu gras ; quand il regardait avec mélancolie, il avait l'air de s'endormir ; et lorsqu'il soupirait, on pouvait croire que c'était l'effet d'une

mauvaise digestion plutôt que le langage du sentiment.

Enfin, à trente ans, en dansant dans un bal il marche sur le pied d'une jolie demoiselle; elle n'ose pas se plaindre, mais elle chancelle et se trouve obligée de s'appuyer fortement sur le bras de son cavalier. Florimond est tout ému; la jeune personne ne danse plus avec autant de gaîté, et Florimond soupire; il l'entend dire : « Je n'en puis plus!... » et le voilà subjugué; grâce à ses douze mille francs de rente, il épouse la demoiselle sans rencontrer d'obstacles.

Mais, au bout d'un an de ménage, Florimond s'aperçoit avec douleur que sa femme n'est pas aussi sentimentale que lui. Elle ne soupire point en voyant une tourterelle; son cœur est tranquille au bord d'un ruisseau; elle mange un œuf à la coque sans remercier la providence, et une côtelette sans donner une larme à l'infortuné mouton. Elle refuse d'aller vivre dans une chaumière, sur le bord d'un torrent, pour y être tout à l'amour. Elle préfère se coucher à se promener au clair de la lune; elle ne pleure pas en lisant *le Solitaire*,

ou en voyant représenter *les Ruines de Babylone*; quand il lui serre la main avec expression, elle dit qu'il lui fait mal; enfin, elle veut lui faire boire de l'eau sucrée lorsque, après son dîner, il pousse des soupirs.

Malgré cela, M. et madame Florimond ont fini par s'accorder; le mari se dérobe aux plaisirs bruyants du monde, et sa femme le laisse se livrer aux douceurs du sentiment; elle a consenti à ce qu'il l'appela Clarisse, et leur petit garçon Fidélio. Ils ont acheté une maison de campagne avec un grand jardin, dans le fond duquel Florimond a fait bâtir une chaumière, une grotte et un rocher. Pendant que sa femme fait une partie d'écartée avec un aimable voisin, il va soupirer à son aise dans sa grotte, ou sur son rocher qui a huit pieds de haut. Quand madame chante avec le voisin un duo de *Rossini*, Florimond va sur le bord de l'eau chanter *Femme sensible*; et le soir, pendant que sa Clarisse écoute les galanteries du voisin, il va dans les bois écouter le chant du rossignol.

De cette manière chacun est satisfait. Mais les années ont amené des changements qui affectent Florimond. Sa Clarisse a pris un em-

bonpoint considérable; son petit Fidélio est un grand dadais qui ne sait que jouer au *cheval fondu*, et lui-même commence à avoir du ventre.

Malgré cela, Florimond est plus sentimental que jamais; il vient de se faire faire un corset pour arrêter les progrès de son embonpoint, et depuis qu'il le porte il soupire encore davantage.

QUELQUES VERRES

DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Diversité, c'est ma devise.
Grand Dieu ! que vois-je et que ne vois-je pas !...
LA FONTAINE, *Contes.*

Nous allons, messieurs et dames, vous donner une représentation de la lanterne magique, pièce curieuse. Nous tâcherons autant que possible, de varier nos tableaux. Si notre manière de vous les expliquer n'est pas toujours élégante, rappelez-vous, messieurs et dames, que c'est le propriétaire de la lanterne qui parle.

Vous voyez premièrement l'intérieur du palais du grand Artaxercès, roi de Perse; vous le voyez lui-même assis sous un platane et une vigne d'or massif; c'est là-dessous que les anciens roi de ce pays ont l'habitude de prendre le frais. Vous voyez toute sa cour ; remarquez comme les Persans ont l'œil vif, et comme les Persanes leur sourient avec grâce..... surtout

celles qui ont de belles dents. Dans un coin, ce seigneur qui tient un placet se fait tout petit pour passer sous les grands; plus loin, cette belle dame est forcée depuis une heure d'entendre les doux propos du chef des ennuques; là-bas un grand seigneur tâche de ne point bâiller en écoutant les projets d'un favori; plus loin, cet autre reçoit un avis secret par lequel on le prévient qu'il ne tardera pas à être étranglé; au fond, des bayadères dansent pour amuser le souverain qui dort. Remarquez la gaîté qui règne dans ce tableau.

Maintenant nous sommes transportés dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, qui ressemble à l'Arabie-Heureuse, comme un sauvage du Caveau ressemble à un Caraïbe. Apercevez-vous dans le fond du tableau quelque chose de verdâtre?... c'est la mer Rouge dans laquelle le grand Pharaon se noya avec toute son armée en poursuivant les Juifs, qui alors ne vendaient ni lorgnons ni chaînes pour les montres. Sur le devant du tableau est un groupe d'Arabes jouant aux dés et aux boules; voyez comme leurs figures sont animées, comme leurs yeux brillent, comme ils portent souvent la main à leurs poi-

gnards. Quelle différence entre cette partie-là et celles du café du Commerce et celle du café de la Gaîté!... Mais les Arabes passent pour être grands joueurs, grands voleurs, paresseux et fripons. Du reste; c'est un peuple doux et hospitalier, chez lequel on monte à cheval aussi bien qu'au cirque de MM. Franconi.

Attention, messieurs et dames, nous voici sur la place du Palais-de-Justice, dans la superbe ville de Paris. Remarquez la vérité des détails et la correction du dessin.

Ici, c'est un enfant qui achète du pain d'épice ; là, c'est une jeune fille qui tient un pot d'oreilles d'ours, dont elle vient de faire emplette pour la fête de son cher père ; là-bas, une jeune dame recommande sa cause à un jeune avocat ; plus loin, ce vieux monsieur en noir, tenant des paperasses sous chaque bras et laissant voir un rouleau dans chaque poche, va, pendant trois ou quatre heures se promener dans la salle des *Pas-Perdus*, où, depuis trente ans, il passe ses journées à attendre qu'on lui confie une cause. Mais pourquoi tout ce monde, cette foule dans le milieu du tableau?... Ce sont des particuliers *très-connus* qui viennent d'être

mis en évidence. Cette jeune fille, qui se trouve mal et tombe sur la poêle de cette marchande de friture ambulante, vient de reconnaître son amant, celui pour qui elle a quitté son village et ses parents. Ce nouveau débarqué retrouve-là un beau monsieur dont il avait fait la connaissance au Palais-Royal, n° 113, et qui lui avait promis de le pousser dans le monde, tout en lui vidant ses poches au biribi. Mais les gendarmes font ranger la société : passons à un autre tableau.

Ceci est un tournoi donné du temps de Charlemagne. Les belles de ce temps-là aimaient beaucoup à voir leurs chevaliers se battre pour elles; maintenant encore il est des dames qui ne sont pas fâchées d'être la cause d'une affaire au bois de Boulogne; mais elles ne vont plus assister au combat, elles n'ont plus le cœur aussi héroïque que ces belles châtelaines, dont le plus doux plaisir était de voir leur amant se battre à la lance ou à l'épée, à pied ou à cheval, et se rouler dans la poussière avec l'insolent qui refusait de proclamer que leur dame était la belle des belles, ce qui ne dépendait que du plus ou moins de force et d'adresse de

chaque chevalier. Voyez sur cette galerie, recouverte de franges et de draperies, toutes les beautés de la cour, les yeux fixés dans la lice, y cherchant celui qui porte leurs couleurs.

Mais déjà les hérauts d'armes ont donné le signal. Les preux, bardés de fer depuis le haut jusqu'en bas, courent dans l'arène, la lance au poing, le bouclier au bras. Vous trouverez, je gage, qu'ils ne sont pas aussi lestes, qu'ils ne n'ont pas autant de grâce que nos hussards ou nos lanciers ; vous préférez peut-être voir les figures nobles et animées de nos braves, à ces visières qui cachent les traits des chevaliers d'autrefois.

Vous n'avez pas de goût, mesdames ; ces barres de fer sont infiniment plus chevaleresques que deux beaux yeux et une paire de moustaches qui vous font tourner la tête en un moment ; tandis qu'avec leur visière, leur cotte de mailles, leur brassard, leur cuissard, leur haubert et leur bouclier, les chevaliers soupiraient cinq ans avant de vous baiser le bout du doigt.

Mais remarquez ce preux aux armes vertes ; il a déjà terrassé quatre chevaliers ; un seul

reste dans la lice et veut lui disputer le prix. Voyez avec quelle fureur ils s'attaquent!... Et cette dame qui les suit des yeux et paraît s'intéresser si vivement à l'un des combattants : à ses couleurs vous devez deviner que c'est la dame du chevalier vert. Comme elle attend avec anxiété l'issue de ce tournoi qui va la faire proclamer la plus belle!... Vous allez peut-être me dire qu'elle a de petits yeux ronds qui louchent assez fortement, que sa peau n'est pas blanche, que ses dents sont noires, son menton trop pointu et son nez trop aplati! Eh! messieurs, si vous aviez une visière, vous verriez tout cela autrement. Le chevalier vert triomphe, son adversaire roule dans la poussière, et la dame au nez épaté est proclamée la belle des belles... O le bon temps que celui de la chevalerie!...

Mais sautons du temps de Charlemagne au commencement du dix-neuvième siècle, et d'Aix-la-Chapelle à Paris. Comme cette place est animée!... que de marchands, de chalans et de charlatans!... Vous devez reconnaître cette magnifique fontaine qui rafraîchit la vue; c'est la fontaine des *Innocents*, près de laquelle,

messieurs, vous avez sans doute passé souvent, car il n'est pas nécessaire d'être innocent pour approcher de la fontaine : si cette condition était de rigueur, nous ne verrions pas autant de monde sur la place.

L'histoire nous apprend que jadis un cimetière occupait cette place, et que ce ne fut qu'après de fréquentes réclamations que ce quartier populeux vit enfin se fermer un réceptacle de miasmes fatal aux habitants du voisinage. Mais des champs nourriciers occupent des places longtemps cachées par les vagues de la mer, tandis que des cités, jadis brillantes, sont maintenant englouties sous les eaux. Persépolis n'existe plus ; Babylone n'offre plus à l'œil qu'un amas de ruines ; Carthage est détruite. Mais Lutèce s'embellit et de nouvelles villes s'élèvent : *les puissances maritimes ont commencé par des barques de pêcheurs ; les plus grands empires par des chaumières !*... Tout passe et tout se renouvelle ! Il n'y a donc rien de surprenant à voir une belle fontaine là où était un cimetière.

Examinons ces personnages : cette dame accompagne sa cuisinière au marché, de crainte que celle-ci ne fasse danser l'anse du panier.

Un charlatan s'est établi sur la place ; il vend des remèdes pour tous les maux : cet homme-là devrait faire fortune!... Mais il est philanthrope, il veut guérir l'humanité *gratis*, et il ne fait payer que la boîte qui contient le remède. Tandis que ces bonnes gens écoutent le charlatan d'un air hébété, voyez cette jeune fille qui s'éloigne de la foule et se promène seule autour de la fontaine. A son air préoccupé, vous devinez qu'elle attend quelqu'un. Elle se retourne souvent avec impatience... Il s'agit sans doute d'un tendre rendez-vous. Les petites filles du quartier choisissent, pour les donner, la fontaine autour de laquelle on peut se promener sans que cela soit remarqué.

Celui que l'on attend paraît enfin..... On marche d'un air indifférent, on se lance un regard ; on se comprend ; on s'éloigne, chacun par un chemin différent, mais on se retrouve un peu plus loin. Alors on se rapproche ; le bras est pris, serré tendrement ; on se met en route, mais ce n'est plus pour aller à la fontaine des *Innocents!*

Approchons un peu de ces dames à éventaires, nommés communément dames de la Halle.

Vous devez en apercevoir deux qui causent avec chaleur. Prêtez l'oreille, messieurs et dames ma lanterne a aussi le pouvoir de faire parler les personnages qu'elle vous montre.

« Vous voilà, ma commère. Eh! mon Dieu!
» il y a z'un siècle que je ne vous ai vue! Qu'a-
» vez-vous donc fait hier au soir? — Ah! ma
» chère, j'en ai long à vous conter : figurez-vous
» que M. Camus m'a menée z'au spectacle, à
» l'*Odéome*, rien que ça! Parce qu'à c't'heure on
» y chante la tragédie, et M. Camus, amateur,
» retient toujours des petits refrains pour chan-
» ter z'au dessert. Mais ça m'a fait mal! c'était
» si triste!... J'en pleurais encore ce matin en
» habillant Fanfan.

» — Et moi donc! ma chère, est-ce que
» M. Détail ne m'a pas menée voir ce scélérat de
» *Cardillac!*... ce bijoutier de l'Ambigu-Comi-
» que!... Un gueux, ma chère, qui assassine
» ses pratiques avec la meilleure figure et un air
» de probité, que vous lui donneriez votre bou-
» tique à crédit!...

» —Moi, j'ai vu *Andormaque*, de M. Racine.—
» Quoi! M. Racine, not' voisin *l'herborisse?* —
» Eh! non, ma chère, c'est z'un auteur grec, à

» ce que m'a dit M. Camus. Figurez-vous que
» c'te pauvre Andormaque est une veuve dont
» le mari est mort à l'armée, en lui laissant un
» enfant sur les bras. Mais c'est égal, elle man-
» que pas d'épouseurs! Il y a d'abord un M. *Pi-*
» *russe*, qui a de quoi, et qui en veut absolu-
» ment, et un autre sournois, M. *Zoreste*, qui
» ne demande qu'à se charger du petit, pour
» l'envoyer à l'enseignement mutuel. Mais la
» veuve parle toujours du défunt, sur quoi je
» disais à M. Camus : Il paraît que son *Zector*
» était un bien bel homme. Malgré ça, la veuve
» commençait à s'attendrir et à écouter M. Pi-
» russe, qui a vraiment l'air d'un honnête gar-
» çon, et tout aurait été au mieux, malgré les
» propos d'une grande femme qui est bien la
» plus mauvaise langue de l'endroit, lorsque ce
» vilain Zoreste s'est laissé étourdir par les pro-
» messes de cette vipère dont je n'ai jamais pu
» retenir le nom, et a été donner un mauvais
» coup à M. Pirusse. Vous entendez bien que
» l'on n'a plus fait de noce... Mais le bon Dieu
» a puni le coquin : comme il venait se vanter
» d'avoir rossé Pirusse, v'là qu'il lui pris une
» colique et des attaques de nerfs, si bien qu'il

» se débattait comme un possédé!.... Tous ces
» imbéciles qui l'entouraient ne lui donnaient
» pas seulement un verre d'eau ! Quand j'ai vu
» ça, j'ai crié : Un médecin!.... un médecin
» donc !... Vous voyez ben que c't'homme n'en
» peut plus! Alors la toile est tombée, et M. Ca-
» mus m'a emmenée pendant qu'on riait autour
» de moi. J'ai dit à ceux qui m'entouraient :
» Vous êtes des rochers, des âmes insensibles!...
» Et je me suis couchée le cœur gros. Je ne veux
» plus m'amuser comme cela! C'est des bê-
» tises!... — Et moi, je n'ose plus descendre à
» la cave ; je crois voir partout des trappes, des
» cachots, des figures qui tournent. Ce vilain
» bijoutier m'a toute bouleversée!..... C'est au
» point, ma chère, que je ne peux plus me déci-
» der à m'aller faire percer les oreilles. »

Mais c'est assez nous arrêter à la fontaine des Innocents ; à une prochaine représentation, nous vous offrirons d'autres tableaux.

L'HOMME QU'ON AIME

ET L'HOMME QU'ON N'AIME PAS.

> Il y a, entre homme et femme qui s'aiment, un idiome étranger à ceux qui n'aiment pas. Cet idiome redevient inintelligible pour celui des deux qui n'aime plus.
>
> Mad. SIMONS-CANDEILLE.

L'homme qu'on aime est celui auquel on pense constamment, que l'on désire sans cesse, que l'on ne quitte qu'avec peine, que l'on retrouve toujours avec plaisir. On ne se lasse point de l'entendre; les moindres choses ont du charme, dites par lui ; il plaît et l'on trouve bien tout ce qu'il fait. On est de son avis, de son goût ; on n'a point d'autres désirs que les siens.

L'homme qu'on n'aime pas fatigue, obsède; on est de mauvaise humeur dès qu'on le voit ; il n'y a qu'un instant qu'on est avec lui , et déjà il semble qu'il y ait un siècle. On lui répond à peine ; il ennuie ; et on ne cherche pas à le lui

cacher. Les plus jolies choses, dans sa bouche, paraissent fades ou absurdes ; on trouve mal tout ce qu'il fait; on n'est jamais de son avis, on n'a aucun de ses goûts.

Que l'homme qu'on aime soit infidèle, on le lui pardonne. Que l'homme qu'on n'aime pas soit constant, on ne lui en sait aucun gré.

L'homme qu'on aime peut se fâcher, bouder, quereller, le cœur l'excuse sans sesse, on va au-devant de la réconciliation. L'homme qu'on n'aime pas cherche en vain à être agréable; qu'il soit attentif, complaisant, aux petits soins, on n'y fera point attention.

A la promenade, on s'appuie sur le bras de l'homme qu'on aime, on lui sourit tendrement, on cherche ses regards ; alors on ne sens pas la fatigue, le chemin paraît court, et s'il ne dit rien, le silence près de lui devient une douce rêverie. Se promène-t-on avec l'homme qu'on n'aime pas, on passe à peine son bras sous le sien ; on craint de le toucher, de s'appuyer sur lui, d'établir le moindre contact avec sa personne. On ne le regarde jamais, on marche sans causer, ou on ne lui répond que par monosyllabes ; le chemin parait éternel.

Pour l'homme qu'on aime, on fait tous les sacrifices. A l'homme qu'on n'aime pas, on ne tient aucun compte de ceux qu'il a faits.

On ferme les yeux sur les défauts de l'homme qu'on aime; on ne veut pas voir les qualités de l'homme qu'on n'aime pas, souvent cependant on n'est pas aimé de l'homme qu'on aime et l'on est tendrement chérie de l'homme qu'on n'aime pas.

LA FORTUNE DU POT.

> Il y a trois choses dans le monde dont il faut surtout se défier, savoir : la fortune du pot, le petit vin du crû et un concert d'amateurs.

« Venez donc manger ma soupe, » me disait souvent un monsieur que je connais à peine, et avec lequel je ne désire pas me lier davantage. « Vous verrez ma famille, ma femme, » mes enfants; vous serez reçu sans façon, sans » cérémonie; vous mangerez la fortune du pot, » mais vous nous ferez le plus grand plaisir. »

Ce n'est qu'à un ami intime que l'on doit se permettre d'offrir la fortune du pot; mais les amis sont si rares, et les bons dîners si communs que cette fortune-là serait bien agréable à partager si l'on était sûr de n'être entouré que de bonnes gens, de vrais amis, vous recevant pour le seul plaisir de vous posséder, et non pour quelque motif d'intérêt, comme il s'en glisse toujours dans les invitations.

Près d'un camarade de collége, que les chan-

gements de fortune n'ont point rendu notre ennemi, ou qui n'est point envieux de notre bonheur; à côté d'une jeune mère de famille, aimable sans prétention, belle sans coquetterie, le dîner le plus simple serait véritablement une bonne fortune.

J'avais toujours éludé les invitations de cet ami que je ne connais pas, lorsque hier il me rencontra, vers cinq heures du soir. Il court à moi, me saisit par le bras, m'arrête : « Où » allez-vous ? » s'écrie-t-il. « — Dîner, » lui » dis-je sans penser à rien. « — Dîner !... Oh ! » cette fois que je vous tiens bien et vous vien- » drez chez moi. »

Je veux en vain prétexter une invitation; mon homme ne me lâche pas. Une plus longue résistance eût été ridicule. Je cède, et je prends mon parti, en me disant tout bas. « Je serai peut-être surpris agréablement; ce » monsieur n'est qu'un bavard, mais sa femme » peut être aimable, ses enfants bien élevés, » et sa cuisine bonne. »

Nous arrivons chez mon amphitryon. Nous montons à un troisième étage. Avant d'être devant la porte, j'entends des cris de plusieurs

enfants qui semblent se battre et pleurer. « Oh!
» oh! » dit mon compagnon, « mes petits gail-
» lards ont faim, ils m'attendent avec impa-
» tience. » Je me dis en moi-même : « Si les
» petits gaillards font ce train-là pendant tout
» le dîner, ce sera bien gentil. »

Nous sonnons; une grande femme sèche et jaune vient ouvrir la porte et fait un mouvement de surprise en me voyant. « Ma chère
» amie, dit mon introducteur, je t'amène
» M***, dont je t'ai souvent parlé; il veut bien
» dîner avec nous sans façon. »

La figure déjà fort longue de la grande dame s'allonge encore au discours de son mari, et elle me fait un salut que je puis prendre pour une grimace. Il n'y a rien de plus désagréable que de voir que l'on gêne des gens chez lesquels on va malgré soi. Je voudrais être à cent lieues, mais mon ami que je ne connais pas me pousse dans une pièce pour que j'admire la commodité de son logement et que je n'entende pas murmurer sa femme.

J'entre avec beaucoup de peine dans une pièce où les deux petits graillards ont tout mis sens dessus dessous. Le parquet est couvert de

jouets, de papiers, d'images, de petits ménages; il n'y a pas une chaise de libre. « Quel bonheur » d'être père de famille! » me dit mon homme en tâchant de me trouver un siége. « Oui, » dis-je, « ce doit être charmant, d'après ce que » je vois. — Holà, Alcide..... Achille..... venez » ici, messieurs .. — Qu'est-ce que c'est, papa? » — Venez, vous dis-je. »

Les petits garçons ne venaient pas. Le papa va les prendre par l'oreille en me disant : « Ils » sont très-obéissants. Eh bien! Achille, as-tu » bien appris ta leçon? Voyons ta fable. »

Le petit bonhomme marmotte en pleurant : « La fourmi ayant chanté tout l'été, tenait dans » son bec un fromage.... — C'est très-bien, dit » le papa. A ton tour, Achille... Oh! c'est un » espiègle, celui-là... Voyons, mon gaillard, » quelle est la première merveille du monde?— » C'est un pâté, » répond le petit d'un air décidé. « Eh bien! vous ne vous attendiez pas à » cette réponse-là... Oh! le petit drôle a de l'es- » prit comme un démon!.. Je le mettrai à l'ad- » ministration des postes. »

Enfin la grande dame nous crie que le dîner est servi, « Allons nous mettre à table, » dit mon

hôte, et il me fait asseoir entre lui et M. Alcide, parce que madame est obligée de se lever à chaque instant pour le service, sa bonne étant justement malade; nous savons ce que cela veut dire. « Si mon mari m'avait prévenue, » dit la dame d'un air demi-agréable, « j'aurais fait » quelque chose pour monsieur, mais il me » joue sans cesse de ces tours-là! — Madame, » dis-je, « j'aurais été bien fâché de vous causer » du dérangement. — Sans doute, mon ami vient » sans façon... La fortune du pot et le tableau » du bonheur, voilà tout ce qu'il aura. »

Le tableau du bonheur se composait d'un mauvais potage au maigre, flanqué de radis et de beurre de Bretagne; et, pour ajouter à ma satisfaction, M. Alcide jetait à chaque minute des boulettes sur mon assiette, et M. Achille me donnait des coups de pied par-dessous la table.

« Buvons, » me dit mon hôte, « c'est du vin » du crû. » Hélas! je ne m'en aperçus que trop!... Quel crû, grand Dieu!... Il aurait fait rebrousser chemin aux moutons de Panurge. Après le potage paraît un morceau de bœuf réchauffé, et dans lequel mes yeux cherchaient en vain une apparence de graisse. Il me fallut cepen-

dant en accepter un morceau, que j'aurais voulu conserver précieusement pour mettre l'hiver dans mes bottes. Après le bœuf, la dame de la maison nous présente d'un air fier un grand plat où je ne vois que de la sauce. A cette vue, les petits gaillards, qui probablement ne voyaient d'ordinaire que le bouilli, se mettent à sauter et à jeter leurs fourchettes en l'air; l'une me tombe sur le nez, et ma cravate en porte les marques. « Vous allez me dire des nou» velles de cette fricassée de poulet, » me dit mon voisin en me servant. « Ah! c'est que ma femme » fait joliment la cuisine!... »

Il m'avait heureusement prévenu que c'était du poulet, car, ne trouvant que des pattes et des ognons, j'aurais été fort embarrassé pour deviner ce que je mangeais. Mais M. Alcide, en voulant voler un petit os à son frère, fait tomber la carafe, qui roule et se brise sur ma culotte. La maman, au lieu de s'occuper de moi, ne songe qu'à la perte de sa carafe. Elle court sur les petits pour les battre; les deux enfants se sauvent derrière une porte, la mère les poursuit avec une canne; le papa se lève pour retenir sa femme; je reste seul à

table... J'avais bien envie de me sauver aussi!

Enfin mon ami revient et me dit : « Prenez-» vous quelquefois du café?... Il n'y en a pas » de prêt, mais j'ai une cafetière pour en faire » sans ébulition, et avec de l'eau chaude.... — » Merci, dis-je, je n'en prends jamais ; d'ailleurs, » j'ai beaucoup dîné... et j'ai besoin de prendre » l'air.. je suis forcé de vous quitter. — Au revoir » donc. Maintenant que vous connaissez le che-» min, j'espère que vous viendrez quelquefois » manger la fortune du pot. — Oui, certes je » connais le chemin et je ne l'oublierai pas!.., » non plus que le tableau du bonheur que vous » m'avez fait voir. »

Je prends mon chapeau et je cours encore.

LE BANC DE PIERRE

DES TUILLERIES.

Duplex libelli dos est : quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.

PHÈDRE.

Il n'est pas permis à tout le monde de s'asseoir sur des chaises dans une promenade. Tel rentier modeste, qui n'a que bien juste ce qu'il lui faut pour vivre chaque jour, ne pourrait plus retrouver à la fin du trimestre la balance de son bilan, s'il se permettait de s'asseoir sur une chaise; la vieille maman préfère économiser deux sous pour acheter un pain d'épice à son petit-fils; la bonne, à laquelle on a donné de l'argent pour des chaises, va par goût sur les bancs qui sont éloignés du grand monde, et où elle peut jaser avec son pays ou sa payse; l'invalide y trouve ordinairement une oreille complaisante qui écoute le récit de ses campagnes; enfin, le pauvre honteux y jouit d'un

moment de plaisir, en se voyant entouré de gens qui ne le regardent pas avec mépris, parce que, comme lui, ces personnes-là sont assises sur un banc de pierre.

Je passais un soir dans le jardin des Tuileries, avec un jeune homme qui, quoique doué de beaucoup de mérite, n'a pas encore pu se défaire d'une foule de travers et de préjugés. Il jetait toujours un regard de dédain sur ces bancs de la petite propriété. Je voulus le corriger de ce défaut et le faire revenir d'une erreur trop commune, je le forçai à s'asseoir quelques minutes avec moi sur un de ces bancs, objet de ses sarcasmes ; j'eus quelque peine à l'y déterminer, enfin je l'emportai.

Le banc fut bientôt entièrement occupé. Nous ne disions rien, mais nous écoutions. A notre gauche était une vieille dame dont le langage annonçait la bonne éducation ; elle pleurait sa fille qu'elle avait perdue depuis quelques mois ; elle s'éloignait de la foule à laquelle sa douleur eût paru ridicule ; mais, sur le banc de pierre, elle trouvait quelque consolation à conter ses peines à ses voisins. Là, elle pouvait pleurer à son aise ; mais, dans la grande allée,

elle ne l'aurait point osé. Un peu plus loin étaient deux vieux époux qui, mariés depuis quarante-cinq ans, venaient chaque soir faire leur promenade et se reposer sur le banc. Sur leurs figures respectables brillaient la joie, le contentement ; il se plaisaient à dire que la paix avait constamment régné dans leur ménage, et que, depuis quarante-cinq ans, jamais une querelle n'avait troublé leur bonheur.

A notre droite était une jeune mère, tenant sur ses genoux un joli peti garçon auquel elle apprenait un compliment pour la fète de son père ; et, quand l'enfant disait bien, un baiser était sa récompense.

Mon ami ne parlait pas, il écoutait. Nous quittâmes enfin le banc et je l'entraînai dans la grande allée. «Maintenant,» lui dis-je, «voyons » si la comparaison sera à l'avantage des per- » sonnes assises sur des chaises.»

Nous nous plaçâmes d'abord près d'un monsieur et d'une dame ; le monsieur bâillait à chaque instant, la dame ouvrait et refermait son éventail d'un air d'impatience. Pendant un quart d'heure ils ne soufflèrent pas mot. Enfin la dame rompit le silence.

« Que les maris sont aimables ! Depuis deux » heures que nous sommes aux Tuileries, voilà » tout ce que vous avez à me dire ?...

» — Ma chère amie, que veux-tu ?... Il fait » si chaud... Cela vous abat !... vous accable... » on n'a pas la force de parler !...

» — Pour vous, monsieur, on croirait que la » canicule dure toute l'année.

» — Ah ! madame, quel reproche !... à coup » sûr je ne le mérite pas. Mais convenez aussi » que vingt-trois degrés... c'est accablant !...

» — Vous m'impatientez avec vos degrés !... » Quand nous nous sommes mariés, il y en avait » autant ; c'était dans le mois d'août ; mais alors » la chaleur ne vous incommodait point et ne » vous empêchait pas de soutenir la conversation. » Après trois ans de ménage, monsieur n'a déjà » plus rien à me dire !

» — En vérité, madame, vous me querellez » toujours ; certainement, quand je vous ai » épousée, il ne faisait pas si chaud.

» — Pour les amoureux,

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

» — Oui, madame, mais pour les maris c'est

» bien différent. Écoute donc, ma chère, quand » on se voit tous les jours, que l'on est conti- » nuellement ensemble, comment veux-tu que » l'on trouve toujours quelque chose à se dire?

» — Mais, monsieur, quand vous me faisiez » la cour, vous me disiez : Être sans cesse avec » toi, ne voir que toi, n'aimer que toi, te le ré- » péter à chaque instant, ce sera le bonheur de » ma vie!... Alors les journées que vous passiez » avec moi vous semblaient trop courtes!... » Vous en souvenez-vous?

» — (*Le mari bâillant.*) Oui!... oui!... je m'en » souviens... confusément.

» — (*La dame, à part.*) Ah! que les maris » sont d'ennuyeux personnages!... Heureuse- » ment que mon cousin revient demain de sa » terre. »

La conversation finit là. Nous nous levâmes, et j'emmenai mon ami près de la chaise d'un maître de soixante ans qui, tout en lorgnant les dames, prenait des notes sur ses tablettes. Nous l'entendîmes marmoter entre ses dents :

« Mon bonnetier ne me fait pas les mollets » assez forts .. envoyer chez lui et commander » un caleçon ouaté pour mettre sous mes pan-

» talons d'été. — La petite Ermance m'a regardé » hier d'un air fort tendre... comme nous pas» sions devant le bijoutier... Je lui plais, c'est » certain... elle m'a fait remarquer des boucles » d'oreilles à la chinoise... les lui envoyer de» main avec une déclaration. — Faire acheter » de la pâte de guimauve pour ma toux.... du » sirop de Lamouroux pour ma poitrine, de la » pommade d'oursin pour mes sourcils... Après» demain chez cette petite danseuse de l'Am» bigu, qui fait si bien les pirouettes... Il ne » faudra pas, comme l'autrefois, oublier le châle » en bourre de soie.

» Vendredi, dîner chez Véry avec cinq jeunes » clercs de notaire, étourdis comme moi!... » Nous ferons mille folies! .. Il faut que je tâche » cependant qu'ils ne me gagnent point tout » mon argent à l'écarté.

» Samedi... j'ai un rendez-vous avec la nou» velle débutante. Le matin j'irai au bain... j'y » prendrai un consommé... à midi, une tasse » de chocolat à la vanille ; à deux heures, une » croûte aux truffes et une salade de céleri... » Après cela je me présenterai hardiment. »

Le ci-devant jeune homme avait fermé ses

tablettes. Pour achever nos observations, nous allâmes, avec mon ami, nous asseoir derrière deux jeunes gens mis dans le dernier goût, qui, les pieds placés sur des chaises fort éloignées les unes des autres, se dandinaient avec grâce, en paraissant chercher à attirer tous les regards.

Au bout d'un moment, nous entendîmes la conversation suivante :

« Trouves-tu que mon habit fasse bien? — » Superbe!... délicieux!.. coupe admirable!... » — Et le pantalon? — A ravir, tu as une mise » étourdissante... — Le patron m'a dit de pas- » ser trois heures dans la grande allée, et de me » mettre bien en évidence : il veut faire prendre » la mode de cette nouvelle forme d'habit... Il » en a déjà une commande assez *conséquente* » — Et moi, me trouves-tu bien coiffé? — Ah! » tu as l'air d'un *Adonis*! A propos, mes che- » veux tombent, donne-moi donc un moyen » pour empêcher cela. — Il faut les entretenir. » Vois-tu, les cheveux sont des plantes... c'est » une fleur... si vous n'arrosez pas une fleur... » vous la voyez dépérir. — C'est juste. Il faut » donc employer la pommade? — Oui, mais » modérément... l'arbre trop arrosé ne vient

» plus, la racine se détériore .. c'est l'image *des* » *végétaux*. — J'entends, ils ont besoin d'être » coupés. — Sans doute, c'est comme un bois : » quand vous n'élaguez pas les branches, ça » nuit à la pousse. Une coupe aide la *fermenta-* » *tion*.. — Es-tu pour les faux toupets? — Je le » crois bien! j'en fabrique ; c'est un nouveau » toit que tu mets sur une maison. — Et cela » ne fait pas mal à la tête? — Impossible! nous » n'employons plus ni colle, ni blanc d'œuf, ce » qui nuisait nécessairement à la *végétation*. Les » personnes qui en portent mêlent les cheveux » de leurs faux toupets *:à les leurs*. Ce sont deux » troupeaux qui s'unissent pour paître ensem- » ble... tu comprends... car, comme le dit fort » bien M. Marty, dans le *Solitaire* : Deux tor- » rents qui se rejoignent dans la plaine, c'est » l'image de la vie. ».

Nous en avions assez entendu. Nous laissâmes là le garçon tailleur et le coiffeur romantique. « Eh bien! » dis-je à mon ami, « quel est » le résultat de tes réflexions?

» — Ah! mon cher, » me répondit-il en rougissant, « je ne me moquerai plus des bancs de » pierre. »

CE N'EST PLUS SUZETTE.

Tant que cette eau coulera lentement
Dans le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie...
L'eau coule encore, elle a changé pourtant.
Romance.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous en riche toilette !
Vous avez des bijoux,
Vous avez une aigrette !
Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
De Béranger.

Il y a un an que j'ai quitté Paris où j'avais laissé Suzette, celle que j'adorais, jeune brodeuse, demeurant au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Saint-Denis. Charmante fille, aimable, jolie, spirituelle, un peu coquette... Mais cela lui va si bien !... Je me la représentais sans cesse avec sa petite robe faite en blouse, son tablier d'alépine noire, et son petit bonnet à la folle. Je la voyais riant, courant, sautant dans sa chambre, travaillant en chantant, faisant son ménage en s'amusant,

et l'amour en riant; mais faisant tout cela si bien!...

Je revins hier à Paris : mon premier soin est de courir rue Saint-Denis, de monter le cinquième étage de la vieille maison et de frapper à la porte de Suzette. Comme mon cœur bat d'impatience! Je vais la voir... l'embrasser... Elle m'a promis, quand je partis, de m'être toujours fidèle; si je la retrouve aimante, ne serais-je pas heureux?

Je frappe... On n'ouvre point; et cependant elle a dû reconnaître ma manière de frapper, et elle accourait si vite autrefois!..... Ah! on vient enfin... Mais que vois-je? une vieille femme, une figure revêche, maussade. Je demande Suzette.--« Suzette? Je ne connais pas » cela.—Comment! vous ne connaissez pas une » jolie brodeuse qui occupait cette chambre... » Et il n'y a point de portier dans cette maudite » maison!.... — Ah! attendez... Oui, je crois » que la personne qui logeait ici a dit qu'elle » allait demeurer rue du Mont-Blanc, près du » boulevard. — Le numéro? — Ah! je n'en sais » rien. »

N'importe; j'ai le nom de la rue; je m'adres-

serai dans toutes les maisons, et il faudra bien que la trouve. Mais Suzette aller se loger à la Chaussée-d'Antin... Je ne sais pourquoi cela me fait de la peine; et cependant il y a aussi des chambres à la Chaussée-d'Antin ; mais elles y sont louées bien plus cher.

J'arrive rue du Mont-Blanc. Je demande Suzette ; on ne connaît pas ce nom-là. Je cours partout ; je parle à toutes les portières ; je m'informe dans les boutiques : personne ne sait ce que c'est que Suzette. Il n'y a point de brodeuse dans la rue. Cette vieille femme m'a donc trompé !

Je vais sortir désolé d'une maison à porte cochère dans laquelle j'étais entré, lorsqu'un élégant tilbury s'arrête devant moi : une dame mise avec la plus grande recherche en descend légèrement et entre dans la maison, dont elle monte lestement l'escalier.

Est-ce un songe? Sous ce chapeau de paille d'Italie j'ai reconnu les traits de Suzette... Je demande le nom de cette dame.

» —C'est madame Saint-Phar ; elle loge dans » un bel appartement du second avec sa femme » de chambre et sa cuisinière ; elle ne reçoit

» qu'un monsieur en voiture, homme d'un cer-
» tain âge, qui lui rend visite tous les matins.—
» Que fait-elle ?—Rien, que s'occuper de sa toi-
» lette et de ses plaisirs.—L'entendez-vous sou-
» vent chanter ? — Jamais, elle a très-souvent
» des vapeurs et des migraines. »

Est-ce bien Suzette ? Mes yeux me disent oui ; mon cœur me dit non. Je monte les deux étages ; je demande madame Saint-Phar, et j'entre dans un boudoir où je trouve ma jolie brodeuse nonchalamment étendue sur un sofa. Elle me reconnaît, elle sourit... Non, elle minaude. Elle parle... ce n'est plus son parler d'autrefois... Je suis auprès d'elle, mais ce n'est plus Suzette.

Tout ce qui l'entoure nuit à ses grâces, à ses charmes, à son esprit. Ah ! qu'elle était bien mieux en petit bonnet, en tablier noir, courant, folâtrant dans sa chambre !... Je lui parle de mon amour, je lui parle de son inconstance... Elle part d'un éclat de rire !..... Ah ! éloignons-nous bien vite !... Non, non, ce n'est plus Suzette !...

LA PARTIE MANQUÉE.

> Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera :
> Tel, qui rit vendredi, dimanche pleurera !...
>
> RACINE, *les Plaideurs.*

« C'est demain dimanche, ma femme ; nous » irons nous promener à Montmorency. Il y a » longtemps que je veux te régaler d'un âne ; » nous emmènerons Lolo, et, s'il est bien sage, » je le ferai aussi monter sur la bête. Nous » irons nous promener jusqu'à Enghien ; nous » verrons le nouvel établissement de bains ; nous » pourrons même goûter des eaux. Mon ami » Mouflard en a bien bu un demi-verre, et de- » puis ce temps-là il se sent une chaleur prodi- » gieuse au cerveau. — Il suffit, monsieur Bel- » homme, je vais préparer la toilette de Lolo, et » dire à Jeannette que demain nous dînerons » à la compagne, et que, par conséquent, je lui » permets d'aller dîner chez sa tante.

Tout le monde se réjouit du projet de M. Belhomme, ancien parfumeur de la rue Trans-

nonain, qui, depuis que le théâtre de Doyen est fermé, ne sait plus comment employer ses soirées.

Madame Belhomme met un ruban neuf à son chapeau de l'année dernière; Lolo fait un petit cerf-volant qu'il emportera à la campagne, et Jeannette fait aussi ses petits projets, car il n'est pas certain que ce sera précisément avec sa tante qu'elle passera son dimanche.

Mais hélas! l'homme propose, et Dieu dispose. Les projets des faibles humains sont tracés sur le sable; ceux de M. Belhomme sont renversés par la pluie. Dès le matin le temps est couvert : M. Belhomme lit aux astres, son épouse considère son chapeau, Lolo pleure, et Jeannette fait la moue.

Point de soleil, point de campagne!... Car qu'est-ce qu'une campagne sans soleil? Demandez à un romantique, il vous répondra peut-être que c'est une nuit sans lune.

« Que ferons-nous donc pour notre diman-» che? » dit timidement madame Belhomme, qui n'a pas l'habitude de porter les culottes. « Vous ne pouvez pas dîner ici, » dit Jean-

nette, « il n'y a rien. — Ah! mon papa, il y a
» longtemps que vous me promettez de me faire
» dîner chez un traiteur, pour y manger de l'o-
» melette soufflée!...

On ne résiste guère à la voix d'un fils; l'accent de la nature et l'omelette soufflée l'emportent. « Nous irons dîner chez Legrand, aux
» *Vendanges de Bourgogne*, dit M. Belhomme;
» c'est le Beauvilliers du faubourg du Temple,
» et l'on assure que son vin est naturel. »

Cette promesse ranime la joie que la pluie avait presque abattue. M. et madame Belhomme font une partie de domino en attendant l'heure du dîner. Enfin quatre heures sonnent : on se met en marche à l'abri d'un parapluie protecteur, qui protége difficilement trois personnes : aussi Lolo et sa maman sont-ils mouillés; mais, pour rétablir le système des compensations, M. Belhomme est éclaboussé à droite et à gauche.

On arrive chez Legrand... Point de place, point de tables dans le salon, point de cabinets libres. Pour y parvenir à y dîner le dimanche, il faudrait aller s'y installer le samedi soir.

Lolo se désespère; madame Belhomme est très-contrariée, et son époux cherche où il pourra conduire sa famille pour ne point être écorché. On se remet en route avec la pluie et la crotte; on passe sans s'arrêter devant le *Méridien* et le *Cadran-Bleu*. Il faut pourtant se décider; on entre chez Bertrand; mais il y a une noce, et la famille du parfumeur reste trois quarts-d'heure dans un cabinet sans pouvoir parvenir à se faire servir.

« Je ne veux pas rester ici, » dit M. Belhomme en reprenant son parapluie d'un air décidé : « j'ai faim ; par conséquent, allons-nous-en.— » Mais où donc? » dit tristement madame.

« — Chez nous, madame Belhomme ; car » vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen de dî- » ner en ville le dimanche. — Et l'omelette » soufflée? » dit l'enfant en pleurant. « — Con- » sole-toi, Lolo, je vais t'acheter deux sous de » flan que tu mangeras à ton dessert. »

On rentre chez soi, et l'on trouve Jeannette qui, au lieu d'être allée dîner chez sa tante, donnait à dîner à son bon ami, lequel buvait fort lestement le vin de M. Belhomme.

A cette vue, le ci-devant parfumeur entre en fureur; sa femme se trouve mal; Lolo se donne une indigestin de flan, et Jeannette est mise à la porte... Voilà comment se passa ce dimanche tant désiré. Pauvres humains! faites donc des projets!

LES JEUX INNOCENTS.

LE COLIN-MAILLARD.

Florval alors s'assied contre un ormeau ;
Sur ses genoux ses deux mains rapprochées
Tiennent d'Églé les paupières cachées,
Et de son front portent le doux fardeau.
Tous à la fois entourent la bergère,
Qui leur présente une main faite au tour,
Et les invite à frapper tour à tour.

PARNY.

« A quoi allons-nous jouer? » Telle est la question vingt fois répétée dans cette pièce où la jeunesse est réunie, tandis que, dans le salon voisin, les papas, les mamans, les vieux garçons, les gens raisonnables enfin, font le piquant boston ou le sévère reversi.

« — Jouons à la main-chaude, » dit un grand dadais qui a une main aussi large que celle d'un chef de claqueurs, et qui tape de toutes ses forces, croyant que c'est gentil d'écraser la douce main d'une jeune fille, et que cela le fait trouver très-aimable.

« — Non, non, point de main-chaude, » disent les demoiselles ; « on frappe toujours trop » fort !... — Et puis, rester courbée comme » cela longtemps, cela fait remonter les cor» sets, » dit l'une. « — Cela vous rend toute rou» ge, » dit l'autre. « —Et puis on triche, » dit une troisième.

« — Jouons à la petite boîte d'amourette...
» — Oh ! c'est trop bête !... — A monsieur le » curé ? — C'est trop vieux !... — Au corbillon ?
» — Nous y avons joué la dernière fois ! — Au » muphti ?—Ça n'est pas amusant !... —A pati » pata ? — C'est trop fatigant ! — Au colin-mail» lard assis ?—Maman m'a défendu ce jeu-là !...
» — Eh bien ! au colin-maillard ordinaire ?

» — Allons, va pour le colin-maillard ; mais » qui est-ce qui le sera ? — Moi, si vous voulez, » mesdemoiselles, » dit un monsieur d'une cinquantaine d'années qui aime beaucoup à se mêler parmi la jeunesse, et à faire l'aimable avec les demoiselles, qu'il préfère aux mamans, surtout depuis que celles-ci ont plaisanté sur sa perruque.

La proposition du monsieur est acceptée. On lui bande les yeux en conscience et sans lui

laisser le plus petit jour; ensuite les jeunes filles courent dans le salon, les jeunes gens en font autant, et l'on pousse de grands éclats de rire. Le monsieur, qui a voulu faire le jeune homme, s'est déjà cogné deux ou trois fois, quoiqu'on lui ait crié : casse-cou! et chaque fois qu'il se frappe contre un meuble, il s'écrie : « Qu'elles sont espiègles! Ah! les petites fol- » les!... Oh! cette fois j'en tiens une!...

« — Nommez, nommez!... » lui crie-t-on de tous les côtés. Le monsieur, après avoir réfléchi longtemps, en tâtant la seule main qu'on lui abandonne, dit d'un air victorieux : « C'est » mademoiselle Clara! »

On rit plus fort, on bat des mains. Le pauvre Colin n'a pas deviné, et, après avoir encore pendant cinq minutes parcouru le salon, le monsieur, dont l'amour-propre est piqué, relève tout-à-coup son bandeau en disant : « On » m'appelle au boston... Je suis désolé de vous » quitter. »

Une jeune personne le remplace. Qu'elle est bien! et que de grâces même avec ce bandeau qui couvre ses beaux yeux, mais laisse voir les contours charmants de son visage! En mar-

chant avec crainte, les bras en avant, elle développe l'élégance de sa taille : les poses les plus bizarres tournent toujours à l'avantage de la beauté.

Elle n'avance qu'en tremblant... Elle fait une si jolie petite moue lorsque celui qu'elle croit saisir lui échappe! Mais je remarque un jeune homme qui tourne sans cesse près d'elle et parait chercher à être pris... Je le conçois; il doit être bien doux de se sentir saisi par cette jolie main.

Le jeune homme a réussi : elle l'a arrêté un moment; mais je l'entends lui dire tout bas en le relâchant aussitôt : « C'est vous, Auguste!...
» Ah! je vous reconnais bien... mais je ne veux
» pas vous attraper. »

Charmante fille! M. Auguste sera très-heureux si vous pensez toujours de même!

PROMENADE D'UN ROMANTIQUE.

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage :
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Boileau.

Nobles élans de l'imagination, essor des grandes âmes, vous que le mortel envieux, égoïste et vulgaire, nomme dédaigneusement, dans le cercle étroit de son esprit, exagération et délire; pensées sublimes du génie, ah ! vous êtes les révélations de la puissance primitive de l'homme ou les pressentiments de sa grandeur future.

Le Renégat.

Quel est ce jeune homme habillé avec négligence, dont le gilet n'est point boutonné, qui porte sa cravate nouée lâchement, comme celle des *colins* de l'Opéra-Comique ? Suivons-le, il mérite bien d'attirer notre attention : c'est un romantique, et ces gens-là ne se promènent pas comme tout le monde.

Quel beau désordre dans sa mise ! il n'a pas de chapeau ; mais un romantique ne craint point les coups de soleil. Ses cheveux flottent

au gré du vent et se jouent sur un front siége des passions et des orages; ses yeux annoncent l'inspiration... Il les lève tantôt vers le ciel, et tantôt les plonge avec délices dans la vallée. Il tient d'une main le carnet sur lequel il écrit ses pensées, de l'autre le crayon qui doit les transmettre à la postérité.

Il descend lentement un chemin tortueux, dont les sinuosités lui retracent celles de la vie. Mais, en contemplant les nuages qui s'amoncellent, il n'a pas aperçu une grosse pierre à ses pieds... Il trébuche, tombe et se fait une bosse au front. Ce léger accident n'affaiblit point son enthousiasme ; il se relève en portant la main à son front, et s'écrie : O Dieu!
» ceux que tu inspirais se roulaient jadis sur le
» parvis de tes temples! Permets à un barde de
» Lutèce de se rouler sur le grand tapis de la
» nature! »

Mais, ô prodige! ô surprise!... une voix a répété ses paroles... ce séjour est enchanté!

> Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
> C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Est-il dans les jardins d'Armide? sur l'herbe

qui égare? près de la grotte de Circé?... Non, il est entre Pantin et Romainville, et se trouve devant un regard qui donne de l'eau aux environs. Mais tout prend à ses yeux une forme nouvelle : un ruisseau, dans lequel barbotent quelques oies sauvages, est le torrent qui va se perdre dans le ravin. Il veut goûter de son eau : il se met à genoux, en prend dans le creux de sa main et avale. . en faisant une légère grimace, parce que les oies ont un peu troublé le cristal de cette onde ; mais le Styx doit être bourbeux, le Nil pas potable, et le Niagara est horriblement salé. Le romantique va s'asseoir entre un chêne et un tilleul qui lui rappellent Philémon et Baucis ; il regarde avec mélancolie un tournesol... Il croit voir Clytie ; ses yeux se mouillent des pleurs du génie, il écrit, il s'anime... Il n'est plus à Romainville, il se croit dans la vallée de Tempé ; il attend que Philomèle chante... Mais c'est un âne qui vient braire en face de lui, et le villageois qui le conduit ne ressemble ni à Pâris, ni au beau Corydon.

Cependant le blond Phébus va bientôt éclairer un autre monde, et depuis le matin notre voyageur n'a rien pris. Son estomac se fait en-

tendre, car pour être romantique on n'en est pas moins homme. Le nôtre se dispose à chercher non un vieux castel, ils sont rares à Romainville, mais un solitaire qui veuille bien partager son repas avec lui.

Le solitaire du bois est le garde, qui ne ressemble pas trop à un ermite, mais qui donne à manger avec grand plaisir pourvu qu'on ait de l'argent. Le voyageur va s'asseoir devant une table, sous un ombrage frais, en saluant son hôte avec un doux sourire.

Celui-ci demande, d'une voix enrouée, s'il veut du vin à douze ou à quinze sous; notre romantique le regarde sans l'entendre, il se croit sur le *Mont-Sauvage*. « Bon cénobite, » dit-il, « veuillez me donner de quoi ranimer » mes forces affaiblies par l'émotion qu'a produite sur mes sens la vue des beautés pittoresques de ces lieux.

» — J'entends, j'entends, » dit le garde, « j'ai » ce qu'il vous faut; je vais vous apporter un » joli petit morceau de veau rôti et une salade » de chicorée. »

Parler de veau rôti et de chicorée à un romantique! Le nôtre se lève furieux, et pendant

que le garde est à sa cuisine, il s'éloigne à grands pas d'un séjour où il faudrait perdre toutes ses illusions. Il cherche une cabane, une simple chaumière; là, du moins, il espère retrouver les mœurs patriarcales du bon vieux temps. Il aperçoit enfin une maisonnette devant laquelle jouent de petits marmots. Il entre dans une cour où se promènent une vache, une chèvre, des coqs. Là ne règne pas la plus grande propreté; mais ce désordre lui plaît; il y trouve du charme, du rapprochement avec la situation habituelle de son esprit.

Le voyageur caresse l'oiseau de Mars et dit à une grosse paysanne: « Donnez-moi de ce nec- » tar que m'offre cette sensible Io. — Io, » dit la paysanne, « Io!... queu que c'est que ça!.. » Io! tiens, v'là que ça réveille Cadet!... »

En effet, le cheval dresse les oreilles, croyant que sa maîtresse l'appelle; et ce n'est pas sans peine que le romantique fait comprendre qu'il veut une jatte de lait. « Où faut-il servir mon- » sieur? » demande la villageoise. — Là... sous » ce mûrier rougi du sang de Pyrame et de » Thisbé. — Quoi que vous parlez donc de Py-

» rame?... Oh! je vous réponds qu'il aime ben » mieux sa pâtée que les mûres. »

Le voyageur s'est assis sans répondre. Il boit son lait dans lequel il trempe du pain bis. Ce repas est frugal; mais, dans mille situations intéressantes, c'est ainsi que dînèrent *Rosa*, *Rosalba*, *Rosalvina* et *Rosélina*; *Vivaldi*, *Amatdi*, *Fiorelli* et *Belloni*.

La chèvre s'avance pour partager le repas du voyageur; il la caresse en s'écriant : « Sois sans » crainte, chère *Amalthée*, nourrice de Jupiter. » — de Jupiter? » dit la paysanne; « oh! non, » monsieur, elle n'a nourri que Bertrand, mon » petit, qu'est là-bas, par ordonnance du doc- » teur de Belleville. Mais il n'est jamais entré » de Jupiter dans notre maison. »

Cependant le temps est noir : le romantique regarde le ciel, et s'écrie de temps à autre : « Diane ne paraît pas!...

» — Vous l'aurez perdu dans le bois, mon- » sieur, » dit la villageoise qui croit qu'il appelle sa chienne, « car elle n'est pas entrée ici avec » vous. Oh! v'là le temps qui se couvre, nous » aurons de l'orage! Mais monsieur ne va sans » doute pas loin, puisqu'il est venu en voisin? »

Le romantique, sans daigner répondre, jette une pièce de monnaie sur la table et se remet en route. Bientot la nuée crève; il est mouillé, percé; rien pour garantir sa tête, et pas un fiacre à la barrière : il faut gagner ainsi le faubourg Saint-Germain.

En arrivant, il est obligé de se mettre au lit; une fièvre ardente le dévore; mais il écrit sans cesse : les médecins prétendent qu'il a le délire; mais ses disciples assurent qu'il compose un chef-d'œuvre.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ici, tout faits,
On trouve des bouquets,
Ballades, couplets, triolets,
Impromptus et sonnets;
Épitaphes, épigrammes,
Bouts rimés, épithalames,
Lais
Et virelais,
Joyeux rondeaux et cantiques nouveaux,
Doucereux madrigaux,
Et jusqu'à des bons mots ;
Enfin toute espèce d'écrits,
Le tout à juste prix.

Ancien vaudeville.

Voyez-vous cette petite maison de bois que l'on pousse sur des roulettes, ce qui donne au propriétaire la facilité d'habiter le matin la Chaussée-d'Antin et de coucher au Marais ; d'être aujourd'hui du cinquième arrondissement et demain du dixième, ce qui est très-commode, surtout quand on ne veut pas être de la garde nationale ! C'est dans cette maison ambulante que loge le Béranger des faubourgs, le Sévigné des couturières, le Cicé-

ron des cuisinières, le Plutarque des bonnes d'enfants, et le Vadé des grisettes. Enfin nouvel abbé Pellegrin, qui tenait une manufacture de vers et duquel on disait :

> Le matin catholique et le soir idolâtre,
> Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Monsieur Plumé (c'est le nom de l'écrivain public) dine avec une pétition, et déjeune avec un rendez-vous; quelquefois la lettre d'un jeune soldat à ses parents lui permet de prendre un petit verre, et les reproches d'une femme délaissée à un amant infidèle et perfide paient le ratafia de l'épicier.

M. Plumé est en réputation, et s'il n'improvise pas en vers, du moins est-il très-fort sur la prose. On est à la queue pour entrer chez lui, la maison ne pouvant contenir que deux personnes, dont l'une est forcée de rester debout; ce qui n'empêche pas M. Plumé de dire à tout le monde : « Donnez-vous la peine de vous as» seoir. »

Une jeune fille entre doucement, et d'un petit air mystérieux et satisfait dit à demi-voix au scribe nomade : « Monsieur, vite un joli bil-

» let.. dites-lui que je serai ce soir à huit heu-
» res devant la fontaine des Innocents...—Bon,
» bon, j'entends, » répond l'écrivain en souriant d'un air semi-malin : « je vois ce que vous voulez,
» du gracieux, du sentiment, n'est-ce pas? — Oh!
» dame, que cela soit bien gentil, et tournez ça
» comme vous voudrez...—Quel prix voulez-vous
» mettre?—Oh! je ne tiens pas à l'argent! Pourvu
» que le billet soit dans le bon genre... je don-
» nerai jusqu'à six sous. — Six sous!... Allons,
» on peut vous faire quelque chose de très-ten-
» dre pour ce prix-là... Savez-vous signer?...
» — Non, monsieur... »

L'écrivain la regarde en souriant, et murmure entre ses dents : « A la bonne heure! en voilà
» une qui ne sait rien du tout; parlez-moi d'une
» fille comme çela, ça fait aller le commerce.
» Ce maudit enseignement mutuel ne l'a pas
» encore gâtée. »

M. Plumé plie la lettre, et demande s'il faut mettre l'adresse. La petite répond en rougissant : « Mettez à M. Jules... Ça suffit. — Com-
» ment il s'appelle *Jules ça suffit?* — Ah! que
» vous êtes méchant!... Je vous dis Jules... Je
» remettrai la lettre chez son portier. »

La petite prend son poulet, donne ses six sous, et s'éloigne en courant... comme on court quand on veut attraper le bonheur.

Après elle entre un jeune paysan qui n'est que depuis deux mois à Paris, où il est entré laquais chez une danseuse de l'Opéra.

« Monsieur, » dit-il, « i' m' faut une lettre de » faire-part pour ma mère, que j'ai besoin de » chemises et de bas; plus vingt francs que » mon père devait m'envoyer à son insu... Et » bien des compliments sur leur santé... Ah! » j'ai aussi besoin de mouchoirs... N'oubliez pas » mes respects à mon oncle... Et ma cousine » Jeannette... Et puis la paire de guêtres que » j'avais emportée est déjà usée... Et comment » va le catarrhe de ma tante? Tenez, voilà dix » sous, arrangez-moi bien ça. »

M. Plumé prend l'argent et fait une petite macédoine sur ce qu'il a entendu ; et, pendant qu'il écrit, le nouveau débarqué parle toujours; il lui revient sans cesse quelque chose à l'esprit :

« Ah! i' m' faut aussi une veste... Dites-leur » que je suis dans une bonne maison... si ce » n'est qu'on ne m'a pas encore payé mes ga-

» ges et bien des choses à not' voisin Riflard...
» et que ma maîtresse veut me pousser... et
» n'oubliez pas de mettre à mon père que je
» suis toujours son fils. »

Le jeune garçon tient sa lettre qu'il va mettre à la grande poste. Après lui, arrive une cuisinière ; elle entre d'un air furibond, tenant encore l'aile d'un pigeon qu'elle n'a pas fini de plumer. La colère brille dans ses yeux. « Mon-
» sieur, » dit-elle en jetant trente sous sur le bureau de l'écrivain, parce qu'une femme irritée ne regarde pas à la dépense : « Vite, vite !
» une lettre au perfide... de votre encre la plus
» noire... Le scélérat ! je viens de le voir passer
» avec Joséphine la blonde. Mettez-lui que c'est
» fini entre nous !... Plus de bouillons, plus de
» potages, plus de confitures !... Il s'en mordra
» les pouces, le traître, et ça sera ben fait ; il
» verra que je suis pas de ces femmes qu'on fait
» valser impunément !

» — Tenez, » dit M. Plumé, que les trente sous ont mis en verve, « voici une lettre tapée ;
» elle lui fera verser des larmes de sang. — C'est
» bien, mon chou, j' vas la lui envoyer par ma
» sœur. »

L'amante furieuse est partie. M. Plumé ferme sa maison pour aller déjeuner. Il se frotte les mains d'un air joyeux, et se dit en chemin : « Ça va bien ; il y aura toujours des » passions : *ergo*, on s'écrira toujours. Allons » boire à la santé des cœurs sensibles et à l'a- » brogation de l'enseignement mutuel. »

LE BONHEUR

DES PAUVRES GENS.

> Non est beatus qui cupita possidet ;
> Sed qui negata non cupit.

> On court bien loin pour chercher le bonheur,
> A sa poursuite en vain l'on se tourmente;
> C'est près de nous, dans notre propre cœur,
> Que le plaça la nature prudente.
>
> FLORIAN.

Après une journée de travail, de fatigues, être certains qu'ils auront de l'ouvrage pour la semaine suivante, c'est le bonheur des pauvres gens.

Pour eux point de plaisir coûteux ; point de spectacles, de guinguettes, de parties de campagne. Mais il est pour le cœur, pour l'âme, des jouissances plus vraies, plus douces et qui ne coûtent rien : embrasser sa femme, soutenir la marche d'un père ou d'une mère infirme; faire sauter ses enfants sur ses genoux : voilà le plaisir des pauvres gens.

Le capitaliste est inquiet des mouvements de la bourse; l'armateur redoute les tempêtes; le commerçant fait des spéculations hasardeuses; le marchand, qui n'a point vendu, voit arriver avec effroi une époque de paiements: un autre tremble pour ses créances; le commis craint les réformes; le propriétaire, les incendies; le richard, les voleurs. Ne connaître aucune de ces craintes, c'est encore le bonheur des pauvres gens.

Le gastronome est souvent malade des suites de son intempérance; l'Anglais, cloué dans son fauteuil, jure après la goutte qu'il a gagnée à force de toasts; ce jeune fat a la migraine pour avoir bu un demi-verre de champagne; ce gros chansonnier est au régime par suite d'un grand dîner : mais le travail et sa sobriété entretiennent la santé, et avec elle on a la gaîté : c'est le bonheur des pauvres gens.

Si parfois des désirs ambitieux se glissent dans leur âme, ils en sortent aussitôt, parce que l'oisiveté n'est pas venue avec eux. L'habitude du travail leur en fait un plaisir ; plaisir ; celle de se contenter de peu leur fait mépriser les biens qu'ils n'ont pas ; ils rougis-

sent d'avoir pu un moment porter envie aux riches, et retournent dans leur famille en chantant une chansonnette, comme le sage, après avoir visité le palais des rois, se retrouve avec plaisir dans sa modeste demeure.

LA ROBE A MILLE RAIES.

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
Car sans aimer il est triste d'être homme.

VOLTAIRE.

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, par un beau matin ou un beau soir, par un grand soleil ou un brillant clair de lune, enfin dans une de vos promenades, de renconter un séduisant objet qui sur-le-champ captivait vos regards; alors vos yeux avaient en passant rencontré ceux de cet objet charmant qui, de son côté, vous avait remarqué. Vous aviez éprouvé tous deux comme une douce sympathie; puis ralentissant ou hâtant vos pas, suivant la marche de cette personne que vous ne vouliez pas perdre de vue, votre promenade se bornait alors à suivre de loin votre belle, jusqu'à ce que l'heure vous appelant à vos affaires, vint vous rappeler à des soins plus sérieux; alors, donnant encore un regard et un soupir à celle qui vous avait charmé, vous changiez de route et la perdiez de vue, quelquefois pour jamais.

Ces impressions ne sont ordinairement que passagères, ce qui est fort heureux pour les cœurs qui se passionnent facilement ; car à Paris, où il y a beaucoup de femmes séduisantes, s'il fallait conserver le souvenir de toutes celles qui nous ont plu, la mémoire d'un homme sensible ne serait plus qu'une collection de portraits.

Il est cependant des impressions plus durables ; il y a de ces figures et de ces tournures que l'on n'oublie jamais. Combien l'on est heureux, lorsque le hasard nous fait rencontrer de nouveau cet objet qui nous a séduit! On se regarde, on se sourit presque... On se reconnaît... Quelle est la femme qui ne s'aperçoit pas du pouvoir de ses charmes, et qui n'a point remarqué la conquête qu'elle a faite, surtout lorsque celui qu'elle a charmé n'est pas de ces messieurs qui lorgnent les femmes sous le nez, leur tiennent des propos impertinents, et leur font la grimace quand elles ne répondent pas à leurs sottises? De tels hommes ne sont malheureusement que trop communs dans les promenades, et quelquefois dans les réunions, d'où l'on devrait les expulser, ou les

faire rougir de l'indécence de leur conduite.

On a quelquefois pendant longtemps de ces connaissances qu'on ne connaît pas. Il semble qu'il y ait toujours quelque obstacle qui s'oppose à ce qu'on ose davantage. Souvent c'est quelqu'un qui est avec nous ou avec elle ; ou bien le temps vous manque, ou vous ne savez comment vous y prendre... Plus le temps s'écoule, moins cela devient facile ; puis, le sentiment que vous éprouviez devient moins vif; puis vous finissez par ne plus rien éprouver... car tout s'use dans la vie.

J'ai connu un jeune homme qui, pendant dix ans, suivit une dame, sans oser lui parler, ce jeune homme-là dira-t-on, était digne de vivre au temps des preux et des damoisels. Hélas! mieux eût valu pour lui qu'il s'en tînt au langage des yeux : car, au bout de dix ans, emporté par sa passion et abordant enfin sa belle, il lui parla si gauchement, lui dit une phrase si sotte, que la dame partit d'un éclat de rire et laissa là son timide amoureux.

Mais je ne vous ai encore rien dit de la robe à mille raies : c'est une de ces connaissances dont je vous parlais tout-à-l'heure ; une femme

charmante... une figure tendre, douce expressive; une tournure adorable... J'ai vu tout cela un beau soir dans le jardin Turc; mais la femme charmante donnait le bras à un vieux monsieur. Était-ce un père, un mari, un parent?... Je n'en sais rien... J'aurais bien voulu faire connaissance, car je n'ai pas la patience de cet ami dont je vous parlais tout-à-l'heure, mais hélas! c'était impossible.

J'ai passé ma soirée à la regarder, à la suivre j'ai eu tout le temps de contempler sa robe, qui était rose et à mille raies; mais enfin elle s'est éloignée, et en ne voulant, par discrétion, la suivre que de loin, la foule m'a séparé d'elle, et je l'ai perdue de vue.

Je l'ai rencontrée une fois au spectacle, mais elle était encore avec ce même monsieur, et j'étais avec une dame; il n'y avait pas moyen de m'approcher d'elle. Elle m'a vu cependant, et je gage qu'elle m'a reconnu, car elle a regardé avec curiosité la dame qui est avec moi. Elle avait encore sa robe à mille raies.

Depuis ce temps je la cherche en vain dans les spectacles, dans les promenades; je ne l'ai

pas revu... Mais dussiez-vous rire à mes dépens, je vous avouerai que mon cœur bat avec force et que je me sens troublé toutes les fois que j'aperçois de loin une robe rose à mille raies.

C'ÉTAIT BIEN LA PEINE !

Pauvres humains, quelle est votre existence !
Naître et gémir,
Grandir, languir, vieillir,
Voir la nort accourir
Et la craindre d'avance,
Respirer pour souffrir
Et souffrir pour mourir,
Voilà pourtant toute notre existence.

ARMAND GOUFFÉ.

» C'était bien la peine de venir au bal pour y » rester si peu! » dit cette jeune femme dont les grâces, la fraîcheur, attirent tous les regards et qui n'est mariée que depuis un an à un jeune homme qui, en devenant mari, est devenu jaloux. Il ne veut point cependant priver sa femme des plaisirs de son âge ; il ne lui refuse ni les spectacles, ni les assemblées, ni les bals; il l'aime et désire la rendre heureuse. Mais à peine en soirée, à peine dans un lieu public, si un homme parle avec galanterie à sa femme, si quelque élégant la lorgne, si un joli garçon s'assied près d'elle, la maudite jalousie l'emporte, il n'y tient pas; il emmène brusque-

ment sa femme, qui n'ose encore résister, mais qui murmure, en suivant son époux : « C'était » bien la peine ! »

Orgon a passé sa vie à travailler, à mettre sou sur sou ; à force d'économie il s'est amassé une fortune assez ronde ; mais, de crainte d'y faire la moindre brèche, il a continué à ne vivre que de privations. Le soir il restait chez lui sans lumière ; l'hiver il ne se levait pas pour ne point faire de feu ; et il est mort pour n'avoir pris, malgré sa faiblesse, que des bouillons coupés. Son neveu a hérité de tous ses biens et les a réalisés pour aller jouer à la roulette. Soixante années de travail, d'économie, de privations, ont été perdues en deux heures. Pauvre Orgon, c'était bien la peine !

Un savant étranger devait passer dans un petit village ; aussitôt tout fut en l'air dans le pays pour recevoir dignement ce personnage distingué. Le seigneur de l'endroit qui faisait grand cas des savants, voulut recevoir celui-ci de manière à lui prouver l'amour qu'il portait aux sciences. Il fit à la hâte rassembler des musiciens, ordonna un concert, composa un beau compliment en vers alexandrins ; quand

l'étranger entra dans le village, tous les habitants tirèrent des pétards, des coups de fusils; les musiciens jouèrent, les dames chantèrent, le seigneur récita son compliment... Et le savant écoutait tout cela avec indifférence... Hélas! le pauvre homme était sourd! Morbleu! dit le seigneur, c'était bien la peine!...

Adolphe et Adèle se sont vus enfants; ils ont grandi ensemble. L'amitié du jeune âge a bientôt fait place à un sentiment plus doux; l'habitude de se voir augmente chaque jour l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Les parents ne voient pas cela, ou ne s'inquiètent pas d'un sentiment léger : quand ou raisonne l'amour, c'est qu'on a oublié le mal et le plaisir qu'il cause. Les jeunes gens se font le serment de s'aimer toute la vie; mais un beau jour on marie Adèle, et ce n'est point avec Adolphe. Pauvres enfants! c'était bien la peine!...

Laure est belle, on lui fait la cour; une foule d'adorateurs est sans cesse sur ses pas; chacun se met sur les rangs pour obtenir sa main. Mais Laure fait la difficile : l'un est trop grand, l'autre trop petit; elle n'aime pas la tournure de celui-ci, elle voudrait plus de gaité dans

celui-là. Il faut pour lui plaire réunir l'esprit, les talents, la beauté, la fortune et mille autres choses encore. Ses dédains éloignent les amants; l'âge arrive, mais les galants n'arrivent plus. Enfin, pour ne pas rester vieille fille, elle finit par épouser un vieillard bossu et quinteux. Dédaigneuse Laure, c'était bien la peine!

Que de contrariétés dans cette vie!... Nous courons sans cesse après les emplois, la fortune les honneurs, les faveurs!... Nous cherchons le bonheur sous mille formes différentes; nous jouissons raremant du présent, nous bâtissons sur l'avenir. Au lieu de se contenter de ce qu'il possède, chacun se dit : « Si j'avais cela, si » j'obtenais cela, si j'allais là, si je pouvais faire » cela... » Des projets, toujours des projets!... et la mort vient renverser tout cela... Pauvres humains! c'était bien la peine!

M. BASSET,

OU

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'UN MÉLODRAME.

L'art de dissimuler est l'art de la vengeance.
DELILLE.

Non licet omnibus adire Corinthum.

« Il est cinq heures et quart... dépêchons-
» nous, je n'aurai plus de place... Adieu, ma
» femme, tu donneras de la pâtée à mon fils,
» et tu coucheras Azor de bonne heure. »

M. Basset ne sait plus ce qu'il dit, tant il a peur de manquer la pièce nouvelle! Depuis trente ans il a vu toutes les premières représentations de mélodrames; et, quand il en sort, il marche comme le *tyran*, prend du tabac en *dissimulant*, et porte son riflard comme une lance. Mais si sa femme lui demande, quand il revient, le sujet de la pièce, M. Basset ne peut jamais le lui expliquer autrement que par ces mots :

« C'était superbe... une intrigue terrible!... » un scélérat comme on n'en a jamais vu!... un » niais qui me faisait rire dans les endroits les » plus tristes!... un incendie, un ballet, une » femme qui se noie!... C'était charmant!... »

M. Basset arrive enfin, suant, haletant, n'en pouvant plus. Il aperçoit une queue immense qui forme l'angle, puis le rond, puis l'ovale, ce qui produit un coup-d'œil magnifique. M. Basset se promène, en souriant aux gendarmes, parce qu'il voudrait se glisser dans le tiers ou le quart de la queue; mais, malgré ses airs aimables, on le fait reculer jusqu'au bout; et, pour se consoler, il se dit : « Il faut que la pièce » soit bien intéressante! car la queue est prodigieusement longue. »

Après une demi-heure d'attente, le bureau s'ouvre. « Pourquoi n'avoir pas ouvert plus tôt? » dit une vieille dame, « on nous aurait épargné » une demi-heure d'ennui. » Mais l'administration est bien aise qu'il y ait foule à la porte, que l'on se pousse, que l'on se presse, que l'on crie, que l'on jure; tout cela donne de la vogue à la pièce nouvelle. Les plaisirs nous semblent plus doux en raison des obstacles que nous

avons eus à surmonter pour nous les procurer.

« Certainement, » dit M. Basset, « il y a beau-
» coup de mérite à entrer... Je dirai même qu'il
» y aura de la gloire. Tel que vous me voyez,
» madame, j'ai eu un œil poché aux *Ruines de*
» *Babylone;* j'ai reçu un coup de poing sur la
» joue au *Chien de Montargis;* j'ai perdu mon
» chapeau au *Fils banni;* j'ai laissé un pan de
» mon habit à *la Pauvre famille;* on m'a cassé
» une dent pour le *Mont-Sauvage,* et les *Deux*
» *forçats* m'ont coûté un mouchoir; mais c'est
» égal, je ne manque pas une première repré-
» sentation de mélodrame; j'y mets de l'entê-
» tement. »

Le signal est donné : les bureaux sont ouverts, la foule se précipite vers les portes; M. Basset se laisse entraîner par le torrent, quitte à perdre ou à recevoir encore quelque chose. Étant près du bureau, il avance la main pour prendre son billet... Une vague le repousse... Déjà dix fois tenant son argent dans la main droite et de la gauche retenant sur sa tête son chapeau, auquel les coups de poing ont donné la forme d'une casquette, Basset a prononcé d'une voix altérée par la fatigue :

« Un parterre, s'il vous plaît!... » Et dix fois le flot malencontreux l'a repoussé à quinze pas du bureau; enfin il y touche, il s'y cramponne, il a donné sa pièce de trente sous, on lui passe le billet, on va lui donner les cinq sous qui lui reviennent, lorsqu'un grand gaillard, atteignant le bureau, en arrache Basset et le repousse de côté en lui disant : « Il y a assez longtemps que » tu es là, mon petit homme, c'est à mon tour » maintenant.

« — Ma monnaie! » s'écrie Basset en roulant des yeux furibonds autour de lui. « Laissez-moi » donc reprendre ma monnaie... il me revient » cinq sous. »

On n'écoute pas Basset, on rit, on ne lui permet plus d'approcher du bureau. Il prend enfin son parti en se disant : « C'est comme si » j'avais acheté mon billet; je dirai à ma femme » que je me suis trouvé incommodé et que j'ai » pris de l'absinthe. »

M. Basset entre, il va, suivant sa coutume, se placer au parterre, et parvient à se faufiler au milieu. En attendant que l'on commence, il cause avec son voisin. « Savez-vous quelques » détails sur la pièce nouvelle? — Oh! ça sera

» soigné... Je suis t'allé z'aux répétitions. La
» première acte est un peu lente, mais au se-
» cond il y a un mouvement terrible entre le
» fils qui retrouve son père, qui l'avait perdu
» par les conseils du traître qui l'avait fait
» exprès pour qu'on crût que c'était l'autre qui
» était le prince, avec un combat au drapeau
» sur l'air des Tartares, ça sera magnifique! —
» Peste! je le crois bien, » dit M. Basset en tirant son mouchoir, j'en suis déjà tout attendri..
» — Serrez-vous un peu, v'là les amis pour qui
» j'ai gardé sept places. »

La pièce commence, chaque parti se prépare suivant la conduite qu'il veut tenir. Les claqueurs tâchent de faire faire silence par des *chut* prolongés; les amis de l'auteur se regardent pour savoir s'ils oseront applaudir, et les cabaleurs donnent le signal de la discorde en sifflant avec leurs doigts ou avec des clés.

Malheureusement le pauvre Basset se trouve placé entre deux partis. Son connaisseur de droite s'écrie : « C'est-il beau!... ça va-t-il ben!
» Et les costumes, Dieu! quel turban à la tête
» de la princesse... Tiens, v'là François dans la
» patrouille... Oh! est-il bien!... J'crois qu'il

» m'a vu... non... il cherche sa sœur du côté du » lustre!... »

A gauche on dit : « Quelle intrigue com- » mune!... Comme c'est écrit!... Ah! les mi- » sérables! quelle rapsodie!... »

Ces derniers font entendre des coups de sifflet, les autres applaudissent. Basset est entre les clé forées et les battoirs. La pièce ainsi ballottée arrive cependant à la fin; mais alors le bruit redouble; des menaces on en vient aux effets : on se pousse, on se bat. Le pauvre Basset, bien innocent, reçoit, malgré sa neutralité, des coups de chaque parti. On le presse, on le bourre, on le roule; il ne parvient à sortir qu'en abandonnant son chapeau. Il rentre chez lui en voisin, les cheveux épars. « Où » donc est votre castor?» lui demande madame Basset. « — Ah! ma chère, je l'ai perdu à la » bataille; mais je ne le regrette pas!... C'était » superbe!... Je n'ai jamais rien vu de si fort... » Je me suis terriblement amusé!... Mais la pre- » mière fois je ne dînerai point, de peur d'arri- » ver trop tard. »

LES JEUX INNOCENTS.

LE CORBILLON.

> Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
> Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
> Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crême ;
> En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême.
>
> Molière, *Écoles des Femmes.*

» *Je vous vends mon corbillon. — Qui met-on ?* » La jeune fille bien niaise, à qui la question s'adresse, répond en baissant les yeux : « — Un » petit poisson. — Je vous vends mon corbil- » lon, » dit un gros papa à face rebondie. « — Qu'y met-on ? — Un melon.

» — Je vous vends mon corbillon, » dit un monsieur qui n'a pas cessé de se regarder dans une glace, de rajuster les deux bouts de son col et de passer ses doigts dans ses cheveux. « — Qu'y met-on ? — Un cruchon, » répond-il enchanté du mot qu'il a trouvé.

« — Je vous vends mon corbillon, » dit d'une

voix mélancolique un jeune écrivain romantique. « — Qu'y met-on? — Une palpitation.
» — Je vous vends mon corbillon, » dit d'une voix tendre à un jeune militaire une jolie dame dont le mari est enfoncé dans une partie de whist. « — Qu'y met-on? » lui demande le jeune homme avec vivacité. « — Une précaution, » répond-elle en souriant.

« — Je vous vends mon corbillon, » dit un gros négociant en épiceries. « — Qu'y met-on?
» — Du café... » Tout le monde rit en disant : « Un gage! » et l'épicier se lève en criant à tue-tête : « Je ne me suis pas trompé, on ne m'a
» pas laissé finir... j'allais dire du café blond.

» — Je vous vends mon corbillon, » dit une dame veuve de son quatrième mari. « — Qu'y
» met-on? — Samson! » répond-elle d'un air décidé. « — Je vous vends mon corbillon, » dit en branlant la tête une vieille comtesse qui veut encore jouer aux petits jeux avec les jeunes gens. « Qu'y met-on? »

La vieille dame cherche longtemps... Elle ne trouve rien. « Qu'y met-on, madame? » lui répète celle qui tient le corbillon.

« — Aidez-moi donc, messieurs, » dit la com-

tesse en se tournant vers ses voisins. « — Un » colimaçon... un bonbon, un bichon, » crient plusieurs voix. « — Va pour le bichon, » dit la vieille douairière. Mais il faut tirer les gages.

La personne qui les tient cachés sur ses genoux fait semblant de bien les mêler. Une jeune fille est désignée pour commencer à ordonner. « Surtout ne trichez pas, » lui dit-on.

La demoiselle ordonne : « Si c'est une dame, » elle boudera : si c'est un monsieur, il fera le » pont d'amour. »

Le gage est tiré, et le négociant en épiceries fait le pont d'amour. Pour se venger, il ordonne des petits pâtés à celui qui viendra ; mais les dames réclament, elles préfèrent les pénitences où l'on s'embrasse. La petite niaise baise le dessous du chandelier ; le romantique fait un bouquet ; la dame veuve de ses quatre maris veut absolument faire un voyage à Cythère ; la jolie dame va soupirer ; le jeune militaire lui fait une confidence ; et la vieille douairière fait le soldat prussien.

C'est une bien jolie invention que celle des jeux innocents !... Mais est-elle bien nommée ?...

LE ROGER-BONTEMPS.

Nous n'avons qu'un temps à vivre
Amis, passons-le gaiment,

Vaudeville.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches dédaigneux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux,
Vous qui perdrez peut-être
Des titres éclatants!
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger-Bontemps.

De Béranger.

Je ne suis ni beau ni laid, ni grand ni petit, mais cela m'est indifférent : je me porte bien, c'est l'essentiel. Je n'attache point de prix à la beauté, à la régularité des traits: que mes yeux soient bleus ou bruns, gris ou noirs, fendus ou ronds, j'y vois bien, cela me suffit. Que m'importe que mon nez soit en trompette au lieu d'être à la grecque ou à la romaine, pourvu qu'il sente le bouquet du beaune ou du volnay. Si ma bouche est grande cela m'est plus commode pour parler ét pour manger; si mes che-

veux sont crépus, cela me dispense de mettre des papillotes; et si mon ventre est gros, cela me sert de point d'appui pour reposer mes bras.

Je n'ai donc point d'état, point d'emploi, mais je fais tout ce qui se présente lorsque cela m'amuse. Je ne m'afflige d'aucun événement, parce que je ne compte sur rien, mais je ris souvent parce que je profite de tout. Je bois quand j'ai soif, je mange quand j'ai de l'appétit, et je mange fréquemment.

Je fais tantôt trois, tantôt quatre, tantòt cinq repas par jour; je ne vais jamais chez les personnes qui m'ennuient, je ne refuse point une invitation de quelqu'un qui me plaît. Quand je me trouve entouré de beaux-esprits, je n'en suis pas plus fier; quand je suis au milieu du grand monde, je n'en suis pas plus triste.

Je ferme mes oreilles quand on dit du mal de quelqu'un, je les ouvre quand on chante la gaudriole; je ne demande jamais, afin de n'être point refusé; mais j'accepte toujours, afin de ne chagriner personne. Je ne fais point de projets de peur qu'ils ne réussissent pas, mais je profite de l'occasion quand elle m'est favorable.

On dit que les femmes sont trompeuses, perfides, jalouses!..je ne crois pas un mot de tout cela: à mes yeux elles sont toutes sincères, douces tendres et fidèles. Je ne m'inquiète jamais de ce que fait ma maîtresse lorsque je suis loin d'elle pourvu qu'elle me reçoive bien quand elle me voit, c'est tout ce que je demande. Je ne regarde pas si elle a de l'encre à ses doigts, si ses yeux se portent vers la pendule ou vers la fenêtre; je ne remarque point si ses réponses sont embarrassées, si elle s'embrouille dans ce qu'elle dit, si sa gaîté paraît forcée; elle me jure qu'elle m'adore, je n'ai garde d'en douter; quelques jours après je la trouve avec un autre, je la quitte, je porte ailleurs mon amour et mes vœux, j'ai un fonds de sentiment et de philosophie qui me met au-dessus de ces petits événements.

Les uns me jugent bête, les autres spirituel. Quelques personnes blâment mon insouciance que d'autres envient. Quelques dames m'accusent d'insensibilité, d'amour-propre; dans le monde on me trouve original, je me trouve heureux, c'est le principal. On me dit que l'âge me rendra sage. Il me semble que je le suis

déjà. Au reste, je ne sais pas l'âge que j'ai, depuis longtemps je ne compte plus les années, je ne m'occupe qu'à bien les employer. Eh! qu'importe que l'on aille jusqu'à cinquante ou soixante ans, pourvu que l'on ait bien vécu? Il y a des centenaires qui ne pourraient point, dans toute leur vie, compter une année de bonheur; si je meurs à trente ans, je serai encore plus riche qu'eux.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

A TROIS ÉPOQUES DU JOUR.

Eh quoi! toujours clouer une préface
A tous mes chants! La morale me lasse;
Un simple fait conté naïvement
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement,
C'est mon avis : tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.
VOLTAIRE, *la Pucelle.*

Il est cinq heures du matin; le ciel pur semble promettre une journée superbe. Je suis libre aujourd'hui; je veux aller me promener. De quel côté dirigerai-je mes pas? Aux Champs-Élysées : je verrai les nouveaux quartiers; ou, pour mieux dire, les villes nouvelles que l'on bâtit. Je m'y rends de bonne heure pour avoir le temps d'observer à mon aise.

Quel calme règne encore dans cette partie de la ville! Je me croirais à la campagne si j'apercevais une chaumière, mais je ne vois que

des cafés, des restaurateurs et des maisons de santé. Les petites laitières sont déjà en route; quelques villageois apportent aussi des fruits ou des légumes; mais ces bonnes gens ne troublent point la tranquillité des Champs-Élysées. Oh! oh! voici quatre jeunes gens qui marchent au pas accéléré... Ils gardent le silence et se dirigent du côté du bois de Boulogne. Serait-ce un duel?.,. Qu'ils s'arrangent! je ne veux pas faire le Bonardin. Rentrons à Paris, il me semble que j'en suis à cent lieues : il me semble que j'ai besoin de déjeuner, et il me paraît qu'on ne mangera pas aux Champs-Élysées avant quatre ou cinq heures d'ici.

Après avoir employé une partie de la journée à flâner dans la capitale, je retourne, après mon dîner, dans ces Champs-Elysées que j'ai vus ce matin si calmes, si paisibles. Il est sept heures du soir, déjà le rentier s'est assis sur sa canne à chaise, qu'il a par précaution, placée contre un arbre. Il examine chaque passant avec attention; c'est le seul spectacle qu'il se permette. Plus loin je vois la tabletière de la rue Saint-Honoré qui, pendant que son mari est occupé au comptoir, va fairr un tour dans

l'allée des Veuves, avec un commis marchand de la rue Vivienne. Voilà des militaires et des grisettes qui se dirigent vers le salon de Flore. Partout du monde, de la poussière ; je veux traverser la chaussée...... les chevaux, les voitures me barrent le passage.

Enfin je parviens dans les carrés où l'on joue au Ballon... Bon, j'arrive précisément pour le recevoir sur le nez. « Prenez donc garde, me dit le joueur, qui me repousse brusquement au lieu de me demander excuse. Je m'éloigne de ces maudits ballons ; je tombe dans un jeu de paume, et je reçois un viroureux coup de raquette destiné à la balle que je ne voyais pas venir sur ma tête. Au diable le carré où l'on s'amuse !... Je veux gagner une contre-allée... Quatre jeunes gens se jettent presque sur moi : ces messieurs ont l'air d'avoir bien dîné. Eh ! mais, je les reconnais, ce sont mes jeunes gens sombres et moroses de ce matin, il me paraît que le duel a fini à la fourchette. Je parviens enfin à me faire jour à travers ces messieurs. Je prends à gauche et je vais m'asseoir au pied d'un arbre. Fatigué par ma promenade de la journée, je ne tarde pas à m'endormir ; et,

quand je me réveille, il est onze heures et demie du soir.

Je regarde autour de moi, comme il fait sombre!.... Je n'entends plus aucun bruit et je ne vois plus personne; à peine même si l'obscurité me permet de reconnaître mon chemin. Eh! quoi, ces lieux si champêtres le matin, si bruyants le soir, sont maintenant d'un noir qui me glace malgré moi. Comme quelques heures changent la face des objets!

Mais dans l'ombre je crois apercevoir quelqu'un qui vient à moi. « Je n'ai pas mangé de » la journée, » me dit une voix sinistre, « don- » nez-moi de quoi avoir du pain. »

Voilà une heure bien mal choisie pour demander la charité, il me prend envie de casser ma canne sur le dos de celui qui m'arrête si tard. Cependant c'est peut-être un malheureux. Je fouille à ma poche; je donne quelques pièces de monnaie. Dans ce moment passe une voiture, je me hâte de la rejoindre, et je marche aussi vite que les chevaux pour rester à côté du fiacre, car mon coquin de mendiant ne m'a pas seulement remercié de ce que je lui ai donné.

Ouf! me voici devant les Tuileries... je laisse aller mon fiacre... Je respire enfin. J'ai vu les Champs-Élysées à trois époques de la journée; mais je ne crois pas encore avoir saisi la bonne.

LA BOUQUETIÈRE.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence.

LA FONTAINE, *Fables*.

Toi, dont le teint est plus frais que les fleurs,
Toi, que l'Amour nomma sa bouquetière,
Qui près du temple embelli pour sa mère
Vends des bouquets et vole tous les cœurs.

PIRON.

Entendez-vous cette voix argentine, qui crie de moment en moment : « Fleurissez-vous, » messieurs, fleurissez vos dames, j'ai ce qu'il y » a de plus frais, choisissez là-dedans. »

C'est Fanchette, la bouquetière du coin, qui est aussi fraîche que ses œillets, aussi blanche que ses lis, aussi séduisante que ses roses. Voyez ces yeux noirs, quel feu les anime!.... Peut-on les regarder sans adresser un mot galant à Fanchette? Ce petit nez retroussé, cette bouche friponne, cette mine éveillée, tout cela vous attire autant que les bouquets, et quand vous êtes près de la marchande, ce fichu qui

couvre, sans le cacher entièrement, un sein d'une forme ravissante, vous donne des distractions qui vous font acheter du lilas pour du muguet, des jonquilles pour des roses. Vous avancez doucement la main ; vous voulez, en choisissant des fleurs, prendre une légère liberté.... Mais Fanchette est sévère, sans que cela paraisse ; elle vous repousse, en vous disant d'un air malin : « Prenez donc garde, » monsieur, vous allez vous piquer. »

A six heures du matin Fanchette étale sa marchandise : c'est l'heure où les commissionnaires du quartier se rendent à leur place ; en passant, quelques-uns veulent rire avec la bouquetière, mais elle ne les écoute pas, ou leur répond de manière à leur ôter l'envie de recommencer. Jamais Fanchette n'est entrée chez le marchand de vin, elle n'a jamais déjeuné dans un cabinet particulier.

Ne croyez pas cependant que la jolie bouquetière soit insensible ou cruelle avec tout le monde ; non, Fanchette a un sentiment, mais un sentiment bien tendre, bien passionné, pour un garçon limonadier du café voisin. C'est M. Auguste qui a touché le cœur de la jolie

fille, et l'on assure que c'est pour le *bon motif* qu'il lui fait la cour. D'ailleurs Fanchette ne lui accorde que quelques innocents baisers; mais M. Auguste est bien adroit, bien séduisant, et je crains pour la vertu de Fanchette.

La pauvre petite est jalouse; sans cesse ses regards sont tournés vers le café dans lequel son amant verse avec une grâce toute particulière la demi-tasse et le verre d'anisette. « Ah! » qu'ils sont heureux! » se dit la bouquetière, toutes les fois que quelqu'un entre dans le café, « ils vont le voir tout à leur aise; ils pourront » manger une flûte en regardant Auguste, tan- » dis que je grignotte mon pain loin de lui. »

Mais Auguste est sorti, il a ouvert la porte du café, il a traversé la rue, il est entré dans une maison voisine, et n'est point venu dire un mot à Fanchette. La pauvre petite rougit, pâlit, tremble, s'inquiète, se désole. Où est-il allé? Qu'est-ce que cela veut dire?... Ne l'aimerait-il plus!... Et déjà des pleurs coulent de ses yeux et servent de rosée à la violette qu'elle tient dans sa main.

Le perfide revient enfin; il s'approche de Fanchette d'un air doucereux, et celle-ci suf-

foque. « D'où venez-vous donc, monsieur? —
» De chez un de mes amis qui m'a prêté la clé
» de sa chambre. — Oh! ce n'est pas vrai! vous
» venez de chez une femme. — Que j'avale dix
» bavaroises si je mens! — Et qu'alliez-vous
» faire là? — Donner un peu d'air chez lui; il
» est en campagne pour huit jours. — Je gage
» que ce sont des contes! Est-ce que vous ne
» pouviez pas me charger de ce soin? — Quand
» je vous propose de monter quelque part, vous
» refusez toujours : si vous doutez de ce que je
» vous dis, venez plutôt avec moi. — Que j'y
» aille... Eh bien! oui; je veux voir si vous êtes
» un menteur. »

Et la petite bouquetière suit M. Auguste dans la petite maison, où elle reste près d'une heure, oubliant entièrement sa boutique. Quand elle revient, ses yeux sont plus rouges, son sein plus agité; mais elle ne semble plus fâchée contre Auguste, elle lui dit adieu bien tendrement, et cet adieu est accompagné d'un regard plus tendre encore. Elle revient s'asseoir à sa place, mais elle est rêveuse et ne fait plus attention à ses bouquets. Pauvre Fanchette! aurais-tu perdu la plus belle fleur de ton parterre?

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

> Je ne connais rien d'aussi fou que ceux qui s'imaginent être sages : la plupart sont comme les enfants, ils brisent leurs joujoux pour s'instruire de ce qu'ils renferment.
>
> Mad. DE BEAUHARNAIS.

Quel est ce monsieur d'une quarantaine d'années, dont la mise est élégante, la tournure distinguée, et que l'on rencontre partout, mais toujours seul, aux spectacles, dans les promenades, les jardins publics, aux fêtes champêtres, dans les lieux les plus fréquentés et les endroits les plus déserts? Partout il porte un regard scrutateur; il n'a pas l'air de s'ennuyer, et pourtant le sourire ne vient jamais errer sur ses lèvres. Qui est-il? Que cherche-t-il? — C'est, me répond-on, un nouveau Diogène. Celui-ci ne cherche pas un homme, c'est une femme qu'il demande, et ses yeux lui servent de lanterne. Cet homme est riche, bien fait, d'une belle figure, et cependant voilà bientôt vingt ans qu'il cherche une femme!... Il

s'est créé une chimère, nous allons juger de son originalité.

A vingt ans il devient amoureux d'une jeune personne fort bien élevée, fort jolie, et possédant mille qualités. Il lui fait la cour, ne la quitte plus, la demande en mariage, obtient l'aveu des parents. Tout va se terminer, lorsqu'il se trouve un soir à un bal brillant avec sa prétendue; alors c'était la mode de danser la gavotte, et il ne la savait pas, mais sa future la dansait fort bien. Un joli garçon invite la jeune personne à danser une gavotte, elle accepte, et s'en acquitte à merveille, ainsi que son danseur. Le lendemain de ce bal, notre original demande à sa prétendue si elle a bien passé la nuit; elle lui avoue qu'elle a rêvé au jeune homme avec qui elle a dansé la gavotte : à ces mots il la quitte, rompt son mariage et ne la revoit plus.

Un peu plus tard il aima une jeune fille sans fortune; mais qui réunissait les vertus à la beauté. Elle semblait partager sa tendresse, et chaque jour il en était plus épris. Sur le point de l'épouser, il la questionna sur l'état de son cœur. « N'avez-vous jamais aimé personne avant

» de me connaître? » lui demandait-il sans cesse. « — Non, vous avez mon premier amour. Ce- » pendant, à treize ans, j'aimais beaucoup mon » cousin, et je l'appelais mon petit mari. » Il n'en fallut pas davantage pour faire fuir notre Diogène.

Quelques années après, il se laissa charmer par une jeune dame d'une rare beauté, dont l'esprit aimable faisait excuser quelques légers défauts. Il allait s'enchaîner pour la vie... lorsqu'un jour, entrant chez elle à l'improviste, il la surprit prenant une prise de tabac. Il se sauva, et ne la revit plus.

Le moderne Diogène devint ensuite amoureux d'une simple ouvrière, bien gentille, bien fraîche et bien niaise. Il allait passer par-dessus les convenances et lui donner le titre de son épouse, lorsqu'un soir il la vit faire des *petits paquets* avec un jeu de cartes. Il la quitta, ne voulant pas d'une femme qui croit à la bonne aventure.

Depuis ce temps, combien d'autres liaisons qui n'ont pas amené de résultat plus heureux! L'une est jolie, mais elle est coquette; l'autre n'est point coquette, mais elle n'a pas de grâce;

celle ci est aimante, mais elle est jalouse; celle-là est douce, mais elle n'a point d'esprit; l'une a de l'esprit mais beaucoup de prétention; l'autre fait des vers, ou aime trop la danse, ou est trop rieuse, ou trop prude, ou trop sensible, ou pas assez réservée. Le nouveau Diogène a ébauché mille liaisons, dont plusieurs n'ont pas duré huit jours. Facile à s'enflammer, plus prompt à se détacher, il court en tous lieux dans l'espérance de rencontrer le phénix qu'il cherche. En vain ses amis lui disent souvent : On peut être une excellente épouse et se faire dire la bonne aventure; on n'est pas moins belle pour avoir pris une prise de tabac; on peut aimer son époux et rêver de son danseur; on a encore le cœur libre après avoir appelé son cousin *mon petit mari*; le nouveau Diogène ne les écoute point et continue de chercher une femme. Mais déjà ses cheveux grisonnent, et chaque année il lui sera plus difficile de plaire à ce sexe charmant qu'il veut trouver parfait, mais auquel il faut bien pardonner quelques légers défauts, rachetés par mille qualités.

LES LUNETTES

DE LA SAGE-FEMME

Vingt méprises ici n'auraient pas éte faites
Si je n'avais cassé ce matin mes lunettes.

A. CHARLEMAGNE.

Mon voisin Roch est un homme fort estimable et qui aime beaucoup ses enfants. C'était une chose toute naturelle autrefois ; c'est une qualité aujourd'hui qu'il y a tant de gens qui leur préfèrent les chiens, les chats, les singes et les perroquets. Mon voisin est marié, sa femme l'a déjà rendu père de quatre jolies petites filles, après lesquelles cependant il est permis de désirer des garçons.

La femme de mon voisin était enceinte ; elle espérait, cette fois, donner à son époux un héritier de son nom ; celui-ci s'en flattait aussi : le moment décisif approchait... Il arrive enfin.

Depuis quelques jours madame Roch attendait le moment d'être de nouveau mère ; mais mon voisin, homme d'un caractère fort calme,

n'en perdait ni le sommeil, ni l'appétit, et il s'était endormi la nuit dernière, parce que son héritier n'arrivait pas assez promptement. Au milieu de la nuit la crise se déclare; mais une amie est là, et, comme on craint que l'accoucheur ne tarde trop, on fait venir une vieille sage-femme, qui, dans l'empressement qu'elle met à accourir, ne trouvant pas ses lunettes, objet de première nécessité pour elle, prend celles d'un vieux tailleur qui demeure sur son carré.

Pendant que mon voisin dort, sa femme donne le jour à un enfant. La sage-femme le prend, et s'écrie en l'enveloppant : «C'est un » garçon !... »

A cette heureuse nouvelle, l'amie quitte un moment l'accouchée, et, courant près du lit de mon voisin qui dormait paisiblement, elle parvient à le réveiller. « Qu'est-ce donc? » demande M. Roch en se frottant les yeux. — Votre » femme est accouchée... — Bah ! — Venez donc » l'embrasser... vous avez un garçon... — Vrai- » ment? — Eh ! oui, un beau garçon ! — Allons. . » je vous suis. »

La dame s'éloigne ; mon voisin se retourne,

pense à son bonheur, remet sa tête sur l'oreiller, et se rendort en rêvant à son garçon.

Cependant l'accouchée souffre toujours, tout annonce qu'elle sera encore mère. En effet, au bout de quelques minutes, elle met au monde un second enfant. Cette fois, c'est son amie qui le prend et est chargée de le couvrir. «C'est une » petite fille charmante!... » dit-elle en arrangeant l'enfant. Puis, passant de nouveau dans la chambre du papa qui ronflait, elle le pousse et l'éveille.

« Mais, venez donc, monsieur Roch, votre » femme vient d'accoucher. — Oui, oui, je me » le rappelle... — Vous avez une petite fille belle » comme l'amour. »

Ici mon voisin se frotte les yeux et se met sur son séant.

« Comment dites-vous? — Je vous dis que » votre femme vient d'accoucher d'une fille qui » est tout son portrait. — C'est singulier, je » croyais que c'était un garçon. — Venez vite, » levez vous. »

Et la dame sort pour laisser mon voisin se lever. Mais celui-ci s'étend de nouveau sur son lit en se disant : « Que diable! j'ai donc rêvé

» que j'avais un garçon... C'est dommage ce-
» pendant. . »

Tout en se livrant à ses réflexions, mon voisin s'endort de nouveau. Mais madame Roch n'a pas fini : de nouvelles douleurs annoncent un nouvel enfant, et bientôt elle en met au monde un troisième, dont cette fois la sage-femme s'empare en disant : « Encore un gar-
» çon ! »

Aussitôt l'officieuse amie quitte l'accouchée, qui paraît enfin vouloir s'en tenir là ; mon voisin est de nouveau réveillé.

« Venez donc, paresseux, faire compliment
» à votre femme. — Pardon, j'y allais... — C'est
» fini, enfin ; et c'est un garçon superbe !... —
» Je n'y comprends plus rien... vous me dites
» tantôt une fille, tantôt un garçun... je ne sais
» sur quel pied danser... — Levez-vous, et vous
» verrez. »

Cette fois mon voisin se lève ; il passe dans la chambre de sa femme et voit... trois enfants déjà emmaillottés. A cette vue, il est un moment stupéfait, mais on lui dit : « Vous avez
» deux garçons et une fille !... » Alors il prend son parti ; deux garçons !... comme il est fier !

Dès le point du jour tout le quartier sait la nouvelle ; les voisins, les parents, les amis, accourent complimenter M. Roch, qui a déjà nommé ses deux fils Achille et César.

L'accoucheur vient aussi, il veut s'assurer si les enfants sont bien conformés. On les démaillotte tous trois... C'est à qui les baisera... Mais, ô surprise !... ce sont trois filles dont madame Roch est accouchée !...

« Trois filles ! » s'écrie mon voisin, « trois » filles !... et vous m'aviez annoncé deux gar» çons... Qu'est-ce que cela signifie, mesdames ? » avez-vous prétendu vous moquer de moi ?...

» — D'honneur je n'y conçois rien, » dit la vieille sage-femme, « j'ai pourtant bien vu... »

Elle replace sur son nez les lunettes du tailleur. « Eh ! mais, qu'est-ce que c'est que cela ? » s'écrie-t-elle : elle les examine de plus près... Il n'y avait point de verres.

LA COURTILLE.

> Là, jamais on entend de pieuses paroles,
> Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles.
>
> MOLIÈRE, *Tartufe.*

Habitants de l'élégante Chaussée-d'Antin, du noble faubourg Saint-Germain, du brillant Palais-Royal, vous ne connaissez sans doute la Courtille que de nom. Quittez pour un moment vos boulevards, vos salons dorés, vos cafés anglais, turcs ou italiens, et montez le faubourg du Temple; là vous verrez des scènes nouvelles pour vous. Les tableaux sont grotesques, et leurs couleurs un peu vives blesseront peut-être vos yeux délicats; mais après avoir admiré un Raphaël, un Gérard, un Girodet, on regarde avec plaisir un Téniers, un Callot, un Boilly, un Charlet. Pourquoi donc, après s'être ennuyé aux Tuileries, ne monterait-on pas un moment jusqu'à la Courtille?

C'est le dimanche ou le lundi soir qu'il faut de préférence visiter ces lieux. Dès que vous avez passé la barrière, une musique bruyante se fait entendre; vous entendez danser à droite

et à gauche; jusqu'à Belleville, c'est un bal continuel. La rue est encombrée de joyeux amateurs qui arrivent à la guinguette, ou qui en sortent un moment pour prendre l'air.

Le fameux Desnoyers se présente d'abord à vos regards et vous offre son salon de deux cents couverts. Desnoyers est le Véri de la Courtille. En face vous trouvez *le Sauvage;* plus loin, *l'Arc-en-Ciel, les Deux-Amis;* partout on danse, partout la cuisine est remplie de consommateurs qui marchandent une salade ou un morceau de rôti; car, à la Courtille, on ne dîne pas à la carte. Si vous parvenez à vous faire jour jusqu'à la broche, et que vous désiriez manger un poulet, il faut sur-le-champ le payer et l'emporter vous-même, sans quoi un autre s'en emparera.

Le chef de cuisine ne sait auquel entendre: le bonnet de coton sur l'oreille, le visage couvert de sueur, il court d'une casserole à l'autre; il se double, se multiplie, pour répondre à la foule qui l'assiége, ce qui ne l'empêche pas de faire, en courant, ses sauces et ses coulis, et de commander à quatre marmitons en même temps. César dictait quatre lettres à la fois; le

chef de cuisine fait préparer quatre mets différents, il est vrai que ses aides-de-camp se trompent quelquefois et mettent du poivre où il faut de la farine, du vinaigre où il faut du bouillon; mais, à la Courtille, on a bon appétit, et l'on passe par-dessus ces bagatelles.

Voulez-vous jouir du coup-d'œil de la danse, vous entrez dans une salle où la chaleur est toujours à six degrés au-dessus du thermomètres de Chevalier. Comme on a établi des tables autour de l'enceinte consacrée à la danse, l'odeur du veau, du bœuf, des gibelottes et du Surène se mêle aux accords de trois violons, d'une clarinette et d'un gros tambour.

Ce dernier marque la mesure d'une force à se faire entendre de *l'Ile-d'Amour*. Malheureusement le tambour du bal qui se tient vis-à-vis ne veut pas être en reste avec son voisin, et ces messieurs tapent à qui mieux mieux; mais cela n'empêche pas de sauter l'orangère et l'ébéniste, la fruitière et le cordonnier; ces gens-là ont des oreilles pour toutes les mesures et des jambes pour tous les mouvements.

Au-dessus du bal de première classe, vous entendez le son de la cornemuse et le bruit

des souliers ferrés qui ébranlent le plancher : c'est le bal des Auvergnats. C'est là que les porteurs d'eau, les chaudronniers, les fumistes, se livrent à leur grosse gaîté et dansent les bourrées de leur pays, qu'ils accompagnent de cris et de battements de mains.

L'heure s'avance, vous voulez redescendre à Paris : il faut suivre la file, car c'est comme à la sortie du spectacle. Autour de vous tout le monde chante, quelques-uns trébuchent, d'autres ne se soutiennent qu'avec le secours de leurs voisins. Si l'ivresse est générale, celle-là du moins n'apporte aucun regret à sa suite ; les bonnes gens vont travailler toute la semaine, pour revenir faire le dimanche et le lundi à la Courtille.

La femme de l'ouvrier tient dans une serviette les restes d'un pain et d'un saucisson ; son mari porte l'enfant sur ses bras. Cet autre ne s'aperçoit pas qu'il a laissé son chapeau sur une table ; celui-ci fouille dans sa poche, et, s'il y trouve encore quelques sous, il jure de les boire avant de rentrer chez lui.

Ce tableau n'est point chargé, c'est à la Courtille que l'on voit la gaîté du peuple : c'est la bonne, à ce que dit Figaro.

CROQUE-MITAINE.

> Celui qui connaît bien les enfants connaît bien les hommes, car rien ne ressemble plus aux hommes que les enfants ; les jouets seuls diffèrent.
>
> ***

Voyez-vous tous ces enfants trembler, se cacher sous la robe de leur maman ou derrière le tablier de leur bonne? ils ont été gourmands, entêtés ou paresseux, mais un mot va les faire obéir : ce mot magique, plus puissant que l'*Abracadabra*, qui doit guérir la fièvre, et qui ne guérit rien, fait sur eux un effet merveilleux. Parlez de *Croque-Mitaine* devant un enfant, et vous en faites tout ce que vous voulez; il devient aussi tôt sage, soumis ; c'est la crainte de cet être terrible qui produit ce changement soudain.

Quel est donc ce personnage effrayant ? Existe-t-il réellement ? Oui, sans doute ; il ne s'agit que de donner ce nom à l'être que nous craignons le plus de rencontrer. Ne nous mo-

quons pas des enfants : ainsi qu'eux, dans le cours de la vie, nous avons tous notre Croque-Mitaine.

Pourquoi ces jeunes gens si aimables, si fous, si étourdis, qui ne calculent jamais avec leur bourse, surtout lorsqu'il s'agit de s'amuser, ne répondent-ils pas le matin lorsqu'on frappe à leur porte? Pourquoi, dans la rue, traversent-ils quelquefois brusquement, au risque de se crotter? Pourquoi ne veulent-ils jamais passer sur tel boulevard? Vous ne devinez pas? C'est que le matin le tailleur vient leur rendre visite avec son mémoire ; c'est que dans la rue ils viennent d'apercevoir leur bottier; c'est que sur tel boulevard loge un traiteur devant lequel ils ne se soucient point de passer. Pour les jeunes gens, chaque créancier est un Croque-Mitaine.

Où se rend ce libraire? Qui peut le faire courir ainsi? Va-t-il chez un auteur en vogue? Vient-il d'acquérir un manuscrit précieux? Non, il fuit ce petit monsieur en habit noisette, qui le poursuit avec un énorme cahier de papier à la main. C'est un ouvrage qu'il veut lire à tous ceux qui impriment ou vendent des li-

vres. Cet homme-là est le Croque-Mitaine des libraires.

Madame est malade, elle a des vapeurs, des maux de nerfs ; elle congédie monsieur, en l'engageant à aller se promener ; elle ne veut pas souffrir qu'il lui tienne compagnie. Monsieur sort en annonçant qu'il reviendra de bonne heure. Dès qu'il est parti, la suivante introduit un jeune homme dont la conversation est précieuse pour chasser les vapeurs et dissiper les maux de tête ; mais comme il faut que cette conversation ne soit pas interrompue brusquement, madame ordonne à sa suivante de renvoyer tous les importuns, et surtout de l'avertir si monsieur revenait. La suivante fidèle va se mettre en vedette. Qui guette-t-elle? Croque-Mitaine.

Ce brave marchand de la rue Mouffetard saisit le jour où sa moitié dîne en ville pour mener promener, au Jardin-des-Plantes, une jolie petite brunette qui ne peut sortir que le dimanche, et près de laquelle il se fait passer pour garçon. Quoique certain que sa femme est dans un autre quartier, le pauvre homme pâlit et rougit, lorsque de loin il aperçoit un cha-

peau rose et une robe jonquille : c'est le costume de son Croque-Mitaine. Il veut faire l'aimable, le galant avec sa brunette, mais la peur de Croque-Mitaine le poursuit partout. En entrant au Jardin-des-Plantes, il regarde de loin avant de se risquer dans une avenue...

Mais tout-à-coup il devient tremblant, il pousse un cri d'effroi..... Il quitte le bras de sa demoiselle, et se sauve..... Il vient d'apercevoir Croque-Mitaine dans l'allée des bêtes à cornes.

Ce jeune homme est un auteur dont on joue ce soir une pièce nouvelle. L'espérance le soutient, ses amis seront là. Il se rend gaîment au théâtre, rêvant déjà un succès. La toile se lève : la pièce commence, cela va bien d'abord, puis mal, puis encore plus mal... Quel bruit ! quel tapage ! quels sifflets ! Le pauvre auteur se sauve en se bouchant les oreilles... Le parterre était plein de Croque-Mitaines.

A six ans, Croque-Mitaine est un homme tout noir qui emporte les petits enfants ; à vingt ans, c'est un créancier ; à trente, c'est une femme jalouse ou un mari grondeur ; à quarante, ce sont les cheveux qui grisonnent ;

à cinquante, c'est la goutte ou les rhumatismes ; à soixante, c'est la peur de la mort ; un peu plus tard, c'est la mort elle-même, qui ressemble assez au petit homme noir qui nous effrayait dans notre enfance, et qui nous a suivis sous différentes formes dans tout le cours de notre vie.

LE REZ-DE-CHAUSSÉE.

C'est un ami du ménage,
Vieux garçon du voisinage,
Vrai furet de rendez-vous,
Voulant tout voir, tout connaître,
Épiant tout ce qu'on fait,
Écoutant à sa fenêtre,
Caché derrière un volet, etc.
L'Écarté, Contes en vers.

C'est bien avantageux de loger au rez-de-chaussé : d'abord vous n'êtes point essoufflé en entrant chez vous ; mais ce n'est point tout encore ; depuis que je demeure au niveau du sol, je sais tout ce qui se fait dans le quartier ; les aventures les plus secrètes me sont connues, et cependant je ne bouge pas de chez moi, je ne vais pas chez mes voisins, et je ne parle jamais avec ma portière. Comment faites-vous? me dira-t-on. Ah! c'est bien innocemment que j'ai connu l'avantage de ma position.

Mes fenêtres donnent sur une rue qui est assez passante, elles sont garnies de persiennes. L'autre soir, après avoir fermé ces bien-

heureuses persiennes, j'étais resté contre ma fenêtre pour prendre le frais, je n'avais pas encore de lumière, tout-à-coup une voix retentit à mes oreilles, et, sans écouter, je ne puis faire autrement que d'entendre.

C'était un jeune garçon d'une boutique voisine qui causait avec une petite bonne de la rue, et les imprudents s'étaient arrêtés tout contre mes persiennes.

« Ah! vous voilà, mamzelle Louise, il y a » deux heures que je vous guette; je craignais » que vous ne pussiez pas sortir ce soir. — Oh! » dame! mes maîtres n'en finissent pas! mon- » sieur est si lent! madame si exigeante!... On » n'a jamais un moment à soi. J'vas chercher » du sirop chez l'épicier, je n'ai qu'un moment. » —Mais quand donc pourrons-nous être en- » semble... un peu plus longtemps?... — Je ne » sais pas... Ah! dimanche, je crois qu'ils vont » à la campagne; je m'habillerai, et nous irons » promener...—Nous prendrons une voiture... » —Oh! ça dépense de l'argent; je ne veux pas » vous *induire* en frais : je veux bien faire un » bon ami, mais je sais que c'est que l'écono- » mie!...

» —Ah! mamzelle Louise! je vous aimerai » bien! —Et moi aussi, monsieur Jules. —Mais, » dites-moi bien franchement, là... suis-je le » premier qui... le premier que... que vous ai- » mez enfin? — Oh! mon Dieu oui! monsieur » Jules : j'ai ben connu un peu mon cousin le » dragon, mon pays le cuirassier, un de nos » voisins qui vient de s'établir frotteur, et puis » un petit domestique de mes anciens maîtres, » mais je ne les aimais pas... ainsi c'est bien » comme si vous étiez le premier. — Ah! tant » mieux! je suis ben content!... Allons, à di- » manche, mamzelle Louise. — A dimanche, » monsieur Jules. Je vous attendrai dans la pe- » tite rue, pour qu'on ne jase pas dans le quar- » tier... Ils sont si méchants! »

Le couple s'est séparé; je faisais mes réflexions sur le bonheur de M. Jules, quand un homme vint se jeter brusquement contre mes persiennes, et y resta collé tout en se parlant à lui-même.

« Ce maudit vin de cabaret ne vaut pas le » diable!... ça vous donne soif pour quinze » jours. . C'est singulier, à peine si j'ai bu, et » je ne peux pas trouver ma porte .. Est-ce que

» je me serais trompé de rue?... Non, v'là bien » la maison du pâtissier dont la femme est si » jalouse, qu'elle ne veut pas qu'il porte en ville. » V'là ben la boutique de l'épicier qui fait du » chocolat avec des lentilles... V'là la demeure » de ces demoiselles de modes, qui sortent le » soir les yeux baissés et ne reviennent pas cou- » cher... Allons, en avant... ma porte est là- » bas, il faut que la trouve... »

Mon ivrogne s'est éloigné; j'étais encore tout surpris de m'être trouvé, sans l'avoir cherché, le confident de tout le monde, lorsque j'entends sonner chez moi; j'ouvre, c'est un de mes amis qui demeure au bout de la rue. « Que » diable fais-tu sans lumière? » me dit-il. Je le prends par la main; je le fais asseoir contre ma croisée. « — Reste là, » lui dis-je, « tu vas con- » naître les avantages du rez-de-chaussée; pro- » bablement il nous arrivera bientôt des cau- » seurs. »

En effet, comme j'achevais ces mots, j'entends tousser contre mes persiennes. « On at- » tend quelqu'un, » dis-je à mon ami, « ne souf- » fle pas ! »

Le monsieur qui se tenait là y reste encore

quelques minutes seul, mais enfin une dame arrive.

« Vous avez bien tardé, » lui dit-il, « je com» mençais à m'impatienter. — Ce n'est pas ma » faute, » répond la dame, « mon mari vient seu» lement de sortir ; j'ai cru qu'il ne s'en irait ja» mais!... Mais hâtons-nous de quitter cette » rue... je ne veux pas rester ici... »

« Eh bien! » dis-je en me tournant vers mon ami... Mais il courait alors vers la porte en s'écriant : « Ah! la scélérate!... la perfide!... elle » me disait qu'elle avait la migraine!... qu'elle » voulait se coucher!... »

Il est parti..... Maladroit! qu'ai-je fait!..... C'est sa femme qu'il vient d'entendre au travers de mes persiennes! mais pouvais-je deviner cela!.. Mesdames, croyez-en mon conseil : ne vous arrêtez plus pour causer devant les fenètres d'un rez-de-chaussée.

QUELQUES PENSÉES

D'UN HOMME DE TRENTE ANS.

> On dit que fes grandes pensées viennent du cœur : les petites en viennent aussi ; et leur petitesse est la preuve la plus sûre de leur origine.
>
> Mad. Necker.

A quinze ans, je trouvais qu'un homme de vingt-cinq était déjà trop raisonnable ; à vingt-cinq je regardais un homme de dix-huit ans comme un enfant ; aujourd'hui, il me semble qu'on doit être encore fort jeune à quarante ans.

Je me suis aperçu que le meilleur ami d'un homme est une femme.

Pour vous assurer de l'amitié d'un homme, mettez-le à l'épreuve ; pour compter sur l'amour d'une femme, ne l'y mettez jamais.

Je n'ai encore pu décider quel est en amour le plus heureux, de celui qui trompe, ou de

celui qui est trompé… Je crois qu'il faut prendre son parti, et être tous les deux.

Plus on vieillit, plus on aime les femmes jeunes. A dix-huit ans, elles nous plaisent toutes ; à vingt-quatre ans, on est souvent amoureux d'une femme de trente-six ; mais, à trente, on les préfère de vingt-quatre. Probablement qu'en grisonnant on n'aime plus que les jeunes filles.

Autrefois je pleurais pour un bal, un spectacle, un plaisir manqué : l'âge est venu, je suis raisonnable ; je ne pleure plus, mais je m'amuse moins.

En amitié, j'aime l'accord ; en amour, j'aime les contrastes.

Quand on devient amoureux, on ne croit jamais pouvoir cesser d'aimer ; quand on n'est plus amoureux, on s'étonne de l'avoir été.

En avançant dans la vie, on acquiert de l'expérience, mais on perd des illusions ; l'expérience rend défiant, les illusions rendent heureux, on perd donc plus qu'on ne gagne.

Quand je me rappelle les folies que j'ai faites à dix-huit ans, pour des objets qui le méritaient si peu, j'en ai quelquefois des regrets.

Quand je me souviens du plaisir que j'avais à les faire, je voudrais ne pas être plus sage afin de recommencer.

A quinze ans, j'allais courir et me promener gaîment dans le jardin du Père-Lachaise. A vingt ans, je m'y promenais, mais je n'y courais plus ; maintenant je vais quelquefois y rêver. Dans quelques années, j'irai sans doute plus rarement. Lorsqu'on est vieux, je conçois qu'on dirige sa promenade d'un autre côté.

Je comprends qu'on se lasse du bal, du spectacle, du jeu ; je ne conçois pas qu'on se lasse de l'amour, de la lecture et de la musique.

A vingt ans, je trouvais que les cheveux blancs vieillissaient considérablement ; maintenant il me semble que cela ne change rien à la physionomie : depuis quelques mois, je m'en suis vu plusieurs.

En acquérant de l'expérience, on apprécie à leur juste valeur les vaines promesses, les discours et les serments des hommes ; mais on se laisse toujours prendre aux promesses, aux serments et aux douces paroles d'une femme.

LE MYOPE.

Pour mainte erreur je fus répréhensible ;
Ma faible vue en est cause en tous lieux ;
Mais je crois bien que mon cœur trop sensible
Pour me tromper s'enterd avec mes yeux.
Sexe charmant, on me voit sur vos traces,
En clignotant risquer de doux propos,
Sans y bien voir je devine vos grâces,
Je n'aperçois point vos défauts.

P. de K.

C'est une chose bien cruelle que d'avoir la vue basse ; cela vous expose à commettre mille gaucheries, mille quiproquos; cela vous fait faire de grandes maladresses, et vous entraîne souvent dans de méchantes aventures où vous donnez tête baissée, croyant être un heureux mortel... et bien sot, ensuite, en reconnaissant votre erreur.

Avez-vous la vue basse; quand vous entrez dans un salon vous regardez d'un air effaré, cherchant le maître ou la maîtresse de la maison, qui sont quelquefois près de vous. Vous ne reconnaissez pas vos connaissances qui vous saluent, et vous souriez d'un air aimable à des

gens qui ne vous connaissent pas. Dans la rue, vous ne distinguez les traits de personne, et vous passez pour impoli, parce que vous regardez, sans les reconnaître, des gens avec qui vous avez causé la veille.

Tout cela n'est rien encore auprès des méprises auxquelles une vue basse peut donner lieu et dont l'auteur de *la Petite ville* nous a offert un exemple si comique. Je vais raconter franchement ce qui m'est arrivé dernièrement par suite de ma mauvaise vue.

J'étais au spectacle seul, par conséquent je pouvais me permettre de lorgner en amateur les beautés qui garnissaient la salle.

Je remarquai une jeune femme, mise avec goût, mais sans recherche, et dont la figure me parut charmante. J'admirais surtout la fraîcheur de son teint, son air de décence, de candeur, d'innocence. Auprès d'elle était une femme âgée, qui me sembla fort respectable; elle parlait peu, mais paraissait si tendrement attachée à la jeune personne qui la nommai sa tante, que j'en fus attendri.

M'approchant de ces dames, je trouvai moyen d'entrer en conversation. La vieille ne me ré-

pondait que laconiquement, et son air était un peu sévère; mais la jeune m'adressait des questions d'une naïveté qui me charmait. Je jugeai que ces dames étaient de province et n'avaient pas l'habitude du spectacle. Peu à peu nous causâmes davantage; la tante se montra plus liante; quoique ne me répondant que des oui et des non, elle y mettait un ton de gaîté qui me charmait. Enfin la pièce étant finie, j'offris mon bras, on fit beaucoup de façons; on l'accepta enfin. Chemin faisant, je demandai la faveur d'offrir quelquefois des billets; on finit par accepter aussi. Ces dames témoignant le désir d'aller au Musée, je leur promis de les y mener le surlendemain samedi, jour où l'on n'entrait qu'avec des billets. L'heure fut prise, et je quittai ces dames à la porte de leur maison, qui, malgré l'obscurité, ne me parut pas fort belle; mais les gens de province se logent où ils peuvent.

En rentrant chez moi, j'apprends que l'on m'a rapporté ma carte du Salon, pour le lendemain, et que la personne à qui je l'avais prêtée, ne pouvant y aller le vendredi, me prie de la lui conserver pour le jour suivant. « En ce

» cas, me dis-je, j'irai demain chercher mes » provinciales, au lieu de n'y aller que samedi ; » cela leur sera sans doute indifférent. »

Le lendemain, à onze heures, qui était l'heure convenue, je me rends à la maison où j'ai quitté mes dames, et je demande à une fruitière qui sert de portier : « Madame de Saint- » Julien ? — Montez au quatrième, » me dit-on, « la porte en face d'un endroit que vous recon- » naîtrez facilement. »

Diable !... voilà qui me fait déjà faire des réflexions sur ma belle conquête. Je monte cependant un escalier sale et noir. Me voici tout en haut... Je sens que je suis arrivé.

Frappons à la porte en face... J'entends chanter... c'est sans doute la femme de chambre... Pour la domestique d'une demoiselle modeste, elle chante des couplets bien gaillards. Mais la porte n'est pas fermée... je la pousse... j'entre .. Ah ! quel singulier tableau !...

Dans le fond de la chambre, un lit sans rideaux ; sur une vieille commode antique, une jolie toilette moderne dont la glace est brisée. Un guéridon sur lequel sont les débris du souper et les apprêts du déjeuner ; des chaises dé-

pareillées; une dormeuse neuve, couverte de taches. Sur la cheminée un peigne, un voile, un volume de roman et un jeu de cartes. Ici un beau châle jeté sur des pantoufles, là-bas un chapeau à plumes placé sur un pot à l'eau. Au milieu de ce chaos j'aperçois ma jeune niaise de la veille, qui était bien celle que j'avais entendue chanter, et qui maintenant a le teint plombé, les yeux ternes et creux, l'air effronté, le maintien hardi, et part d'un éclat de rire en me voyant rester ébahi devant elle.

Mais ce n'est pas tout : une vieille femme déguenillée, échevelée, monte l'escalier en criant d'un ton poissard : « C'te chienne de fruitière » qui veut me faire payer l'angleterre six sous le » quarteron ! J'lui ai dit : Ma petite, j'en ai » vendu avant toi. »

C'était madame de Saint-Julien... O maudite vue basse !... où me suis-je fourré ! Je descends l'escalier quatre à quatre au risque de me rompre le cou.

L'HABITUDE.

> Le bonheur se forme, dit-on,
> Des habitudes de la vie :
> Le sage l'a dans sa maison,
> L'amant auprès de son amie.
> A tout on peut s'accoutumer ;
> Ma Clara, faisons-en l'étude :
> Si tu le veux de nous aimer
> Nous allons prendre l'habitude.
>
> P. de K.

L'habitude est, dit-on, une seconde nature, et chaque jour, en effet, nous avons la preuve qu'une habitude devient pour nous un besoin; nous ne la suivons pas toujours par goût et par plaisir, mais la seconde nature nous entraîne et nous ne résistons pas.

Cette puissance de l'habitude est si grande, qu'il y a des gens qui font tout mus par elle, lorsque leurs penchants les porteraient à se conduire autrement. J'ai connu un monsieur qui, depuis trente ans, déjeune tous les matins avec de la panade. « Vous l'aimez donc beau-» coup ? » lui dis-je un jour. « — Ma foi, non,

» je ne l'aime pas ; mais l'habitude... — Elle » vous est peut-être ordonnée par votre méde- » cin ? — Pas du tout, mon médecin m'a dit » que je pouvais manger ce qui me ferait plaisir. » Mais que voulez-vous ? je suis habitué à la pa- » nade. »

Que de gens dans le monde ressemblent à cet homme, et passent leur vie à faire des choses qui les ennuient, à fréquenter des sociétés dans lesquelles ils ne s'amusent point, à voir des gens qu'ils n'aiment guère, à garder des maîtresses qu'ils n'ont jamais aimées, et à se rendre tous les soirs à un théâtre où ils dorment, comme mon monsieur mangeait tous les matins sa panade, par habitude!

C'est par habitude que Florimond se plaint de sa santé; on ne le voit jamais malade; il fait ses trois repas par jour, dort la grasse matinée, n'a ni migraine, ni toux, ni maux de nerfs; mais quand vous lui demandez des nouvelles de sa santé, il hoche la tête et répond d'un air affecté : « Comme cela ! .. bien doucement. »

Ce gros marchand a gagné en quinze ans vingt mille livres de rente, avec lesquelles il pourrait vivre heureux. Vous croyez peut-être

que, depuis quinze ans il s'est félicité de sa constante prospérité, qu'il a remercié la Providence de la réussite de toutes ses entreprises : détrompez-vous ; il n'a pas cessé de se plaindre de la dureté des temps, de la stagnation du commerce et des affaires. « On ne fait rien, » voilà son éternel refrain. Le pauvre homme!... mais se plaindre est chez lui une habitude.

Julie a du babil, du jargon; elle tranche, elle décide sur tout, quoiqu'elle ne sache rien à fond; mais depuis sa jeunesse, on lui a donné la réputation de femme d'esprit, et, quoiqu'elle n'ait rien fait pour la mériter, on la lui donne encore par habitude.

Armand et Laure se disputaient sans cesse : si le mari veut sortir, la femme veut rester à la maison; si elle témoigne le désir de se promener, monsieur trouve qu'il fait un temps détestable; l'un soutient qu'il pleut quand l'autre dit qu'il fait beau. Si le mari caresse son fils, la femme le gronde; si la maman embrasse sa fille, le père la met en pénitence. Sur les objets les futiles on voit ces deux époux se quereller, et cependant quand Laure ne voit point son mari elle s'ennuie ; si le mari ne trouve pas

sa femme chez lui, il ne sait qu'y faire... Ils ne peuvent se passer l'un de l'autre... Ce n'est pas l'amour qui produit cela, c'est l'habitude.

C'est par habitude que nous adoptons une place au spectacle, et que nous nous trouverions mal ailleurs, lors même que nous y serions mieux. C'est par habitude que nous nous tenons voûtés ou penchés. C'est par habitude que nous gardons un domestique qui nous sert mal, un tailleur qui nous prend trop cher. C'est par habitude que l'on fait des plaisanteries sur les maris, ce qui n'empêche pas ceux qui en font de se marier. C'est par habitude qu'un époux laisse sa femme se promener avec son ami intime. C'est souvent par habitude que l'on fait des serments et des déclarations d'amour. C'est quelquefois par habitude que l'on est infidèle; enfin, c'est par habitude qu'un vieillard octogénaire, aveugle et paralytique est désolé de quitter la vie. « A quatre vingts-ans, » lui dira-t-on, « il est bien temps de renoncer à » l'existence, — Au contraire, » répondra-t-il, « c'est bien plus difficile. on en a tellement » l'habitude! »

VERRES

DE LA LANTERNE MAGIQUE.

> Vous n'y verrez ni la création du monde, ni l'histoire universelle en abrégé. L'auteur n'a pas tout embrassé, mais il a des tableaux assez vrais et assez curieux.
>
> PICARD, *les Provinciaux*.

Attention, messieurs et dames : nous avons l'honneur de vous offrir premièrement le tableau d'une fête champêtre aux environs de Paris.

C'est la fête des Loges près de Saint-Germain. Cette fête est une des plus brillantes et des mieux composées, parce qu'étant plus éloignée de la capitale que Saint-Cloud, Vincennes, Pantin, et autres lieux, les modestes bourgeois de Paris ne peuvent s'y rendre à pied, portant le pâté dans une serviette et le fin melon sous le bras. Pour aller aux Loges, il faut nécessairement faire la dépense d'une voiture ; tout le monde ne peut pas se permettre cela.

Voyez quelle file nombreuse d'équipages ar-

rêtés dans ce bois : des landaux, des calèches, des tilburys!... La société doit être choisie, direz-vous : elle le serait, en effet, si toutes ces voitures appartenaient aux personnes qu'elles ont amenées.

Enfonçons-nous un peu dans le bois ; mais prenons garde de tomber sur les rôtis que l'on a disposés de distance en distance, dans ces cuisines creusées sous le gazon. Le bois retentit des éclats de la joie du paysan et de la gaîté du citadin. De tous côtés on rit, on danse ou l'on mange. Sous ces tentes dressées à la hâte se sont établis des traiteurs ambulants ; vous voyez des pyramides de poulets, de pigeons et de saucissons ; ce dont vous feriez peu de cas à la ville vous semble délicieux à la campagne ; ces belles dames mêmes ne dédaignent point le morceau de veau cuit sur le gazon, et que souvent la poussière a assaisonné.

Mais voyez sur la droite comme ce bal est brillant ; c'est celui du beau monde ; les villageois n'y sont point admis. On danse quoiqu'on n'en ait pas trop l'air ; mais c'est le bon genre maintenant de danser comme si on ne dansait pas ; en revanche, on se fait des mines,

on se donne des airs *penchés*, on se glisse quelques mots à l'oreille, et on se serre la main bien délicatement.

Regardez à gauche : c'est un bal villageois; celui-ci est tout l'opposé de l'autre; les paysans sautent à qui mieux mieux; les paysannes se trémoussent; s'ils ne suivent pas toujours la mesure, du moins, en les regardant, est-on certain qu'ils dansent. Le premier est le bal policé, celui-ci est le bal de la nature. Passons à un autre tableau.

J'ai l'honneur de vous offrir l'atelier d'un peintre célèbre. Si vous voulez avoir l'image d'un beau désordre qui n'a pas été calculé, examinez l'intérieur de cet atelier pendant que l'artiste, donnant l'essor à son génie, achève un tableau d'histoire qui doit augmenter encore sa réputation.

Regardez cette table placée à droite, et sur laquelle sont les restes d'un déjeuner; que ce désordre ne vous effraie pas; rappelez-vous que c'est à la confusion des langues des fondateurs de la tour de Babel que nous devons la naissance des divers idiomes, et songez qu'au sein des con-

trastes on trouve souvent des leçons de philosophie. Cette table nous en fournit plusieurs.

Voyez cette bouteille à couleurs et ce flacon qui sort du sac d'une petite maîtresse; la tête de la Vénus de Médicis sur un morceau de fromage; le chapeau sale et crasseux du modèle couvrant la tête d'un empereur romain; du jambon dans un casque grec; trois phalanges de doigt sur un petit pain; un pied de Diane sur le fémur d'Antinoüs; une bouteille d'huile grasse sur un foulard; du vermillon sur une tête de mort; une tunique grecque enveloppant des cigares, et sur une Sainte-Bible des chansons de Béranger.

Cette table nous montre le néant des grandeurs humaines. Il en est des hommes comme des choses. Un temps viendra où nous nous trouverons placés près d'un être qui nous fut constamment étranger.

Mais pardon, messieurs et dames, j'oublie quelquefois que je dois vous montrer la lanterne magique, et non vous faire de la morale. Mon penchant au bavardage m'emporte souvent!... Passons à un autre tableau.

Voyez quel site enchanteur, quelle belle na-

ture; comme ces arbres sont verts, ces gazons fleuris, ces eaux transparantes, et ces nuages azurés : c'est l'intérieur de *la lune*, vue prise du pont des Arts. Ceci est de la plus grande exactitude; l'artiste, avec un télescope qui le transportait sur les lieux, distinguait si bien les habitants de la lune, qu'il apercevait même ceux qui étaient descendus dans leurs caves; car il y a des caves dans la lune, et on y boit du vin fait avec du raisin sans pépin, qui est très-commun dans ce pays-là. La chère y est fort bonne; on y vit bien; aussi les *lunatiques* sont-ils très-gras. Le pays a beaucoup d'agréments; il y fait jour pendant quarante-huit heures; les soirées y sont très-courtes : voilà sans doute pourquoi on n'y a pas encore introduit l'éclairage par le gaz. Les maisons sont hautes comme les tours de Notre-Dame, et les plus petits arbres s'élèvent au-dessus des maisons. Mais vous désirez peut-être connaître un peu les mœurs des habitants : examinez les détails du tableau.

A la fenêtre de cette maison, remarquez cette jeune fille : ses regards sont constamment tournés vers le même point. D'abord sa figure exprimait le plaisir; il brillait dans ses yeux;

un vif incarnat colorait ses joues, et elle passait fréquemment ses jolis petits doigts dans les boucles de ses cheveux, afin de réparer le désordre que l'air apportait dans sa coiffure. Alors elle chantait à demi-voix, et souriait en regardant le chemin par lequel doit venir celui qu'elle attend. Mais, depuis quelques instants, elle ne chante plus; ses cheveux flottent à l'abandon; la rougeur de ses joues a disparu; ses yeux expriment la crainte, l'inquiétude; son sein palpite... les battements de son cœur sont plus rapprochés: il ne vient pas, et l'heure qu'il avait fixée est passée depuis longtemps. Mille pensées l'agitent; mille soupçons se présentent à son esprit. Où est-il? que fait-il à présent? C'est ainsi que se terminent toutes ses conjectures. Que l'attente est pénible! Chaque instant est un siècle de plus, et l'imagination augmente les souffrances du cœur. Peut-être il est près d'une rivale; il lui fait quelques doux serments, lui prodigue les plus tendres caresses!... Pauvre petite! déjà ses larmes coulent... Mais quel changement subit! Quelle expression de plaisir se fait jour parmi ses pleurs? Quelle rougeur a coloré son charmant visage!

Quelle sourit avec ivresse!..... elle l'a vu, elle veut le gronder pour cette heure d'attente; mais elle n'en aura pas la force : mal passé n'est plus qu'un songe. En amour, un instant de bonheur fait oublier un siècle de peine.

Voilà, mesdames, comme les femmes aiment dans la lune; c'est à vous de me dire si vous éprouvez les mêmes tourments, les mêmes craintes, lorsque vous attendez celui que vous aimez.

Mais pénétrons dans ce boudoir. Qu'a donc cette jeune femme? Elle est triste, elle soupire, se désole!... Son mari lui aurait-il fait infidélité? Non : ce n'est pas de son mari qu'elle s'occupe Son cachemire serait-il moins beau que celui de son amie? Ne l'aurait-on pas invitée à danser au dernier bal?... C'est bien pis que tout cela, ma foi?... Elle vient de se trouver un cheveu blanc!... Un cheveu blanc!... Et elle n'a que vingt-neuf ans! En vain sa femme de chambre lui a juré qu'il était blond argenté. « Non » non, » s'écrie-t-elle, « il est blanc, j'en suis » sûre!... A vingt-neuf ans des cheveux blancs! » Mais c'est cruel!... c'est affreux!... Je suis » donc déjà vieille!... Dans quel temps vivons-

» nous ! Et cependant madame Valmont a qua-
» rante-cinq ans, et ses cheveux sont d'un noir
» d'ébène... Elle se les teint peut-être !...

» — Madame, » lui dit sa femme de chambre, « mademoiselle Isaure, qui n'a que vingt-
» cinq ans, est déjà obligée de porter un tour...
» Oh ! il n'y a plus d'âge pour blanchir !... »

Ce discours console un peu la jeune femme. Vous voyez, mesdames, que dans la lune les cheveux blancs font peur à la beauté, à laquelle, cependant, ils donnent un air fort respectable. Mais ces dames ne tiennent pas à ce qu'on les respecte ; elles veulent qu'on les aime... c'est des dames de la lune que je parle.

Occupons-nous un peu des hommes maintenant : quel est ce gros papa qui se promène dans ce beau jardin, en se donnant un air d'importance tout-à-fait comique ? C'est M. Jonas, qui s'est dit à quarante ans : « C'est bien
» singulier ! j'ai de l'esprit, de la fortune, de la
» tournure, et je ne puis réussir à rien : je man-
» que toutes les affaires que j'entreprends ; je
» ne me connais point d'amis ; personne ne fait
» attention à moi. Marions-nous ; prenons une

» jolie femme ; cela me donnera de la considé-
» ration dans la société. »

En effet, M. Jonas s'est marié; son épouse est gaie, vive, aimable; elle raffole de la musique et de la danse, et la maison de M. Jonas devient le rendez-vous des jeunes gens à la mode. Le cher mari a plus d'amis qu'il n'en peut compter. C'est à qui lui rendra service et lui fera des politesses. Le pauvre homme est dans l'enchantement!... Il paraît qu'on éprouve dans la lune l'influence du cotillon.

Mais regardez de ce côté : vous verrez des fats qui tranchent et décident sur ce qu'ils ne connaissent pas, tout en arrangeant le nœud de leur cravate, ou en ébourriffant leurs cheveux; vous verrez des gens de mérite modestes qui s'éloignent de la foule, et vont chercher le plaisir dans l'étude, le culte des arts et des charmes de l'amitié. Là-bas, ce sont de gros mondors, riches traitants, qui rassemblent à leur table tous les gens marquants de la ville; ils donnent des dîners magnifiques, dont les frais suffiraient pour nourrir dix pauvres familles. Ici, vous verrez des hommes gorgés de richesse, qui sollicitent encore, tournant sans

cesse leurs regards et leur sourire du côté du pouvoir, louant aujourd'hui ce qu'ils auront déprécié la veille suivant que cela peut servir leur cupidité et leur basse ambition. Regardez : vous verrez encore des hommes de lettres envieux de leurs confrères, des sots bouffis de vanité, des moralistes sans honneur, des hypocrites en faveur, des rigoristes sans probité, des Catons sans humanité, des censeurs sans vertu.

Mais pour voir toutes ces belles choses, est-il bien nécessaire de regarder dans la lune?... Redescendons sur la terre, messieurs et dames, et passons à un autre tableau.

LE VILAIN.

Les vilains, on nous l'assure,
Sont fort communs en ce temps,
Tel ne l'est pas de figure,
Qui l'est beaucoup au-dedans.

***

Je n'entends pas, par vilain, un de ces pauvres serfs du bon vieux temps qui n'était pas l'âge d'or pour tout le monde. Grâce au ciel, nous n'avons plus de semblables vilains ; les habitants des campagnes peuvent maintenant se marier avec leur mie, sans redouter le droit du seigneur ; un collecteur insolent ne vend pas leurs meubles pour leur faire payer la taille ; et, quoi qu'en disent certains partisans des anciennes coutumes, depuis l'ambition de celles-ci, le blé et la vigne n'en poussent pas moins bien.

Mon vilain est tout bonnement un homme qui pousse l'économie jusqu'à la villenie, et qui cache sa ladrerie sous le nom d'économie. On reconnaît aisément un vilain ; ces gens-là ne peuvent jamais faire quelque chose de bien,

il faut qu'ils gâtent tout par leur penchant à la lésinerie, par leur désir d'épargner, de rogner, de réformer, d'économiser et d'amasser. Hélas! si le progrès des lumières a fait disparaître les vilains dont nous parlions précédemment, je crains bien qu'il ne soit impuissant contre ceux-ci.

M. Rognard est vilain depuis qu'il est au monde. En nourrice, on le voyait mettre du sel dans la bouillie pour économiser le sucre, et se servir de l'écuelle de ses camarades pour ne point user la sienne. En grandissant M. Rognard est toujours resté vilain. A l'école, il mangeait son pain sec ou demandait du fromage à ses camarades pour conserver le sien. Le dimanche, il aimait mieux ne point sortir que de mettre son habit et son chapeau neuf. L'âge n'a fait qu'augmenter sa vilenie : M. Rognard ne peut jamais se décider à acheter un habit. Quand il faut absolument en venir là, il se rend chez le marchand de drap et n'en prend pas assez. Mais en vain le tailleur crie. « Je veux que vous me fassiez un habit avec » cela, » dit Rognard, « et je le veux bien large » et bien long. » Quand son habit est vieux, il

le fait retourner, quand il a été retourné il le fait teindre.

M. Rognard passe son temps à chercher les restaurants à bon marché. Il court aux vingt-deux sous, aux seize sous, où l'on a trois plats et le potage. « Ces gens-là sont-ils fous, » dit M. Rognard, « de croire que je mangerai qua-»tre plats! ne m'en servez que deux, » dit-il au traiteur, « et donnez-moi à dîner pour onze »sous. »

Comme le traiteur ne consent pas à ce marché-là, notre vilain emporte toujours deux plats de son dîner dans une boîte de ferblanc.

Une seule fois, M. Rognard a été amoureux, mais un vilain ne saurait l'être longtemps; forcé de faire un cadeau à sa dame, il courait toutes les boutiques, demandant un châle qui eût quelques défauts, afin de le payer moins cher. Un jour, étant allé au spectacle avec un billet qu'on avait donné à sa belle, celle-ci eut le malheur de lui demander à se rafraîchir, et, pendant que M. Rognard était allé sur le boulevard lui acheter une pomme, elle se fit apporter une limonade. Rognard manqua étouffer de colère; pour payer la limonade il se disputa

pendant une heure avec le garçon, auquel il voulait faire le compte du sucre et des citrons. Depuis ce jour le vilain ne revit pas sa maîtresse et jura de ne plus en avoir.

Une de ses connaissances voulait le marier, et lui avait trouvé un assez bon parti. Après avoir longtemps réfléchi, M. Rognard refusa. »Eh quoi! lui dit-on, « vous ne voulez pas » d'une femme qui vous apporte une bonne » dot? — Ma foi, non, » répondit le vilain, » je ne veux pas, pour une dot, être obligé de » lui donner tous les jours la moitié de mon » dîner. »

LES JEUX INNOCENTS.

LE PIED-DE-BOEUF.

Il est des plaisirs pour chaque âge ;
Ne changeons point l'ordre du temps ;
Que l'enfant goûte sans orage
Les illusions du printemps.
Laissons l'amour à la jeunesse,
Plus tard la raison doit venir,
Et pour charmer notre vieillesse.
Contentons-nous du souvenir.

« Nous avons deux heures devant nous, » dit la jolie Adeline à ses compagnes. « On vient de » commencer un boston dans le salon ; il du- » rera longtemps : madame de Bermont en est » et vous savez le temps qu'elle met à réfléchir » si elle *demandera* ou si elle *soutiendra*. Faisons » quelque chose... Jouons aux petits jeux. »

Les petits jeux sont acceptés ; les jeunes personnes s'asseyent, se rapprochent ; les jeunes gens demandent la permission de prendre part aux jeux innocents, elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un, une

grande blonde qui cause avec un vieux monsieur dans un coin du salon.

» Venez donc, Clarisse, » lui disent les demoiselles. » Non, je vous remercie, je ne joue » pas. » répond mademoiselle Clarisse d'un air compassé. Aussitôt toutes les jeunes filles se regardent entre elles en souriant avec malice, et l'on entend ce petit murmure de chuchotements.

« Qu'elle est ridicule ! — Mais voyez donc ce » caprice, mademoiselle qui ne veut pas jouer » aux petits jeux ce soir!... — Ah! c'est pour » se distinguer! pour se donner un air raison» nable ! — Eh non ! ne voyez-vous pas qu'elle » cause littérature, poésie, avec ce vieux mon» sieur ; elle fait la savante. Je suis sûre qu'il lui » fait des compliments... Elle est enchantée... » Voyez comme elle prend un air d'importance, » elle se pince les lèvres. — Elle parler littéra» ture !... Oh ! ce doit être curieux à entendre ; » elle n'y comprend rien du tout!... Figurez» vous que l'autre jour elle voulait me soutenir » que *le Solitaire* était de lord Byron. — Ah! » c'est délicieux! — Depuis que son père est » monté en grade dans son bureau, mademoi-

» selle se donne des airs... ah! c'est trop drôle!
» — Elle veut apprendre la géométrie. — Elle
» ferait mieux d'étudier son piano, sur lequel
» elle est insupportable. — Et quelle voix criar-
» de!... — Quand elle chante on croit qu'elle
» pleure.

» — Mais viens donc, Clarisse, viens donc,
» ma bonne amie, » reprend la demoiselle qui
vient de parler en dernier. « — Non, mesde-
» moiselles, je ne veux pas, voilà maman qui
» prend son châle. Il faut que nous nous reti-
» rions de bonne heure, nous partons demain
» pour la campagne du chef de division de mon
» papa. »

Toutes les jeunes filles se regardent de nou-
veau en se mordant les lèvres pour ne point
éclater. Enfin on se rappelle que l'on veut jouer
aux petits jeux. Après avoir longtemps délibéré,
on se décide pour *le pied-de-bœuf*, parce que
cela ne dérange pas, il ne faut que se rappro-
cher. Et puis il y a certains jeunes gens qui ne
seront pas fâchés de poser leurs mains sur celles
de certaines demoiselles; on peut alors la ser-
rer, la presser, sans que cela paraisse... Les
cœurs sensibles tirent parti de tout.

Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois... « Allez donc, monsieur, » dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière, et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. « C'est à vous à comp» ter... A quoi pensez-vous donc? — Ah! par» don, mademoiselle, je ne savais plus le » jeu. »

On compte : « Sept, huit. — Neuf, dit une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien; elle est désolée. On recommence; une jolie brune se trouve la dernière, et quand elle dit neuf... la main d'un jeune homme se retire si lentement, qu'elle n'a pas de peine à la saisir... Il est si doux d'être attrapé par une jolie femme. « Je tiens mon pied-de-bœuf, » dit-elle d'un air triomphant.

« Vraiment! c'est bien malin, » dit la jeune fille de douze ans; « monsieur n'a pas été si » complaisant pour moi! »

Patience, aimable enfant, tu promets d'être charmante; encore trois ou quatre ans, et tu seras aussi heureuse aux jeux innocents.

REVUE DE BILLETS DOUX.

. . . . Laissons là le passé !
L'amour finit. Pourquoi ? c'est qu'il a commencé
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.

DEMOUSTIER.

Dans un moment de désœuvrement on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques, ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation : pour me distraire, visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien longtemps ; je ne sais plus ce qu'elle contient.

Que vois-je !... Une foule de lettres de diverses écritures. Ah ! je me rappelle maintenant, c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis, j'ai voyagé, couru le monde, on m'a oublié. C'est tout naturel ! et la cassette est restée fermée. Relisons au hasard quelques-uns de ces billets ; ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois, je sens pourtant qu'il m'en

feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances ?

« Cher ami, chaque jour je sens que je t'aime » davantage, je ne puis être heureuse loin de » toi; je ne vis plus; privé de ta présence, je » languis, je souffre... je soupire sans cesse..... » Si tu cessais de m'aimer, il me faudrait mou- » rir. Oui! la mort serait préférable à ton in- » constance ! »

C'était de la passionnée Rosemonde. Quel cœur brûlant! quelle âme de feu!... Mais depuis ce temps elle s'est mariée, elle a eu trois enfants, et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours. On ne se douterait jamais, en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons-en un autre :

« Vous êtes un monstre, je vous hais, je vous » déteste; je me suis aperçue que vous faisiez » les yeux doux à votre voisine. Si toutes les » femmes vous connaissaient comme moi, au- » cune ne voudrait vous voir. Adieu, monsieur, » n'espérez plus me tromper, tout est fini dé- » sormais entre nous. »

Ah! charmante Hortense, je me souviens des scènes que vous me faisiez! Femme fort aimable, fort spirituelle, mais trop jalouse, trop exigente. Le lendemain du jour où je reçus ce billet de rupture, elle était chez moi à sept heures du matin. Passons à un autre :

« Mon Dieu! mon bon ami, je ne sais ce que » j'éprouve maintenant; mais depuis que je vous » connais, je ne suis plus la même. Maman me » gronde de ce que je suis rêveuse; est-ce ma » faute à moi si je pense continuellement aux » jolies choses que vous m'avez dites? Je n'ai » plus de goût à rien : mon piano m'ennuie, le » dessin me fatigue, la danse même n'a plus de » charme pour moi. On me gronde parce que » je suis pâle. Hélas! je sens bien que je suis » très-malade, car je soupire toute la journée, » et j'ai le cœur gros comme si je voulais pleu- » rer. Vous m'avez dit que vous m'apprendriez » ce que c'est que ce mal-là : c'est pour le savoir » que je vous écris en cachette. »

Aimable enfant! que de naïveté, de grâce, d'innocence... dans son style!... Qui aurait cru qu'au bout de six mois la perfide ne pense-

rait plus qu'à son cousin le hussard. Fiez-vous donc aux ingénues! Voyons celui-ci.

« Je suis bien étonnée, monsieur, que vous » ayez manqué à notre rendez-vous : je ne suis » pas faite pour attendre en vain; vous auriez » dû montrer plus d'égards pour une femme » comme moi, et ne pas me traiter comme » toutes les grisettes que vous connaissez. »

Oh! oh! c'était de la prude Césarine qui dans le monde faisait la sévère, la cruelle, la dédaigneuse, tandis que dans le tête-à-tête..... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, qu'elle fait, je gage, enrager du matin au soir. Madame voulait passer pour une vertu farouche... elle se fâchait quand on chantait devant elle *le Sénateur*, ou *En revenant du village!*... Oh! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues! Passons à un autre.

« Tu veux donc faire de moi une autre Nina? » Tu me condamnes à dire tous les jours : Ce » sera pour demain. Mais demain vient et point » de lettre, et encore il ne faut pas se fâcher, » parce que tu ne le veux pas! Mais avant huit » jours je verrai tout ce que j'aime... cela t'est

» indifférent, à toi! Si pourtant j'étais bien sûre
» de cela... je ne regarderais plus jamais ces vi-
» lains yeux qui portent un trouble charmant
» dans mon âme!... »

Aimable Eugénie... que j'aimais ton style naturel, naïf et souvent spirituel, sans jamais viser à l'esprit Que tu exprimais bien l'amour! En lisant tes lettres j'étais transporté! je le fus un peu moins quand je sus que tu en avais écrit autant à vingt autres avant moi. Oh! les femmes!... les femmes!... Eh! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre?

« Viens, je t'attends; j'ai fait mettre les che-
» vaux à mon vis-à-vis. Nous irons déjeuner à
» Enghien, nous reviendrons dîner au Palais-
» Royal, et nous irons le soir à l'Opéra; je suis
» libre toute la journée. »

C'était la brillante Éléonore; elle menait les plaisirs aussi vite que la vie : avec elle pas un moment d'ennui, mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complètement. Pauvre femme! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en elle! j'ai aperçu une

femme maigre, débile, mesquinement habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur : c'était Éléonore. Je n'ai pas osé l'aborder, j'ai craint de lui faire de la peine, et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela.

LE ROSIER

> Elle fut de ce monde, où les plus belles choses
> Ont un pire destin,
> Et rose elle vécut ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.
>
> Malherbe.

Si notre brillante et bruyante capitale est le centre des jeux, des plaisirs, des spectacles, des aventures piquantes et des scènes comiques; les faits touchants, les actes d'amitié, de sensibilité, n'y sont pas non plus étrangers, peut-être même y sont-ils plus communs qu'on ne le pense. Si on les connaît moins, c'est que les Français, toujours portés à rire, aiment mieux raconter une plaisanterie qu'une anecdote sentimentale.

Dans un des quartiers les plus populeux de cette ville habitait une pauvre femme qui, après avoir perdu successivement son mari et ses enfants, se trouvait forcée de travailler pour vivre. Elle n'était plus jeune et logeait au cinquième étage; en considération de son âge, les personnes qui l'employaient lui faisaient porter

de l'ouvrage et l'envoyaient reprendre, afin qu'elle ne se fatiguât pas en courses souvent répétées.

Dans une maison, en face de celle où logeait la pauvre dame, demeurait une jeune fille de dix-huit ans, jolie, douce, sage et cependant orpheline, vivant seule dans une petite chambre au sixième étage, dont la fenêtre donnait précisément en face de celle de la vieille dame.

La jeune fille brodait pour vivre, elle travaillait avec assiduité. Toute la journée, assise contre sa fenêtre, sa seule distraction était de soigner un beau rosier qu'elle plaçait tous les matins sur sa croisée. Probablement monsieur le commissaire ne regardait pas cette fenêtre-là...

Tout en brodant, la jeune fille aperçut sa voisine dont l'air respectable lui plut, parce qu'elle n'était pas de ces demoiselles qui tournent les mamans en ridicule. De son côté, la bonne dame était édifiée de la sagesse, de l'aptitude au travail dont la jeune brodeuse faisait preuve. On se salua, on se parla, puis enfin la jeune fille, en allant et venant pour reporter son ouvrage, monta chez la vieille dame. Bientôt l'a-

mitié la plus sincère s'établit entre ces deux personnes; quoique d'un âge différent, elles pensaient de même; la jeune regardait la plus âgée comme sa mère, et celle-ci croyait retrouver dans la jeune fille un des enfants qu'elle avait perdus.

Cette liaison durait depuis près d'une année; elle n'était pas de celles que le caprice forme ou détruit. Mais la jeune brodeuse tomba malade; l'excès du travail avait attaqué sa poitrine, et cette maladie cruelle, qui se développe souvent au printemps de la vie, fit en peu de temps, chez elle, de terribles ravages.

La plus grande peine de la jeune fille était de ne plus pouvoir aller aussi souvent près de celle qu'elle appelait sa mère. Bientôt il lui fallut renoncer entièrement à ce plaisir. Descendre six étages pour en remonter cinq autres devenait trop fatiguant pour la jeune malade qui chaque jour perdait ses forces, et, de son côté, la vieille dame ne pouvait plus que difficilement quitter son fauteuil.

Il fallut donc se contenter de se voir à la fenêtre. La jeune brodeuse y plaçait chaque ma-

tin son rosier pour le reprendre le soir. Tant que le rosier n'était pas sur la croisée, la vieille dame savait que sa jeune amie n'avait pas encore ouvert sa fenêtre ; elle restait alors contre la sienne, et attendait qu'elle se montrât pour lui faire quelques signes d'amitié.

Chaque jour cependant le rosier se montrait plus tard, car la jeune malade ne pouvait plus être matinale... Elle s'éteignait sans le savoir ; mais sa pauvre voisine s'apercevait du changement effrayant qui s'opérait en elle, et quand le rosier tardait à se montrer, son inquiétude devenait plus vive.

La pauvre petite faisait un effort surnaturel pour atteindre et ouvrir encore sa fenêtre ; mais un jour cela lui fut impossible... sa vieille amie attendit vainement que le rosier parût. La journée s'écoula, et le rosier ne se montra pas. « Hélas! » dit la bonne dame, « j'ai perdu mon » enfant! »

En effet, la jeune brodeuse n'était plus ; on la trouva près du rosier qu'elle voulait encore essayer de montrer à son amie.

ELLE ÉTAIT SI JOLIE !

> Bonheur d'être aimé tendrement,
> Que de chagrin marche à ta suite !
> Pourquoi viens-tu si lentement
> Et t'en retournes-tu si vite ?
>
> FLORIAN.

J'avais juré de ne plus aimer ; trompé, trahi cent fois, je voulais, non pas fuir un sexe dont la société fait le charme de la vie, mais du moins le voir avec indifférence, et ne plus regarder la beauté qu'en simple amateur, et comme ces joueurs devenus sages qui se bornent à juger les coups sans prendre part à la partie. Mais, hélas ! les serments des hommes sont écrits sur le sable ! et comment aurais-je pu résister à l'amour, quand Clotilde s'est offerte à ma vue ? Elle était si jolie !

J'ai oublié mes serments ; j'ai dit adieu à la sagesse, souvent même à la raison ; pouvait-on la conserver auprès d'elle ? Grâce, tournure, attraits, fraîcheur, elle réunissait tout pour plaire ; il fallait l'aimer ; tout le monde cédait à son empire, je fis comme tout le monde ; mais j'au-

rais voulu être seul aimé, car nous sommes toujours égoïstes. Pendant quelque temps je crus être adoré; elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait! Comment douter de ce que dit une bouche charmante? Alors même que sa coquetterie m'avait attristé, d'un mot, d'un sourire elle dissipait mes soupçons... Elle était si jolie!

Pour elle j'ai fait mille folies; négligeant mes occupations, mes parents, mes amis, j'oubliais tout pour ne voir qu'elle, pour ne m'occuper que d'elle. Je n'écoutais point de sages conseils; je fuyais les représentations de l'amitié, je n'avais des yeux que pour elle; je ne pouvais exister où elle n'était pas. Satisfaire tous ses goûts, tous ses caprices, voler au-devant de ses moindres désirs, était ma plus douce occupation. Je dissipais ma fortune, je perdais mon temps, je négligeais mes talents; mais je ne regrettais rien. Elle était si jolie!

Pour prix de tant d'amour, je fus encore trompé! Elle me quitta!..... Je la vis avec un autre... je ne pus pas même douter de mon malheur. En songeant à tout ce que j'avais fait pour elle, à son ingratitude, à sa perfidie, je me flattais de l'oublier aisément, ou du moins

de la haïr autant que je l'avais aimée. Vains efforts! mon faible cœur l'aimait encore... son image vint constamment le remplir ; et, malgré sa trahison, je sentais que je l'adorais toujours... Elle était si jolie!

Mais, hélas! sa carrière fut courte ; moissonnée à la fleur de son âge, la mort l'a frappée au sein des plaisirs, des amours, des séductions dont elle était sans cesse environnée et qu'elle savait si bien prodiguer à son tour. Tant de grâces, d'attraits n'ont point arrêté la Parque cruelle! Clotilde est descendue au tombeau! elle n'a brillé qu'un moment.

Tous ceux qui l'entouraient, qui cherchaient à obtenir d'elle un regard, un sourire l'ont déjà oubliée pour courir après d'autres conquêtes! Seul, je viens visiter son tombeau; seul, je viens m'asseoir sur cette terre qui recouvre ce que la nature avait formé de plus séduisant. Je ne songe plus aux torts qu'elle eut envers moi, je ne me rappelle que les doux moments que nous passâmes ensemble. Si elle existait encore, je me croirais heureux d'obtenir d'elle une heure d'amour. Pour cette heure-là, je lui pardonnerais encore toutes les autres. Elle était si jolie!

LE FEU.

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver, qui les chasse,
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes :
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

De Béranger.

Lorsque l'hiver revient, le feu règne de nouveau ; que deviendrons-nous dans ces longues et froides soirées? O charmant coin du feu! confident discret! ta vue seule suffit pour ranimer la gaîté ranimer les esprits et embellir la solitude. Combien de cercles dont le feu est le plus bel ornement!

C'est devant son feu que l'auteur se délasse de ses travaux en rêvant des succès; c'est encore là qu'il trouve le vers qui ne venait point devant son bureau. En tisonnant, le vieillard jouit de ses souvenirs et sent moins les glaces de l'âge. Devant son feu on repasse dans sa

mémoire les plaisirs de la veille, on forme des espérances pour le lendemain.

Ah! le tison roule... « Voilà de la société, » dit la vieille femme au coin de son foyer. « Je » suis sûre qu'avant un quart-d'heure il m'arri- » vera du monde... c'est immanquable! » En effet, au bout de quelques minutes on gratte à la porte de la vieille qui va ouvrir à son chat, en disant : « C'est le tison qui a fait rentrer » moumoute. »

Assis autour du foyer, avec quel plaisir ces enfants écoutent leur bonne qui leur raconte une histoire de voleurs ou de revenants! Les pauvres petits se serrent les uns contre les autres..... ils ont peur, mais comme cela les amuse! Leurs regards sont attachés sur la flamme de l'âtre..... Ah! si le feu s'éteignait, les pauvres enfants n'oseraient plus se retourner.

Heureux qui surprend sa belle devant son feu, ou peut, n'ayant pour témoin que le foyer discret, lui faire l'aveu de son amour. Le feu de la cheminée est souvent un puissant auxiliaire... On est bien moins sévère les pieds sur

les chenets... et le feu a vu plus d'une défaite.

En se levant on court à son feu ; en sortant de table on y court encore ; le commis, en arrivant à son bureau, va saluer son poêle ou sa cheminée ; c'est en se chauffant qu'il lit le journal, parle politique ou littérature ; c'est là qu'il taille sa plume et mange son petit pain.

Le dos au feu, le ventre à table, le gastronome se rit des maux qui affligent la pauvre humanité. Mais, en se chauffant, il ne voit pas ou ne veut pas voir ce malheureux arrêté dans la rue, et qui lui tend une main tremblante. Si l'hiver se passe gaîment pour ceux qu'un bon feu réjouit, il est bien long, bien dur pour les malheureux qui n'ont pas de bois à mettre dans leur âtre. Les pauvres diables gèlent dans leurs greniers, grelottent dans les rues, sur les places ou au coin des bornes ; trop heureux quand quelques brins de paille allumés leur permettent de réchauffer leurs membres engourdis.

Quand nous nous délassons devant un foyer pétillant, quand nous jouissons de la vue d'un bon feu, pensons quelquefois à ceux qui n'en ont guère... Soulageons ceux qui n'en ont pas.

LE MÉNAGE DE M. BERTRAND.

Quæque ipse miserrima vidi.
VIRGILE. *Enéide.*

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencontre chez un tiers. Et puis M. Bertrand a dans toute sa personne un *laisser-aller* qui n'engage pas à partager son dîner; toujours malpropre quoique portant d'assez belles choses, ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche; le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et en général j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand, mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui. Il était

midi, je pensais que je le trouverais et qu'il aurait déjeuné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier, au second étage; il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu, on ouvre enfin ; c'est une petite fille de cinq à six ans, qui qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi; n'apercevant personne autre, et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfants qui ne m'écoutent pas.

« Mademoiselle, Bertrand, s'il vous plaît?

» — Ah! Coco, donne-moi du fromage... » j'en veux. — Tiens, c'te gourmande, n'as-tu » pas du raisiné? — C'est égal je veux du fro» mage, ou je dirai à maman que tu as pris du » pâté qu'on gardait pour dîner. — Je m'en » moque bien! »

J'étais toujours là, écoutant le dialogne des enfants, lorsqu'une dame paraît enfin, à demihabillée, en bonnet de nuit, en camisole, te-

nant un corset d'une main, un lacet de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant. « Ah, mon » Dieu! c'est quelqu'un, et ces enfants n'aver- » tissent pas. Pardon, monsieur, je croyais que » c'était le porteur d'eau. Julie! Julie! Comme » je suis faite! Julie, ma robe... — Madame, » c'est à M. Bertrand que je désire parler. — » Oui, monsieur, vous allez le voir. Julie!... » Mais où est donc la bonne? — Maman, elle » n'est pas encore revenue du marché. — Ah, » mon Dieu! deux heures pour acheter un pou- » let!... c'est une chose affreuse... Et je n'ai per- » sonne pour m'habiller!.. C'est égal, monsieur, » donnez-vous la peine d'entrer par ici... vous » allez trouver M. Bertrand. »

Je passe dans une autre pièce, enjambant par-dessus les tabourets, les plumeaux, etc., car l'apparment n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand, en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

« Eh! c'est vous, mon cher ami? » me dit-il en venant à moi un rasoir à la main; « mais » c'est charmant de venir nous surprendre ainsi. » Vous déjeunerez avec nous. — Comment! vous

» n'avez pas encore déjeuné à midi?—Oh! nous
» n'avons pas d'heure, nous autres, et puis l'on
» a des jours où l'on se lève tard. — J'ai dé-
» jeuné, et je voulais seulement vous demander
» un renseignement. — Je suis à vous, permet-
» tez que je me rase. — Faites, je vous en prie.
» — Madame Bertrand, voilà deux heures que
» je demande de l'eau chaude pour ma barbe.
» — Eh! monsieur, Julie a dû en mettre au
» feu... Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude
» pour votre papa... — Ah! oui, maman, il y
» en avait, mais mon frère a renversé la cafe-
» tière avec son polichinelle. —Allons, c'est égal,
» je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme,
» fais servir le déjeuner. – Ah! vous êtes bien
» pressé aujourd'hui! il n'y a encore rien de
» prêt; Julie n'est pas revenue du marché.

» — Si vous vouliez toujours me donner la
» note que je vous demande, » dis-je à M. Bertrand qui s'était mis à repasser ses rasoirs quoiqu'il ne dût plus se faire la barbe; « c'est au
» sujet de cette maison à vendre dont vous m'a-
» vez parlé. — Ah! oui, oui, j'ai votre affaire.
» Attendez, le papier doit être là. »

M. Bertrand cherche, furette dans divers

cartons, et ne trouve rien. « Ma femme, n'as-
» tu pas vu un papier plié en quatre? je crois
» l'avoir laissé avant-hier sur la cheminée. —
» Un papier!... attendez donc... oui, je m'en
» suis servie pour allumer mon feu... Est-ce
» que c'était précieux? — Eh! sans doute, ma-
» dame... Que diable! on brûle tout ici!—C'est
» votre faute, monsieur, il fallait me prévenir.

« — Allons, » dis-je à M. Bertrand, « puis-
» que mon renseignement est brûlé, je ne veux
» pas vous déranger davantage. — Restez donc
» à déjeuner; on va faire bouillir du lait, je vais
» moudre du café, ce sera bientôt fait. — Bien
» obligé, ce sera pour une autre fois. — Quand
» vous voudrez; nous dînons toujours à cinq
» heures précises, car j'aime qu'on soit ponc-
» tuel; mais vous savez le chemin, venez, nous
» causerons d'affaires; j'en ai de superbes en
» train. »

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

TABLETTE D'UN ADOLESCENT.

> Quand la mémoire est infidèle,
> En consultant un souvenir,
> Toute la vie on se rappelle
> Les jours marqués par le plaisir.
>
> SEWRIN, *la Fête du village.*

J'ai eu hier seize ans... Je commence à avoir l'air d'un homme, je suis déjà grand. Mon oncle dit que je ne suis pas mal ma tante dit que je serai très-bien: ma tante doit s'y connaître mieux que mon oncle ; les femmes ont, dit-on, plus de tact, de finesse, que les hommes. Ma petite cousine ne dit rien, et baisse les yeux quand on parle de moi,.. j'ai dans l'idée qu'elle pense comme ma tante.

Hier ma cousine m'a donné ces tablettes; qu'elles sont jolies!... le charmant cadeau! elle ne pouvait rien m'offrir qui me fît plus de plaisir. « Tenez, » m'a-t-elle dit en me les présentant, « vous pouvez écrire là-dessus vos secrets, vos pensées. » Les femmes devinent donc que nous avons des secrets. Ma cousine a

dix-huit ans, elle est charmante. Les beaux yeux!... Je n'ose cependant les contempler qu'à la dérobée, car je suis tout tremblant quand elle arrête ses regards sur moi. Ah! je voudrais bien savoir si ma cousine a des secrets, et ce qu'elle met sur ces tablettes.

Je viens d'écrire sur celles-ci le nom de ma cousine. Caroline! quel nom charmant!... Combien j'aime à le prononcer, à l'entendre! Il me semble que toutes les femmes qui se nomment Caroline doivent être jolies comme ma cousine.

Si j'osais faire des vers pour elle... j'en ai déjà commencé beaucoup.., Ah! c'est bien plus amusant que des vers latins. L'an prochain je dois enfin quitter le collége. Il me semble que j'aurais bien pu le quitter cette année; je suis assez savant, mais mon père ne trouve pas cela. Si on voulait me laisser étudier auprès de ma cousine... Je suis sûr que j'apprendrais alors tout ce qu'on voudrait. Quand elle me prie de faire quelque chose, je suis toujours si content!... J'aime bien aussi ma tante; elle est encore fort jolie. Depuis quatre ans je lui entends dire qu'elle a trente-six ans; ce n'est pas

vieux pour une femme, ce doit être bien vieux pour un homme.

C'est vingt ans qui est un bel âge. Ah! quand donc aurai-je cet âge-là. C'est pour le coup que je serai un homme. Dans le monde on fera attention à moi, on ne me regardera plus comme un enfant, je me laisserai venir des moustaches... Que c'est joli des moustaches!... Et quand je donnerai le bras à ma cousine, il ne faudra pas qu'on la regarde de trop près, ou vite un coup d'épée... un coup de pistolet... Ah! il ne faut pas que j'oublie d'apprendre à tirer le pistolet.

Hier j'ai passé la soirée auprès de ma cousine; on a joué aux jeux innocents : je n'aime pas beaucoup ces jeux-là, car il me semble que j'y suis bien gauche.

J'étais assis auprès de ma cousine; son bras touchait le mien... Ah! que j'étais heureux! Mais, de l'autre côté, il y avait un monsieur qui causait souvent avec elle. Caroline riait beaucoup quand il lui parlait. Je ne sais pourquoi, mais cela me faisait mal de l'entendre rire... cela me donnait envie de pleurer.

On m'a demandé à quoi je pensais, parce

que je ne disais rien... J'ai répondu que j'avais mal à la tête... Je devais avoir l'air bien sot! on a joué à *bouder*. Caroline devait appeler quelqu'un pour qu'on vînt l'embrasser... Je tremblais, j'espérais que ce serait moi. Mais elle a appelé ce monsieur avec qui elle rit tant. Je me suis senti oppressé comme si j'étouffais.

J'étais dans un coin, je ne jouais plus, elle est venue à moi, et, avec son charmant sourire, m'a demandé si j'avais déjà écrit quelque chose sur mes tablettes. Je les lui ai présentées, je tremblais comme la feuille. Elle a vu son nom écrit plusieurs fois, elle a souri; en me les rendant, elle m'a doucement serré la main... je ne savais plus où j'en étais... je ne pense plus qu'à cela... j'ai rêvé toute la nuit de ma cousine!... Elle m'a serré la main... Écrivons cela sur mes tablettes! elles ne me quitteront jamais. Chères tablettes!

LES AMANTS FIDÈLES.

CHRONIQUE DU BON VIEUX TEMPS.

Qu'il serait beau de chanter le Jourdain,
De retracer, dans un livre sublime,
Les saints exploits d'un zélé paladin !
Qu'il serait grand d'aller jusqu'à Solyme,
Et là, pour mieux étonner l'univers,
De conquérir la Palestine... en vers !
Qu'il serait doux, le soir à la veillée,
Quand des pasteurs la troupe éparpillée
Revient gaîment s'asseoir sous la feuillée,
Qu'il serait doux de peindre l'âge d'or,
Cet âge heureux qu'aux pieds d'une bergère,
Sur un tapis de fleurs et de fougère,
L'amour naïf pourrait rêver encor !

YSEULT DE DOLE.

Le sire d'Apremont possédait un vieux castel de gothique structure, flanqué de tours, de bastions, de fortifications, entouré de fossés pleins d'eau ; un énorme pont-levis ne se passait qu'au son du cor que faisait résonner un nain placé continuellement en vedette sur une des tourelles.

On ne pénétrait pas facilement dans le castel du sire d'Apremont ; mais, dans ce temps-là, les seigneurs ne se montraient qu'entourés d'une

garde nombreuse ; leurs vassaux ne pouvaient les approcher : quand même ils l'auraient pu, aucun ne l'eût osé, car chacun d'eux tremblait et frémissait rien qu'au nom de son doux maître ; et, dans ce temps-là, le maître ne se gênait pas pour faire bâtonner les *vilains*, les *serfs*, les *varlets*, qui se permettaient de lever le nez en sa présence.

Le sire d'Apremont avait eu une femme belle, gracieuse, mais tant soit peu coquette ; et, dans ce temps-là, les maris ne permettaient point à leurs femmes d'être coquettes. La châtelaine, oubliant d'en demander la permission, avait souri à un beau chevalier qui avait rompu plusieurs lances dans un tournoi. Le sire d'Apremont était jaloux, et dans ce temps-là un jaloux était à craindre. Celui-ci avait remarqué le sourire lancé par sa femme au beau chevalier, et au lieu d'inviter le jeune homme à venir manger sa soupe et à conduire madame au spectacle, comme cela se pratique dans ce temps-ci, le châtelain avait enfermé son épouse dans le fond d'une tour, ne lui donnant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour

toute distraction que le plaisir de le voir une fois par jour.

Mais, dans ce temps-là, une femme ne riait pas en regardant son mari. La pauvre châtelaine trouva donc plus simple de se laisser mourir de chagrin; car, dans ce temps-là, une femme mourait de chagrin quand elle avait souri à un autre que son mari. L'histoire ne dit pas, cependant, si c'était du repentir d'avoir souri, ou du chagrin de ne plus pouvoir sourire : c'est un point qui mériterait d'être éclairci; je le recommande à nos savants chroniqueurs.

Quand le sire d'Apremont vit sa femme morte, il ne la pleura point, ce qui est très-mal, et ne lui fit point élever un de ces jolis tombeaux sur lequel on grave des vers à la louange de la défunte; mais, dans ce temps-là, il paraît que les tyrans ne savaient pas dissimuler.

La châtelaine avait laissé une fille à son époux; et comme cette fille était venue au monde longtemps avant que sa mère eût souri au chevalier du tournoi, le sire d'Apremont avait infiniment de tendresse pour elle : la belle Cunégonde était l'objet de tout ses soins, sa plus chère espérance, ce qui ne l'empêchait pas

de la tenir constamment enfermée dans son château et de ne lui laisser voir que sa duègne, ne lui permettant ni société, ni bals, ni jeux, ni promenades *extra muros*, et ne lui donnant aucun maître. Mais, dans ce temps-là, on trouvait une fille suffisamment instruite quand elle savait se tenir droite, baisser les yeux et faire la révérence... On en apprend bien d'autres aux demoiselles de ce temps-ci.

Un jeune damoisel, qui rôdait autour du château, parvint cependant à faire comprendre à Cunégonde qu'il la trouvait charmante et qu'il brûlait d'amour pour elle. Sans doute elle n'avait pas les yeux baissés lorsqu'elle aperçut les doux regards du damoisel; mais, dans ce temps-là, les filles les plus niaises avaient des distractions. D'ailleurs Cunégonde tenait de sa mère, elle était extrêmement sensible...

Une fille aime à faire
Tout comme a fait sa mère,

dit une chanson dont le refrain sera de tous les temps. Le damoisel demanda au sire d'Apremont la main de sa fille; mais le châtelain eut la cruauté de la lui refuser, sous prétexte qu'il ne possédait rien. Il paraît que, dans ce temps-

là, on tenait à l'argent. Le damoisel désolé voulait se laisser mourir d'amour; mais comme l'amour ne fait pas mourir assez vite, il pensa qu'il valait mieux aller se faire tuer en Palestine; car, dans ce temps-là, beaucoup de chrétiens s'y faisaient occire par les Sarrasins, et de leur côté, envoyaient *ad patres* beaucoup d'infidèles... Ils ne les y ont pas envoyés tous, car nous en rencontrons encore dans ce temps-ci.

Le damoisel partit donc, mais en jurant à Cunégonde, toujours par signes et de fort loin, de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Sa mie, qui comprenait tous ses signes, lui fit de son côté le même serment; et, dans ce temps-là, on tenait les serments que l'on avait faits.

Voyez pourtant le malheur! à peine le damoisel est-il parti, que le sire d'Apremont meurt, emportant au tombeau l'amour de ses vassaux et de tous ceux qui l'avaient connu, même de la châtelaine qu'il avait fait mourir au fond d'un cachot : c'est du moins ce que dit le chapelain du castel en prononçant son oraison funèbre. Mais, dans ce temps-là, la mort faisait d'un fripon un honnête homme, et d'un scélérat un homme vertueux; elle fait

bien encore quelques prodiges de ce genre dans ce temps-ci. Allez au Père-Lachaise ou à Montmartre, et lisez les inscriptions : vous serez convaincu que tous ceux qui reposent là étaient doués de mille vertus : cela fait beaucoup d'honneur à ce temps-ci.

Voilà donc la tendre Cunégonde maîtresse de son sort; elle voudrait bien apprendre cette nouvelle au damoisel, mais l'étourdi ne lui avait pas laissé son adresse; et dans ce temps-là, le service de la poste ne se faisait pas aussi promptement que dans ce temps-ci : il fallut donc se résoudre à attendre que le croisé donnât de ses nouvelles.

Cunégonde attendit un an.... deux ans.... trois ans!... Dans ce temps-là, les femmes avaient infiniment de patience. Il se présentait cependant beaucoup de cavaliers qui cherchaient à faire oublier le damoisel, mais ils ne purent en venir à bout. Enfin, ce ne fut qu'au bout de trente ans que le pauvre garçon revint dans sa patrie, car il avait été prisonnier des infidèles; mais sa maîtresse ne l'avait pas été, elle lui avait gardé son cœur, et il n'en fut pas

surpris, car, dans ce temps-là, on croyait aux miracles.

Le damoisel était un peu cassé, un peu voûté ; le soleil de la Palestine avait bruni son teint et blanchi ses cheveux, et les infidèles lui avaient cassé quelques dents. De son côté, Cunégonde n'était plus aussi fraîche, aussi rose, aussi svelte, mais elle faisait toujours fort bien la révérence; et les deux amants se revirent comme s'ils s'étaient quittés la veille... Oh! le bon temps que ce temps-là!...

LE DESSOUS DE LA TABLE.

> Un billet adroitement glissé sur des genoux qu'on presse légèrement, des pieds qui jouent et se caressent, des verres qu'on change, des mots qui ne signifient rien pour les autres, mais dont on saisit si bien le double sens..... c'est alors que tout est jouissance.
>
> PIGAULT-LEBRUN, *les Barons de Felsheim.*

Dans un de ces grands dîners où la gaîté n'est point chassée par l'étiquette, où des gens d'esprit savent soutenir la conversation, où des femmes aimables et jolies donnent du charme, de la vie à la société, enfin où la maîtresse de la maison a eu le talent de placer ses convives de manière que chacun pût trouver à qui parler; souvent, je l'avoue, j'ai eu le désir de savoir ce qui se passait sous la table, où la conversation est quelquefois très-intéressante et très-animée.

Pendant qu'un monsieur un peu diffus s'entortille dans une histoire dont on désespère d'entrevoir la fin, et qui n'offre rien d'amusant pour les auditeurs, je remarque une petite dame

en chapeau rose, qui paraît émue, attendrie, attentive; elle ne souffle point, elle est immobile, mais une douce langueur se peint dans ses yeux.... Il n'est pas possible que ce soit l'histoire que raconte ce monsieur qui occupe aussi fort cette dame.

Bon, voici une jeune étourdie qui laisse échapper un éclat de rire pendant que l'on s'entretient d'un malheur récent. Cette jeune femme n'a pourtant point un mauvais cœur : cette envie de rire est venue par-dessous la table.

Et cette grande demoiselle, qui devient rouge comme une cerise, pendant que ce jeune homme, placé à côté d'elle, lui présente d'un air fort réservé une assiette garnie de macarons. Ah! mademoiselle, ce ne sont pas les macarons qui vous donnent de si belles couleurs.

Et cette jeune dame qui laisse involontairement échapper un petit cri. «Qu'as-tu donc, ma bonne?» demande le mari placé à l'autre bout de la table. « — Ah! ce n'est rien,» répond la dame en jetant un regard sur un monsieur assis auprès d'elle; «c'est une douleur de dents » qui vient de me prendre... Cela commence à » se passer.

Mais le dessert est arrivé ; le champagne pétille, la mousse s'élève, les verres se vident, les têtes s'échauffent, les yeux s'animent, tout le monde parle à la fois : c'est l'instant où l'on peut, sans craindre d'être entendu, adresser bien des choses à sa voisine ; c'est aussi le moment où le dessous de la table doit être fort intéressant.

Comme je suis un peu curieux, et que d'ailleurs j'aime à m'instruire, je laisse tomber ma tabatière ; je me baisse pour la chercher, et en même temps je jette un coup-d'œil observateur. Tous les pieds ne sont pas à leur place : celui de la petite dame en chapeau rose se trouve sous la botte d'un jeune officier de hussards ; le genou de ce jeune auteur est bien près de celui de cette grande demoiselle qui rougit et baisse les yeux toutes les fois qu'on lui adresse la parole. La main d'un simple artiste est légèrement pressée par celle d'une marquise sur le retour, tandis que ce riche négociant, tout en jouant avec sa serviette, glisse un billet doux sur les genoux de sa voisine, qui ne le laissera pas tomber.

Eh ! mais, que vois-je là-bas ?... Deux pieds

énormes l'un sur l'autre; à coup sûr il y a ici quelque méprise. Examinons la position des personnages : ces deux pieds appartiennent, l'un à un gros Anglais, l'autre à un vieux richard, grand amateur du beau sexe. Entre ces deux messieurs est assise une jeune personne de seize ans, bien jolie, bien fraîche, mais bien gauche et bien niaise. Pendant toute la durée du repas, la pauvre petite a été le but des œillades, des soupirs et des galanteries de ses deux voisins. Elle tient ses yeux baissés et ses pieds serrés sous sa chaise. mais ces messieurs ont avancé chacun une jambe, et le pied du gros Anglais a été s'appuyer sur celui du vieil amateur. Chacun de ces messieurs est enchanté, parce qu'il croit obtenir une douce faveur ; et plus l'Anglais appuie, plus le vieux séducteur est content, et plus les soupirs, les œillades vont leur train.

Mais il faut pourtant que je me relève, j'ai mis assez de temps à chercher ma tabatière, et je n'ai plus rien à voir; car en me cognant la tête un peu fort contre un pied de la table, j'ai renvoyé tous les pieds à leur place.

UNE MAISON DE PARIS.

> Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion.
>
> LA BRUYÈRE.

Voulez-vous connaître l'intérieur d'une maison, savoir le nom des personnes qui l'habitent, leur état, leurs habitudes, leur fortune ? il n'est pas besoin pour cela d'avoir un *Asmodée* à vos ordres, il vous suffira de causer un moment avec le portier.

Je désirais, il y a quelque temps, louer un appartement dans une maison de fort belle apparence ; le portier ne me laissa pas le temps de lui demander des informations.

« *Notre maison*, » me dit-il, « est parfaitement » habitée depuis le haut jusqu'en bas. Cette » boutique qui tient toute la façade est occupée » par un marchand de comestibles. Ah ! mon- » sieur, c'est un homme qui entend bien ses af- » faires ; il a toute l'année à sa porte des che- » vreuils, des lièvres, des faisants et des pâtés

» de Périgueux ; cela fait venir l'eau à la bou-
» che... Aussi tous les passants s'arrêtent avec
» complaisance devant *notre maison* ; j'ai même
» remarqué un vieux monsieur qui ne manque
» jamais de venir le matin manger son petit pain
» devant la boutique, lorsqu'il en sort une odeur
» de truffes qui embaume tout le quartier. Ce
» marchand-là fera fortune, quoique le voisin
» d'en face prétende que depuis six mois c'est
» toujours le même chevreuil qui est pendu de-
» vant sa boutique. Les étrangers arrivent chez
» lui en *influence*, et il vient de se marier avec
» une jeune personne qui lui a apporté en dot
» douze cents barils de thon mariné.

» L'entresol est loué à une *femme artiste* ;
» c'est une personne distinguée, et qui ne reçoit
» que des gens à équipage, des milords anglais,
» russes ou italiens. Je ne vous dirai pas précisé-
» ment si c'est une chanteuse ou une danseuse,
» mais ce doit être l'une ou l'autre, car je l'en-
» tends toujours chanter, et elle ne marche que
» sur la pointe du pied. Du reste, tenue très-
» décente, mise fort élégante, des cachemires,
» des diamants, et payant fort bien son terme.

» Au premier, nous avons un négociant ou

» un homme d'affaires, je ne sais pas positive-
» ment lequel des deux, mais ce sont des gens
» qui reçoivent beaucoup de monde et font un
» grand étalage. Ils ont fait de la dépense en
» peintures, papier, boiseries, réparations; on
» dit, entre nous, que tout cela n'est pas encore
» payé.... Cependant ils donnent souvent des
» soirées, des punchs, des concerts, des bals;
» on y joue un jeu d'enfer.... On y reste fort
» avant dans la nuit; mais je ne peux pas me
» plaindre, ils me donnent les vieilles cartes,
» que je revends au marchand de tabac, qui en
» fait des neuves, et ils ont infiniment *d'atten-*
» *tions* pour moi... Ce sont des personnes que
» j'estime beaucoup et que je tiens à conserver.

» Au second, loge un tailleur qui a cabriolet
» et ne va prendre ses mesures qu'en voiture. Il n'y
» a que trois ans qu'il est établi, et déjà il a
» acheté une belle maison de campagne aux
» environs de Paris. Il paraît que cet homme-
» là taille dans le grand et qu'il a la coupe heu-
» reuse. Il m'a dit que dans cinq ans il aurait
» assez travaillé, et qu'il se retirerait avec quinze
» mille livres de rentes. Voyez pourtant ce que
» c'est, monsieur! Voilà trente-deux ans que je

» tire le cordon, et je n'ai pas pu encore mettre
» dix écus de côté!...

» Au troisième, nous avons un ménage avec
» deux enfants et un chien. Le mari est un
» homme de bureau; il a quarante ans environ.
» Jamais je ne le vois sortir avec sa femme, qui
» est pourtant très-bien encore. Il part le matin,
» rentre dîner, puis, aussitôt le café pris, repart
» pour ne rentrer qu'à minuit. C'est tous les
» jours la même chose. A la vérité, madame re-
» çoit des visites... Il y a entre autres un jeune
» homme blond... Je ne sais pas si c'est un ami
» du mari, mais ce qu'il y a de certain, c'est
» qu'il vient tous les soirs quand il est sorti, et
» s'en va une demi-heure avant qu'il revienne.
» Dame! écoutez donc, il faut bien que cette
» petite femme ait de la distraction; et puis la
» bonne dit que quand elle est avec son mari,
» ils ne font que se disputer. Demandez-moi un
» peu pourquoi ces gens-là se sont mariés.

» Au quatrième, nous avons un maître de
» danse, qui donne toutes les semaines dans
» sa chambre de petits bals champêtres, mais
» à ses élèves seulement; il est vrai que
» ceux-ci peuvent y amener des amis qui peu-

vent y conduire des connaissances... Du reste,
» c'est honnête, c'est bourgeois. C'est ma femme
» me qui apprête les rafraîchissements : de la
» bière coupée pour éviter les fluxions de poitrine.
» trine. C'est le maître de danse qui fait l'orchestre
» chestre à lui tout seul, mais il fait autant de
» bruit que s'il y avait dix musiciens, et il joue
» toujours près d'une fenêtre ouverte pour qu'on
» l'entende de la rue. Les demoiselles ne valsent
» qu'avec la permission de leurs mamans.

» Pour le cinquième, comme cela fait mansarde,
» sarde, vous sentez bien que ce n'est pas là
» qu'il faut chercher le beau monde. Nous y
» avons pour le moment une vieille femme qui
» a deux filles... Ce sont de *petites gens !*... La
» mère est infirme, les filles sont, je crois couturières,
» turières, elles travaillent toute la journée, et
» même passent souvent des nuits à l'ouvrage. .
» ce dont je porterai plainte au propriétaire,
» parce qu'elles pourraient quelque nuit mettre
» le feu. D'ailleurs voilà deux termes arriérés,
» et vous comprenez que nous serons forcés de
» leur donner congé, parce que dans une maison
» son comme celle-ci on tient à n'avoir que des
» gens comme il faut. »

Le portier avait fini ; je m'éloignai en jetant tristement un regard sur les mansardes ; ce n'était que là que j'apercevais des *gens comme il faut*... Mais on allait donner congé aux pauvres filles qui travaillaient une partie de la nuit pour soulager leur mère.

L'ATELIER DE FLEURISTES.

Qui pourrait voir avec indifférence cet essaim de jeunes filles dans l'âge des amours, qui du matin au soir parlent de ce dieu, et du soir au matin s'en occupent encore?

Entrons dans cet atelier où je n'aperçois que des femmes; elles sont presque toutes jeunes, et il y en a de fort jolies. Penchées devant ces longues tables surchargées de batiste, de couleurs, de colle, de pinceaux, de fil d'archal, de feuilles découpées, ces demoiselles font des fleurs. Comme elles sont habiles! quelle vivacité! quelle adresse! quel goût elles mettent dans ce travail! Les fleurs qui naissent sous leurs doigts comme par enchantement pourraient, si elles en avaient le parfum, le disputer en éclat et en fraîcheur à celles qui embellissent nos parterres.

Mais, tout en travaillant, ces demoiselles causent; la conversation ne languit jamais; quelquefois même il y a confusion. Il paraît que les femmes font très-bien deux choses à la fois, car tout en babillant les fleurs vont leur train.

« Comme je me suis amusée hier! » dit une

jolie brune au teint rose, aux yeux éveillés. « — Qu'as-tu donc fait, Fanny? — Je suis al-
» lée au Cirque avec mon cousin, tu sais... —
» Ah! oui, ce petit brun qui t'attendait l'autre
» soir dans l'allée. — Justement. — Il est gen-
» til, c'est dommage qu'il louche un peu. —
» — Non, mademoiselle, il ne louche pas. —
» — Oh! si, ma chère, j'en suis très-sûre, car
» il m'a beaucoup regardée quand j'ai passé
» près de lui. Lise, donne-moi la colle. —
» Je ne sais pas s'il vous a *beaucoup regardée*,
» mais je sais très-bien qu'il ne louche pas. Ne
» voudriez-vous pas le connaître mieux que moi?
» ça serait fort! — Oh! sois tranquille, je ne
» veux pas te l'enlever!... Mais il louche; tiens,
» Louise était avec moi, elle peut le dire. N'est-
» pas, Louise? — Ah! je crois bien; il a un œil
» bleu et un œil gris. Passe-moi les pétales de ja-
» cinthe. Vous êtes bien menteuses, mesdemoi
» selles; et comment auriez-vous vu la couleur
» de ses yeux dans l'allée où il ne fait pas clair?
» — Ah! ça, c'est vrai, » disent les autres jeunes filles; « ça n'est pas possible. — Ah! c'est
» que ces demoiselles sont méchantes. Louise
» ne devrait pas faire son embarras, elle qui n'a

» pour la promener que son vieux, qui a tou-
» jours l'air gelé. Les ciseaux s'il vous plaît? —
» Mon vieux! est-ce qu'un homme est vieux à
» cinquante-trois ans? c'est la fleur de l'âge,
» mesdemoiselles. — Oh! oh! jolie fleur!...
» Qu'est-ce qui a les pinces? — D'ailleurs, il y
» a bien des jeunes gens qui ne le valent point,
» et puis moi je n'aime que les hommes *comme*
» *il faut.* — Tiens, c'est donc un homme comme
» il faut? Je ne m'en serais pas doutée; je le
» prenais pour un vieux tisserand; il a toujours
» un chapeau dont les bords sont tout cassés. —
» Oh! quelle calomnie!... C'est bon pour votre
» louchon de cousin, de porter de mauvais cha-
» peaux, ou plus souvent des casquettes. — Ma-
» demoiselle Louise, je vous prie de ne pas in-
» sulter mon cousin, ou je me plaindrai à ma-
» dame. — Ah! voyez donc, est-ce que vous
» croyez que j'ai peur que vous me fassiez met-
» tre en pénitence... (*Bas*). Hum! que cette fille-
» là est méchante! — Hum! la mauvaise langue!
» — Je m'en irai d'ici à cause d'elle; je ne peux
» pas la voir. — Je la déteste.

» — Allons, la paix donc, mesdemoiselles, »
dit une fleuriste un peu plus âgée. « Au lieu de

» vous quereller, vous feriez mieux de vous dé-
» pêcher; on attend ces couronnes de bal. —
» Eh! mon Dieu! elles seront faites. — Qu'est-
» ce que tu as donc, Amélie? tu ne dis rien. —
» Oh! elle pense à sa nouvelle connaissance!
» — Bah! elle a donc une nouvelle connais-
» sance? — Tiens, tu ne savais pas cela! Ah!
» c'est du beau, du grand, du huppé, un milord
» anglais, ou un Russe de Moscou; n'est-ce
» pas, Amélie?— Oh! vous avez l'air de vous
» moquer, mesdemoiselles, mais certainement
» ce jeune homme-là... De la mousse, s'il vous
» plaît? C'est un jeune homme en place, c'est
» au moins un commis. Ah! Dieu! qu'il a bon
» genre! Je suis sortie avec lui mardi dernier,
» il avait un manteau. — Un manteau! diable!
» c'est du sérieux!... Qu'est-ce qui a du jaune?
» — Et il le porte avec une grâce... — Et toi,
» comment étais-tu mise? — J'avais ma robe
» de mérinos; mardi il m'a menée dîner chez
» un traiteur. — Ah! Dieu! qu'elle est heureuse!
» Des feuilles, mesdemoiselles? — Étiez-vous
» dans un cabinet particulier? — Il le voulait...
» mais je n'y ai pas consenti... et puis il aurait
» fallu passer par le salon... — Et le soir, où

» avez-vous été? — Ah! ma chère, il m'a me-
» née au spectacle .. dans un endroit... atten-
» dez donc... c'était superbe... c'est aux... aux
» Buffes. — Comment, aux Buffes? — Oui, où
» l'on ne parle que latin, et toujours avec de la
» musique. — Ah! c'est aux Bouffa que tu veux
» dire. — Oui, c'est ça, aux Bouffa... C'est là
» qu'on joue de jolies comédies! — Ça doit être
» bien amusant quand on ne comprend rien!
» — Oh! c'est égal, ça amuse toujours. Quoique
» ça, nous nous en sommes allés avant la fin,
» parce que je commençais à m'endormir, et
» pour revenir nous avons pris un fiacre... parce
» que j'étais lasse d'être assise. — Ah! vous avez
» pris un fiacre!... Voilà ma rose achevée. — Il
» est huit heures, mesdemoiselles. — Il est huit
» heures! Dépêchons-nous, on m'attend au carré
» Saint-Martin. — Et moi devant le Gymnase.
» — Et moi contre l'Ambigu. »

Toutes les demoiselles prennent à la hâte leur châle, leur sac, leur chapeau, et se rendent où leurs affaires les appellent. En une minute les tables sont rangées, l'atelier est désert, et le silence a remplacé le bruit que l'on entendait depuis huit heures du matin.

LE BAPTÊME.

Enfant, en venant au monde tu pleures et tout sourit autour de toi ; fais en quittant la vie que tout le monde pleure, et que toi seul souries.

Maxime indienne.

« Eh bien! ma voisine, savez-vous la nou-
» velle?—Quoi donc, ma chère voisine? — Ma-
» dame Roquet est accouchée hier. — Ah! mon
» Dieu! cette pauvre madame Roquet; elle était
» bien méchante durant toute sa grossesse. —
» Je ne crois pas qu'elle soit meilleure mainte-
» nant. — Est-ce une fille ou un garçon? J'ai
» parié pour un garçon avec M. Mélange, le
» marchand de vin d'en face. — Vous avez ga-
» gné, ma voisine, c'est un garçon qui ressem-
» ble déjà beaucoup à ce petit commis mar-
» chand qui donnait si souvent à madame Ro-
» quet des billets de la Gaîté. — Ah! bon, j'y
» suis, je me le rappelle parfaitement. — Mais
» il faut que je vous quitte, voisine, je suis du
» baptême, je n'ai pas trop de temps devant
» moi pour faire ma toilette. — Vous me donne-
» rez des dragées, et vous me conterez comment

» tout se sera passé, car je ne vois plus ma-
» dame Roquet, depuis qu'elle a laissé perdre
» un chat superbe dont je lui avais fait présent.
» — Comptez sur moi, ma voisine. »

Pendant que les deux voisines s'entretiennent ainsi, tout est déjà en l'air dans la maison de M. Roquet, gros marchand épicier de la rue Saint-Antoine, dont la femme vient, comme vous le savez, d'accoucher d'un garçon.

La nourrice tient l'enfant, l'accouchée est étendue avec grâce dans son lit ; la garde va, vient, furette dans tous les coins, fait beaucoup d'embarras pour peu de chose, et, au milieu de tout cela, n'oublie pas de s'occuper de son déjeuner, et de glisser cinq morceaux de sucre dans son café, tout en répétant à chaque instant qu'elle n'est point *portée sur sa bouche*. Les domestiques sont tout en l'air, et le papa achève de mettre le désordre dans la maison, en courant comme un fou, et en criant à qui veut l'entendre : « Je suis père, c'est un garçon,
» c'est mon fils ! Il est de moi celui-là ; ça sera
» un homme superbe ! tout mon portrait !... il
» est déjà gros comme un bœuf !... Je veux en
» faire un génie, je le mettrai dans une étude

» d'apothicaire et dans la garde nationale. Ah! » ma femme, à propos, comment nommerons- » nous ce jeune homme? Roquet, d'abord, » puisque c'est mon nom, ça va sans dire. Quel » joli Roquet ça fera! Mais ensuite?

» — Mon bon ami, » dit l'accouchée d'une voix faible, « vous savez bien que c'est le par- » rain qui doit donner son nom. — Ah! c'est » juste. Et comment s'appelle-t-il, le parrain? » — Édouard, mon ami. — Ah! c'est vrai... » Édouard... c'est assez gentil; cependant j'au- » rais préféré un nom plus ronflant, plus... en- » fin... j'en avais retenu un magnifique, dans » un mélodrame où il y avait des voleurs... at- » tends donc... Férouski... c'est cela, Férouski » Roquet, je veux qu'on l'appelle ainsi. — Mais, » mon ami, votre Férouski est un nom polo- » lonais ou cosaque, cela fait mal aux oreilles. » — Moi, madame, je vous assure que ce sera » un nom très-distingué; et quand mon fils sera » établi apothicaire, et qu'il mettra sur sa porte: » Pharmacie de Férouski! cela lui amènera né- » cessairement des figures très-relevées. »

Mais une voiture s'arrête devant la maison.

C'est le parrain, le jeune commis marchand en grand costume, tenant sous son bras une pile de boîtes de dragées, et donnant l'autre main à la marraine qui a le gros bouquet de rigueur.

On s'embrasse, on donne les présents. « Ah! » monsieur Édouard! vous avez fait des folies,» dit l'accouchée en recevant les boîtes de dragées, tandis que M. Roquet dit au jeune homme en lui serrant la main et d'un ton pénétré : « Mon ami, je n'oublierai point que vous êtes » mon compère... et dès ce moment tout est » commun entre nous. »

On admire l'enfant; M. Roquet salue toutes les fois que l'on dit que le nouveau-né sera charmant. Enfin on part pour la mairie; mais la voiture se trouve pleine avant que M. Roquet soit prêt? il la suit de loin à pied, et tout le long du chemin crie en se frottant les mains : « C'est un baptême! c'est mon fils Roquet Fé- » rouski-Édouard que nous allons baptiser. »

Après avoir rempli toutes les cérémonies d'usage, on revient enfin à la maison du papa, chez lequel un grand repas est préparé. On se met à table; on boit, on rit, on chante même.

mais à demi-voix pour ne point faire de mal à l'accouchée ; et à la fin de cette journée, M. Roquet est si content, si glorieux, qu'il s'écrie : « Si j'étais millionnaire, je voudrais que ma » femme me fît un enfant tous les mois. »

PENSÉES D'UN GARÇON

SUR LE MARIAGE.

Une épouse ! Ah ! pour nous son aspect, sa douceur
Sait de tous les emplois soulager la fatigue.
Dès l'aube, en longs travaux l'artisan se prodigue,
Sous le fardeau, le soir, il succombe affaissé,
Il revoit sa compagne et se sent délassé.

LEGOUVÉ, *le Mérite des Femmes.*

Si j'étais marié, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour la vie d'un garçon; à ces dépenses folles qui n'ont souvent que de tristes résultats; à ces parties de restaurateurs qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit; et à ces connaissances qui font rire le soir, mais que l'on n'aime point à rencontrer le matin.

Si j'étais marié, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continuel de vivre avec une personne que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux se voient à peine une heure par jour; mais il me semble qu'il doit

être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure, ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières, et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse seul au spectacle et dans les promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras; je craindrais encore moins le ridicule que les fats et les sots veulent jeter sur les bons maris; les trois quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable : ils ne peuvent pas atteindre le bonheur, et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'enfants, car les enfants forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je pourrais bien avoir une chambre particulière pour y travailler tranquillement; mais je ne voudrais pas que ce fût pour vingt-quatre heures.

Si j'étais marié, je ne courrais plus après

toutes les femmes, parce que je ne voudrais aimer que la mienne ; mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimai toujours, et ma femme ne s'en fâcherait point, parce que tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur, et l'humeur fait fuir les amours; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut-être pas tout-à-fait si tort.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talents, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts ne s'ennuie jamais seule, et un mari étant forcé de s'absenter quelquefois, quand une femme s'ennuie on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrira.

Si j'étais marié, je mènerais plus souvent ma femme au spectacle qu'en société; au bal je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle valsât avec un autre.

Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme eût une amie intime avec laquelle elle serait plus souvent qu'avec son mari, et près de laquelle il faudrait que je fusse aux petits soins pour n'être point *boudé* par mon épouse.

Si j'étais marié, enfin, je choisirais avec soin les personnes que je recevrais chez moi; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours par hasard à l'heure où le mari est sorti. Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi; je n'aurais point de ces amis complaisants qui sont toujours prêts à offrir leur bras et qui ont les poches pleines de billets de spectacles, car je me rappellerais toujours ce que je faisais étant garçon.

LE JOUR MALHEUREUX.

Habent sua fata libelli.

Il est des jours où tout semble nous sourire, où l'esprit sain, la tête légère, nous voyons tout couleur de rose, et cette heureuse disposition influant sur toutes nos actions de la journée, nous ne faisons que ce qui nous plaît, nous ne voyons que des hommes aimables, nous ne rencontrons que des femmes jolies, nous n'entendons point de sottises, nous n'en lisons aucune, et nous n'en disons pas pendant le cours de la journée : c'est-à-dire qu'une heureuse disposition d'esprit et une bonne digestion nous ont fait tout voir du bon côté.

Mais il est aussi des jours où un secret guignon semble nous poursuivre. Probablement j'étais hier sous cette maligne influence.

En me réveillant j'avais la tête lourde, j'étais triste sans savoir pourquoi. Je m'en pris d'abord au temps qui était affreux; mais par des temps plus laids encore j'ai souvent chanté

avec mes amis et soupiré sous les fenêtres d'une belle; alors je m'inquiétais fort peu de la pluie ou du vent.

Je me levai; impossible de trouver mes pantoufles, elles étaient trop loin sous mon lit. J'appelle Dumont, mon vieux domestique, il ne vient pas; où diable est-il?... A bavarder avec le portier sans doute. Je m'approche d'une glace : ah! mon Dieu! comme j'ai le teint jaune et les yeux battus! Ceci n'annonce rien de bon.

Enfin Dumont arrive, il me donne mon journal en me jurant qu'il n'est que huit heures, et que ma montre avance. Voyons les nouvelles pendant qu'on prépare mon déjeuner. »Que diable Dumont m'a-til monté là?... les »*Petites-Affiches*... ce n'est pas mon journal; »vous savez bien que je lis *la Pandore*. — »Dame! monsieur, c'est le portier qui se sera »trompé, il donnait l'autre à la bonne de cette »actrice qui demeure sur votre carré. — Allez »vite le chercher. »

Dumont part et revient bientôt tout effaré. »Vous n'aurez pas votre journal ce matin, mon- »sieur : il paraît qu'il se permettait de trouver »que votre voisine n'avait pas été excellente

» dans la pièce nouvelle ; car, de colère, cette » dame l'a déchiré et jeté au feu. — C'est fort » agréable pour moi. Vite, mon déjeuner, que » je sorte ; j'ai un rendez-vous pour affaire » pressée. »

Au moment où je me mets à table, on sonne à ma porte ; c'est un monsieur qui arrive de province, et que j'ai fort peu connu, mais qui, se trouvant à Paris, s'est figuré me devoir une visite. Ce monsieur est bien l'homme du monde le plus bavard ! Il me raconte tout ce qu'il fait dans son endroit ; m'apprend qu'il a acheté une maison, une ferme, des lapins, des dindons... Eh! qu'est-ce que tout cela me fait, à moi? J'ai beau lui laisser voir que j'ai affaire, que je suis pressé, il me promène dans son jardin, dans son colombier, dans son étable ; il ne me fait pas grâce d'une laitue!... Ce n'est qu'à midi qu'il s'aperçoit qu'il avait affaire à dix heures. Il est parti enfin, et je le consigne à Dumont.

Mon premier rendez-vous est manqué. Je m'habille pour me rendre chez une jolie femme; je sors, je n'ai pas fait dix pas qu'un maudit cabriolet me couvre de boue de la tête aux

pieds; je retourne chez moi pour changer... Voilà bien une autre affaire! Dumont est sorti et je n'ai pas la clé; vite un serrurier, il faut absolument qu'on m'ouvre ma porte. Mon portier part; au bout de trois grands quarts d'heure, que je passe sur le carré, il m'amène un ivrogne qui peut à peine se tenir et qui veut, comme M. de Clainville dans *la Gageure imprévue*,, me dire le nom de tous les objets qui composent une serrure.

« Eh! mon cher! je suis persuadé que vous » êtes fort expert, mais ouvrez-moi ma porte » pour l'amour de Dieu!... c'est la meilleure » manière de me prouver votre talent. — Oui.. » oui, monsieur... tenez, ceci c'est un crochet » qui doit faire tourner le pêne, — Mais faites-» le donc tourner le pêne au lieu de me laisser là. »

Le drôle essaie dix ou douze crochets, il passe une heure après ma serrure, et finit par me dire qu'il faut qu'il aille chercher d'autres outils. Pour le coup je suis perdu! l'ivrogne ne reviendra pas! mais Dumont rentre au moment où j'allais faire enfoncer la porte. Je me rhabille, je sors avec une clé cette fois. Je prends une voiture, je cours chez ma jolie dame. . Je

la trouve environnée de tantes et de cousines. « J'ai été seule toute la matinée, » me dit-elle à l'oreille, « je vous attendais. »

Cet aveu achève de me désespérer. Je la quitte. On m'attend à dîner chez un riche financier. « Arrivez donc, » me dit-il. « vous » faites des vers ; j'ai à dîner un jeune homme » de quarante-cinq ans, qui vient d'essayer un » petit poème sur les douceurs de la vie cham» pêtre ; il assure que c'est tout autrement traité » que par Virgile et Delille. Au reste, je vais le » placer près de vous, et pendant le dîner il » vous en dira quelque passage. »

Hélas! il n'est que trop vrai, je suis près du jeune nourrisson des Muses, qui ne me passe point des cornichons ou des anchois, sans les accompagner d'un passage de son poème. Si du moins de l'autre côté j'avais un dédommagement ; mais non... C'est une tante du poète, qui, lorsqu'il a fini, me dit à l'oreille : « Quel » talent, monsieur! et quel malheur si cet » homme-là n'eût point écrit ! »

Enfin le dîner est fini, mais le maudit poète me poursuit comme mon ombre. Je me place à l'écarté pour l'éviter ; mon côté est malheu-

reux, je perds quinze louis avec une dame qui fait la grimace, même en gagnant. Je vais partir... je me sens arrêté par le bras. « Que vous » seriez aimable de metttre ma tante chez elle! » me dit mon financier; « son fils n'a pu venir » la chercher, mais ce n'est pas fort loin de » chez vous. » Allons, il faut se résoudre à emmener la tante. Je l'emballe dans un fiacre, et, pendant tout le chemin, il me faut lui entendre pleurer douze fiches qu'elle a perdues au boston en manquant une indépendance magnifique! Enfin elle est chez elle, et je suis bientôt chez moi. Je me couche en maudissant ma journée, et les contrariétés que j'ai éprouvées me donnent le cauchemar toute la nuit.

LA JOURNÉE

AUX DÉMÉNAGEMENTS.

> Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du faubourg Saint-Jacques : cet exercice est fatigant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas, à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine, à recevoir dans ses souliers le trop plein d'un porteur d'eau, à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des distributeurs d'adresses; éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, etc.
>
> Pigault-Lebrun, *Mélanges.*

J'avais, il y a deux jours, des affaires à terminer dans différents quartiers de Paris; j'arrange dans ma tête l'ordre et l'emploi de ma journée, qui, je l'espère, me suffira pour faire toutes mes courses; et, après avoir déjeuné, je me mets en route dès neuf heures du matin.

A peine ai-je mis le pied sur mon escalier pour commencer ma tournée, que je suis arrêté par un commissionnaire qui descend une

mauvaise commode, laquelle bouche toute la largeur de mon escalier. Il faut donc attendre pour passer que mon homme soit en bas, et il ne va pas vite, parce qu'il est fort chargé. Me voici enfin dans mon allée... Ah! mon Dieu! je suis pris entre deux lits de sangle et des monceaux de chaisee! Comment diable passer à travers tout cela! Je me risque cependant, et, mettant un pied sur une chaufferette et l'autre dans une poêle, je parviens à gagner la rue, où je suis encore arrêté par la charrette sur laquelle on charg e les meubles, et qui me fait perdre au moins dix minutes.

« Diable! » me dis-je en hâtant le pas, « regagnons le temps perdu, si je veux faire toutes » mes courses. Je me lance, me voici dans la rue des Gravillers, c'est là que je compte m'arrêter d'abord? mais, en regardant à mes pieds, je ne vois pas deux hommes qui viennent contre moi avec un brancard chargé de meubles; je vais me jeter sur le brancard..... Les porteurs m'arrêtent et jurent après moi. « J'ai, » disent-ils, « écorné un superbe cadre » doré; on leur ferait payer ce dommage, il faut » donc que je leur paie. »

Je veux envoyer promener les porteurs et leur cadre, mais tous les gens du peuple m'entourent, et on ne me donne pas raison. Après avoir entendu les gros mots, il faut que je paie! J'aurais dû commencer par là! Je donne une pièce de cent sous, et on me laiese continuer mon chemin; ce que je fais cette fois en regardant avec soin devant moi.

A quelques pas, je me trouve derrière deux femmes qui portent sur le dos des cruches, des balais, des casseroles, et autres ustensiles de ménage. Comme la rue est étroite, et qu'elles marchent à côté l'une de l'autre, donnant chacune la main à une ribambelle d'enfants, je suis forcé, pendant cinq minutes, de marcher au pas derrière ces intéressantes familles; et toutes les fois que j'entrevois un petit jour par lequel je crois pouvoir me glisser, les manches à balai et les queues de poêle viennent m'en boucher le passage.

Enfin les deux familles ont pris une rue sur la gauche, et me voilà libre d'avancer... Pas du tout, on se dispute dans la rue : ce sont deux charrettes à bras qui se sont accrochées, les conducteurs s'accusent réciproquement de

maladresse, des injures ils en viennent aux coups... La foule reflue en arrière, je me sens poussé dans une allée par une petite femme qui me crie : « Ah! monsieur, je ne peux pas » voir deux hommes se battre, cela me fait trop » de mal... Ah! les malheureux! quels coups » ils se donnent!... en voilà un par terre... Ah! » Dieu! c'est affreux... et on ne les sépare » point!... Ah! en voilà un dont le nez est tout » écorché... Je vais me trouver mal...

» — Eh! morbleu! madame, ne les regardez » pas, » dis-je à ma curieuse en la poussant de côté afin de passer devant elle. « Que les hom- » mes sont brusques quand ils n'ont pas d'édu- » cation! » s'écrie-t-elle en me lançant des regards courroucés. Mais je la laisse, et, me jetant au travers de la foule qui entoure les combattants, je parviens enfin à passer de l'autre côté, et j'atteins la maison où j'ai affaire.

« Ah! parbleu! ce n'est pas sans peine, » me dis-je en courant vers l'escalier ; car le portier vient de m'assurer que la personne que je demande est chez elle. Je veux me hâter... Bon... à peine ai-je mis le pied sur la dixième marche, que je suis arrêté par deux hommes qui

montent un énorme chiffonnier. Hélas! si du moins ils le descendaient, mais ils vont comme cela au cinquième, et mon ami demeure sur ce carré-là; et ils s'arrêtent à chaque marche pour reprendre haleine.

Quant à moi, je consulte ma montre; il y a deux heures que je suis sorti de chez moi, et je n'ai pas encore fait une seule course. Je prends mon parti, je redescends l'escalier et je me décide à rentrer. Décidément je ferai mes affaires une autre fois; il faut renoncer à circuler dans Paris les 8 ou les 15 de chaque terme.

PETIT A PETIT.

> L'eau qui tombe goutte à goutte de cette fente imperceptible doit finir par miner ce rocher.
>
> ***

Petit à petit l'on vient à bout de tout, suivant un vieil adage. Avec le temps nous voyons en effet arriver bien des événements, mais non pas toujours tels que nous les désirions.

Petit à petit l'enfant grandit, sa raison se forme, les passions arrivent et font place aux jeux du premier âge; bientôt l'ambition, le désir de parvenir, chassent les illusions de la jeunesse; puis les soucis, les inquiétudes font place aux plaisirs, puis les cheveux blancs qui éloignent les amours, mais n'amènent pas toujours la sagesse, puis les infirmités, la vieillesse qui n'a plus que des souvenirs; puis enfin la mort, qui est toujours en perspective : tout cela n'arrive que petit à petit. mais tout cela s'enchaîne cependant.

C'est petit à petit que l'homme probe et laborieux s'enrichit ; il ne risque point des spé-

culations hasardeuses qui pourraient ruiner ses commettants, mais il arrive à une heureuse aisance, et la fortune acquise petit à petit est toujours plus solide que celle qu'un jeu du hasard a fait naître.

Petit à petit, au contraire, l'homme qui fait des folies voit se dissiper ses richesses ; petit à petit le paresseux tombe dans la misère ; et petit à petit l'homme qui se ruine voit ses amis le quitter, et fuir ceux qu'il a obligés.

Petit à petit les mauvaises liaisons corrompent le plus heureux naturel, comme l'habitude des excès de table détruit la plus robuste santé. Petit à petit la faiblesse conduit au vice quand on fréquente de mauvaises sociétés. Vous prenez les manières de ceux avec qui vous vous trouvez; après les avoir blâmés, vous les imitez. Si vous voyez un fripon, petit à petit ses sophismes vous séduiront, son exemple vous entraînera ; vous rirez de ce qui autrefois vous aurait fait rougir, et vous glisserez dans l'abîme pour vous être laissé aller petit à petit.

C'est souvent petit à petit que l'amour s'empare d'un cœur qui a juré de lui résister. Jeunes filles, un amant adroit emploiera tous les

moyens pour vaincre votre indifférence. Tendres regards, doux propos, légers serrements de mains, protestations, assurances de fidélité, il mettra tout en usage pour vous vaincre. Si vous résistez, il changera de tactique : il deviendra triste, mélancolique, il feindra d'étouffer ses soupirs ; vous croirez n'y point faire attention, mais petit à petit on vous intéressera, vous deviendrez à votre tour rêveuse, inquiète, vous soupirerez en secret, et votre amant sera alors moins timide. Petit à petit il obtiendra une légère faveur, puis un aveu, puis un baiser, puis votre cœur enfin, qu'il aura tout entier, quoique vous ne l'ayez laissé prendre que petità petit.

On pare les événements qui se présentent brusquement dans le cours de la vie ; on ne voit pas venir les révolutions qui se forment petit à petit. Ménageons les plaisirs si nous ne voulons pas que petit à petit ils ruinent notre santé ; n'accordons notre amitié que petit à petit, afin d'être moins souvent trompés ; et, en amour, donnons la préférence au bonheur que nous n'aurons obtenu que petit à petit.

LE VOYAGE A BEAUGENCY.

> Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
> Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :
> Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva !
> Nos patriam fugimus !
>
> VIRGILE, *Bucol.*

Je n'avais jamais quitté ma ville natale que pour faire quelques excursions dans les environs ; je n'ai point la manie des voyages, et lorsque je poussais jusqu'à Versailles, ce qui ne m'arrivais que les jours où les eaux jouaient, je me croyais à cent lieues de mes pénates. J'éprouvais un certain malaise, un vide, une inquiétude qui troublaient mes plaisirs ; le mal du pays me poursuivait sur le tapis vert et me forçait à prendre bien vite une place dans une petite voiture retournant à Paris. Ce n'était qu'en apercevant la barrière, que je commençais à respirer plus librement, et lorsque les roues de mon modeste équipage roulaient sur le pavé de la capitale, je sentais renaître toute ma gaîté.

Dans de semblables dispositions, on doit

penser si je dus être contrarié en me voyant forcé, pour terminer une affaire d'intérêt, de me rendre en personne à Beaugency. Moi!... faire trente lieues à peu près! m'éloigner pour pour plusieurs jours de Paris!... de mon boulevard du Pas-de-la-Mule, de mon café Job et de l'Ambigu-Comique!... moi, qui tous les soirs fais ma partie de dames entre cinq et sept heures. et vais ensuite acheter une contremarque pour voir les deux derniers actes d'un mélodrame dont je n'ai jamais vu le premier.

Je fus longtemps à me décider; l'intérêt, ce mobile de toutes les actions des hommes, l'emporta enfin. Il étouffa pour un moment dans mon cœur l'amour de la patrie!... J'allai retenir ma place à la diligence et ne m'occupai plus que des apprêts de mon voyage qui me semblait devoir être éternel. Je fis, en soupirant, ma valise, mes paquets, je versai quelques larmes sur mon sac de nuit. « Puisses-tu, » lui dis-je, revoir bientôt l'oreiller domesti- » que! » enfin je tâchai de m'étourdir, de reprendre courage; mais, malgré moi, mille histoires effrayantes arrivées à des voyageurs me

revenaient à l'esprit. Je voulus dormir un moment pour me calmer; je rêvais de voleurs, de cavernes, de précipices, d'auberges tenues par des brigands; enfin j'eus un cauchemar affreux.

En me réveillant, je vois qu'il est l'heure de me rendre aux messageries; je pars; le cœur gros, j'embrasse ma femme de ménage, mes voisins, et jusqu'à mon portier. Je donne une dernière caresse au chat de mon épicière; je jette un regard humide sur mes persiennes entr'ouvertes, et sur un pot de jonquille que j'ai mis à ma fenêtre à l'insu du commissaire; je suis le commissionnaire qui porte mes paquets, et je me dis tout bas : « Qu'il est heureux! dans » une heure, il sera encore à Paris, et moi, où » serais-je alors?... » Hélas! je n'en sais rien, car je ne connais pas très-bien ma géographie.

Nous voici arrivés; le conducteur me presse, je monte comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et, dans ma précipitation, je m'assieds sur les genoux d'une dame qui tenait sur elle un petit carlin. Le chien aboie et me mord: la dame crie, je me confonds en excuses et

vais me jeter sur un autre personnage : c'était un monsieur d'une cinquantaine d'années, dont le ventre dépassait les genoux.

Il crie que je l'étouffe, et me repousse brusquement sur la banquette vis-à-vis, où je me cogne le nez contre une nourrice qui donnait le sein à son poupon. L'enfant pleure, la nourrice me dit des injures... je ne sais plus où donner de la tête, et je vais redescendre par l'autre portière, lorsque je me sens retenu par le pan de mon habit. C'était un militaire qui était assis près de la nourrice et qui me dit, en me poussant rudement par les épaules : « Eh! mille escadrons! mettez-vous donc » à votre place, et tâchez de vous tenir tran- » quille. »

Je ne me fais pas répéter deux fois cette invitation; ma place était entre le gros monsieur et la dame au carlin. Je m'y blottis et m'y tiens pendant plusieurs lieues sans oser lever les yeux; j'étais tellement serré que je pouvais à peine fouiller dans ma poche pour prendre mon mouchoir. Au moindre mouvement que je faisais, le gros monsieur m'enfonçait son coude dans l'estomac en s'écriant : « Qu'on est mal

» dans ces voitures publiques! » Je le sentais mieux que personne, car lorsque j'essayais de m'approcher de l'autre côté, le chien de ma voisine grognait et me montrait les dents. Quant à mes jambes, il était impossible de les allonger, sous peine de rencontrer les pieds du militaire, et j'ai toujours évité de marcher sur les pieds d'un homme qui se bat.

C'est ainsi que je fis la route; on parlait beaucoup autour de moi, mais je n'osais me mêler à la conversation. Ma voisine causait avec son chien, le gros monsieur avec la nourrice, et le militaire contait ses campagnes à un vieil abbé, qui ronflait les trois quarts du temps.

Quant à moi, n'osant ni remuer, ni tousser, ni parler, ni me moucher, je me contentais de lancer de temps à autre un regard timide du côté de la portière, pour tâcher d'apercevoir quelque site pittoresque; mais toutes les fois que je voulais regarder sur la route, mon voisin étalait devant mes yeux un grand mouchoir à tabac, qui me masquait la vue, ou ma voisine bouchait l'autre portière avec son carlin, auquelle elle voulait faire admirer la campagne.

Que l'on juge du plaisir que j'ai goûté en diligence ; je suis cependant arrivé à Beaugency sans accident. Mais qui me répondra que je reviendrai de même à Paris? J'avoue d'ailleurs que je suis un peu dégoûté des voitures publiques. Lorsque je me mettrai en route pour revenir, j'aurai l'honneur de vous donner quelques détails sur mon retour.

LE RETOUR DE BEAUGENCY.

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère,
> Qu'avec ravissement je revois ce séjour !
>
> VOLTAIRE. *Tancrède.*

Vous m'avez laissé à Beaugency, cher lecteur, après un voyage en diligence qui n'avait eu rien d'agréable pour moi. Aussi éprouvai-je un sentiment de plaisir en sortant de cette maudite voiture, où je n'avais pu remuer ni bras ni jambes. Pour me dédommager, aussitôt que je fus à terre, je me mouchai par trois fois de suite ; je pris du tabac, et je tapai des pieds comme un cheval impatient de prendre le galop.

Cependant, comme il faut toujours être poli surtout lorsqu'on veut éviter en voyage toute affaire désagréable, je saluai jusqu'à terre le militaire qui m'avait si rudement mis à ma place ; je fis un gracieux sourire à la nourrice, je serrai la main au marchand de bœufs qui avait failli m'étouffer, et je dis un adieu bien tendre à la vieille dame dont le chien m'avait si souvent mordu les jambes ; puis je m'éloi-

gnai envoyant *in petto* au diable tous mes compagnons de route. Ce que c'est que les voyages ! comme on apprend à dissimuler !

Mes affaires me retinrent six jours à Beaugency. Combien le temps me parut long ! Quelle ville que Beaugency pour un homme qui a toujours habité la capitale ! Je trouvai tout triste, mesquin, laid, jusqu'aux habitants, qui cependant sont, à ce qu'on m'a dit, faits tout comme les Parisiens. Les figures me semblaient bizarres, les tournures ridicules ; je me disais en parcourant la ville : « Ah ! ce ne sont » point là les visages et les manières de mon » boulevard du Temple ! on ne porte point de » semblables chapeaux à l'Ambigu ou à la » Gaité. » Mais je me disais tout cela en moi-même, et je faisais force saluts et compliments à tout le monde, fidèle au système de dissimulation que j'ai puisé à l'école des Cuvelier, des Victor et des Léopold.

Je ne savais comment passer mes soirées : à Beaugency on se lève et on se couche de bonne heure, tandis que moi, comme tous les habitants de Paris, je me lève et me couche fort tard. Point de café Job, point de contremarque

à acheter, point de mélodrame à voir. Je périssais d'ennui, et s'il eût fallu rester quelques jours de plus, le mal du pays m'aurait tué. Enfin je pus regagner mes pénates! Avec quelle joie je fis mes paquets! Je payai sans compter le mémoire de mon aubergiste. Mais il s'agissait de me décider sur la manière dont je ferais la route pour revenir. J'avais juré de ne plus remonter en diligence, mais faire trente lieues à pied, c'eût été une folie, une imprudence; c'eût été tomber de Charibde en Scylla.

Je me décidai à me rendre à pied jusqu'à Orléans, la distance n'étant que de trois petites lieues, et à Orléans, je comptais prendre le courrier de la malle, afin d'être plus vite arrivé, et pour n'avoir point de compagnons de voyage.

Ne voulant point m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, je demandai un guide pour m'accompagner jusqu'à Orléans. Il se présenta un jeune villageois. fort, robuste et très-grand. Je le jugeai capable de me défendre si l'on nous attaquait, je lui donnai à porter mon sac de nuit, ma valise, et nous nous mîmes en route.

Le temps était froid, mais assez beau. Mon

guide marchait devant en chantant et en remuant un énorme bâton qu'il tenait à la main. Je le suivais en admirant, non pas la verdure, il n'y en avait point, mais les sites pittoresques qui s'offraient à mes regards. Tout-à-coup, à l'entrée d'un petit bois, mon guide s'arrêta et regarda autour de lui. Ne voilà-t-il pas qu'il me vint dans l'idée que cet homme avait de mauvaises intentions et que je n'étais pas en sûreté avec lui! Probablement que ma physionomie n'annonçait pas la tranquillité, car, ayant jeté les yeux sur moi, le drôle se mit à rire, et me dit d'un ton goguenard : « Qu'avez-» vous donc, monsieur? votre figure est toute » retournée? »

A ces mots, je tâchai de sourire aussi; puis, parlant un peu de la gorge pour me donner un air d'assurance, je lui dis : « Mon ami, pourquoi » nous arrêtons-nous dans ce petit bois? — C'est » que je suis fatigué monsieur; d'ailleurs nous » sommes à moitié chemin; il faut bien faire » une halte. — Mais cet endroit est-il bien sûr. »

Le coquin me regarda encore en ricanant, puis reprit : « C'est toujours ici que je m'ar-» rête ; j'y rencontre ordinairement des amis. »

Je ne me souciais pas du tout de voir arriver ses amis. Je tâchais de me rassurer pendant qu'il tirait un morceau de pain de sa poche; mais que devins-je en le voyant sortir de son gousset un grand couteau à lame brillante! Je m'adossai à un arbre pour ne point me trouver mal; ce fut bien pis lorsque le drôle se mit à siffler et que j'aperçus trois autres gaillards arriver par le chemin de Beaugency. La peur me rendit mes forces : abandonnant mon sac et ma valise, je pris ma course à travers champs pendant que mon guide avait le dos tourné. Je marchais dans les terres labourées, tantôt sur des échalas, tantôt sur de l'oseille; il me semblait toujours être poursuivi. Enfin j'arrivai à Orléans tout en nage; le courrier allait partir, je me plaçai près de lui, et ne fus rassuré que lorsqu'il eut pris le galop.

Mais bientôt j'endurai des souffrances d'un autre genre; ma nouvelle voiture me cahotait horriblement; peu habitué à être secoué ainsi, je fis toute la route en me cognant alternativement la tête et la partie qui retombait sur la banquette. Il était temps que j'arrivasse; j'é-

tais tellement étourdi que je ne pouvais plus ni parler, ni crier, ni me retenir à rien, et qu'en arrivant à Paris, je roulai sur le pavé comme un homme pris de vin. Mais j'étais dans la capitale, tous mes maux furent oubliés et je me relevai en m'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Qu'avec ravissement je revis mes boulevards, mon café, mes théâtres! Je pouvais à peine marcher, tant la voiture m'avait moulu ; néanmoins je m'arrêtai devant l'Ambigu, mon cœur avait besoin de lire l'affiche, et je pleurai de joie quand on vint m'offrir une contremarque.

Enfin je suis chez moi ; j'ai revu mes voisins, j'ai repris mes habitudes. J'ai été fort étonné en recevant hier par la diligence mon sac de nuit et ma valise : il paraîtrait que mon guide n'était point un voleur, ou qu'il a craint de se compromettre. N'importe, je ne veux plus faire de voyages, celui-ci m'a causé trop de tourments. Que d'autres aillent courir le monde et chercher des aventures ! Je suis allé à Beaugency, et cela me suffit. je m'en souviendrai toute ma vie.

LE MARI MAITRE CHEZ LUI.

Tu l'as voulu, Georges Dandin !
MOLIÈRE.

Mon ami Dupont, qui est bien le meilleur des hommes, ne cesse de répéter (quand il n'est pas devant sa femme) : « Je suis le maître » chez moi, rien ne s'y fait que par mon ordre ; » quand j'ai décidé quelque chose, il faut que » cela soit. J'ai de la tête, de la fermeté ; ma- » dame Dupont ne me mène point, elle fait » toutes mes volontés, et ne me contrarie en » rien. »

En général, j'ai remarqué qu'il faut se méfier de la fermeté de ces gens qui crient bien haut qu'ils ont du caractère ; ils ressemblent à ces faux braves qui font blanc de leur épée, à ces poltrons qui chantent quand ils ont peur, à ces fats qui se vantent de mille bonnes fortunes et qu'on ne rencontre qu'avec des minois refrognés ; l'homme vraiment maître chez lui le prouve par sa conduite et non par ses discours

Mon pauvre Dupont, toute votre fermeté ne tient point contre un regard de madame votre épouse ; devant elle, vous êtes comme l'écolier devant son précepteur, comme le solliciteur devant l'homme en place ; mais on vous pardonnerait votre pusillanimité si, une fois hors de sa vue, vous ne recommenciez à crier en levant le nez au vent : « Je suis le maître chez » moi. »

Dupont reçoit un jour une invitation pour aller à la noce d'un de ses amis, mais on n'avait point invité madame, et elle dit fort sèchement à son époux : « Vous n'irez pas à la » noce. — J'irai, madame, » répond Dupont ; » c'est un de mes amis d'enfance ; il ne vous » connaît pas, il a bien pu ne point vous inviter ; mais cela lui ferait beaucoup de peine si » je lui manquais. »

Dupont m'engage à venir le prendre à cinq heures précises, pour nous rendre ensuite chez le restaurateur où se fait la noce. Je me doutais que ma course serait inutile ; cependant j'arrive chez lui à l'heure indiquée, et Dupont, qui devait être prêt, me reçoit en pantoufles et en robe de chambre.

« Comment! » lui dis-Je, « tu n'es pas habillé? — « Mon ami, » me répondit-il en furetant dans tous les coins, « ma femme est sortie, et, par mégarde, elle aura emporté la clé » de ma chambre, en sorte que je ne puis pas m'habiller qu'elle ne soit rentrée... Attends un peu, » je suis certain qu'elle va revenir sur-le-champ; » elle sait que je ne suis pas habillé. »

Je m'éloignai malgré les instances de Dupont, dont l'épouse ne rentra qu'à onze heures du soir, laissant son mari passer sa soirée à se promener en pantoufles et en robe de chambre, pendant qu'on l'attendait à la noce.

Dupont avait le désir d'acheter une maison de campagne; il vient me chercher, et me mène voir une jolie propriété qu'il brûle d'envie d'acquérir. Nous admirons la maison, qui est agréable. « Ta femme la connaît-elle? » dis-je à Dupont.

» — Non mais c'est égal! elle lui plaira puis- » qu'elle est de mon goût... D'ailleurs, ne suis- » je pas le maître? »

Et le cher homme continue d'examiner la maison, en disant : « J'abattrai ceci... Je ferai bâ- » tir là .. Ce sera charmant! délicieux! »

Je ris des projets de Dupont, qui m'engage à aller le lendemain dìner chez lui. « Tu vante-
» ras cette maison devant ma femme, » me dit-il, « cela lui donnera envie de l'avoir ; non que
» j'aie besoin de sa permission, mais cela n'en
» ira que mieux. »

Mais madame Dupont est trop fine pour ne point deviner les projets de son époux. M'inviter à diner sans avoir consulté sa femme, c'est une petite liberté qu'on ne permettra point à Dupont.

En effet, le lendemain matin je reçois une lettre de madame qni m'apprend que, sa cuisinière étant malade, elle ne peut avoir le plaisir de me donner à dìner.

Depuis ce temps, Dupont n'a jamais reparlé de la jolie maison de campagne, mais il dit toujour : « Je suis le maître chez moi. »

LES JOUEURS DE DOMINO.

Mille doux passe-temps abrégent la soirée,
J'entends ce jeu brillant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide,
. . . . Le nombre a prononcé.
Plus loin dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux, qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

DELILLE.

Il est sept heures et demie du soir. Les théâtres sont pleins, le temps est pluvieux, les promenades sont désertes, et je ne sais trop que faire de moi. Je pourrais bien rentrer travailler; mais ma femme n'est point sortie, mes enfants crient, ma bonne chante, mon frère apprend à jouer du violon, et ma belle-mère serine son oiseau; tout cela forme un petit concert qui ne me permettrait point de me livrer au travail. Je ne suis pas habillé pour aller en soirée; le spectacle était ma seule ressource, je m'y suis pris un

peu trop tard, ils sont d'ailleurs commencés maintenant, et je suis comme les enfants, j'aime à tout voir, et, pour mon argent, je ne veux pas manquer une scène.

Il faut cependant faire quelque chose. Mais les cafés ne manquent pas à Paris, et il est difficile de faire cent pas sans en rencontrer un. Cependant je m'arrête rarement dans un café, et, malgré tout l'éclat dont ils brillent maintenant, lorsque j'ai pris ma demi-tasse, les Mille-Colonne ou le café Turc n'ont plus de charmes pour moi.

Poussé par le désœuvrement je me décide à entrer dans un café, et je veux tâcher d'y passer une partie de ma soirée. Je m'empare d'abord de quelques journaux, puis je fais la revue des personnes qui m'entourent.

A une table près de moi, un vieux monsieur, qui ne prend rien, a entassé plusieurs journaux sur lesquels une de ses mains est appuyée, tandis que, de l'autre, il tient celui qu'il lit, ce qui ne l'empêche point de jeter fréquemment les yeux sur moi, et de s'emparer vivement du journal que je viens de quitter, et qu'il met avec ceux qu'il tient déjà en réserve, on me di-

sant avec un gracieux sourire : « Après vous les » autres, s'il vous plaît. »

Je conçois que ce monsieur s'est trouvé de l'occupation pour jusqu'à onze heures au moins. Un peu plus loin, un jeune couple est assis dans l'embrasure d'une fenêtre. Je gage que ce sont des amants qui ne peuvent se voir que rarement. Ils ont choisi la place la plus écartée ; ils se parlent tout bas et de bien près ; ils ne voient point les personnes qui les entourent. Un demi-bol brûle devant eux, mais ils n'y ont point encore touché. Il paraît qu'ils causent d'affaires bien importantes ; il paraît aussi qu'ils ne peuvent point en causer ailleurs !... Pauvres amants !

Que font là-bas ces deux messieurs penchés sur une table garnie de plusieurs bouteilles ? Ils jouent aux dames. L'un est fort jeune encore ; il se frotte le front et paraît bien embarrassé pour jouer son coup ; tandis que son adversaire, vieilli dans les cafés, se contente de laisser échapper un sourire malin, puis promène d'un air indifférent ses regards autour de lui. Il est facile de deviner lequel de ces messieurs gagnera.

Mais c'est à l'autre bout de la salle que tout le monde se porte pour entourer une table devant laquelle sont assis quatre messieurs qui jouent au domino.

J'avoue mon ignorance, j'avais cru jusqu'ici que le domino était un jeu fort simple et qui exigeait peu d'attention, je me suis trompé, et j'en demande humblement pardon aux professeurs de domino. En entendant les cris, les exclamations, les discussions qui s'élèvent à chaque instant, je ne puis plus douter que ce jeu n'ait comme le wisk, des *entrées*, des *demandes*, des *réponses*, et mille autres finesses.

Je veux tâcher de faire un petit cours pour mon instruction. Je me place à côté d'un vieux monsieur qui, le menton appuyé sur la pomme de sa canne, suit tous les coups, comme s'il s'agissait du paiement de son trimestre, tandis qu'en face un grand jeune homme à l'air hébêté, répète à chaque minute : « Je n'aurais pas » joué comme cela! »

J'aperçois enfin les joueurs. Un gros papa remuait les dés avec une dextérité toute particulière en disant à son partner : « Hein!... as-tu senti » le coup?.. Comme je t'ai joué cela!.. Comme

» j'ai filé tous mes six! — Oui, » répond un petit vieillard maigre, à l'œil vif, à la voix haute; « c'est extrêmement malin, vous avez passé » vos six, parce que monsieur vous les a ouverts. » — Est-ce ma faute? » s'écrie le joueur désigné; « je n'avais pas autre chose à jouer; et » d'ailleurs il fallait répondre à mon invite et » entrer dans mes as. — J'y suis entré... — Vous » n'y êtes pas entré. — Je m'en rapporte à la galerie.

» — Je crois, » dit mon vieux voisin après s'être mouché et avoir pris du tabac, « je crois » que vous y êtes entré trop tard; ils étaient » déjà fermés.

» — Allons, messieurs, nous avons la pre-» mière manche, » dit le gros papa, « il s'agit » d'enlever celle-ci. Attention, toi là-bas, ne t'a-» muse pas à regarder dans ton verre quand je » te demanderai un dé.

La partie s'engage de nouveau. Les dés se posent avec une vivacité qui me surprend et me prouve que les grands joueurs ont le coup-d'œil prompt. La victoire est remportée par ceux qui avaient déjà l'avantage. Le gros papa pousse un cri de triomphe, les vaincus se lèvent de mauvaise humeur, et s'éloignent en se dispu-

tant et se rejetant de l'un à l'autre les fautes qui ont amene la perte de leur partie.

Toute la galerie se disperse en donnant son avis sur la force des joueurs ; et moi je sors du café où le domino ne m'a pas extrêmement amusé. Mais enfin, comme dit Perrin Dandin :

. . . . . Cela fait toujours passer une heure ou deux.

UN SALON DE RESTAURATEUR.

L'un juge les hommes d'après les traits de leur visage : un autre à leur voix, ou d'après leur manière d'écrire ; celui-là étudie leur sourire, celui-ci leur démarche : moi, je les juge à table, et je me trompe rarement.

Il est peu d'endroits qui présentent un champ plus vaste à l'observateur que le salon d'un fameux restaurateur de Paris. Là se réunissent des gens de divers pays, de différentes profession, que Comus attire de quatre à six heures dans un de ses temples. Pourvu que votre bourse soit bien garnie, vous pouvez, simple campagnard, modeste commerçant, partager la cuisine d'un gros capitaliste, d'un brillant agioteur, ou d'un auteur à la mode. Le cri de l'estomac rapproche les hommes et fait disparaître les distances ; il faut dîner, c'est une nécessité pour les grands comme pour les petits. Dame nature, dans sa sagesse, a donné les mêmes besoins aux pauvres et aux riches, aux nobles et aux roturiers ; ce sont les hommes qui ont ensuite créé les rangs, les prérogatives, les distances ; mais jusqu'à présent ils n'ont pu

rien changer aux fonctions de l'estomac, ni faire digérer un chef de division autrement qu'un modeste expéditionnaire.

Quand je vais seul chez un traiteur, je m'établis dens un salon, et là, tout en compulsant la carte, je m'amuse à examiner les personnes qui m'entourent. Je forme mes conjectures d'après leur manière de se conduire à table, souvent même d'après leurs goûts; je rassemble mes observations, et il est rare que l'un de mes voisins ait fini de dîner avant que je puisse dire quelle est sa fortune et sa profession. Certes, comme dit le bailli du *Rossignol :*

C'est un plaisir bien innocent !

Hier, j'ai pu me procurer ce plaisir-là. A cinq heures je me rendis dans le salon d'un de nos premiers restaurateurs : il y avait foule; je parvins cependant à trouver une table libre, grâce à un garçon qui me protége : il fait bon avoir des amis partout.

Après m'être occupé de ma carte, je jetai les yeux autour de moi : à ma droite étaient assis deux jeunes gens, à ma gauche, un monsieur et une dame ; en face, un homme d'un certain

âge avec un grand jeune homme ayant tous deux des manières de province; un peu plus loin, un gros monsieur à face rubiconde, et à ses côtés un grave personnage décoré. Je bornai à ce petit cercle le cours de mes observations.

Mes jeunes voisins de droite faisaient beaucoup de bruit, parlaient très-haut, gesticulaient, tourmentaient le garçon et paraissaient de fort joyeuse humeur; ils prirent d'abord des huîtres, puis du madère; ils ne consultaient la carte que pour chercher les meilleurs mets, sans jamais regarder la colonne des prix. Je présumai d'abord que c'étaient deux auteurs qui avaient réussi la veille, ou comptaient réussir le soir; mais bientôt quelques phrases que je saisis me firent changer d'opinion.

« J'étais certain de revendre à bénéfice... du » turbot, garçon! — Tu es en veine depuis » quelques jours... A l'huile, garçon! — J'avais » parié pour la hausse; je ne me trompe jamais! » Changeons de vin. — Et cet autre avec qui » j'ai gagné sur-le-champ sept cent vingt francs » pour la différence... ce n'est pas maladroit. Il » faut se permettre le chambertin. — Ce jeune

» héritier veut mille écus fin courant.... Char-
» lotte de pommes aux confitures! — J'ai une
» opération superbe en vue....... Des pots de
» crême.... Il me faut de l'audace.... au choco-
» lat, garçon! »

J'en ai assez : ces messieurs font des affaires à la Bourse; ils ont bien raison de ne rien se refuser aujourd'hui; qui sait si demain ils auront encore de quoi dîner? Examinons à ma gauche.

Le monsieur est aux petits soins, la dame fait la précieuse, joue les grands airs; elle lui répond à peine, elle ne daigne pas dire son goût : il la consulte sur chaque mets, elle lui répond dédaigneusement : « Que m'importe!...
» Je n'ai pas faim. »

Elle trouve tout détestable, mal servi, mal accommodé; cependant elle mange comme quatre.

Pauvre jeune homme! je ne vous ferai pas compliment de votre conquête; quoique votre dame joue la princesse, malgré son air sévère, et ce ton de pruderie qui contraste avec les œillades qu'elle jette sur ses voisins, je crains bien que vous ne soyez tombé dans les filets d'une

aventurière, qui, s'apercevant qu'elle a affaire à un novice, veut lui faire payer cher ses moindres faveurs. On n'a pas voulu accepter un cabinet particulier; on joue la vertu, mais cela n'abuserait point un homme qui connaît le monde. Chaque mot de cette dame trahit son origine et ses sociétés habituelles. Ses manières laissent percer la contrainte qu'elle s'impose pour se donner la tenue d'une femme comme il faut. Écoutons un moment leur conversation.

« Voulez-vous commander quelque chose, » ma chère amie?—Mon Dieu, non! que m'importe? je n'ai aucun appétit. — Trouvez-vous » ceci bon? — Ah! fi donc! c'est détestable!... » c'est une horreur!... Comment ose-t-on servir » des choses pareilles?... Cela n'est pas frais. — » Garçon! madame dit que votre poisson n'est » pas frais. — Cependant, monsieur, personne » ne s'en plaint. » (La dame.) « Ah! ils ont un » *fameux* goût, ceux qui le trouvent bon! Demandez une petite caille en caisse... je crois » que j'en mangerai. — Garçon? des cailles en » caisse. — Ah! demandez aussi un petit per» dreau..... j'en goûterai... — Garçon!.... un

» perdreau ! — Il me semble que je boirai bien » un doigt de champagne... Mon Dieu ! qu'on » dîne mal chez ces restaurateurs !... »

Pauvre jeune homme ! pour peu que tu aies de la fortune, voilà une femme qui te mènera grand train.

« A moi, garçon !... servez tout de suite, je » demandé depuis une heure rosbeef, befteck, » plum-pudding, bordeaux.... — Dans l'ins- » tant, monsieur. — *Goddem!* j'étais pressé pour » dîner tout de suite. Pommes de terre à l'eau, » madère sec. »

Pendant que ce gros monsieur, qu'à son langage et à ses goûts j'ai reconnu pour un de nos voisins d'outre-mer, se jette sur le bœuf saignant, j'examine le monsieur au maintien grave, assis non loin de lui. Celui-ci agit methodiquement : il paraît réfléchir sur la qualité et la vertu de chaque mets ; il pèse longtemps toutes les raisons pour ou contre avant de se décider à commander. Je serais bien étonné si cet homme-là n'avait pas été dans la diplomatie. Je suis certain qu'il voit de grandes conséquences à tirer d'un plat servi avant un autre ; qu'il met de la politique dans une coquille de

volaille, et de la dissimulation dans un soufflé au riz. Comme il calcule l'ordre et la marche de son dîner!..... Quelle tenue noble, quelle mine fière en découpant ou en se versant à boire! Je ne sais pas s'il s'amuse, ni s'il a de l'appétit, mais il met des formes à tout, et il est impossible de tenir sa fourchette et son couteau d'une manière plus distinguée.

Tournons maintenant nos regards vers ces deux personnages assis à la table de côté : je gage que c'est le père et le fils, ou l'oncle et le neveu; il y a entre eux un air de famille. A coup sûr ces gens-là ne sont pas de Paris; quand leur mise ne l'indiquerait pas leur conduite dans ce salon suffirait pour m'en convaincre. Ces bonnes gens sont assis à une lieue de la table; ils n'osent ni se retourner ni lever la tête, ni se moucher, ni se remuer; c'est tout au plus s'ils oseront manger. Voilà une heure qu'ils tiennent la carte et se la repassent l'un à l'autre sans rien demander.

Enfin ils se sont arrêtés à quelque chose, mais ils ne savent comment se faire servir. Le plus âgé appelle à demi-voix : « Monsieur. di-

» tes donc, monsieur le maître.... Monsieur le » bourgeois! »

Le garçon ne répond pas à tout cela. Le plus jeune parvient à le saisir par sa serviette au moment où il passe. « Du potage au vermicelle, » s'il vous plaît, monsieur? — Pour deux ? — » Sans doute, est-ce que nous ne sommes pas » deux?... Tiens, est-ce qu'il croit qu'il y en a » un qui va regarder l'autre manger?... »

Après le potage, ils mettent autant de temps à se consulter pour savoir ce qu'ils prendront, et c'est ensuite la même cérémonie pour avoir le garçon. J'ai vraiment pitié de ces deux campagnards, qui, si cela continue, n'auront pas terminé leur dîner avant dix heures du soir. Mais on m'apporte mon omelette soufflée, et ce mets a frappé d'admiration les deux provinciaux; ils suivent de l'œil le garçon, et cette fois ne le laissent point échapper.

« Donnez-nous de ça, » dit le plus jeune en désignant ce qui est devant moi. « — De l'o» melette soufflée? — Oui de ça qui est là-bas, » avec du sucre dessus. — Pour combien? — » Deux parts à chacun. »

Les malheureux, qu'en feront-ils? J'ai envie

de les avertir que c'est beaucoup trop. Mais le garçon est déjà loin. Ma foi! qu'ils s'en tirent comme ils pourront. Mes jeunes voisins de droite sont allés aux Bouffes; le monsieur et la dame partent pour l'Opéra; l'homme réfléchi va prendre son café; l'Anglais va prendre du punch; moi je vais prendre l'air, et je quitte le salon au moment où l'on place devant les deux campagnards un plat d'omelette soufflée qui suffirait pour douze personnes.

LES DEUX CONVOIS.

De ce riche, qu'on trouve heureux,
Quel est donc l'avantage !
Il fait par des valets nombreux
Suivre son équipage.
Ce luxe ne m'est pas permis ;
Ma richesse est plus sûre :
Un jour on verra mes amis
Derrière ma voiture.

ARMAND GOUFFÉ.

On a ses jours de bonheur ; je range dans ce nombre ceux où je rencontre de jolies femmes, de gracieuses tournures, des pieds mignons et des jambes bien faites ; de pareils objets me mettent sur-le-champ en belle humeur. Rien ne monte l'imagination comme deux beaux yeux. La vue d'une femme séduisante ne s'efface pas si vite de mon souvenir que je n'en conserve pour toute la journée des idées couleur de rose.

Mais il y a des jours où l'on parcourait tous les quartiers de Paris sans rencontrer un joli minois; certes, il y a des physionomies laides qui appartiennent à des personnes fort aimables; mais nous sommes de grands enfants, et l'on nous prend d'abord par les yeux. Il y a

quelques jours, je n'ai pas vu tout en rose, j'ai été arrêté dans ma route par deux convois.

Le premier était fort beau : riche tenture, larmes en argent, chevaux panachés, cochers à manchettes, à jabots, à pleureuses, beaucoup de voitures noires, puis de voitures bourgeoises ; la file était fort longue, et il n'y avait à pied que les gens de la maison du mort et des pauvres portant des torches.

« Ce mort-là, » me dis-je, « a été considéré » pendant sa vie. Il avait une voiture, un nom- » breux domestique, sans doute un hôtel, peut- » être une belle maison de campagne ; il était » répandu dans la grande société, dont il a dû » faire les charmes, surtout s'il donnait à dîner » et s'il avait un bon cuisinier. Tout le monde » s'honorait d'être de sa connaissance, il avait » une foule d'amis !

« La richesse est une belle chose !... On a » beau faire le philosophe !... avec la fortune, » même après sa mort, on fait encore figure, et » le dernier voyage est environné des honneurs » qui ont embelli notre existence. »

Après m'être informé du nom du défunt, je poursuivis mon chemin. Un peu plus loin je

fus encore arrêté par un convoi; celui-là était un peu plus modeste : un corbillard fort simple, point de pleureuses au cocher, pas une seule voiture de deuil, mais en revanche plus de deux cents personnes à pied qui suivaient le convoi. Je ne vis pas parmi tout ce monde des toilettes recherchées, des tournures à la mode; mais je vis des figures qui annonçaient la probité, la bonté, et surtout la douleur.

« Que faisait le défunt ? » demandai-je à une vieille femme qui avait salué quelqu'un du cortége. « — Il était maître maçon, » me répondit-elle; « brave homme, chéri de ses enfants, » de ses ouvriers; on n'a su qu'après sa mort » tout le bien qu'il a fait durant sa vie.

» — Fort bien, me dis-je en m'éloignant; » mais cela n'a point la pompe, la magnificence » du premier convoi!... D'ailleurs le riche pou» vait aussi être chéri de tous ceux qui le con» naissaient .. et ces torches... ces voitures, ces » larmes d'argent, ah! tout cela était bien beau! »

Quelques jours après, il me prit fantaisie d'aller au cimetière du Père-Lachaise. En me promenant au milieu des tombeaux, j'aperçus un superbe mausolée, sur lequel je lus le nom

du mort. C'était le riche que j'avais rencontré; la magnificence avait encore présidé à la construction de son dernier asile, et au-dessous de son nom je lus un long éloge de ses vertus, de ses qualités, en vers alexandrins, suivi des regrets de ses enfants et toute sa famille en vers de huit pieds.

Après avoir admiré ce monument, je parcourus d'autres sentiers; j'allais m'éloigner lorsque j'aperçus plusieurs jeunes gens rassemblés devant un tombeau. Je m'avançai doucement, afin de ne point les troubler; le mausolée était fort simple, et je lus sur la tombe le nom du maître maçon dont j'avais aussi rencontré le convoi. Il n'y avait que son nom de gravé sur le marbre; mais devant la pierre tumulaire je vis trois jeunes gens à genoux, ses fils sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, jetaient des fleurs sur le simple tombeau.

Mon cœur se serra; je sentis que cet hommage était préférable à toutes les pompes qui accompagnent la grandeur. Je m'éloignai lentement, et, en repassant près du beau mausolée, je ne jetai qu'un froid regard sur ce magnifique monument, devant lequel les curieux seuls s'arrêtent.

L'HEUREUSE CRÉDULITÉ.

Beati pauperes spiritu.

Est-ce un bonheur de croire à la sincérité de ses amis, à la constance de sa maîtresse, à la bonne foi des marchands, à la fidélité de ses serviteurs? Est-on plus heureux en se défiant de tout le monde, en suspectant ceux dont on est entouré, en redoutant sans cesse la trahison et la perfidie? Quel est celui qui ne pense pas, comme moi, qu'il vaut mieux être confiant que méfiant, au risque d'être trompé quelquefois, souvent même? car plus on cherche à connaître la vérité, à lire dans le cœur des hommes, plus on perd d'illusions, de chimères : les illusions rendent heureux; l'expérience rend soupçonneux; soyons donc crédules, nous avons tout à gagner.

Quant à moi, je suis, je l'avoue, l'homme le plus crédule de Paris; que ce soit par système

ou par goût, je crois à tout, et je m'en trouve très-bien.

Pour moi l'avenir est toujours couleur de rose. Je suis parvenu ainsi à ma cinquantième année; et je crois fermement que je vivrai encore autant.

Ma crédulité m'a cependant joué quelques mauvais tours. Fils de parents riches, je fus orphelin à dix-huit ans. On me donna un tuteur, c'était un ancien procureur bas-normand. Il me disait sans cesse qu'il ne voulait que mon bien, qu'il ne s'occupait que de mes intérêts, et moi je ne doutais pas de sa bonne foi. Il m'avait engagé dans une douzaine de procès, suscités par je ne sais qui. Je les gagnai tous; mais chaque fois que cela m'arrivait, je me trouvais moins riche de quinze à vingt mille francs; si bien qu'après en avoir gagné une douzaine, je me vis réduit à cent louis de rente, sur six fois autant que mes parents m'avaient laissé; mais mon tuteur m'assura que j'avais ruiné mes adversaires : je le crus et me trouvai encore très-heureux d'avoir conservé quelque chose.

Je me lançai dans le monde ; j'y fis des connaissances , des amis.... L'amitié se donne si vite entre jeunes gens , et tous ceux qui m'entouraient m'en témoignaient une si tendre ! Il m'empruntaient de l'argent, puisaient dans ma bourse comme dans celle d'un frère!... Que je me sentais heureux d'être entouré d'amis aussi dévoués! car ils me répétaient sans cesse : « Tu nous obliges aujourd'hui , nous t'obligerons demain. » A la vérité je vis bientôt la fin de mes cent louis de rente, et, quand je voulus puiser dans leurs bourses, je n'y trouvai rien; mais ils me montrèrent tant de regrets de ne pouvoir m'obliger, que j'en fus touché jusqu'aux larmes.

Ayant obtenu une place par l'entremise d'une femme aimable, qui me jura que je ne la devais qu'à mes talents, je ne tardai pas à me marier. Quelle femme j'eus en partage! Elle avait toutes les qualités, à ce que me dit sa mère en me la donnant; et certes je n'eus garde d'en douter.

Ma femme voulut d'abord avoir la bourse , mais c'était par esprit d'ordre. Elle ne me per-

mettait point de dépenser un sou sans sa permission, mais c'était par économie; elle dépensait beaucoup pour sa toilette, mais c'était pour me plaire; elle allait au bal sans moi, mais c'était pour ménager ma santé; elle se faisait toujours accompagner par un de ses cousins, mais c'était pour que je fusse sûr qu'elle n'était point avec d'autres; enfin au bout de six mois et demi de mariage, elle me donna un joli petit garçon, mais c'était l'usage dans sa famille, et cela n'arrivait jamais qu'au premier enfant.

Que je fus heureux avec cette tendre épouse!... Elle mourut en me laissant sept enfants charmants! Mes filles ne veulent rien faire, mes garçons n'agissent qu'à leur tête; mais je suis bien persuadé qu'ils feront tous leur chemin.

Heureuse crédulité! sois mon partage jusqu'au tombeau; étant enfant, je croyais aux contes de ma nourrice, aux histoires de ma bonne; plus tard, je crus aux serments de mes amis, de ma femme; maintenant, je crois aux protestations de mes fils, à l'air réservé de mes

filles, aux rêves de ma gouvernante, et jusqu'aux prodiges que je lis dans quelques journaux.... Est-il un homme plus heureux que moi ?

LES HABITUÉS DE L'ORCHESTRE.

On croirait, à vous voir, dans vos moindres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.

BOILEAU, *Satires.*

J'aime le spectacle, et j'aime surtout à y être bien placé. Avant d'aller à un théâtre, je commence par m'informer où l'on est le mieux pour entendre et pour voir, j'insiste surtout sur ce dernier point ; car j'aime à jouir du jeu de physionomie d'un acteur et du gracieux sourire d'une danseuse.

J'ai été à tous les théâtres de Paris, et j'avoue qu'il en est fort peu où j'aie trouvé une place véritablement bonne. Pour voir et entendre, me disait-on, il n'y a pas de meilleure place que le parterre; mais j'ai été bien vite forcé de l'abandonner. Aux petits théâtres, la société du parterre n'est pas toujours choisie, elle est d'ailleurs trop bruyante; et comme j'aime à entendre ce que l'on joue, je m'impatientais

des conversations qui se tenaient autour de moi. On a toujours quelque voisine officieuse, qui se charge de raconter d'avance, à toutes les personnes placées auprès d'elle, ce qui va se passer dans chaque scène; souvent même elle souffle les acteurs, ou dit leurs tirades avec eux, sans compter les commentaires, les réflexions qui suivent la moindre péripétie.

Aux grands théâtres, le parterre est généralement mieux composé, mais on n'y est pas encore tranquille : souvent il s'élève des querelles entre les personnes qui veulent siffler celles et qui veulent applaudir; alors, malgré sa neutralité, on attrape toujours quelque chose dans la bataille.

Allant plutôt aux grands théâtres qu'aux petits, c'est au balcon que je donnai d'abord la préférence. La société y est choisie, mais, le croirait-on? elle est presque aussi causeuse que celle du parterre des petits théâtres. Certes, les conversations que l'on entend ne déchirent point les oreilles; ce sont presque tous gens de bon ton, s'exprimant avec goût, avec élégance, quelquefois même avec esprit. Malgré cela, comme je tiens à entendre la pièce et la musi-

que, je m'impatientais souvent au récit des bonnes fortunes de l'un, des conquêtes de l'autre, des mouvements de la Bourse, de la perte de M.*** à l'écarté, du dernier bal de madame D..., et de mille autres jolies choses qui, m'arrivant de droite et de gauche, ne donnaient point à mes pauvres oreilles un petit moment de répit pour entendre le spectacle.

Dernièrement, à la première représentation d'une pièce nouvelle, je voulus essayer de l'orchestre, dans l'espérance que j'y goûterais mieux le spectacle..... Hélas! je tombai de Charybde en Scylla!

C'est à l'orchestre que se mettent ce que l'on appelle les habitués, gens qui ont leurs entrées, et qui viennent tous les soirs au théâtre aussi exactement qu'un surnuméraire va tous les matins à son bureau. Je me trouvais entre plusieurs habitués, car la plupart de ces messieurs se connaissaient. On mit la pièce nouvelle sur le tapis; avant le lever du rideau je sus qu'elle était détestable; poème et musique, tout était archimauvais.

« Ah! mon Dieu! » me dis-je. « j'ai eu bien » tort de venir ici ce soir! » Ces messieurs pas-

sèrent ensuite en revue les acteurs et les actrices. Je sus toutes les anecdotes de coulisse; en un quart d'heure j'appris quinze aventures galantes, que peut-être ignoraient les personnes auxquelle on les attribuait ; on fit et on défit plusieurs réputations. Enfin la pièce commença, mais chaque mot dit par les acteurs était répété par mes voisins qui y ajoutaient : « Commun, » plat, détestable, pitoyable !... »

J'avoue que la pièce aurait pu être meilleure; à coup sûr si ces messieurs de l'orchestre voulaient se donner la peine d'en faire une, elle serait parfaite en tous points; car ils savent trop bien critiquer pour tomber dans les défauts qu'ils relèvent; mais j'eus pendant toute la représentation le cœur serré en songeant à ce pauvre auteur épilogué par des juges aussi sévères, et je me promis bien de ne plus me placer à l'avenir au milieu des habitués de l'orchestre.

COLOMBINE MALGRÉ ELLE

OU

UNE AVENTURE DE CARNAVAL.

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous ;
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.

DE BÉRANGER.

Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes, des masques bizarres ou hideux, me dispensent de rien voir ; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter. Quand tout le monde parle à la fois, c'est comme si personne ne parlait

PIGAULT-LEBRUN, *Mélanges littér.*

Quelle foule se presse sous ces portiques, quel bruit, quels cris font retentir les échos de ce péristyle ! C'est vers un des temples élevés à la folie que tout ce monde se porte, se précipite. Pauvres humains ! hâtez-vous de jouir, le temps du plaisir passe si vite !

Nous sommes devant le bal de l'Opéra. Un Arabe pousse le Grand-Turc qui prie humble-

ment un Savoyard de lui faire place; madame Angot a le pas sur une princesse d'Allemagne; une bergère dit des injures à un marquis, tandis qu'une poissarde fait les yeux doux à un troubadour. Un chef de brigands se tient à l'écart de peur d'être foulé, et une ingénue se précipite bravement au milieu de la cohue en entraînant deux Circassiennes auxquelles elle crie d'une voix enrouée : « Faites comme moi, laissez-vous aller. »

Je me décide à faire comme l'ingénue, je me laisse aller, la foule me porte, et je me trouve dans l'enceinte consacrée à la folie. La musique ajoute au délire qui semble animer quelques masques ; les airs de danse s'unissent au murmure continuel des voix qui bourdonnent autour de moi. On ne se promène pas, on se pousse, on se coudoie; mais on se parle, on se tutoie; et cette licence provoque la gaîté. Ici, on peut impunément dire ce qu'on pense à un grand seigneur; l'esclave rit de son maître; le nègre marche l'égal du blanc; la grande dame va en petite loge avec un jockey, et plus d'un jocrisse fait prendre des glaces à une sultane.

Mais qu'elle est cette Colombine qui se pro-

mène seule, et revient souvent à la même place, où elle semble attendre quelqu'un? Cette jeune femme, fille ou veuve (l'histoire ne s'explique pas à cet égard), après avoir brillé dans un élégant tilbury, après avoir eu sa loge aux Bouffes, sa baignoire à Feydeau, et plusieurs laquais à ses ordres, sans compter ses adorateurs, dont le nombre était, dit-on, infini, avait vu tourner pour elle la roue de la fortune; ses adorateurs étaient aller encenser d'autres belles; par suite le train brillant diminua : plus de loges, de voitures, de bijoux, de valets, et cependant la dame était encore jolie; mais la fortune est capricieuse, et l'amour lui ressemble.

A l'époque du carnaval de cette année, il ne restait à la jeune dame pour la parer, qu'une seule robe assez fraîche; c'était son ancre de miséricorde. Avec cette robe elle fait, à un petit théâtre, connaissance d'un Anglais, qui devient épris de ses charmes et se déclare aussi élégamment que peut le faire un homme qui écorche le français. L'Anglais paraît opulent et généreux, on l'écoute favorablement, et on lui accorde le rendez-vous qu'il demande et où l'on espère achever de lui tourner la tête.

C'est au bal de l'Opéra qu'on doit se revoir. « Comment vous y serez mise? demande milord. — En Colombine, répond la dame, qui » sait que ce déguisement lui va bien. —Colombine, *it is very well*, je comprends : Colombine, c'est très-fashionable, je pas oublier; et » où je trouverai vous? — Près de l'orchestre, » je mettrai un ruban rose à mon bras; d'ailleurs je vous reconnaîtrai, vous ne vous masquerez point? — Non, jamais masquer mon » figure, cela troublait le digestion *you very* » *pretty*, je rêver toute le nuit à Colombine. »

On se quitte. Notre belle est enchantée; déjà elle se revoit dans un brillant hôtel, a de nouveau des voitures, des bijoux, des laquais, car milord lui a fait les offres les plus séduisantes; elle compte même le suivre en Angleterre. Elle passe la nuit à étudier le change des monnaies avec Londres, et s'endort en répétant fort distinctement : *I love you for ever.*

Le lendemain, il faut s'occuper des moyens de se procurer un déguisement et de se rendre au bal. On ne possède plus rien qu'un châle et une robe, mais une officieuse amie va porter ces deux objets dans une de ces maisons utiles

aux malheureux. Pendant ce temps, notre jeune femme, n'ayant qu'un court jupon et un blanc corset, bâtit encore des châteaux en Espagne.

L'amie revient ; elle a loué un fort joli costume; il reste encore de quoi prendre une voiture et un billet de bal : c'est tout ce qu'il faut ; l'avenir est couleur de rose.

L'heure de se rendre au bal est enfin venue. Colombine est prête; elle se regarde avec complaisance, se trouve charmante, séduisante, ravissante. Elle doit tourner la tête aux Trois-Royaumes! Elle monte en voiture et arrive à l'Opéra. La foule est immense; mais elle parvient enfin à l'endroit désigné. Elle cherche... Point de milord. Il se promène sans doute. Elle attend... Point de milord. La nuit se passe; le bal est fini, et milord n'est point venu! Pauvre Colombine.

Tout enivré de son bonheur, tout occupé de sa conquête, l'Anglais s'était réuni à quelques-uns de ses compatriotes, auxquels il avait fait part de sa bonne fortune, et ces messieurs s'étaient rendus chez Bauvilliers, d'où ils comptaient aller à l'Opéra admirer la beauté qui

avait séduit milord. Mais, à force de boire à la santé de cette belle et à celle de beaucoup d'autres, en voulant se donner une pointe de gaîté, pour être plus aimables auprès des dames, ces messieurs avaient fini par s'endormir sur la table entre le punch et le champagne, et milord ne se réveilla que le mercredi des cendres.

Quant à Colombine, forcée de regagner à pied son modeste hôtel garni, la pauvre petite n'a pu ravoir le lendemain ni son châle, ni sa robe; il lui a fallu rester en Colombine, quoique ce costume eût perdu tout son charme à ses yeux.

LES SONGES.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque.

HORACE.

Songes, devins, sorciers, fantômes imposteurs,
Prodiges, noirs esprits et magiques terreurs.

Nos bons aïeux croyaient aux songes, aux cartes, aux revenants, à la magie noire, à la magie blanche, et à mille sortiléges tous plus effrayants les uns que les autres. Il est vrai que du temps de nos bons aïeux les sorciers étaient fort communs; on en brûlait souvent, on en rencontrait toujours. Depuis qu'on ne les brûle plus, on n'en entend plus parler : il paraît que ces gens-là aimaient à être grillés.

Nous sommes moins crédules que nos pères; cependant le merveilleux a toujours des charmes pour nous, et si nous sommes un peu revenus sur le compte des esprits, nous ne sommes pas encore totalement indifférents sur les

songes. Un mauvais rêve laisse quelquefois dans notre âme de tristes impressions; il est beaucoup de personnes qui s'en affectent, et qui regardent un songe comme un avertissement qu'il est urgent de se faire expliquer, afin de n'être point surpris par les événements.

Les dames ont surtout beaucoup de foi aux songes : tout ce qui a quelque chose de merveilleux plaît à leur imagination, ennuyée de ne voir en réalité que des choses fort ordinaires.

De tout temps on a expliqué les songes; c'est à ce métier que le pudique Joseph a dû sa brillante fortune; les nécromanciens ne font plus si vite leur chemin, mais on les consulte encore, et, à leur défaut, on trouve une foule de livres qui vous donnent, pas à pas, la clé de ce que vous avez rêvé.

J'ai une vieille voisine qui s'est ruinée en mettant à la loterie les numéros que ses rêves lui donnaient; ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours autant de confiance dans ses songes. Dernièrement, ayant eu le malheur de lui dire que j'avais fait un rêve singulier, elle voulut à

toute force que je le lui racontasse, afin de m'en donner l'explication. « Eh bien! » lui dis-je, « j'étais sur mer, et pourtant j'étais à » cheval; je volais, et cependant je n'avais ni » ailes ni ballon.

» — Ah, mon Dieu! monsieur, » me dit-elle en tirant un petit livre de sa poche, « que de » choses là-dedans! Je vais vous apprendre » exactement ce que tout cela signifie. La mer, » monsieur, c'est joie et facile moyen pour » réussir dans ses projets; le cheval, c'est pros- » périté, expédition brillante; voler, monsieur, » ah! je la sais par cœur, celle-là : voler signifie » qu'on s'élèvera au-dessus de ses rivaux, qu'on » montera en dignité. Votre rêve est magnifique » il doit vous arriver quelque chose d'heureux » aujourd'hui. »

Je remerciai ma voisine et la priai de me prêter un moment ce livre précieux qui apprenait à expliquer les songes. Ces ouvrages-là brillent rarement par le style et les pensées, mais ils n'ont pas besoin de cela près de leurs lecteurs, qui n'y comprendraient rien s'ils étaient écrits en style romantique. Je lus dans

celui-ci que lorsqu'on rêve d'un ours, c'est qu'on rencontrera quelque bête en son chemin; et comme il est rare qu'on passe une journée sans rencontrer une bête, je ne doutai point que l'explication ne se trouvât toujours juste.

Je vis que rêver que l'on saute un fossé dénote que l'on fera une chute, et que songer que l'on voit des perdrix est signe que l'on formera avec une dame une liaison agréable. Je fus tout surpris, je l'avoue, de voir qu'il y avait des rapports entre les femmes et les perdrix. Bref, je lus des choses merveilleuses, et je rendis le livre à ma voisine, tout fier d'avoir la clé de beaucoup de songes. Mais voyez le malheur! ce jour même où j'avais fait un si beau rêve, je glissai sur mon escalier, et me fis en tombant une énorme bosse au front. « Eh bien! » dis-je à ma voisine en lui montrant ma pauvre tête, « comment m'expliquerez-vous cet ac- » cident! Vous m'aviez assuré qu'il m'arriverait » quelque chose d'heureux. — Eh! mais, mon- » sieur, il me semble que vous devez être con- » tent : vous pouviez vous tuer, et vous en êtes » quitte pour une bosse au front!... N'êtes-vous

» pas heureux? — Je vois que vous avez raison, » lui répondis-je, « mais je vous avoue que je » ne voudrais pas avoir souvent de ces bon- » heurs-là. »

LES PLAISIRS DE LA PÊCHE.

Ce n'est point mal assurément,
C'est un plaisir bien innocent.
ÉTIENNE, *le Rossignol.*

M. Bertrand est grand amateur de la pêche, où il se prétend de la première force pour attirer le poisson. Il a, dit-il, fait les plus beaux coups de filet que l'on ait vus depuis la révolution. Mais on assure que les pêcheurs sont un peu menteurs. Cependant M. Bertrand doit savoir pêcher, car à dix ans il allait s'asseoir devant les fossés de l'arsenal, où il y avait alors de l'eau, et il passait là le temps de sa récréation, soit à guetter le poisson, soit à chercher dans la terre de l'asticot. Étant entré petit clerc chez un procureur, Bertrand, au lieu d'aller porter chez l'huissier les billets protestés, les citations, les requêtes, allait s'établir sous le Pont-Neuf, avec un grand roseau au bout duquel il avait disposé ses fils et ses hameçons, et le maître clerc était obligé de venir le

tirer par les oreilles, parce que M. Bertrand oubliait les soins de l'étude pour une tanche ou un barbillon.

En vieillissant, M. Bertrand n'a point perdu son goût pour la pêche, chez lui c'est toujours une fureur. Simple employé dans une administration, il n'a que le dimanche pour se livrer tout à son aise à ce plaisir, mais il n'en passe pas un sans aller s'établir sur les bords de la Seine, à moins qu'un temps trop pluvieux ne trouble la tranquillité des habitants de l'onde. Surène, Nogent, Saint-Cloud, Sèvres, Passy, Auteuil, Saint-Ouen, Saint-Denis, enfin tous les environs de Paris où l'on peut pêcher, ont été visités par M. Bertrand, qui va, dès le lever de l'aurore, s'établir avec sa ligne et son panier sur les bords de la Seine, et y reste ordinairement jusqu'au coucher du soleil.

A quarante ans, M. Bertrand, qui s'ennuyait peut-être de pêcher seul, songea à prendre une compagne; une demoiselle de vingt-huit ans accepta l'hommage de son cœur; il eut soin, cependant, de la prévenir qu'il était grand pêcheur, mais cela ne rebuta point la demoiselle, qui peut-être interprétait ce mot d'une autre

façon. La pauvre femme sut bientôt à quoi s'en tenir : tous les dimanches il fallut suivre son mari à la pêche, et là il n'y a pas moyen de faire la conversation, le moindre bruit effraierait le poisson ; M. Bertrand se met de fort mauvaise humeur lorsqu'il ne prend rien, et dit que c'est la faute de sa femme. Celle-ci lui a donné un fils qu'il élève à chercher de l'asticot et à découvrir les écrevisses.

Par la chaleur la plus accablante, il faut, dès que M. Bertrand a le temps, se mettre en route et faire au moins deux lieues à pied, car le poisson ne s'arrête pas près de Paris, à ce que disent les pêcheurs. Monsieur tient sa ligne, ses filets, ses hameçons; madame porte sous le bras un panier pour mettre le poisson, et Fanfan ferme la marche avec une serviette dans laquelle sont quelques provisions pour le déjeuner.

M. Bertrand choisit sa place, puis il recommande le plus profond silence. Il ne faut pas que sa femme lise, parce qu'on fait du bruit en tournant le feuillet. Il ne faut pas que Fanfan remue, sous peine de ne point manger de la pêche de son papa. Bientôt le soleil gagne la

place où est assise la famille Bertrand. L'épouse et le petit étouffent et demandent à aller plus loin, mais M. Bertrand est intrépide; il prétend que la place va devenir bonne. Cependant il est une heure et demie, et depuis six heures du matin qu'ils sont là, le pêcheur n'a encore pris qu'un gougon.

« J'ai faim, » dit Fanfan. « — Chut! si-
» lence!... taisez-vous, » dit M. Bertrand en je-
» tant sa ligne un peu plus loin. « Mais, mon
» papa... — Fanfan, si tu parles, tu auras le
» fouet en rentrant... Ah! je crois que je sens
» quelque chose... — Mais, mon ami, cet en-
» fant a faim... — Il dînera mieux... silence,
» madame Bertrand; vous me faites perdre une
» superbe pièce!... — Nous grillons ici, ce so-
» leil est brûlant! — Eh! madame, je suis au
» soleil comme vous, et cependant je ne dis
» rien... Chut... l'eau a frétillé. . Ah! cette
» fois je tiens quelque chose. »

M. Bertrand tire sa ligne, et pour la troisième fois il pêche un paquet de roseaux. Enfin sur les cinq heures du soir il a pris un barbillon et trois petits poissons blancs. « Est-ce assez
» pour faire une matelotte? » demande-t-il à sa

femme. « — Oui, certes, » répond celle-ci, qui n'aspire qu'à s'en aller. On se rend dans le village, on entre chez un traiteur qui sourit d'un air goguenard en voyant la pêche qu'on lui apporte, et pour l'accomoder se fait payer deux fois plus cher que s'il avait fourni le poisson. Mais, tout en dînant, M. Bertrand ne cesse de répéter : « C'est délicieux de manger de sa pê-» che; comme cela est frais ! » Et madame Bertrand dit tout bas en revenant à Paris : « Si j'ai » une fille, la pauvre enfant n'épousera pas un » pêcheur. »

LECTURE D'UNE GOUVERNANTE

A SON MAITRE.

Surtout ne me lis point de ces romans terribles,
Où l'auteur, à la Grève ayant pris ses héros,
Veut nous initier aux secrets des bourreaux.
Ces tableaux repoussants, ces images horribles,
Dans des romans français devraient-ils se trouver ?
Avec un jeune cœur j'aime bien mieux rêver.
D'un sentiment naïf offre-moi la peinture;
Que toujours tes portraits soient faits d'après nature ;
Si d'un mot un peu gai ton front est alarmé,
Dis avec moi : J'ai ri, me voilà désarmé.

P. de K.

« Marguerite, approche la table, avance-moi » mon grand fauteuil, mets du bois au feu. Je » ne sortirai pas ce soir, il fait trop mauvais » temps pour que j'aille regarder jouer la poule » au café Turc. Je suis sûr cependant qu'on aura » besoin de moi pour juger les coups. — Eh » bien ! monsieur, on ne les jugera pas !... Allez » donc vous enrhumer pour faire plaisir aux au- » tres ; avec cela que vous êtes d'une coquette- » rie... ne point vouloir porter un bonnet de » soie noire sous votre chapeau !... — Fi donc !

» Marguerite, on a l'air d'un malade, d'un invalide, et, grâce au ciel, j'ai encore bon pied, » bon œil, et une poitrine!... Hum!... hum!.. » hum!... maudite quinte! Donne-moi un peu » de jujube.

» — Jouerons-nous au piquet ou au mariage, » monsieur? » demande Marguerite après avoir » donné à son maître la petite boîte de pâte » pectorale. « —Non, je ne me sens pas en train » de jouer; tu me feras la lecture, Marguerite. » — Volontiers, monsieur; mais j'espère que » vous ne vous endormirez pas comme cela vous » arrive souvent avant que j'aie seulement lu » trois pages. — Je ne dormirai pas, mais aussi » tâche de ne point toujours lire sur le même » ton; c'est d'une monotonie...

» — Comment, monsieur! de quel ton vou» lez-vous parler? Je lis sur la table pour être » plus commodément, voilà tout. — Je veux » dire que tu ne changes pas assez les inflexions » de ta voix. — Les *influxions!* qu'est-ce que » c'est que ça? Mon Dieu! comme vous devenez » difficile; vous ne me demandiez pas tout cela » il y a quinze ans!—Il y a quinze ans tu avais » la voix bien plus douce.—C'est vous qui aviez

» l'oreille moins dure ; ça me force à crier. Au » reste, si je ne conviens plus à monsieur, il n'a » qu'à parler. — Allons, voilà que tu te fâches à » présent ; on ne peut rien te dire, calme-toi. » Prends tes lunettes et lis. »

Marguerite, après avoir encore murmuré pendant quelques minutes, se calme enfin, et ayant mis ses lunettes, place sur la table plusieurs volumes qu'elle vient d'aller chercher.

« Oh ! nous avons le choix aujourd'hui, » monsieur ; je suis allée faire ma provision » chez le libraire ; que voulez-vous que je vous » lise, monsieur ? — Ce que tu voudras. — *Gil » Blas de Santillane ?* — Je le sais par cœur. — » *L'Histoire de France ?* — C'est trop sérieux » pour toi. — *Le Cuisinier royal ?* — On ne lit » pas cela quand on sort de table. — *Le Savant » de société*, joli ouvrage dans lequel on apprend » des jeux innocents et des tours de passe- » passe ? — Que veux-tu que je fasse de tout cela ? » A mon âge on est brouillé avec les jeux inno- » cents, et l'on manquerait tous les tours de » passe-passe !...

» — Diable ! monsieur, vous devenez diffi- » cile. Mais voici un grand roman... in .. in...

» os...—In-octavo, veux-tu dire?—Oui, monsieur, il doit être meilleur que tous les autres » celui-là, il est plus grand; la couverture est » enjolivée de petits agréments et il y a une » belle gravure.—Oh! je sais ce que c'est, Marguerite ; ne touche pas à ce roman-là, tu n'y » comprendrais rien... ni moi non plus. — Et » pourquoi donc fait-on des livres auxquels on » ne comprend rien, monsieur? — Parce que » c'est la mode, et qu'il y a des gens qui prétendent que le génie ne doit pas être à la portée de tout le monde. — Ah çà! et ce vieil » auteur que je vous lis souvent, M. Boileau, qui » appelle un chat un chat, çà n'était donc pas » un génie, celui-là? — Au contraire, Marguerite!... c'était un grand homme!... — Et cet » autre qui est si jovial, ce M. Molière, qui dit : » Je veux battre ma femme si ça me plaît, et » ne la point battre si ça ne me plait point... » Ah Dieu! m'a-t-il fait rire avec ses comédies!... Dame, il nomme aussi les choses par » leur nom! est-ce que celui-là n'avait pas d'esprit? — Ah! c'était un grand génie!.., un » homme inimitable!... — Comment donc se » fait-il que je comprends si bien tous ces gé-

» nies-là, et que je m'embrouille avec les nou-
» veaux? — Il y a encore des auteurs qui écri-
» vent pour être compris, Marguerite, et ceux-là
» plairont plus longtemps. — En ce cas, mon-
» sieur, nous allons passer à autre chose.

» Ah! v'là *la Caverne de la Mort*. Le joli titre!
» cela donne la chair de poule rien qu'en le
» prononçant; et l'estampe! ah! monsieur,
» qu'elle estampe! Voyez donc : un squelette
» dans un souterrain, avec des chaînes aux
» pieds, sur un rocher, et une ceinture de clous;
» et ce beau chevalier qui le regarde, un flam-
» beau d'une main et une épée de l'autre; faut-
» il qu'il soit brave!... — C'est peut-être un
» homm efossile qu'il vient de découvrir? — Oh!
» non, monsieur, ii n'y a rien de fossile là-de-
» dans. Attendez, il y a de l'écriture là-dessous :
» *Je jure de ne prendre aucun repos jusqu'à ce*
» *que la vengeance soit complète*. Ah! mon Dieu!
» est-ce la Mort qui jure ça? — Eh non! tu vois
» bien que c'est le chevalier qui veut découvrir
» les auteurs de ce crime. — Ah! c'est le che-
» valier. Pauvre jeune homme!... il ne veut
» prendre aucun repos? il ne veut donc plus se
» coucher jusqu'à ce qu'il ait pris celui qui a

» fait le coup? — C'est une manière de parler.
» — Monsieur, je vais vous lire *la Caverne de*
» *la Mort*, n'est-il pas vrai? — Je n'aime pas beau-
» coup ces livres remplis d'horreurs, cela est d'un
» triste!.. — Oh! pardonnez-moi, monsieur, c'est
» bien amusant! des fantômes, des souterrains,
» des poignards, des enfants changés, des pères
» égarés, des brigands, des tours du midi, des fem-
» mes vertueuses et innocentes, qui ont cinq ou
» six amoureux qui se tuent pour elles, ah! c'est
» bien joli, ça, monsieur! on a peur, on frémit,
» on pleure : on ne sait pas pourquoi, mais c'est
» égal; et le lendemain, en plumant une per-
» drix, j'ai toujours devant les yeux cette pau-
» vre héroïne. Ah! monsieur, que c'est beau,
» ces livres-là!

» — Allons, puisque cela te plaît tant, va pour
» *la Caverne de la Mort*. — Y êtes-vous, mon-
» sieur? — Oui, je t'écoute. — V'la que je com-
» mence ;

» Que l'approche de la nuit est imposante
» sous ce triste ombrage! s'écria le brave Albert
» en traversant...

» — Marguerite, passe-moi ma tabatière. —
» La voila, monsieur... Le brave Albert en tra-

» versant la partie la plus sauvage de la Forêt-
» Noire. Le soleil. —Il est diablement sec... — Le
» soleil...—Marguerite, en as-tu dans la tienne?
» — Oui, monsieur. — Donne-moi une prise...
» — Le soleil avait à peine franchi la moitié de
» sa carrière, lorsque le chevalier était entré
» dans cette affreuse solitude, et depuis ce mo-
» ment...

» — Marguerite, tâche donc de ne point tant
» parler du nez, il me semble que j'entends un
» basson. — Voilà autre chose à présent!... Ce
» moment, c'étaient les premières paroles qui
» lui échappaient; le morne silence de ces som-
» bres retraites n'était interrompu... — As-tu
» bassiné mon lit, Marguerite?—Oui, monsieur.
» Interrompu de temps en temps que par les
» cris du hibou, ou par le battement des ailes
» de la chouette , bruit lugubre et sinistre qui
» semblait ajouter encore à l'horreur de cet ef-
» frayant désert, et imprimer dans l'âme une
» superstitieuse terreur. Tout à coup on enten-
» dit... on entendit... tout à coup...

» Monsieur? monsieur! » dit Marguerite en
s'interrompant, « il me semble que j'entends

» marcher tout doucement dans la cuisine, en-
» tendez-vous quelque chose, monsieur?... »

Mais son maître est déjà endormi ; elle s'approche, lui pousse le bras, et il se réveille en » s'écriant : « — Je proteste que la bille n'était » pas collée! — Comment! collée! monsieur ; » mais nous étions dans la Forêt-Noire. — Ma » foi! j'étais au café Turc, mon enfant. Tiens, » ta caverne me donne envie de dormir, je vais » me coucher ; tu me liras la suite une autre » fois. — Oui, monsieur, et vous verrez comme » c'est gentil. »

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

